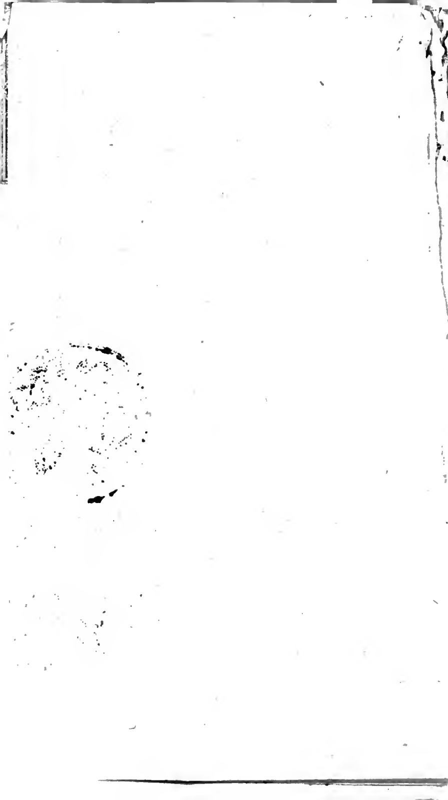




CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE,
TOME HUITIE'ME.

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le XI. Dimanche d'aprés la Pentecôte jusqu'au prémier Dimanche de l'Avent.

NOUVELLE EDITION, augmentée des Epîtres & Evangile en leur entier, avec une Table des Matieres.

Par M. NICOLE.

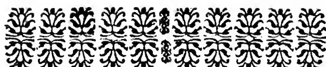




A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée, aux trois Vertus.

M. DCC XII.

AVEC APPROBATIONS.



SUR L'EPITRE DU XI. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

Epitre 1. *Cor.* 15. 1.



Es Freres : Vous ayant annoncé l'Evangile, lequel vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, & par lequel vous vous sauvez ; je crois maintenant vous devoir faire souvenir de ce que je vous ai prêché en vous l'annonçant, afin que vous voiyes si vous l'avez retenu ; puisqu'autrement ce seroit en vain que vous auriez embrassé la foi. Car premierement je vous ai enseigné & comme donné en dépôt ce que j'avois moi-même reçu ; sçavoir, que *Jesus*-Christ est mort pour nos pechez selon les Ecritures ; qu'il a été enseveli, & qu'il est ressuscité le troisiéme jour, selon les *mêmes* Ecritures ; qu'il s'est fait voir à Cephas, puis aux douze ; qu'aprez il a été vû en une seule fois de plus de cinq cens freres, dont il y en a plusieurs qui vivent encore aujourd'hui, & quelques-uns sont déja morts ; qu'ensuite il s'est

fait voir à Jacques, puis à tous les Apôtres; & qu'enfin aprés tous les autres il s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un avorton: car je suis le moindre des Apôtres, & je ne suis pas digne d'être appellé Apôtre, parceque j'ai persecuté l'Eglise de Dieu. Mais c'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis, & la grace qu'il m'a donnée n'a point été sterile en moi.

EXPLICATION.

I. LE propre de l'Evangile est de nous sauver. C'est l'éloge abregé que l'Apôtre en fait: & par ce seul éloge il comprend plus de grandeurs réelles, que les hommes n'en sçauroient exprimer par toutes leurs louanges. Car c'est dire en un mot, que l'Evangile nous delivre de tous les maux, & nous procure tous les biens. Or il nous procure cette délivrance & ce bonheur en plusieurs manieres.

Premierement, c'est par l'Evangile que nous apprenons qu'il y a des biens & des maux éternels, qui est une science propre aux Chrestiens, & qu'ils n'ont que par l'Evangile. Car les pensées que les payens en ont euës estoient si incertaines & si flottantes, qu'elles ne sont jamais entrées dans la conduite de leur vie.

Secondement, c'est par l'Evangile que nous apprenons la voye d'éviter ces maux & d'arriver à ces biens.

Troisiemement, c'est l'Evangile qui nous decouvre Jesus-Christ, duquel seul nous pouvons obtenir la possession de ces biens, & la delivrance de ces maux.

Enfin, c'est l'Evangile qui nous apprend à aimer Jesus-Christ, en nous decouvrant tout ce qu'il a fait pour nous. Or c'est par cet amour que l'on obtient tout. C'est en cette maniere que l'Evangile nous sauve. Qui n'aime point Jesus-Christ, n'a point reçu l'Evangile. Il peut l'avoir reçu dans sa memoire ; mais il ne l'a point reçu dans son cœur qui est le lieu où il opere le salut: car le cœur est le siege des biens & des maux. Tous les remedes qui ne vont pas-là & qui n'y entrent point, sont incapables de nous guerir.

II. *Dans lequel vous demeurés fermes.*

Mais pour estre sauvé par l'Evangile, il faut qu'on puisse dire ce que dit l'Apôtre, que nous y demeurons fermes, non-seulement en nous attachant fortement aux veritez qui nous ont été annoncées ; mais en demeurant constammenc dans l'amour & dans la pratique de ces veritez. La facilité que bien des gens ont à écouter les discours des heretiques, est une marque qu'ils ne sont pas affermis

dans l'Evangile, & qu'ils ont sujet de craindre que cet Evangile ne les sauve pas. On ne vit jamais plus de libertinage d'opinions : & souvent de ce que ce libertinage ne produit pas des sectes qui se separent de l'Eglise, c'est que bien des gens ne prennent pas la Religion assez à cœur pour s'exposer à toutes les suites d'un schisme. Mais quoiqu'ils demeurent dans la communion de l'Eglise, ils ne demeurent pas neanmoins dans sa foi. Ils sont deracinez interieurement,& n'y tiennent plus que par l'exterieur. Or n'y tenant qu'en cette maniere, ils ne sont point sauvez; puisque l'Apôtre exige la fermeté dans la foi de l'Evangile pour être sauvé. C'est une tentation à laquelle ceux qui vivent dans le monde sont souvent exposez, & dont ils ne conçoivent point assez le danger. On croit être capable de lire toutes sortes de livres qui attaquent la foi, & d'écouter toutes sortes de discours de libertinage; les femmes mêmes se le permettent, & ont honte d'en faire scrupule. Il n'y eut jamais plus d'ignorance, plus de curiosité, plus de temerité. Cependant ces discours & ces lectures en ébranlant nôtre foi, nous attirent le plus grand de tous les maux, qui est que l'Evangile ne nous sauve plus : car il

ne ſauve, ſelon l'Apôtre, que ceux qui y ſont fortement attachez.

III. L'Apôtre après avoir attaché le ſalut à la Foi de l'Evangile, établit cette foi en confirmant la reſurrection de Jesus-Christ. Car le ſeul article de la reſurrection contient la preuve de toute la foy. Si Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il n'y a donc pas lieu de douter de tous les miracles qui ſont rapportez de lui dans l'Evangile. On doit toute créance à un homme qui a eu le pouvoir de ſe reſſuſciter lui-même. Si Jesus-Christ eſt reſſuſcité, tout ce qu'il a dit doit être cru, & l'on ne ſçauroit douter raiſonnablement de la verité de ſes promeſſes & de ſes menaces. Il faut croire le jugement dernier, les peines éternelles, le bonheur éternel des juſtes, la perpetuité de ſon Egliſe; & enfin tous ſes myſteres: car la raiſon ne ſoufre pas qu'on préfere aucune raiſon au témoignage d'un homme qui a pu ſe reſſuſciter lui-même, qui s'eſt dit Dieu, & qui a fait voir qu'il avoit le pouvoir d'un Dieu. Et c'eſt pourquoi ſaint Paul s'arrête par-tout à la preuve de la reſurrection. Auſſi jamais miracle ne fut moins ſuſpect, puiſque Jesus-Christ reſſuſcité ſe fit voir à *plus de cinq cens* témoins; qu'aucun de v

ces témoins ne se démentit, quoiqu'ils eussent toutes sortes de raisons de desavouer leur témoignage s'il eut été faux, & qu'ils n'ayent pu être portés à publier qu'ils avoient vu Jesus-Christ ressuscité, que par la conviction entiere de cette verité de fait.

I V. Dieu a voulu dans le commencement de l'établissement de l'Evangile, que les fideles eussent des preuves de la verité de la Religion, qui ne dépendissent point des raisonnemens dans lesquels l'esprit peut s'éblouir. Nous avons vu de nos yeux Jesus-Christ ressuscité, disoient ces cinq cens Disciples. Cela étoit net & évident, n'y ayant pas la moindre apparence de les soupçonner de collusion. Il falloit de ces sortes de preuves, lorsque l'Eglise n'étant pas encore formée, son autorité n'estoit pas reconnuë. Quand elle l'a été dans les siecles suivans, la certitude des sens que Dieu a voulu toujours en faveur des simples être le fondement de la foi, a consisté à dire : l'Eglise a decidé ceci. Donc il le faut croire. La raison ne soufroit pas que les Chretiens des premiers temps niassent cette consequence ici : cinq cens témoins irreprochables ont vu Jesus-Christ ressuscité. Donc il le faut croire. Et la mesme raison ne

ſoufre pas auſſi que l'on doute de celle-ci : Les Eveques de tout le monde ont decidé la divinité de Jeſus-Chriſt dans le Concile de Nicée. Donc il la faut croire. Les Sçavans pouvoient ſe fortifier dans la foi de la reſurrection par le témoignage de l'Ecriture. Mais ces preuves n'eſtoient pas pour tous les ſimples. Le témoignage des Apôtres & des Diſciples joint aux miracles qu'ils faiſoient, leur a ſuffi. On peut prouver de meſme les miſteres que l'Egliſe propoſe par divers genres de preuves. Mais il n'en faut qu'une pour le peuple, qui eſt, que c'eſt par l'Egliſe qu'ils ſont propoſez.

V. La foi de ces Chrétiens eſtoit établie ſur l'atteſtation de ces temoins de la reſurrection, qui repreſentoient toute l'Egliſe. Mais pour la croire il n'eſtoit pas beſoin de s'adreſſer en particulier à tous ces témoins; & il ſuffiſoit d'eſtre aſſuré d'une maniere evidente qu'ils avoient rendu ce témoignage. Un ſeul Apôtre confirmant la reſurrection par le témoignage des autres, & prouvant ſa ſainteté particuliere par ſes miracles, meritoit d'en eſtre cru. Les hommes ont des voyes & des moyens pour diſtinguer quand ils doivent croire qu'on leur rapporte des faits indubitables & certains : comme quand

celui qui les raporte ne peut s'être trompé dans le fait que volontairement; quand il seroit facile de reconnoître sa tromperie au cas qu'il voulût mentir, & quand on ne voit rien en lui qui donne lieu de le soupçonner d'un mensonge grossier & évident. Saint Paul étoit donc croyable dans le témoignage qu'il rendoit à ceux de Corinthe, que cinq cens personnes avoient vû Jesus-Christ ressuscité. Le fondement de la foi des Corinthiens, & de même de celle des autres Chretiens, n'étoit donc pas le témoignage de saint Paul consideré separément; mais c'étoit le témoignage de l'Eglise attesté par saint Paul. Ainsi l'autorité de l'Eglise a esté dés le commencement le fondement de la foi des fideles, & ils ont cru comme l'on croit à present. On est persuadé de la verité des articles de la foi, parcequ'ils sont enseignez par l'Eglise. Mais le commun des Chrestiens n'est assuré que l'Eglise les enseigne, que par l'autorité de peu de temoins qui ne peuvent nous tromper en cela que volontairement, & en qui il ne paroit aucune raison de nous vouloir tromper.

V. I. Saint Paul n'a pas tant dessein d'établir dans l'esprit des Corinthiens la foi de la resurrection, que de

les faire souvenir de ce qu'il leur avoit prêché; afin, leur dit-il, que vous voyez *si vous l'avez retenu; puisqu'autrement ce seroit en vain que vous auriez embrassé la foi.* Mais ce souvenir qu'il leur veut rappeller dans l'esprit n'étoit pas un simple souvenir de memoire; c'étoit le souvenir des sentimens de leur cœur. Car on peut oublier la foi en deux manieres. Premierement, lorsqu'on cesse de la connoître; parceque l'on cesse d'y penser. Secondement, lorsqu'elle cesse d'estre nostre lumiere; de nous éclairer & de nous conduire; c'est-à-dire, que nous cessons d'y conformer nos actions, & d'agir par ce principe. Ce second oubli est bien plus ordinaire que l'autre; & l'effet de cet oubli est que la foi est dans nostre esprit comme si elle n'y étoit point; parcequ'on ne la regarde plus comme la regle de nostre vie.

Or c'est en vain, comme dit saint Paul, que ceux qui ne croyent qu'en cette maniere, ont embrassé la foi: car elle ne nous est pas donnée pour nous apprendre simplement la verité des misteres, mais pour nous conduire selon cette verité. Elle nous est donnée pour nous découvrir les objets que nous devons aimer, afin que nous les aimions. L'amour

eſt la fin de la connoiſſance, & ſans cet amour cette connoiſſance ne nous ſçauroit être que pernicieuſe. Car c'eſt un bien plus grand mal de ne pas faire ce que l'on connoit, que ne le connoître pas.

V I I. Saint Paul dans la ſuite de ſa narration ayant confirmé la reſurrection par ſon propre témoignage, en prend occaſion de s'humilier & de reconnoî-
v. 8. 9. tre qu'il eſt *le moindre des Apôtres, & qu'il ne meritoit pas le nom d'Apôtre.* Quelque grace que Dieu nous faſſe, & à quelque degré de vertu qu'il nous éleve, nous ne devons jamais oublier d'où il nous a tirez. Car quoique la grace ait détruit cet état, il eſt pourtant vrai que nous y avons été, & il eſt vrai que nous y pouvons retomber. Ainſi Dieu veut que ce ſoit le lieu que nous regardions comme nous étant propre, afin d'empêcher l'orgueil qui naît de la vûë des graces de Dieu, & des vertus qu'il nous donne. Sans ce contrepoids cette vuë ſeroit dangereuſe; & c'eſt pourquoi ſaint Paul ne perd point d'occaſion de ſe rabaiſſer par ce ſouvenir. Il conſidere ce premier état comme celui qui lui convènoit par la nature, & tous les dons de Dieu comme ne lui appartenant point; parceque comme il ne nous les

accorde que par une misericorde toute gratuite, il ne nous les conserve aussi que par un effet de la même misericorde.

VIII. Tout l'orgueil des hommes ne vient que de ce qu'ils n'ont pas soin de se tenir dans cet état ; & l'on peut dire que cet oubli est la cause de tous leurs pechez. Ainsi ce que saint Paul dit de lui-même est une grande instruction pour nous. Dieu veut que lorsque nous recevons de lui la guerison de nos playes, nous n'en perdions pas le souvenir : & si nous ne les regardons pas comme subsistantes, il faut les regarder néanmoins comme le sujet d'une humiliation continuelle ; parcequ'il est juste que le pécheur porte toute sa vie l'humiliation de son peché. Ainsi c'est une action de justice de se regarder toûjours comme le dernier des Chrétiens, & ce n'est point simplement une œuvre de surérogation. C'est une action qu'on ne peut omettre que par un aveuglement, dont saint Pierre dit que celui qui n'a pas ces sentimens ne voit rien ; parcequ'il est dans l'oubli des péchez dont il a été purifié : *Cæcus est &* 2. Petr.
manu tentans, oblivionem accipiens purgatio- 1. 9.
nis veterum suorum delictorum.

IX. Saint Paul avouë qu'il est

v. 10. ce qu'il est *par la grace de Dieu.* Il entend la grace qui le justifie ; & c'est à cette même grace qu'il attribuë de n'être pas demeurée sterile. La grace de la justification est une grace feconde. C'est un feu que Dieu repand dans le cœur pour en embraser plusieurs. Ceux qui contribuent à la conversion des autres sans être eux mêmes vivans, ne sont pas proprement des ministres Evangeliques. Ces conversions dont ils sont les instrumens, ne sont pas ordinaires ; Dieu les fait par lui-même : & s'ils ont droit de dire que la grace n'a pas été sterile dans leur ministere, ils ne peuvent dire, comme saint Paul, que la grace n'a pas été sterile en eux ; puisqu'ils n'y ont point eu de part, & qu'elle n'a point été en eux. Ils ne peuvent dire non-plus qu'ils sont ce qu'ils sont par la grace ; puisque n'ayant point la grace, ils ne sont rien.



SUR L'EVANGILE DU XI. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Marc. 7. 31.*

En ce temps-là, JESUS quitta les confins de Tyr & de Sidon, & vint prez de la mer de Galilée, passant au milieu du païs de Décapolis. Et quelques-uns lui ayant présenté un homme qui étoit sourd & muet, le supplioient de lui imposer les mains. JESUS le tirant donc de la foule du peuple, & le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles, & de sa salive sur la langue ; & levant les yeux au ciel il jetta un soupir, & lui dit : Ephpheta ; c'est-à-dire : Ouvrez-vous. Aussi-tôt ses oreilles furent ouvertes, & sa langue fut déliée, & parloit fort distinctement. Il leur défendit de le dire à personne : mais plus il le leur défendoit, plus ils le publioient, & ils disoient dans l'admiration & le ravissement extraordinaire où ils étoient : Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds & parler les muets.

EXPLIGATION.

I. IL semble que ce seroit par hazard que ce sourd & muet aït été présenté à Jesus-Christ dans le cours d'un voyage fait pour autre chose. Mais à l'égard de Jesus-Christ rien ne pouvoit arriver par hazard. Il avoit prevû qu'on le lui présenteroit, & il l'avoit même procuré ; parcequ'il en vouloit faire une des plus vives images de ce qu'il étoit venu faire dans le monde. Car comme il le declare lui-même, il n'est venu que pour faire entendre sa parole aux sourds & aux morts. *L'heure est venuë*, dit-il, *que les morts entendront la*
Joan. 5. 25. *parole du Fils de Dieu : & ceux qui l'entendront, vivront :* VENIT *hora quando mortui audient vocem Filii Dei ; & qui audierint, vivent.* Ces morts sont les sourds spirituels, dont ce sourd de l'Evangile étoit la figure. La surdité & la mort de l'ame sont inséparables, comme la vie de l'ame est inséparable du don d'entendre la parole de Jesus-Christ. La vie & l'ouïe sont la même chose à l'égard de l'ame ; car elle recouvre la vie par la parole du Fils de Dieu conçûë par le cœur. Il n'a trouvé dans le monde que de ces morts & de ces sourds spirituels ;

& il n'eſt venu que pour guerir cette ſurdité, & pour pratiquer interieurement à leur égard ce qu'il fit exterieurement à l'égard de ce ſourd & muet de nôtre Evangile.

I I. Quelle étoit la face du monde à l'égard de Jeſus-Chriſt ? Il n'y voyoit que des ſourds incapables d'entendre ſes paroles. Il n'y voyoit que des cadavres ; c'eſt-à-dire, des ames privées de vie, & il les voyoit avec une clarté beaucoup plus vive que n'eſt celle avec laquelle nous apercevons les objets des ſens. Ainſi ce ſpectacle ayant toûjours été expoſé aux yeux de Jeſus-Chriſt comme il eſt caché aux nôtres ; il n'eſt pas étrange que ſa vie nous ſoit incomprehenſible, & qu'elle ait été plus diferente de la nôtre, que celle d'un homme qui voit clair, l'eſt de celle des aveugles qui n'ont jamais rien vû. Un aveugle pourroit ſe promener dans une campagne pleine de corps morts , ſans en rien apercevoir & c'eſt l'image de l'état ou nous ſommes dans ce monde ici.

Tous les hommes ſont ſourds d'une maniere ou d'une autre, juſtes & injuſtes. Quand on entend la voix de Dieu, on ne ſçauroit entendre celle du monde, ou l'on ne l'entend que foiblement ; & quand on

entend fortement la voix du monde, on n'entend point celle de Dieu. Ainsi l'une & l'autre de ces surdités viennent toûjours de la vivacité du sentiment avec lequel nous entendons l'une ou l'autre de ces voix. Mais ces deux sentimens sont incompatibles ensemble. Il est impossible d'entendre vivement Dieu & le monde. Une voix étouffe l'autre, & la plus forte l'emporte. Et comme la mort de l'ame consiste dans cette surdité à l'égard de la parole de Dieu, la resurrection de l'ame consiste à en estre gueri.

III. Il faut necessairement qu'il y ait quelque voix entenduë, c'est-à dire, quelque maxime vraye ou fausse dont nôtre esprit est persuadé, qui soit le principe de nôtre vie. C'est la nature & l'essence de tous les êtres intelligens, de se conduire par une lumiere qu'ils connoissent, & c'est ce que j'appelle voix. Leur bonheur est d'être conduits par la voix de la verité. Leur malheur c'est de se laisser aller à la voix de la fausseté. Ainsi le devoir des hommes est d'estre continuellement attentifs à la voix de la verité pour la suivre, & leur déreglement consiste à écouter & à suivre la voix de la fausseté. C'est la verité qui parle au fond de nos cœurs, qui est nôtre regle, & que nous

devons consulter dans toutes nos paroles. Toutes celles qu'on dit sans entendre cette voix de la verité, ne peuvent estre que temeraires & folles : car c'est le nom que leur donne le Sage, lorsqu'il dit : *Que celui qui répond avant que d'avoir entendu, montre qu'il est fou & digne de confusion* : Qui *priùs respondet quàm audiat, stultum se esse demonstrat, & confusione dignum.* C'est-à dire, que c'est une folie de parler sans avoir appris de la verité ce qu'il faut répondre. On peut juger par-là combien y a de folie dans les discours des hommes, puisqu'il y a si peu de gens attentifs à la voix interieure de la verité. Prov. 18. 13.

IV. Les hommes ne sont pas obligez de s'assujettir à suivre les paroles des hommes, en faisant vœu d'obeïssance à un superieur. Mais s'ils veulent vivre sagement & éviter la folie dont nous venons de parler, ils n'ont gueres plus de liberté dans leurs actions & dans leurs paroles. Car il leur sera toûjours defendu de suivre d'autre régle que celle de la verité, & ils seront toûjours obligez de la consulter sur toutes choses. Rien ne les peut dispenser de cette obligation. Elle est naturelle, essentielle, indispensable : & souvent l'assujettissement au commande-

ment d'un autre n'eſt qu'une facilité de pratiquer cette loi. Car l'engagement d'obeir à un homme fait que dans toutes les choſes bonnes & indiferentes, la voix de cet homme devient la voix de la verité ; & ainſi en la ſuivant on ſuit la verité. On n'eſt plus en peine de la diſcerner, parceque nous l'entendons d'une maniere claire & ſenſible. Mais dans les choſes où l'on ſe conduit ſoi-meſme & non par obeiſſance, il eſt bien plus dificile d'entendre & de diſcerner la voix de Dieu, quoiqu'il ne ſoit jamais permis de ſuivre une autre regle que ſa parole interieure qui ſe fait entendre au fond de nos cœurs.

V. Jeſus-Chriſt a trouvé tous les hommes dans cette obligation indiſpenſable d'entendre & de ſuivre la verité, qui eſt une ſuite de leur nature, & dans cette impuiſſance generale de l'entendre & de la ſuivre, qui étoit un efet de leur peché. Il eſt venu uniquement pour guerir cette impuiſſance. Comme il eſt la parole du Pere, il ne s'eſt revetu de nôtre chair que pour faire entendre aux hommes cette parole. Mais pour nous faire concevoir notre état, & les voyes de nôtre gueriſon, il lui a plu de les repreſenter dans le miracle qui eſt raporté dans l'E-

vangile. Il fit donc qu'on lui présenta un sourd & muet à guerir. Il le pouvoit faire par sa seule parole, & mesme par le seul mouvement de sa volontè; mais il voulut accompagner cette guerison de certaines circonstances mysterieuses, qui nous marquassent ce qui se doit rencontrer dans la guerison de nôtre surdité spirituelle.

L'Evangile rapporte donc que pour guerir cet homme, Jesus-Christ *le tira de la foule, & le prit à part.* C'est le premier remede de nôtre surdité. Tant que nous serons dans la foule, nous serons incapables d'entendre la voix de Dieu. Tant que nôtre esprit sera rempli des objets du monde, & qu'il y consacrera son attention, il n'ecoutera pas les paroles de vie. Il faut necessairement faire taire le tumulte du monde, pour entendre cette parole, unique remede de nôtre surdité & de nôtre mort spirituelle. *v. 3.*

VI. Il est marqué ensuite *qu'il mit ses doigts dans les oreilles de ce sourd,* pour signifier qu'elles estoient fermées par quelque empechement qui avoit besoin d'étre ôté. La surdité de l'homme n'est point naturelle. C'est un défaut & un vice de sa volonté, & non de son être. Dieu l'aiant fait pour connoistre la verité, ne l'a point creé dans l'impuissance de la con- *Ibid.*

noître. C'est la volonté de l'homme qui se la cache à elle-même, & qui met obstacle à la lumiere de Dieu ; qui reduit l'entendement à l'impuissance de la connoitre en le tenant lié & colé aux creatures. Cet obstacle ne peut estre osté que par le doigt de Dieu ; c'est-à-dire, par son esprit qui change la volonté. Et c'est ce que Jesus-Christ nous a voulu faire connoître en mettant les doigts dans les oreilles de cet homme pour les ouvrir ; afin de nous faire entendre que nôtre esprit demeurera toûjours fermé à la voix de la verité, si l'esprit de Dieu n'y fait ouverture, & n'ôte l'obstacle qui l'empêchoit de recevoir l'impression de la verité.

VII. On doit conclure de-là que pour rendre les hommes susceptibles de la verité, il faut plus avoir recours à la priere qui attire l'esprit de Dieu, qu'à l'industrie humaine ; & qu'il faut plus parler à Dieu qu'aux hommes, rien n'étant plus capable de rendre nos paroles inutiles que d'y mettre nôtre confiance. On a beau proposer aux hommes les veritez les plus terribles, si Dieu n'ouvre leurs cœurs on frape en vain les oreilles de leurs corps. Ainsi quand il arrive qu'ils les entendent, il ne faut pas attribuer cet effet à l'efficace des parole de l'homme, mais à l'o-

peration secrete du Saint-Esprit dans les cœurs. Tout ce que l'on peut dire, est que comme Jesus-Christ guerit cet homme de la surdité exterieure par l'operation de son esprit, en y joignant cette action corporelle; de mesme il se sert souvent de la parole des hommes pour convertir les cœurs en y joignant l'efficace de son esprit. Mais comme ç'auroit été mal juger de ce miracle que fit Jesus-Christ, de l'attribuer uniquement à cette action sensible; c'est aussi mal juger de tous les bons mouvemens qui sont excitez dans les cœurs par la parole des Predicateurs, que de les attribuer à leurs paroles considerées comme humaines, & separées de l'esprit de Dieu.



VIII. Jesus-Christ ne se contenta pas de toucher les oreilles de ce sourd avec ses doigts, il mit aussi de *sa salive sur sa langue*, pour rompre le lien v. 33. qui la rendoit incapable de parler. La salive est la figure de la grace du Saint-Esprit, qui est le principe de ces deux effets. C'est lui qui dissipe la surdité spirituelle, & qui fait ensuite parler ces sourds; c'est-à-dire, qui les fait confesser la misericorde de Dieu & publier ses louanges. On ne peut faire ni l'un ni l'autre que par son impression. Toutes

les louanges qu'on donne à Dieu de bouche, ne sont comptées pour rien devant Dieu, s'il ne les a lui-même formées dans le cœur. Sans cela on ne laisse pas d'estre muet au jugement de la verité. C'est de ces paroles de grace dont l'Apôtre dit, que *personne ne peut dire* : JESUS *est le Seigneur* ; *que par le Saint-Esprit* : NEMO *potest dicere* : *Dominus* JESUS, *nisi in Spiritu sancto*. Cependant qu'y a-t'il de plus aisé que de prononcer ces paroles : JESUS *est le Seigneur* ? Mais ce n'est pas les prononcer que d'en former le son, si l'on n'en forme le sens dans l'esprit ; & ce n'est pas encore les prononcer que d'en concevoir simplement le sens dans l'esprit, si le cœur n'y a point de part. Elles ne sont sinceres que lorsque le cœur les veut prononcer, & qu'il exprime ce qu'il sent ; & alors ces paroles sont certainement un efet du S. Esprit.

1. Cor. 12. 3.

IX. Jesus-Christ voulut que l'action du Saint Esprit fust accompagnée de ces actions corporelles, pour nous faire entendre que la guerison de nos ames ne s'opere pas par la foi de Dieu consideré en lui-mesme, mais par la foi de Dieu revetu de nôtre chair. On ne va à Dieu que par Jesus-Christ homme.

On ne gueric de ſes maladies qu'ayant recours à Jeſus-Chriſt homme. C'eſt un degré néceſſaire, & ſans lequel on ne ſçauroit paſſer de la mort à la vie. On n'entend la voix de Dieu que par Jeſus-Chriſt ; c'eſt-à-dire, par le Verbe incarné. L'homme devenu charnel & plongé dans la chair par ſa chute & par ſon peché, ne s'en releve que par la chair toute pure de Jeſus-Chriſt, qui le rapproche de Dieu. C'eſt l'économie de la ſageſſe de Dieu à laquelle il ſe faut aſſujettir. Autrement c'eſt vouloir arriver à Dieu ſans mediateur. C'eſt renoncer à l'incarnation de ſon Fils. C'eſt ſe croire plus ſage que lui, & prétendre ſe ſauver par une autre voye que par la ſienne. Gardons-nous de toutes ces ſpiritualitez dereglées, qui ſous pretexte d'attacher l'ame à Dieu ſeul, la ſeparent de Jeſus-Chriſt, & pretendent s'unir à lui par une autre voye que celle de Jeſus-Chriſt homme.

X. L'Evangile remarque que Jeſus-Chriſt en faiſant ces actions exterieures, *gemit* : & ce gemiſſement nous fait voir qu'il avoit un autre objet dans l'eſprit que la ſurdité exterieure dont il vouloit delivrer cet homme. Il voyoit en lui la ſurdité interieure de tous les v. 34

pécheurs. Apprenons donc de Jesus-Christ à gemir de cet état, & regardons-le comme l'unique sujet qui soit digne de nos larmes. Toutes les creatures publient la grandeur & la magnificence de leur auteur. Dieu nous parle en une infinité de manieres au-dehors & au dedans. Tout retentit de la voix de la sagesse. Elle nous instruit par tout. *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* Elle nous avertit de nôtre misere, de nos égaremens, du déreglement de nos passions, en mille manieres diferentes : cependant la surdité de l'homme est telle qu'il n'entend rien de tous ces avertissemens de la sagesse. Ses oreilles ne sont ouvertes qu'à la cupidité, qui lui fait entendre que son bien est de contenter ses passions : & ce son malheureux remplit tellement tout son esprit, qu'il le rend incapable de discerner la voix de la verité.

Prov. 1. 20.

XI. Mais ne gemissons pas tellement sur la surdité des autres, que nous ne gemissions aussi sur la nôtre propre. Car encore que Dieu nous ait fait entendre sa voix sur quelques points, & qu'il ait persuadé nos esprits de quelques veritez, combien y en a t'il encore que nous n'entendons point, ou que nous n'entendons

tendons que tres-imparfaitement ? Combien y a-t'il d'instructions importantes qui demeurent étouffées par le tumulte des créatures ? Et ce qui est de plus terrible, c'est que nous sçavons bien que nous sommes sourds en partie ; mais que nous ne sçavons point la qualité de nôtre surdité, & si ce n'est point une surdité mortelle. Car il ne faut pas encore que l'on soit délivré de cette surdité qui est jointe à la mort de l'ame, dés lors que l'on conçoit par l'esprit quelque verité du salut. Il faut que le cœur en soit penetré; & il ne suffit pas même d'être touché de certaines verités, si l'on n'est touché de toutes celles qui sont nécessaires à la vie de l'ame, & qui sont incompatibles avec sa mort. Nous ne pouvons ignorer qu'il y a quantité de gens qui paroissent entendre la parole de Dieu en plusieurs choses, & qui ne l'entendent point sur des devoirs essentiels. Qui est-ce qui n'a point de sujet de craindre d'être de ce nombre? Nous avons donc tous un grand interêt à demander à JESUS-CHRIST qu'il prononce sur nous cette parole efficace qu'il prononça sur ce sourd, & qu'il dise de même à nôtre cœur : *Ephphetha*, sois ouvert ; afin que nous entendions v. 3. 4.
sa voix sur toutes nos obligations, &

que nous ne nous en dissimulions aucune.

XII JESUS-CHRIST établi par le Pere dans la puissance souveraine sur toutes les créatures, ouvre toutes les oreilles qui sont ouvertes, c'est-à-dire, tous les cœurs qui reçoivent les impressions de Dieu. Et quand il les ouvre, personne ne les ferme; puisqu'il est dit de lui dans l'Apocalypse, que c'est lui qui ouvre, & que personne ne sçauroit fermer ce qu'il a ouvert, *qui aperit, & nemo claudit.*

Apoc. 3. 7.

La difference qu'il y a de ce qu'il fait maintenant à cet égard d'avec ce qu'il a fait dans sa vie mortelle, c'est qu'il ouvre présentement les cœurs sans gemir; parce que le tems des gemissemens est passé pour lui, & qu'il en est devenu incapable par l'état de sa gloire. On ne peut pas dire néanmoins que les cœurs soient ouverts maintenant sans les gemissemens de JESUS-CHRIST. Mais c'est par les gemissemens de sa vie voyagere, & non par ceux de sa vie glorieuse. Car comme il donne présentement ses graces sans mourir, mais par le merite & la vertu de sa mort, il commande de même sans gemir que les cœurs soient ouverts; mais c'est en vertu de ses gemissemens passez. Les gemissemens de JESUS-CHRSIT

ont un effet éternel comme sa mort. Nous avons donc sujet de croire qu'en ouvrant les oreilles de ce sourd, & en gemissant sur lui, il a gemi sur nous; il a ouvert nos oreilles, & il a prononcé sur nous cette parole: *Ephphetha*, & que c'est par la vertu de cette parole que nous avons entendu toutes les voix de Dieu dont nôtre cœur a été touché. Ainsi ce miracle de la guerison de ce sourd n'est point passé. Il s'accomplit encore tous les jours. Nous en sommes le sujet, & nous ne le devons nullement regarder comme une histoire consommée & finie il y a long-temps; mais comme un miracle permanent dont l'efficace subsistera jusqu'à la fin des siecles, & méme dans toute l'éternité; puisque la felicité des Elus ne consistera qu'à être tout remplis & tout penetrez de la verité dont il leur a obtenu la connoissance par les gemissemens de sa vie mortelle.



SUR L'EPITRE DU XII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE 2. *Cor.* 3. 4.

MEs Freres : C'est par *Jesus* - CHRIST que nous avons une si grande confiance en Dieu : non que nous soyons capables de former de nous mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. Et c'est lui aussi qui nous a rendu capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit, car la lettre tue, & l'esprit donne la vie. que si le ministere de la lettre gravée sur des pierres, qui étoit un ministere de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfans d'Israël ne pouvoient regarder le visage de Moïse à cause de la gloire & de la lumiere dont il éclatoit, qui devoit neanmoins finir ; combien le ministere de l'esprit doit-il être glorieux. Car si le ministere de la condamnation a *été* accompagné de gloire, le ministere de la justice en aura incomparablement davantage. Et cette gloire même *de la loi* n'est point une veritable gloire, si on la compare

avec la sublimité de celle *de l'Evangile*. Car si le ministere qui devoit finir a été glorieux, celui qui durera *toujours*, le doit être beaucoup davantage.

EXPLICATION.

I. L'EGLISE est un corps & un Royaume tout divin, qui a JESUS-CHRIST pour chef & pour Sauveur. Ce corps n'est sauvé que par JESUS-CHRIST, & Jesus-Christ ne sauve proprement que son corps : *Qui est salvator corporis sui*, dit l'Apôtre. Mais il le sauve néanmoins en associant à ce ministere les Pasteurs de son Eglise : & quand il le fait dans l'ordre commun & par la voye conforme à son premier dessein, il écrit premierement sa loi dans le cœur des Pasteurs, & il se sert d'eux ensuite pour l'écrire dans celui des autres fidéles. Le plus grand honneur qu'il peut faire aux hommes est de les établir ainsi cooperateurs de l'unique ouvrage qu'il est venu faire au monde. Ainsi, comme saint Paul sçavoit bien la grandeur de cet honneur, il s'en glorifie dans cette Epître en disant, que *c'est-là le sujet de sa confiance devant Dieu par* Jesus-Christ. Dieu hait la vaine estime qu'on a de soi-même pour des qualitez frivoles. Il hait l'injuste usurpation qu'on fait de ses dons comme s'ils

Eph. 5. 23.

nous appartenoient, & qu'ils ne nous eussent pas été donnés. Mais comme il aime la verité, & qu'il est la verité même, il ne sçauroit haïr que l'on estime ses dons leur prix veritable, & que l'on en juge comme il en juge lui-même. Ainsi, parceque c'est un don excellent que d'avoir été choisi comme instrument de Jesus-Christ pour l'établissement du royaume de Dieu dans les ames, il veut bien qu'un Pasteur à qui il a fait cet honneur, s'adresse à lui avec la confiance qu'il a attaché à cette grace. Un Pasteur dont Dieu s'est servi pour convertir un grand nombre d'ames, peut donc avec raison s'approcher de Dieu avec plus de confiance que le commun des Chrétiens, quand son cœur ne lui reproche point de tiedeur & d'infidelité dans son ministere.

II. Mais afin que cette confiance soit juste, il faut qu'elle soit semblable à celle de saint Paul: qu'elle soit uniquement fondée sur Jesus-Christ: *Fiduciam habemus per Christum ad Deum*: qu'elle naisse d'une grande idée de la puissance de Jesus-Christ; & que le Pasteur reconnoisse qu'il n'a été que l'instrument pour écrire la loi dans les cœurs: & qu'il se tienne aussi dépendant de Jesus-Christ qu'une plume l'est

de la main de l'écrivain. Tous les mouvemens de la plume qui ne viennent pas de l'art de l'écrivain, ne font que défigurer l'écriture. Tous les mouvemens du Pasteur qui ne procedent pas de l'esprit de Jesus-Christ, gâtent son ouvrage. C'est pourquoi saint Paul, afin de marquer plus précisément cette dépendance que les Pasteurs inferieurs doivent avoir du souverain Pasteur qui est Jesus-Christ, & pour ne donner lieu à personne de s'en rien attribuer, ajoûte : *Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables.* D'où il s'ensuit que toutes les pensées & les paroles d'un Pasteur doivent être formées en lui par le Saint-Esprit, & qu'autrement elles ne peuvent servir utilement à son ministere.

III. Si les Prédicateurs étoient bien persuadez de cette verité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur esprit propre, dans leur travail, dans leur industrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumieres que Dieu donne aux Prédicateurs fidéles pour les communiquer aux ames, leur principal soin seroit de les attirer par la pureté de leur cœur & la sainteté de leur vie. Car enfin

tous les amas qu'ils peuvent faire sont inutiles à eux & à leurs auditeurs, si Dieu n'en est auteur. Il faut que Dieu les éclaire pour éclairer les autres. Il faut que Dieu les enflamme pour enflammer ceux qui les écoutent. La recherche de cette lumiere & de cette chaleur divine est donc la veritable rhetorique des Prédicateurs évangeliques. Dieu se peut servir à la verité des Prédicateurs tous humains pour éclairer certaines ames : mais alors il agit en quelque sorte contre l'ordre commun de la loi nouvelle, qui est de faire passer la lumiere & la grace du Pasteur au peuple. Et quand il le fait, bien-loin que ces paroles soient un sujet de confiance aux Prédicateurs, qu'elles sont pour eux un sujet terrible de confusion.

IV. Ces Prédicateurs humains ne peuvent pas dire ce que saint Paul ajoûte, que Dieu les a *rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit.* Car la parole de Dieu dans leur bouche n'est qu'une lettre puisqu'elle n'est point écrite dans leurs cœurs, & qu'elle ne les vivifie point. Elle y est l'arrêt & le sceau de leur condamnation. Et quoique Jesus-Christ se puisse servir de leur ministere pour écrire lui-même sa loi dans les cœurs, leur mi-

nistere n'est point proprement évangelique : car afin qu'il le fût veritablement, il faudroit que la parole de Dieu ne fût point une lettre, ni dans le Pasteur, ni dans les auditeurs. Il faudroit que le Pasteur fût animé du Saint-Esprit, comme il en doit animer ses auditeurs. Il faudroit qu'il fût un instrument vivant dont Dieu se servit pour communiquer la vie aux autres. Car la *lettre* seule, soit dans les Pasteurs, soit dans les auditeurs, n'est capable que de donner la mort aux uns & aux autres.

V. La gloire & la prééminence du ministere évangelique consistant donc en ce que Dieu s'en sert pour écrire sa loi dans les cœurs, on pourroit croire qu'il est moins glorieux en ce temps qu'il n'étoit autrefois ; parcequ'il produit plus rarement cet effet. On ne voit au-contraire presque aucun fruit de tant de prédications qui se font dans tous les lieux du Christianisme. Et comme la lettre tuë ceux que le Saint-Esprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant si peu de personnes vivifiées, les Prédicateurs bien- loin de communiquer la vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus avant dans la mort. Ils s'accoutument à entendre sans sentimens & avec indifference les veritez

les plus terribles, & par-là ils deviennent en quelque ſorte incapables d'en être touchez. Ainſi bien-loin que les Prédicateurs ſoient des inſtrumens des miſericordes de Dieu, ils ne ſont preſque plus que les executeurs de ſa juſtice. Mais quoique cela arrive en effet, ſi néanmoins ce n'eſt point la faute du Prédicateur ; s'il s'eſt acquitté fidélement de ſon miniſtere ; s'il a fait ce qu'il a pu pour vaincre la dureté des cœurs, ſon miniſtere ne laiſſe pas d'être glorieux & évangelique. Dieu ne lui imputera point la mort de ce grand nombre d'ames rebelles, & il ne laiſſera pas de le recompenſer pour le petit nombre des ames obeiſſantes qui en auront profité.

VI. Mais ſi c'eſt par la faute du miniſtre que ſon miniſtere eſt privé d'efficace & de vertu ; s'il en empêche l'effet par le relâchement de ſa vie ; s'il n'accompagne pas ſes paroles de l'onction qui devroit rejaillir de la diſpoſition de ſon cœur ; s'il n'attire pas par ſes prieres la benediction de Dieu ſur les veritez qu'il annonce ; s'il y mêle des interêts humains ; ſi ſes paroles ne ſont pas des effuſions de ſon cœur, mais de ſimples productions de ſon eſprit ; on peut dire qu'il ſe rabaiſſe & s'avilit à proportion que ſon miniſtere eſt grand ; qu'il ſe deshonnore à propor-

tion que son ministere est glorieux ; qu'il se rend criminel à proportion que son ministere est saint & sanctifiant. Car si le ministere évangelique est si efficace, quel crime est-ce que d'aneantir cette efficace, & d'éteindre ce feu divin destiné à embraser les cœurs ? Si c'est un ministere de vie, quel crime est-ce que d'en faire un ministere de mort ? S'il est destiné à purifier les ames, quel crime est-ce que de s'en servir pour les corrompre ? S'il a pour but de porter dans les ames la verité & la charité, quel crime est-ce que de ne l'employer qu'à imprimer l'idée de sa vanité, de ses passions, & souvent de ses erreurs ?

VII. Un des grands abus de ceux qui exerçent le ministere évangelique, est d'en borner les fonctions ou à la prédication de la parole, ou à l'administration des Sacremens. Un vrai ministre de Iesus-Christ a bien d'autres fonctions. Il prie en ministre ; & sa priere fait partie de son ministere. Il converse avec le monde en ministre de Iesus-Christ, & ses paroles doivent toûjours porter la verité & la charité dans les ames. Il vit en ministre, parceque tout doit prêcher en lui ; tout y doit édifier ; tout y doit cooperer à l'établissement du royaume de Dieu. Malheur à celui qui

n'est ministre de JESUS-CHRIST que dans la chaire, à l'autel, ou au tribunal de la pénitence! Le ministere de l'Evangile est bien plus étendu, & il s'étend à toutes les actions de la vie. Il est vrai que le commun des Chrétiens peut exercer une partie des fonctions de ce ministere; car c'est en exercer une partie que d'édifier le prochain par l'exemple de sa vie, ce que tous les Chrétiens doivent faire. Mais outre qu'ils participent aussi en quelque sorte au sacerdoce, selon saint Pierre, qui appelle le corps des Chrétiens
1. Pet. 2. 9. *un sacerdoce royal*, ils y participent néanmoins en une maniere bien differente de ceux qui sont proprement ministres de la loi nouvelle. Car les actions du commun des Chrétiens quoiqu'édifiantes & saintes, n'étant pas jointes à la prédication de la parole & à l'administration des Sacremens, ne concourent pas à ces actions sacrées. Mais toutes les actions d'un Pasteur font un tout, avec les actions propres de son ministere. Elles les rendent efficaces; elles font impression sur les cœurs; & ainsi elles sont toutes en quelque sorte des actions sacerdotales.

VIII. LA gloire que saint Paul attribuë au ministere évangelique, n'est point une gloire de fantaisie ou de simple

ceremonie comme celle que l'on rend aux Grands-du-monde. C'est une gloire solide qui subsiste devant Dieu, & qui est fondée sur le jugement de Dieu même. Dieu voit dans un Prêtre de la loi nouvelle, qui exerce saintement son ministere, une grandeur réelle, qui l'éleve effectivement au-dessus du commun des Chrétiens ; parceque la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des laïques. Et ce jugement que Dieu porte de la grandeur de ce ministere, est le fondement de celui que nous en devons porter. C'est ce qui nous doit faire concevoir une haute estime de l'éminence de l'état des Prêtres, & nous doit donner une grande soumission pour leurs lumieres & pour leurs avis. Il faut, dit saint Paul, *les considerer comme les ministres de* JESUS-CHRIST, *& comme les dispensateurs des mysteres de Dieu.* C'est-à-dire, que l'ordre de Dieu nous doit faire croire qu'il nous communiquera plutôt ses lumieres & ses graces en suivant leur conduite, qu'en nous arrêtant à nos pensées. Il faut de grandes raisons pour se détacher de cet ordre, & pour trouver plus de sureté dans ses lumieres que dans celles qu'on reçoit des Prêtres. 1. Cor. 4. 1.

IX. Il est vrai que le principal fon-

dement de cet honneur, c'est qu'en les reconnoissant pour ministres de Jesus-Christ on ne les juge pas indignes de leur ministere. Mais quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoissance particuliere, il ne seroit pas permis tant que l'Eglise les souffre dans le ministere, de leur refuser l'honneur & la déference qui est dûë à leur dignité. Ce seroit usuper le jugement de l'Eglise, & donner la liberté à chacun de suivre sa fantaisie dans la reverence qu'il rend aux Prêtres. Ainsi quoiqu'un méchant Prêtre soit dans l'obligation de se séparer lui-même de son ministere & de n'en exercer plus les fonctions; néanmoins tant qu'il les exerce, les fidéles sont obligez de l'honorer. Car les fonctions ne laissent pas d'être saintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un ministre indigne. Il est vrai qu'en ce cas ce ministre est usurpateur non-seulement des fonctions de son ministere, mais aussi de l'honneur qu'on lui rend, & du bien qu'il en reçoit; parceque cet honneur & ce bien ne sont dûs en effet qu'aux ministres dignes; quoique les fidéles, à qui il n'appartient pas de les discerner, les rendent à tous ceux que l'Eglise n'a pas dépouillez de leur ministere. Que si on laisse

aux Prêtres pénitens & interdits une petite partie de leurs biens, ces biens changent alors de nature. C'est une pure aumône de l'Eglise, & un pur effet de sa charité. Ce n'est plus un droit légitime que ce ministre interdit ait à ces biens en vertu de son travail ; puisqu'il ne travaille point, & qu'il en est declaré indigne. C'est une extension de la charité de l'Eglise qui honore encore en lui le ministere qu'il a exercé, & qui lui facilite par cette charité le moyen de faire pénitence de ses péchez.



SUR L'EVANGILE DU XII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Luc.* 10. 23.

En ce tems là, Jesus dit à ses Disciples : Heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez. Car je vous declare que beaucoup de Prophetes & de Rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, & ne l'ont point

vû ; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu. Alors un Docteur de la loi se levant, lui dit pour le tenter : Maître, que faut il que je fasse pour posseder la vie éternelle ? Jesus lui répondit : Que porte la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il lui dit : Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces, & de tout vôtre esprit ; & vôtre prochain comme vous-même. Jesus lui dit : Vous avez fort bien répondu, faites cela, & vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paroître qu'il étoit juste, dit à Jesus : Et qui est mon prochain ? Et Jesus prenant la parole lui dit : Un homme qui décendoit de Jerusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillerent, le couvrirent de playes, & s'en allerent, le laissant à demi mort. Il arriva ensuite qu'un Prêtre décendoit par le même chemin, lequel l'ayant apperçu passa outre. Un Lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant consideré passa outre *encore*. Mais un Samaritain passant son chemin à l'endroit où étoit cet homme, & l'ayant vû, il en fut touché de compassion. Il s'approcha donc de lui ; il versa de l'huile & du vin dans ses playes, & les banda ; l'ayant mis sur son cheval il l'emmena dans l'hôtellerie, & eut grand soin de lui. Le lendemain *en s'en allant*, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, & luy dit ayez bien soin de cet homme ; & tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois, vous semble-t'il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le Docteur lui répondit : Celui qui a exercé la misericorde envers lui. Allés donc lui dit Jesus, & faites de même.

EXPLICATION.

I. CONNOÎTRE JESUS-CHRIST & écouter sa parole sont des graces ineffables que l'on ne sçauroit assez estimer ni reconnoître. Qui voit & entend Jesus-Christ, voit & entend le Docteur de la verité, & de la verité toute pure sans mélange de fausseté. Il voit & entend le vrai Medecin de nos maux, qui nous les fait connoître pour les guerir. Et enfin, il voit & entend son Sauveur par le secours duquel il peut user de ses remedes, & pratiquer tout ce qu'il apprend de lui,

Quelle difference d'un homme obligé de discerner la verité parmi ce cahos d'opinions humaines, & de résister au torrent de la coutume & à l'impression des sens, avec celui qui ayant eu le bonheur de connoître JESUS-CHRIST, apprend de lui tout-d'un-coup sans peine & sans danger à discerner ce qui est vrai parmi cette diversité d'opinions, & est fortifié par son autorité souveraine contre la tyrannie de l'exemple & l'impression des sens ? Combien même y-a-t'il de difference entre la condition d'un Chrétien,

qui connoiſſant Jesus - Christ connoit entierement la voye du ſalut, & celle d'un Juif qui n'étoit éclairé que des ſombres lumieres de la loy ; qui prenoit ce qu'il connoiſſoit des myſteres de la Religion, pour tout ce qu'il falloit croire, & qui ne pouvoit arriver à la verité qu'en perçant une infinité de nuages & de fauſſes préventions? Ces Prophêtes & ces Rois mêmes, qui ont été inſtruits par avance de nos myſteres, n'en ont été inſtruits que trés-obſcurement. Et il s'en falloit beaucoup que le degré de connoiſſance qu'ils en ont eu, n'égalât celui qui a été donné par Jesus-Christ aux moindres Chrétiens.

II Il ne faut pas croire que la condition des Chrétiens qui ſont préſentement privez de la préſence viſible de Jesus-Christ, ſoit moins avantageuſe que celle des perſonnes qui en ont joüi. S'ils ſont privés du ſecours des ſens & de la vûë des merveilles de Jesus-Christ, ils ſont exemts de l'oppoſition des ſens qui combattoient étrangement la créance qu'un homme qu'on voyoit ſemblable aux autres, fût en même tems Fils de Dieu & Dieu lui-même. Les ſens étoient alors un auſſi grand empêchement qu'un grand ſecours à la

foi. Pour croire en Jesus-Christ, il falloit de plus se mettre au-dessus des chefs de la Religion judaïque, & résister à l'exemple de la plûpart des peuples. Enfin l'opposition naturelle que la raison de l'homme fait aux veritez qui la surpassent, n'étoit point encore adoucie par la coutume. Mais maintenant, ni les sens, ni la raison ne forment presque plus d'opposition à la créance de nos mysteres. L'habitude & l'exemple de tant de peuples nous levent entierement ces obstacles. Il n'y a plus de peine à croire : & il y en auroit beaucoup plus à ne croire rien, & à se mettre au-dessus de tant de preuves de la Religion qui nous environnent, fortifiées par l'approbation publique. Nos yeux ne sont donc pas moins heureux que ceux des Disciples de Jesus-Christ : & nos oreilles ne joüissent pas d'un moindre bien, en entendant de la bouche de l'Eglise les veritez que Jesus-Christ a annoncées, que si nous les avions entenduës de la bouche même de Jesus-Christ.

III. Mais hélas, qu'il est à craindre que ce bonheur des Chrétiens ne soit pour la plûpart d'entr'eux le comble de leur malheur ! Car si c'est un grand bonheur de connoître & d'entendre Jesus-

Christ, c'eſt un grand malheur que de mépriſer ce bonheur, & de n'en faire aucun uſage. Or quel uſage faiſons-nous de la connoiſſance de Jesus-Chriſt? Quelle part a-t'elle dans la conduite de notre vie? Qui connoît Jesus-Chriſt connoît la voye de la vie. Qui marche donc aprés cela dans la voye de la coûtume & dans la voye des ſens, devient d'autant-plus malheureux, qu'il avoit plus de moyen d'être heureux. Car cette connoiſſance n'eſt un bonheur qu'en-tant qu'elle diſpoſe l'ame à l'amour & à l'obeïſſance de Jesus-Chriſt. Qui ne connoît point Iesus-Chriſt, ne ſçauroit l'aimer, ni lui obéir: mais qui le connoît & ne lui obéit point en le connoiſſant, eſt dans le ſouverain malheur. Ainſi un Chrétien eſt trés-malheureux, ou trés-heureux. Il n'y a point de milieu.

IV. C'est une penſée que nous devrions toûjours avoir en aſſiſtant à la Meſſe, en recevant le Corps de Iesus-Christ, ou en liſant l'Evangile, que celle que Iesus-Christ nous fournit
v. 24. en diſant: *Je vous declare que beaucoup de peuples & de Rois ont ſouhaité de voir ce que vous voiez, & ne l'ont point vû; & d'entendre ce que vous entendez, & ne l'ont point entendu.* Nous voyons en effet

& nous entendons ce que les Prophetes n'ont point vû ni entendu; ce que David & tous les saints Rois auroient regardé comme un souverain bonheur. Dieu nous a infiniment plus favorisé qu'eux. Mais cette pensée, en nous faisant souvenir de notre bonheur, & nous avertissant de la reconnoissance que nous en devons à Dieu, nous doit porter en même-temps à lui demander la grace d'en user comme nous devons : car l'une de ces graces ne suffit pas sans l'autre. Toutes les graces de Dieu nous doivent étre un avertissement, un motif & une obligation de prier ; n'y ayant qu'une nouvelle grace qui nous puisse empêcher d'abuser de celle que nous avons déja reçuë. C'est ce qui rendra les Chrétiens reprouvez les plus malheureux de tous les hommes, & beaucoup plus que ces *peuples* dont saint Paul dit, *que Dieu les a laissé marcher dans leurs voyes.* Un bonheur imparfait devient un souverain malheur. Une grace séparée des autres est l'occasion d'une souveraine disgrace. Il est vrai que cette séparation des graces vient de notre faute; Dieu est par lui-même disposé de les joindre, & il n'en refuse jamais la continuation à ceux qui la demandent comme il faut. Mais les hommes sont si corrom-

Act. 14. 15.

pus, qu'ils ne demandent jamais comme il faut la continuation des graces de Dieu, qui renferme la perseverance, à moins que Dieu ne leur donne la perseverance dans la priere, qui est une grace speciale, comme la perseverance dans les autres vertus.

V. Il est dit dans la suite de cet Evangile, qu'un Docteur de la loi, pour tenter Jesus-Christ, lui dit: *Maître, que faut-il que je fasse pour posseder la vie éternelle?* Il vouloit plaire à Jesus-Christ par cette question, & s'insinuer dans son esprit, & il en avoit trouvé le moyen, si son cœur eût été aussi sincere que ses paroles le paroissoient. Rien ne plait davantage à Jesus-Christ qu'un desir efficace de son salut, & une recherche sincere des moyens d'y parvenir. Et l'on peut dire que l'un des plus grands défauts des Chrétiens est de manquer du desir que ce Docteur de la loi exprimoit par ses paroles. Peu de personnes desirent sincerement leur salut, & disent à Dieu avec verité: *Que ferai-je pour posseder la vie éternelle?* Car ce desir, quand il est veritable, enferme la préference du salut à toutes les choses du monde. Cet homme n'excepte rien. *Quid faciam?* dit-il: Que ferai-je? Il témoigne par là qu'il n'y avoit

rien qu'il ne fût resolu de faire; qu'il considéroit l'acquisition de la vie éternelle comme l'unique nécessaire,& qu'il faisoit ceder tout le reste à ce desir. *Quid faciam?* Mais ce desir au contraire est si foible dans la plûpart du monde, qu'ils ne veulent pas faire le moindre effort pour se séparer de ce qui leur y peut servir d'obstacle. Ils ne disent pas comme ce Docteur de la loi: *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle?* Mais ils disent plutôt: Je ne veux rien faire pour obtenir la vie éternelle. Ils veulent que le salut ne leur coûte rien. Et au-lieu que Jesus-Christ promet les choses temporelles par surcroit à ceux qui cherchent le royaume de Dieu, ils veulent au-contraire qu'en appliquant tout leur soin à acquerir les choses temporelles, Dieu leur donne son royaume éternel comme par surcroît: Ils ne veulent pas prendre seulemẽt la peine de s'informer avec soin des voies pour y arriver sûrement. Et quoiqu'ils sçachent qu'on est infiniment partagé sur les moyens du salut, & que les uns condamnent ce qui est approuvé par d'autres, ils ne se mettent point en peine de s'éclaircir qui a tort ou qui a raison. Ils se mettent sous la conduite du premier venu; & il leur plait de le croire bon, pour n'avoir pas

la peine d'en chercher un autre. Leur imprudence est semblable à celle d'un homme, qui pour faire le tour du monde, prendroit le premier bateau & le premier marinier qu'il trouveroit au bord de la mer. D'autres composent d'abord avec Dieu, & lui declarent par le fond de leur cœur qui est exposé à ses yeux, qu'ils veulent bien faire pour leur salut telles & telles choses: mais qu'ils ne veulent pas aller plus avant; qu'ils ne veulent point renoncer à la vie molle; qu'ils ne veulent point de retraite, point de pénitence, point d'humiliation, point de retranchement de luxe: qu'ils ne veulent hazarder ni leur repos, ni leur fortune pour les interêts de Dieu. A cela près ils sont disposez à accepter le Paradis si l'on veut le leur donner.

VI. Jesus-Christ ne répond pas directement à la question de ce Docteur de la loi; il le renvoye à l'Ecriture: *Que porte la loi qu'y lisés-vous?* Dieu ne veut pas qu'on se repose tellement de son salut sur l'instruction des hommes, que l'on
Psal. n'employe aussi sa propre application
116. à s'instruire de ce qui est nécessaire pour se sauver. Et c'est souvent ce défaut de s'appliquer aux verités du salut, qui rend susceptible des erreurs qui sont inspirées

par

par les mauvais directeurs. Si l'on avoit bien soin de s'instruire du fond de la Religion par les moyens que Dieu met en notre pouvoir, comme est la lecture & la méditation de l'Evangile, l'attention aux veritez que l'on apprend dans les instructions publiques de l'Eglise, on discerneroit plus facilement les faux directeurs des veritables. C'est l'ignorance & le peu d'application des Chrétiens aux veritez du salut, qui les rend si faciles à séduire, & qui les engage en tant de mauvaises voyes. Ils ne consultent jamais la loi de Dieu. Ils ne se demandent jamais à eux-mêmes: *Que porte l'Evangile ? Qu'est-ce qu'on y lit ?* Cependant ce sera l'Evangile qui nous jugera : *Sermo quem locutus sum,* *Joan.*
ipse vos judicabit in novissimo die. Chacun 12. 48.
est donc obligé de s'en instruire ; & de se remplir l'esprit & le cœur des veritez de la loi de Dieu. Il est bon d'interroger les Pasteurs & de leur demander. *Que ferai-je pour obtenir la vie éternelle ?* Mais on ne discerne ces Pasteurs à qui l'on doit s'adresser, que par un commencement d'instruction, & par la connoissance des principes du Christianisme jointe à la droiture du cœur. C'est pourquoi quand on les peut lire dans l'Evangile, on le doit: & quand on ne les sçauroit lire, on doit y

ſuppléer en ſe rendant plus aſſidu & plus attentif aux inſtructions communes, par leſquelles on peut juger de la créance qu'on doit avoir pour les avis que l'on nous peut donner en particulier.

VII. Ce Docteur de la loi répond fort juſte à JESUS-CHRIST, en réduiſant tous les devoirs néceſſaires pour être ſauvé, au précepte de l'amour de Dieu & du Prochain. Les perſonnes qui ont le cœur corrompu, ne laiſſent pas ſouvent d'avoir une certaine lumiere aſſez juſte dans les choſes qui ne choquent pas directement leurs paſſions ; ce qui fait qu'ils paroiſſent fort capables de conduire les autres. Mais quand on rencontre leur paſſion, on ne trouve plus en eux ni lumiere ni équité. Et c'eſt ce qui fait auſſi que nous devons faire fort-peu d'état de l'équité & de la lumiere que nous avons en certaines choſes qui ne ſont pas contraires au principal objet de nos paſſions. Ce n'eſt pas par-là que nous devons juger de nous-mêmes. Il faut voir ſi cette lumiere s'étend à tous nos devoirs, & s'il n'y a point de certains endroits où nous faſſions de fauſſes applications des veritez generales.

VIII. CET homme qui répond ſi juſte en general, que toute la loi ſe rédui-

soit à l'amour de Dieu & du Prochain, ne sçavoit pas néanmoins qui étoit son Prochain; & il n'en est que trop souvent de-même de nous. En même-temps que nous sçavons les veritez relevées, nous ignorons souvent celles qui sont d'une pratique trés-ordinaire.

Qui ne sçait parmi les Chrétiens que toute la loi consiste à aimer Dieu & son Prochain? Et qu'est-ce qu'on ne se permet point avec cette persuasion? On croit & on dit qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame de toutes ses forces. Et avec cela l'on employe tout son temps à la recherche des honneurs, des plaisirs, & des richesses du monde. Mais, dit-on, on ne les préfere pas à Dieu, & l'on seroit prêt de les quitter s'il s'agissoit de l'honneur de Dieu. L'ame se tient ce langage pour demeurer avec moins de scrupule attachée à ce qu'elle aime. Mais il y a toute sorte d'apparence qu'elle se trompe. Un amour toûjours en action, comme l'est en eux l'amour du monde, qui prend à tout moment de nouvelles forces, ne cede pas si facilement qu'on pense à un amour languissant & oisif, tel qu'est dans la plûpart du monde, l'amour de Dieu, à qui l'on donne seulement une préference pour des occasions

rares qui ne se rencontrent presque point, pendant qu'on se livre à l'amour du monde, & qu'on s'y laisse conduire dans la plûpart de ses actions.

IX. Ce Docteur de la loi desirant de paroitre juste, & supposant qu'il n'avoit point d'autre prochain que ses parens, ses amis, ou tout-au plus ceux de sa nation, demanda à JESUS-CHRIST, qui étoit son prochain; afin de lui faire voir qu'il ne manquoit pas à ce qu'il devoit. Bien des gens sont dans la même disposition, Et l'on peut dire avec verité, que ceux qui sõt possedez de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de prochain, ou plûtôt qu'ils n'en connoissent point d'autres que ceux qui sont liez à leurs interêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur sont utiles & qu'ils entrent dans leurs passions. Hors de-là ils leur sont indifferents. Ils ne prennent part ni à leurs biens ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature ni de la grace. Ils ne les servent point pour eux mêmes, & pour leur faire du bien. Leur charité a toûjours quelque vûë secrete d'interêt qui l'attire & la remuë. Ainsi elle ne regarde jamais le prochain comme prochain & l'on peut dire que de toutes les qualitez des hommes, c'est celle qui fait le

moins d'impression sur l'esprit.

X. JESUS-CHRIST voulant donc apprendre à ce Docteur de la loi combien les Pharisiens avoient une idée trop resserrée de l'amour du prochain, ou plûtôt nous voulant apprendre comment nous le devions pratiquer & jusqu'où nous le devons étendre, propose à ce Docteur la parabole d'un voyageur sorti de Jerusalem pour aller à Jericho, blessé par des voleurs, négligé par un Prêtre & par un Lévite, & secouru charitablement par un Samaritain. Car ce Samaritain qui n'avoit aucune liaison avec cet homme *v.* 30. & blessé, fait voir que les assistances qu'on *seq.* doit au prochain, n'ont point besoin d'autre raison, sinon que nous sommes tous d'une même nature, & créatures du même Dieu. Ce Samaritain ne considera que cela dans ce voyageur. Il reconnut son prochain dans ce Juif blessé, & il se crut obligé de l'assister. Les Pharisiens & les Scribes avoient donc une idée trop étroite de la charité du prochain en la bornant à ceux de leur nation, & ne considerant pas assez la liaison generale que tous les hommes ont entr'eux. Et c'est ce que JESUS-CHRIST leur prouve par l'exemple du Samaritain.

XI. Il ne le prouve pas seulement par l'exemple de cet étranger. Il le prouve par lui-même. Car selon l'explication qu'Origene prétend avoir prise d'un vieillard qui l'avoit lui-même apprise des Disciples des Apôtres, cet homme blessé par les voleurs étoit la figure d'Adam banni pour son péché du paradis terrestre, déchu de l'état de la justice, & réduit aux changemens & aux vicissitudes de la vie du monde figurée par Jericho. En ce miserable état il ne trouve aucun secours dans ceux de sa nation. Il n'en trouve que dans la compassion d'un étranger Samaritain ; c'est-à-dire, que les blessures que l'homme a reçues des démons, ne se guerissent point par des hommes semblables à lui. Il ne peut recevoir ce secours dont il a besoin que de JESUS-CHRIST le vrai Samaritain ; c'est-à-dire, le sauveur & le conservateur des hommes, qui n'ayant nulle liaison avec le pécheur, ne laisse pas d'en prendre soin & de le guerir. Ainsi l'étenduë de la charité de JESUS-CHRIST doit être le modéle de la nôtre. Il n'a rien trouvé en nous qui le meritât. Il y a trouvé au-contraire une infinité de raisons qui nous en rendoient indignes. Cependant il n'a pas laissé de nous appli-

quer des remedes propres à nos playes, & de nous mettre en dépôt dans son Eglise comme dans une hôtellerie, pour achever notre guerison. Voilà le modéle de charité qu'il nous propose par cette parabole.

XII. APPRENONS donc de JESUS-CHRIST les vrayes qualitez de l'amour du prochain. N'exceptons comme lui aucun miserable. Ne faisons point dépendre notre charité d'aucune liaison particuliere. Ne nous rebutons point par aucune indignité. Tâchons de guerir les playes spirituelles du prochain par le vin & par l'huile, par la force & par la douceur. Attendons l'effet des remedes, & ne prétendons pas que les playes des ames se guerissent tout-d'un-coup. Joignons la patience à la charité; & aprés avoir retiré les ames de la voye de l'enfer, & les avoir mises dans celle du salut; ne cessons point de prendre soin de leur guerison. Car la veritable charité ne se doit terminer qu'à leur guerison parfaite, & elle doit durer tout le temps que le malade est à l'hôtellerie où il se guerit; c'est-à-dire, toute la vie. Il y a des gens dont la charité est passagere, qui se lassent incontinent, qui ne songent qu'à s'en retirer. Ce n'est pas-là une veritable chari-

té ; & il y a bien de l'apparence que ces charitez qui se fatiguent si aisément, n'ont point d'autre principe que l'amour propre. Il a quelquefois honte de ne rien faire pour le prochain; mais quand il l'entreprend, il s'en lasse bien-tôt, & ne manque jamais de raisons pour s'en décharger. La charité de JESUS-CHRIST,
2. *Cor.* qui subsiste même en l'autre vie, est bien
13. 8. éloignée de s'éteindre en celle-ci : *Charitas nunquam excidit.*



SUR L'EPITRE DU XIII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Galat.* 3. 11.

MES Freres : (Il est clair que nul par la loi n'est justifié devant Dieu, puisque *selon l'Ecriture*, le juste vivra par la foi. Or la loi ne s'appuie point sur la foi, *mais sur les œuvres, en disant :* Celui qui observera ces préceptes y trouvera la vie. Mais *Jesus-*CHRIST nous a rachetez de la malediction

de la loi, s'étant rendu lui-même malediction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois ; afin que la benediction donnée à Abraham fût communiquée aux Gentils en JESUS-CHRIST, & qu'ainsi nous reçussions par la foi le Saint-Esprit qui avoit été promis. Je me servirai de l'exemple d'une chose humaine & ordinaire. Lorsqu'un homme a fait un contrat ou un testament qui a été confirmé, nul ne peut ni le casser, ni y ajoûter.] Or les promesses de Dieu ont été faites á Abraham & à sa race. L'Ecriture ne dit pas à ceux de sa race, comme s'il en eût voulu marquer plusieurs ; mais à sa race ; c'est-à-dire, à l'un de sa race, qui est *Jesus*-CHRIST. Ce que je veux donc dire, est que Dieu ayant fait comme un contrat *&* une alliance *avec Abraham touchant Jesus-Christ*, la loi qui n'a été donnée que quatre cens trente ans aprés, n'a pu la rendre nulle, ni anéantir la promesse *faite a Abraham.* Car si c'est par la loi que l'heritage nous est donné, ce n'est donc plus par la promesse. Or c'est par la promesse que Dieu l'a donné à Abraham. Pourquoi donc la loi *a-t-elle été établie* ? C'a été pour *faire connoître* les crimes qu'on *commettroit en la violant* jusqu'à l'avenement de ce fils *d'Abraham*, au regard duquel la promesse avoit été faite. Et cette loi a été donnée par les Anges par l'entremise d'un médiateur. Or un mediateur n'est pas d'un seul. Et il n'y a qu'un seul Dieu. La loi donc est-elle contre les promesses de Dieu ; Nullement. Car si la loi qui a été donnée avoit pu donner la vie, on pourroit dire alors avec verité, que la justice s'obtiendroit par la loi. Mais la loi écrite a comme renfermé tous les hommes sous le peché, afin que ce que Dieu avoit promis fût

donné par la foi de JESUS-CHRIST, à ceux qui croiroient en lui.

EXPLICATION.

1 SAINT PAUL entreprend dans cette Epître de détromper les Galates des deux principales erreurs des Iuifs. L'une, que pour être sauvez il étoit nécessaire d'observer la loi ceremoniale de Moïse, même au temps de l'Evangile. L'autre, que l'observation de la foi morale ne dépendoit point de la foi en JESUS-CHRIST, ni du secours de sa grace. Ces deux erreurs ont des fondemens profonds dans la corruption de l'homme, & principalement la derniere. Car l'amour de l'indépendance qui a fait tomber dans le péché le premier des hommes, a jetté de si profondes racines dans le cœur de ses enfans, que rien ne leur est plus insupportable que de dépendre d'autrui. Ainsi chacun desire naturellement d'avoir son propre salut entre ses mains; & comme il desire de l'y avoir, il se persuade facilement qu'il l'y a. C'est pourquoi l'on voit si souvent dans les livres de Moïse, que les Iuifs protestent avec confiance, qu'ils obéiront à Dieu en toutes choses. La resolution d'obéir à Dieu étoit bonne: mais la présomption en leurs pro-

pres forces étoit mauvaise ; & l'essence du Judaïsme consistoit proprement dans cette présomption. La premiere erreur, qui étoit la nécessité de l'observation de toute la loi ceremoniale, avoit aussi sa source dans la même corruption du cœur. Si cette observation cessoit d'être nécessaire, voilà les prérogatives des Juifs sur les Gentils anéanties ; les voilà réduits à la condition des autres peuples, & hors d'état de se flater de ce choix particulier que Dieu avoit fait d'eux pour en faire son peuple. Ils n'avoient plus lieu de dire : *Il n'a fait cette grace à aucun des autres peuples.* C'est ce qui les portoit à Ps. 147. 10.
soûtenir opiniâtrement, aprés même avoir reçu l'Evangile, la nécessité de l'observation de cette loi ; afin d'obliger par-là toutes les nations de leur rendre hommage en quelque maniere, & de les reconnoître pour la source de leur salut.

II. SAINT PAUL pour retirer les Galates de ces deux erreurs que l'on avoit semées parmi eux, employe des argumens tirez de l'Ecriture, qui sont à-la-verité forts & concluans ; mais qu'il auroit été impossible d'y découvrir sans le secours de la lumiere de Dieu. Il leur fait voir que ce n'est point par les œuvres de la loi qu'ō obtient la justice, mais qu'elle dépendoit

absolument de la foi en Jesus-Christ; non que l'accomplissement de la loi ne rendit justes ceux qui l'eussent parfaitement observée; puisque l'amour de Dieu faisoit partie de cet accomplissement: mais parceque sans la foi il n'étoit pas possible de l'accomplir: qu'ainsi le principe du salut n'étoit pas dans nous, mais hors de nous; que c'étoit un effet de la benedicton donnée à Abraham, par laquelle Dieu lui promit que *toutes les na-*
Gen. 22 *tions seroient benies en sa race*; c'est-à-di-
18. Gal. re, en Jesus-Christ. Les Juifs
3. 16. ont toûjours été obligez de croire ces veritez. Elles sont capitales & indispensables, puisqu'elles comprennent le moyen unique d'accomplir la loi de Dieu, & de vivre de la vie de la justice. Cependant qui peut soûtenir raisonnablement qu'à l'égard de ces veritez l'Ecriture fût claire? Combien ces deux passages citez par saint
v. 11. Habac. Paul: *Le juste vit de la foi*, & *Toutes les*
2. 4. v. *nations de la terre seront benies en vous*,
Gen. abandonnez à l'esprit humain, pouvoient-
12. 3. ils recevoir de sens differens? L'autorité de l'Apotre les a fixez à l'unique sens qu'il leur donne. Mais avant qu'il eût écrit cette lettre, les veritez contenuës dans ces passages n'étoient pas moins nécessaires à croire, & l'on ne les pouvoit croire

que par l'autorité de la Tradition. Il eſt donc clair qu'il peut arriver qu'une verité capitale ſoit propoſée dans l'Ecriture d'une maniere capable de divers ſens, & que le vrai ne ſoit fixé & déterminé que par l'Egliſe dépoſitaire de cette Traditiõ.

III. Comme l'eſprit judaïque conſiſtoit dans la confiance préſomptueuſe en ſes propres forces, fondée ſur le deſir de l'indépendance naturel à l'homme corrompu, l'eſprit chrétien conſiſte au contraire à aimer à dépendre de Jesus-Christ, & à avoir une parfaite confiance en ſon ſecours & en ſa grace. La reſolution d'obéir à Dieu eſt la même dans le Juif & dans le Chrétien : mais le Juif pour l'accomplir ne croit avoir beſoin que de lui-même, & le Chrétien ſe défie de ſa volonté, & pour le préſent & pour l'avenir.

Il s'en défie pour le préſent, parcequ'il ne ſçait ſi elle eſt pleine & entiere, & s'il n'y a point en lui quelque autre attache plus forte que celle qu'il a pour la loi de Dieu. Car on ne connoît pas la force de ſes attaches quand on eſt éloigné des occaſions, & lorſque les objets ne ſont pas préſens. L'impreſſion en eſt toute autre quand on regarde ces objets de prés, que quand on les regarde de loin; & l'on ne

sçauroit s'assurer, sans une temerité judaique, que le degré d'amour que l'on sent pour la loi de Dieu, soit capable de surmonter toutes nos autres passions

Il s'en défie pour le futur, parcequ'il sent en lui mille causes capables de l'affoiblir. Car la distraction qui naît des autres occupations, les attraits du monde, l'état même de cette vie qui nous rend incapables de nous plaire longtemps dans le même objet, anéantiroit bien-tôt nôtre amour pour Dieu, si sa grace ne le soûtenoit & ne le renouvelloit continuellement en nous.

IV. La défiance de soi-même qui est essentielle au Chrétien, ne le doit pas réduire à la paresse & à la négligence : car s'il se sent poussé à agir, il est clair qu'il doit agir selon l'impression qu'il sent. Et quand il ne sentiroit pas cette impression, il devroit pourtant s'efforcer d'agir, sans se mettre en peine de ce qu'il ne sent pas cette impression: car elle n'est pas toûjours sensible & ne se distingue pas toûjours par un attrait dont la volonté s'apperçoive. Ainsi cette défiance de soi-même ne nous doit détourner d'aucune action de devoir: & un Chrétien persuadé qu'il ne peut rien par lui-même, & qu'il ne sçauroit rien faire de bon que par l'impressiō de la gra-

ce de Jesus-Christ, doit agir comme si tout étoit en son pouvoir. Mais cette défiance juste ne laisse pas d'avoir d'autres effets essentiels que la présomption des Juifs ne pouvoit avoir. Car premierement, au-lieu que le Juif, quand on lui proposoit les ordres de Dieu, répondoit avec une confiance présomptueuse, qu'il les executeroit ponctuellement; la défiance d'un Chrétien le porte au-contraire à recourir à Dieu, à lui demander sa grace, & à n'esperer d'accomplir sa loi que par sa misericorde. Ainsi l'un promet, l'autre prie. L'un fonde son esperance sur lui-même, l'autre la fonde sur la misericorde de Dieu. L'un n'a point de crainte, parcequ'il croit avoir une ressource assurée dans soi-même: l'autre opere son salut avec crainte & tremblement, comme dit l'Apôtre; parcequ'il sçait *que c'est Dieu qui opere la volonté & l'accomplissement de la loi de Dieu.* Phil. 2. 13.

V. Cette présomption judaïque & cette défiance chrétienne sont encore plus distinguées à l'égard des choses que Dieu ne commande pas expressément. Car le présomptueux croyant avoir la force en soi-même, s'engage sans crainte dans les emplois, & ne croit point avoir besoin de consulter si Dieu l'y appelle; mais le vrai

humble sçachant que sa force est dans Dieu, & non dans soi-même, craint de s'engager à quoi que ce soit sans l'ordre de Dieu; parcequ'il voit bien qu'il n'aura pas tāt de lieu d'esperer le secours de Dieu dans les choses qu'il aura entreprises sans son ordre. Ainsi la confiance judaique est la source de tous les engagemens témeraires aux emplois relevez & aux ministeres de l'Eglise : & la défiance chrétienne est la source de la retenuë dans les desseins & les entreprises, & de l'attente paisible de l'ordre de Dieu & de sa vocation pour s'engager dans les ministeres. Celui qui croit pouvoir tout, comprend tout; & celui qui croit ne pouvoir rien, n'entreprend rien de lui même, & ne s'engage qu'aux choses où il voit que Dieu l'engage par les rencontres & les ordres de sa providence; ce qui fait voir qu'il y a bien des Iuifs, & peu de Chrétiens.

VI. Si le cœur d'un Chrétien est fort different de celui d'un Iuif dans le commencement des actions, il n'en est pas moins different dans les suites & dans l'accomplissement. Le Iuif ne croit point avoir besoin d'une priere continuelle dans l'execution de ses bonnes œuvres : & quand elles sont faites, comme il les attribuë à ses propres forces, il s'en glori-

fie en lui-même : il se persuade être le principal auteur de sa justice ; & il en demande à Dieu la recompense par droit de justice, comme un ouvrier demande la recompense de son travail à celui qui l'employe. Mais le Chrêtien continuë toûjours de vivre dans la même dépendance de Dieu & dans la même connoissance de sa foiblesse, lors même qu'il execute le plus exactement ce qui lui est commandé. Il se tient toûjours devant Dieu dans la même disposition d'humilité. Il ne se préfere à personne, parce qu'il croit que sa force est en Dieu & non en lui-même. Et quand ses œuvres sont accomplies, il ne perd pas le sentiment de sa pauvreté ; il ne s'imagine pas en être plus riche ; il reconnoît humblement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ses actions ne lui appartient point : & s'il en attend la recompense de Dieu, il l'attend comme un effet de sa bonté qui recompense ses dons, & qui veut bien qu'ils deviennent nos merites. Ainsi dans sa force & son abondance il reconnoît sa foiblesse & sa pauvreté, parcequ'il sçait que cette force & cette abondance ne lui appartiennent point, & qu'elles sont toûjours dans les mains de Dieu, & non dans les siennes.

VII. Saint Paul nous donne encore lieu de considerer la difference d'un Chrétien & d'un Juif par trois autres vûës, selon trois sens qu'on peut donner à cette parole : *Le juste vivra par*
v. 11. *la foi* : Justus *ex fide vivet*. Le Juste ; c'est-à-dire le Chrétien, vit par la foi de Jesus-Christ ; parcequ'il croit en lui, & que c'est ce qui le fait Chrétien. Le Juif qui est destitué de cette foi, ne sçauroit donc vivre. Or la foi de Jesus-Christ est le principe de la vie en trois manieres.

Premierement, elle en est la cause meritoire, car c'est par les prieres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi ne l'obtient point, & ne la sçauroit avoir ne l'aiant point obtenuë car Dieu a resolu de toute éternité de n'accorder rien aux hommes qu'en son Fils, & par la foi & l'amour de son Fils. Les élus sont élus en lui, & non en eux-mêmes. Jesus-Christ est cette race d'Abraham dans laquelle toutes les nations seront benies. Sans la foi en Jesus-Christ on ne sçauroit avoir de part à cette benediction, & parconsequent on ne sçauroit obtenir la principale, qui est la vie de la grace.

VIII. Secondement, le Juste

vit par la foi, parceque cette foi est sa vie même : car par cette foi il ne faut pas entendre une foi sans charité, mais une foi jointe à la charité, & qui opere par la charité. Or la foi jointe à la charité est proprement la vie de l'ame. Son amour est sa vie. Elle ne vit de Dieu qu'en le connoissant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoissance jointe à l'amour que par la foi en JESUS-CHRIST & par la charité. Les Juifs ont connu Dieu ; mais comme ils l'ont connu sans JESUS-CHRIST, ils ne l'ont point aimé. Leur connoissance étoit une connoissance froide, sans chaleur, sans onction & sans vie. Ils le connoissoient comme leur maître : ils craignoient sa puissance ; mais ils ne l'aimoient pas, JESUS-CHRIST seul est aimé de son Pere, & JESUS-CHRIST seul aime son Pere. Pour être aimé de Dieu, il faut donc être en Jesus-Christ. Pour aimer Dieu il faut être en JESUS-CHRIST ; c'est-à-dire, uni à son corps par la participation de son esprit, qui est l'esprit de charité.

IX. ENFIN le Juste ou le Chretien vit par la foi, parceque la foi est la lumiere qui le conduit dans les œuvres de justice & qui lui fait connoitre cette

justice. Les Iuifs regardoient ces œuvres d'une autre maniere. Ils ne les aimoient par pour elles-mêmes, & parcequ'elles étoient justes. Ils n'aimoient que la recompense que Dieu y avoit attachée, qui étoit l'exemption des châtimens & la possession des biens temporels. Or cette connoissance & cet amour des bonnes œuvres ne fait pas vivre l'ame. Elle la laisse dans l'amour des biens temporels, & ne l'attache à aucun objet éternel. Mais la connoissance que donne la foi chrêtienne qui nous fait considerer les bonnes œuvres comme conformes à la justice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette justice, opere dans l'ame la vie veritable : parceque l'amour de la justice est la vraye vie de l'ame ; & une source de vie pour le temps & pour l'éternité.



SUR L'EVANGILE DU XIII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Luc.* 17. 11.

EN ce tems-là : Comme Jesus alloit à Jerusalem & passoit par le milieu de la Samarie & de la Galilée ; il entra dans un village où il rencontra dix lepreux qui s'arrêterent loin *de lui* ; & élevant leur voix : ils lui dirent : JESUS *nôtre* maître , ayez pitié de nous. Lorsqu'il les eut apperçus , il leur dit : Allez vous montrer aux Prêtres. Mais comme ils y alloient , ils furent gueris. L'un d'eux voyant qu'il avoit été gueri , retourna sur ses pas , glorifiant Dieu à haute voix , & vint se jetter aux pieds de JESUS le visage en terre pour lui rendre graces : & celui-là étoit Samaritain. Alors JESUS dit : Tous les dix n'ont-ils pas été gueris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu , sinon cet étranger Et il lui dit : Levez-vous , allez , vôtre foi vous a sauvé.

EXPLICATION.

I. L'EVANGILE de ce jour en nous représentant dix lepreux unis par la societé de leur misere, nous donne lieu de considerer dans leur union celle dont les pécheurs s'unissent ensemble par le rapport & la conformité de leurs mauvaises inclinations : car quoique les méchans soient souvent divisez d'interêt, lorsqu'aspirant aux mêmes biens temporels ils s'incommodent les uns les autres dans leurs prétentions, il y a pourtant diverses raisons qui les unissent & les lient ensemble en d'autres occasions.

Ils s'unissent ensemble pour persecuter les gens-de-bien, parcequ'ils trouvent dans leur cœur le méme éloignement & la même aversion pour eux.

Ils s'unissent par la societé des mêmes dereglemens. La vie des gens-de-bien leur fait honte, & les porte à se séparer d'eux ; parcequ'ils ne sçauroient souffrir la sainteté de leur vie qui leur reproche leurs desordres. Mais cette même raison les porte à se joindre ensemble ; parcequ'étant également dereglez, ils n'ont rien à se reprocher les uns aux autres.

Enfin ils se fortifient, se soûtiennent & s'aident mutuellement dans leurs paf-

ſions par l'approbation qu'ils s'entre-donnent. L'homme eſt toûjours flottant & chancellant dans le mal même quand il ſe trouve ſeul de ſon parti. Il a beſoin du ſoûtien & de l'autorité des autres. Afin de s'affermir dans le vice, il faut qu'il s'y voye approuvé ; & c'eſt à quoi il aſpire : car les gens poſſedez par les paſſions n'ont pas ſeulement pour but de joüir de leur objet, mais auſſi d'en joüir ſurement, d'en joüir ſans reproche, ſans honte, ſans remords : & c'eſt ce qu'ils trouvent en s'uniſſant avec des perſonnes en qui ils voyent les mêmes déreglemens. Les perſonnes relâchées cherchent naturellement des compagnons de leur relâchement, afin d'étouffer les reproches que la conſcience leur feroit. Et comme il y a peu de gens-de-bien qui ne ſoient relâchez en quelque point, il y en a peu qui ne ſoient bien aiſes de ſe couvrir en quelque point du relâchement des autres.

II. La difformité que cauſoit ſur les corps la lepre corporelle, n'étoit qu'une legere image de celle que le péché produit dans l'ame en y défigurant l'image de Dieu. Difformité ſi terrible, que ſi les pécheurs la pouvoient appercevoir, ils ne ſe pourroient ſouffrir eux-mêmes. Difformité qui fait d'une créa-

ture excellente en bonté, où Dieu s'étoit plu à imprimer les traits de ses divines perfections un monstre si horrible, que Dieu ne sçauroit le regarder autrement qu'avec une haine démesurée. Il le hait tellement qu'il faut nécessairement ou qu'il détruise le péché dans le pécheur en le reformant, ou qu'il abysme le pécheur & le péché au fond des enfers pour y estre l'objet éternel de sa juste severité : car le péché renferme un si étrange desordre, & deshonore tellement la beauté de l'univers, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister dans la nature, sans reparer la difformité qu'il y cause; & cette reparation se fait par ces deux voyes, par la destruction du péché, ou par sa punition. L'un & l'autre rétablit l'ordre & la paix, & parconsequent la beauté du monde que Dieu ne sçauroit laisser anéantir. Ainsi nous ne sçaurions éviter que le desordre du péché ne soit reparé en nous par cette derniere voye, qui est la punition éternelle, qu'en travaillant à le reparer par la seconde qui est sa destruction, par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

III. Quelle idée ces veritez ne doivent-elles point nous donner du monde? Et qu'est-ce que nous y pouvons découvrir

découvrir en la suivant, qu'une assemblée de monstres, qui seroit capable de nous faire mourir si Dieu nous la faisoit voir clairement ? Que ces Princes, ces Grands, ces Riches du monde ayent tant de complaisance qu'ils voudront dans l'éclat & la pompe de leur grandeur; que ces femmes mondaines fassent tout ce qu'elles pourront pour se rendre agreables aux yeux des hommes, tous leurs efforts d'orgueil & de vanité ne se termineront jamais qu'à se rendre de plus en plus horribles aux yeux de Dieu ; à défigurer de plus en plus son image dans leur ame ; à être de plus en plus un spectacle d'horreur à toutes les ames spirituelles, à devenir de plus en plus la honte & l'opprobre de l'univers, qui demande en quelque sorte vengeance contr'elles, pour être délivré de la difformité qu'elles y causent : *Car*, comme dit l'Apôtre, *jusqu'à maintenant toutes les creatures soupirent & sont comme dans le travail de l'enfantement*, dans l'attente de leur délivrance. Tout ce que l'on voit de hideux, d'affreux & de sale dans le monde ; ces corps mangez de chancre & de pourriture, ces ulceres & ces lépres universelles qui font tomber le corps par pieces, ces cadavres rongez de vers, ces cloaques

puants ne sont que de foibles images de l'état monstrueux des ames mortes par le péché. Il est vrai qu'elles ne le voyent pas ; mais elles n'en sont que plus misérables : car moins elles l'auront vû & connu en cette vie, plus elles le connoîtront clairement & vivement en l'autre ; & cette vûë d'ailleurs n'est retardée que d'un moment, parcequ'elles ne sont éloignées que d'un moment de la mort qui levera le rideau qui leur cachoit cet effroyable spectacle.

IV. UNE ame qui porte le péché renfermé en elle, y porte son enfer. Il ne faut pour la réduire à l'extrémité de la misere, que la forcer de se voir ; & c'est pourquoi Dieu en menace le pécheur
Ps. 49. 21. par ces paroles terribles : *Je te reprendrai, & te mettrai toi-même devant tes yeux.* ARGUAM, *te, & statuam contra faciem tuam.* Vûë terrible, mais inévitable à tous les pécheurs, qui les portera à se déchirer & à vouloir se fuïr eux-mémes, sans s'en pouvoir jamais séparer ; & c'est ce qui causera l'excés de leur desespoir. Malheureux pouvoir que les pécheurs ont donc en cette vie de se cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuissance, Illusion funeste, qui ne les empêche de se voir pour un

temps, qu'afin de les mettre dans la néceſſité de ſe voir toûjours en cet effroyable état !

O verité éternelle, qui percez les tenebres de tous les cœurs, vous ſerés à jamais la felicité ou le ſupplice de toutes les ames ? leur joye ou leur deſeſpoir ; leur paradis ou leur enfer, ſelon qu'elles ſe trouveront conformes ou contraires à vous ; qu'elles vous aimeront ou qu'elles vous haïront : parceque devenant immuables par la mort, les ames juſtes vous aimeront immuablement, les injuſtes vous haïront immuablement & demeureront immuablement convaincuës de leur malice, de leur miſere & de leur difformité.

V. Comme la grande miſere des reprouvez en l'autre vie ſera de ſe voir, & que leur plus grand malheur en celle-ci eſt de ne ſe voir point ; auſſi la grande colere de Dieu pour l'autre vie, eſt de forcer les pécheurs de ſe voir ; & ſa grande miſericorde pour celle-ci, eſt de mettre le pécheur devant ſes yeux, & de lui faire connoître la miſere de ſon état. C'eſt par cette vûë qu'il remplit les ames d'une confuſion ſalutaire, d'une haine ſainte contre elles-mêmes & contre le péché, & d'un dégoût du monde qui le rend pour elles un ſpectacle d'horreur, parceque c'eſt le

regne du peché. C'est par cette vûë qu'il détruit leur orgueil & la vaine complaisance qu'elles avoient en elles-mêmes, & qu'il les convainc de leur misere, de leur pauvreté, & de la profondeur de leurs playes. La vûë du peché dans l'autre vie est la punition du peché ; dans celle-ci elle en est le remede & la destruction. Mais afin qu'elle produise tous ces bons effets, il faut que la misericorde de Dieu la tempere, & y joigne des sentimens de confiance & d'amour. Une vûë trop vive du peché changeroit l'état de cette vie en celui de l'autre, & y produiroit l'enfer & le desespoir. L'homme y est incapable de soûtenir la vûë du moindre peché connu dans toute la difformité qu'il renferme : & ainsi il est necessaire que Dieu proportionne à nos forces la connoissance du peché, & qu'il ne nous en donne qu'autant que nous en pouvons porter.

VI. C'est donc une excellente priere de demander à Dieu avec David, *qu'il éclaire nos yeux, afin que nous ne nous endormions pas du sommeil de la mort :*
Psal. 12. 4. Illumina *oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* ; & avec saint Augustin, *que nous nous connoissions nous-mêmes* dans nôtre foiblesse & nôtre injustice, & *que nous connoissions Dieu* dans

sa grandeur & dans sa justice : *Noverim me, noverim te.* Mais il faut lui demander ses graces dans la proportion avec nôtre foiblesse. C'est un grand orgueil que de croire qu'on n'a pas besoin de la condescendance de Dieu en ce point, & un grand défaut de certaines ames de vouloir trop penetrer dans les tenebres de leur propre conscience, pour y voir ce que Dieu leur cache par des raisons de misericorde. Il faut se contenter ordinairement de la mesure de lumiere que Dieu nous donne, & lui demander seulement qu'il nous délivre de l'aveuglement volontaire par lequel nous nous cacherions & nous nous dissimulerions les playes mortelles de nos ames pour n'être pas obligez d'y remedier.

VII. La vraie disposition où doit être une ame à qui Dieu fait connoître la difformité du peché, & qu'il a touchée d'une confusion salutaire, est representée par l'action de ces lépreux qui n'osoient s'approcher de Jesus-Christ, quelque desir qu'ils eussent d'obtenir leur guerison par sa grace. C'est par cette retenuë qu'ils approcherent beaucoup plus du cœur de Jesus-Christ, que s'ils avoient pris la liberté de s'approcher de son corps en se jettant à ses pieds. Un

pécheur vraiment touché & vraiment converti doit reconnoître combien *il est éloigné de Dieu*, & s'écrier par ce senti-
Ps. 119. ment: *Longé à peccatoribus salus.* Il doit
155. reconnoître qu'il y a une distance infinie entre l'impureté de ses péchez & la souveraine pureté de Dieu. Il se doit regarder comme dans un abysme profond. & crier à Dieu *du fond de cet abysme* : De pro-
Ps. 120. *fundis clamavi ad te, Domine.* Je *suis*
Ps. 69. 3 *tombé dans le fond de la mer, & la tempête m'a submergé.* Veni *in altitudinem maris, & tempestas demersit me.* Il se doit tenir trop heureux que Dieu dans cet éloignement où il est de lui, jette sur lui quelque regard de misericorde,& l'éclaire de quelques rayons de sa lumiere,pour reconnoitre l'état où il est. C'est donc un sentiment inséparable de la vraie pénitence de se juger indigne de ce qui est reservé aux justes, de souffrir humblement d'être separé de la table des enfans, & de s'en séparer soi-même par le jugement que la conscience prononce, ce qui fait dire
Hom. 50 à saint Augustin : Que l'homme doit
c. 9. monter sur le tribunal de la conscience pour agir contre lui-même, de-peur que cela ne lui arrive en une autre maniere; qu'il faut que l'esprit prononce lui même une sentence par laquelle l'homme se juge

lui-même indigne de participer au corps & au ſang de JESUS-CHRIST; & que celui qui craint d'être ſéparé du royaume des cieux par le dernier arrêt du ſouverain juge, ſoit cependant ſéparé du Sacrement du pain celeſte par la diſcipline de l'Egliſe.

VIII. IL y en a qui s'imaginent qu'à la-verité, pour obtenir la remiſſion de ſes péchez, il faut paſſer par cette diſpoſition; mais que cela n'a point beſoin de temps, ou n'en a beſoin que d'un fort cour; qu'il ſuffit d'entrer dans les ſentimens de ſon indignité avant la confeſſion; mais que ce ſentiment doit ceſſer ſi-tôt qu'on a reçu l'abſolution, pour faire place aux ſentimens de confiance qui nous doivent porter à nous approcher auſſi-tôt de la communion. Mais ces paroles ſemblent n'avoir pas aſſez conçu comment les diſpoſitions ſe forment dans l'ame & s'impriment au fond du cœur. Les penſées peuvent bien être ainſi courtes & paſſageres; mais il n'en eſt pas de même des diſpoſitions. Elles ne ſe forment point par des penſées paſſageres. Il faut ordinairement que l'eſprit s'y arréte & s'y confirme par une ſuite & une reïtération de penſées & de mouvemens. Les premiers ne font qu'une impreſſion legere & ſuperficielle,

& comme un trait délicat très-facile à effacer. Afin donc qu'un homme se juge indigne du corps de Jesus-Christ par un jugement fixe & solide, & qu'il entre dans la disposition de ces lépreux qui obtinrent de Jesus-Christ la guerison de leur maladie par le sentiment qu'ils eurent de l'indignité où ils étoient d'approcher de lui ; afin que ce ne soit point dans ce pecheur une pensée superficielle, mais une vraie disposition de l'ame & une humiliation effective : il faut ordinairement qu'il demeure assez longtemps occupé de cet objet, qu'il sente le poids de son peché, & qu'il en porte devant Dieu la confusion. C'est ainsi que se forme dans le cœur la contrition salutaire & la resolution effective de quitter le peché : car si on ne demeure dans ces sentimens que fort peu de temps, & qu'on ne leur donne pas le loisir de s'enraciner dans le cœur, il ne faut pas s'imaginer qu'ils y puissent être durables, & qu'ils soient capables de resister aux inclinations mauvaises qui auroient jetté de fortes & de profondes racines dans l'ame, & ausquels elle se seroit abandonnée par une longue habitude qu'elle en auroit contractée.

IX. C'est l'avantage dont joüissoient

autrefois les pénitens, lorsqu'étant retenus long-tems par la discipline de l'Eglise dans l'exercice des humiliations qu'on leur prescrivoit avant l'absolution, les sentimens qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs péchez & de la misere horrible où leur ame étoit réduite, avoient le tems de s'enraciner & de former ainsi une puissante digue contre les rechutes. Le changement arrivé dans la discipline ne permet pas à-la-verité qu'on demeure si long-tems dans cet intervalle entre la confession & l'absolution. L'Eglise pour de bonnes raisons permet d'abreger ce temps. Mais comme il est de nécessité de ne pas tomber, il faut nécessairement que la résolution de ne plus pécher ait déja quelque solidité & quelque force avant l'absolution : autrement elle seroit bien-tôt suivie de rechute ; & le seul effet qu'elle produiroit dans l'ame, seroit de la rendre inconvertible ; parceque les veritez qu'on vient à mépriser aprés en avoir été touché passagerement, ont presque perdu leur force. La pointe en est émoussée, parce que l'esprit y est accoûtumé. Ainsi la question : S'il est nécessaire de differer l'absolution à tous ceux qui se confessent des péchez mortels, est bien aisée à decider : car il est bien vrai que ce

retardement n'eſt pas eſſentiel ni abſolument néceſſaire. Mais ce qui eſt eſſentiel, eſt que la déteſtation du péché & la volonté de le quitter ſoient ſolides & effectives ; que ce ne ſoient pas des penſées paſſageres qui n'ayent fait dans les ames qu'une impreſſion legere & ſuperficielle ; en-ſorte qu'elles ne ſoient pas en état de réſiſter aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on juge avec prudence être dans ce dégré de diſpoſition & dans cette maturité de pénitence incontinent aprés la confeſſion des péchez mortels, à la bonne-heure qu'on leur donne l'abſolution auſſi-tôt. Mais ſi la volonté de ſe donner à Dieu & de quitter le péché n'a encore aucune force ni aucune racine, & que l'on juge avec vraiſemblance qu'elle s'évanouira bien-tôt, leur donner l'abſolution en cet état, c'eſt les mettre en un peril prochain de devenir plus dures & plus inconverſibles qu'elles n'étoient.

X. Jesus-Christ touché de la miſere de ces lépreux, & voulant nous donner un exemple en leur perſonne des moyens propres pour obtenir la gueriſon de nos ames, leur ordonna, dans le deſſein de les guerir, de s'aller préſenter aux Prêtres, & de ſatisfaire à l'ordonnan-

ce de la loi : & comme ils se mirent en devoir de lui obéir, il les guerit dans le chemin. Dieu touche plusieurs ames sans le ministere des Prêtres. Il leur accorde souvent la guerison avant qu'elles ayent reçu d'eux l'absolution de leurs péchez : mais il n'en guerit aucune que par la volonté de se soumettre à la conduite & à l'ordre de l'Eglise. Dieu ne veut point qu'on prétende se dispenser de cette soumission ; & s'il prévient quelquefois l'accomplissement de ce devoir, il ne prévient jamais celui de l'accomplir. C'est ce que les Theologiens appellent le vœu du Sacrement, qui est toûjours nécessaire lors même que la guerison de l'ame précede l'absolution actuelle, comme le Concile de Trente l'a défini. C'est un grand mal que de s'attacher à l'homme, sans faire remonter nôtre gratitude jusqu'à Dieu, & sans le reconnoître comme la veritable cause de tous les effets de grace. Mais c'est un autre mal qui n'est guéres moindre, de ne vouloir dépendre que de Dieu : & de ne se pas assujettir à la subordination des instrumens par lesquels il lui plaît de nous guerir. Dans l'un de ces défauts on oublie que c'est Dieu qui fait tout, & dans l'autre on veut faire agir Dieu à sa fantaisie.

XI. Ces lépreux n'obtinrent pas leur guerison par leurs simples prieres ; mais en commençant d'executer la volonté de Jesus-Christ, qui leur donna ordre de s'aller presenter aux Prêtres. Et cela nous apprend qu'il ne suffit pas ordinairement de demander à Dieu la guerison de nos maladies spirituelles ; mais que pour l'obtenir il se faut mettre en devoir d'executer ce que Dieu nous commande dans l'état où nous sommes. Il y a toûjours un chemin de nous à Dieu, & ce chemin a ses commencemens & son progrés. Si nous voulons donc engager Dieu à nous exaucer, commençons à faire les premiers pas & à monter les premiers degrez. Mettons-nous d'abord dans l'état où il nous veut dans le tems present: & ce commencement d'obéïssance nous attirera la grace de l'avancement de nôtre guerison. Il faut rompre ces liens qui nous engagent à une perte infaillible: mais pour les rompre il faut éviter certaines compagnies, & faire certains changemens dans sa vie. C'est par-là qu'il faut commencer, & ce commencement de l'execution des volontez de Dieu est-ce qui donne la force à nos priéres.

XIII. De ces dix lépreux gueris il n'en revint qu'un rendre graces à Jesus-

CHRIST, & encore celui-là étoit Samaritain. Les autres continuerent apparemment leur chemin, & s'allerent presenter aux Prêtres. Ils pouvoient peut-être s'excuser par l'ordre que JESUS-CHRIST leur en avoit donné. Cependant JESUS-CHRIST témoigne assez qu'il ne recevoit point leurs excuses, & qu'il les croyoit coupables d'ingratitude. S'ils eussent été bien touchez de l'esprit de reconnoissance, ils auroient aisément reconnu que leur premier devoir étoit de remercier leur liberateur, & que ce devoir le devoit emporter sur l'autre. Ce fut leur froideur & leur insensibilité qui les trompa. Et quand cela arrive, les excuses les plus probables n'excusent point; parce que nous ne manquons de lumiere, que parce que nous manquons d'affection. Que les hommes ayent la charité dans le cœur, & ils ne s'amuseront point à disputer de la plûpart des devoirs de la vie Chrétienne. Ils s'y porteront d'eux-mêmes, comme le lépreux Samaritain se porta à retourner à JESUS-CHRIST pour lui rendre graces. Pour nous apprendre combien ce manque d'affection qui rend les hommes ingrats est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui sont gueris & à qui Dieu accorde la remission de leurs pechez, JE-

sus-Christ a remarqué expressément ; que de ces dix lépreux il n'en revint qu'un, & que les autres oublierent le bienfait qu'ils avoient reçu. Rien n'est plus commun, aprés avoir été délivré de la lépre des péchez grossiers, que d'oublier cette grace inestimable, & de retomber par-là dans la lépre des péchez spirituels, beaucoup plus dangereuse que celle des péchés corporels. On perd l'esprit de pénitence. On laisse éteindre les sentimens de gratitude. On agit en innocent. On traite les autres avec empire & avec mépris. Et l'on tombe par-là dans un état pire que celui dont on est sorti. C'est ce qui arrive particulierement à ceux qui, comme ces lépreux Juifs, prétendent en quelque sorte que la grace leur est dûë, & que Dieu n'a rien fait pour eux d'extraordinaire. Au-contraire ceux qui sont bien persuadez de leur indignité, comme l'étoit ce lépreux Samaritain, qui croyent que c'est Dieu uniquement qui les a discernez des pécheurs impénitens, en leur accordant ce qu'il n'a pas donné aux autres, conservent d'ordinaire la grace en conservant les sentimens de leur indignité, qui sont le fondement de la veritable gratitude.



SUR L'EPITRE
DU XIV. DIMANCHE
D'APREZ
LA PENTECOTE.

EPITRE *Galat.* 5. 16.

MEs Freres : Conduisez-vous selon l'esprit, & vous n'accomplirez point les desirs de la chair : car la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, & l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, & ils sont opposez l'un à l'autre ; de-sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Que si vous êtes poussez par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi. Or il est aisé de connoitre les œuvres de la chair, qui sont *l'adultere*, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les inimitiez, les dissensions, les jalousies, les animositez, les querelles, les divisions, les heresies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, & autres semblables, dont je vous declare, comme je vous l'ai déja dit, que ceux qui commettent ces crimes ne seront point heritiers du Roiaume de Dieu. Les fruits de l'esprit *au-contraire* sont la charité, la joye, la paix, la patience, l'huma-

nité, la bonté, la longanimité, la douceur; la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. Or ceux qui sont à *Jesus-*CHRIST ont crucifié leur chair avec leurs passions & leurs desirs dereglez.

EXPLICATION.

I. SAINT PAUL nous represente dans l'Epître de ce jour deux differens principes des actions des hommes; l'esprit & la chair, qui sont comme deux poids differens dont chacun tend à entraîner le cœur de son côté, l'esprit vers le ciel, la chair vers la terre; l'esprit vers la vie, la chair vers la mort; l'esprit principe d'actions éternelles & éternellement recompensées; la chair principe des satisfactions passageres éternellement punies; l'esprit source d'incorruption; la chair source de corruption; l'esprit qui nous porte vers Dieu par l'execution de ses volontez; la chair qui nous soûmet au Démon par l'accomplissement de ses desirs; l'esprit qui établit le regne de Dieu en nous; la chair qui y établit le regne du Diable. Ainsi tout le bonheur de l'homme consiste à se conduire par l'esprit. Tout son malheur est de se conduire par la chair. Et son principal devoir est de discerner ces deux

principes, de ſuivre l'un & d'éviter l'autre.

II. QUOIQU'IL n'y ait rien de plus important que ce diſcernement, il y a cependant bien peu de gens qui y penſent, & encore moins qui y penſent ſerieuſement. Rien n'eſt plus ordinaire que de ſe laiſſer emporter par les objets, & de ne ſe mettre guéres en peine de penetrer par quel principe on agit. Cependant en agiſſant de la ſorte, on ne ſçauroit guéres agir que par la chair. Car quoique S. Paul nous repreſente ces deux principes comme étant dans un combat continuel, l'eſprit nous inſpirant, des deſirs contraires à ceux de la chair, & la chair nous en inſpirant de contraires à ceux de l'eſprit: il y a neanmoins une grande difference entre les uns & les autres. Les deſirs de l'eſprit étant ſpirituels, ne font pas des impreſſions vives & ſenſibles. Ils ſont de plus beaucoup moins frequens, parce que les objets ſpirituels ne ſe preſentant pas par eux-mêmes à l'eſprit, les ſens empêchent ſouvent l'ame de s'y appliquer. Les objets de la chair au contraire ſont vifs & penetrans: Tout ce qui nous environne les renouvelle à l'eſprit. Il n'y a point de peine ſenſible à les ſuivre, & il y a au contraire

une peine sensible à ne les pas suivre. Ainsi c'est une marque presque certaine qu'on n'agit que par la chair quand on agit sans effort, sans combat, & sans repugnance.

III. Il semble que ce combat étant tel que nous l'avons representé, les impressions de la chair étant vives, sensibles, & continuelles, celles de l'esprit étant spirituelles ; non sensibles, & souvent interrompuës, tout le monde se devroit laisser gagner aux impressions de la chair ; & cela arriveroit ainsi, si Dieu n'empêchoit ce mauvais effet par la force de son esprit. Car quoique l'impression en soit moins sensible, elle n'en est pas moins efficace. Il sçait bien quand il le veut, se rendre maître d'un cœur. Il sçait bien se le conserver malgré les attaques du monde & du démon joints à notre chair. S'il nous laisse succomber à quelques legeres tentations, il nous soûtient dans les grandes. Il a vaincu le monde, & il veut que nous ayons la confiance qu'en nous appuyant sur lui nous le vain-
Joan. crons aussi. *Confidite, ego vici mundum.*
16. 33. Ainsi la victoire de l'esprit sur la chair n'est point impossible aux vrais chrétiens. Dieu qui modere les flots de la mer, modere encore plus les tentations. Il se for-

me dans les gens-de-bien une sainte habitude de vertu, & une resolution si ferme dans leurs devoirs principaux, que le diable n'ose directement leur proposer de les violer. Il est donc contraint de les attaquer de-loin. Il tâche de les affoiblir par de petites chutes ; de diminuer leur charité ; de les engager dans de certaines voies dangereuses, dont ils ne connoissent pas le peril. C'est proprement dans ces petites occasions que se passe la principale partie de leur combat. Et le but du démon agissant par la chair, est d'affoiblir les ames peu-à-peu, afin de les pouvoir ensuite précipiter dans quelque chute mortelle. Ainsi, pour résister au démon dans les grandes occasions, il lui faut résister dans les moindres. Pour éviter les grandes chutes, il ne faut pas négliger les plus legeres : & si l'on ne sçauroit les éviter, il faut tâcher de les reparer & d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles nous doivent procurer.

IV. C'est là la voie que Dieu a choisie pour sanctifier ses élus & pour les conduire à la fin à laquelle il les destine. Car si l'esprit de Dieu étoit toûjours agissant en eux & qu'il assujettît tellement la chair qu'il en étouffât toutes les impressions, les justes seroiét comme une espece

d'hommes entierement differens des reprouvez. On les discerneroit dés ce monde ici, & ils se discerneroient eux-mêmes : & peut-être que ce discernement qu'ils feroient d'eux-mêmes, en se voyant si fort au dessus des autres, les mettroit dans un plus grand danger que toutes les autres tentations dont ils seroient délivrez. Il est vrai que Dieu les pourroit soûtenir dans cet état, en arrêtant aussi-bien la tentation spirituelle de l'orgueil que les corporelles: mais il faudroit pour cela un plus éminent degré de grace que celui qui est necessaire pour vaincre les tentations ordinaires. L'homme sans une grace trés-éminente n'est pas capable dans cette vie de voir en soi l'excellence des dons de Dieu, sans s'en élever, à moins que d'avoir en même-temps quelque poids contraire qui le tienne en équilibre en le rabaissant autant à ses yeux que ses vertus sont capables de l'y élever. S'il ne sentoit point en lui-même de combat ni de revolte, il ne gemiroit point ; il n'aspireroit point à un autre état ; il se trouveroit heureux dans cette vie; il ne craindroit point pour lui-même ; il ne seroit point porté à avoir compassion des autres par le sentiment de sa propre infirmité ; il ne s'humilieroit point : & cette vertu

ſans combat le priveroit preſque de toutes les vertus. Ce n'eſt pas ainſi que Dieu veut qu'il opere ſon ſalut. L'ordre de la ſageſſe eſt que pendant qu'il eſt dans cette vie il s'y trouve miſerable ; qu'il aſpire à ſa délivrance ; qu'il la deſire ; qu'il la demande ; qu'il travaille à l'acquerir par l'exercice des vertus, & particuliérement de l'humilité.

V. On peut tirer de cette conduite de Dieu, deux conſequences trés-importantes pour la vie chrétienne. La premiere eſt, que rien n'eſt plus capable de nous détourner de la voye du ſalut que la pareſſe, la lâcheté, le relâchement. On ne reſiſte à des tentations continuelles que par une vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie oppoſée au torrent de la nature, qui ne fait point effort contre ce torrent, en eſt neceſſairement entraîné. Mais par cet effort on ne ſe ſoûtient pas ſeulement contre le torrent; mais on s'avance, on fait du progrés contre ſon cours, & l'on en fait même d'autant plus que l'on continuë ces efforts; car au lieu qu'en reſiſtant au cours d'un fleuve, on ſe laſſe ; l'ame au contraire en reſiſtant au torrent du monde, de la coûtume, & de la concupiſcence, ſe fortifie & affoiblit ſes ennemis.

VI. La seconde consequence n'est pas moins considerable, & elle fait toute la prudence d'un Chrétien. C'est que puisque l'on est obligé de combattre contre sa chair, & d'affoiblir ses impressions par la résistance de l'esprit, on est donc obligé d'éviter tout ce qui les rend plus vives, plus fortes & plus agissantes. Or il y a mille choses dans le monde qui augmentent la force des passions. Les objets les excitent & les enflamment; les mauvais exemples les autorisent, & font qu'on se croit en sureté en les suivant. Tel qui seroit capable de résister à une passion quand elle n'avoit point d'autre force que celle qu'elle tiroit de la pente de la nature, n'en peut soûtenir l'effort quand elle est fortifiée par la coûtume. Il y a certaines choses qui augmentent directement l'impression des passions, d'autres qui les fortifient indirectement en diminuant la résistance de la volonté; en amollissant le cœur; en amusant l'esprit, & en ôtant à l'ame les armes avec lesquelles elle auroit pu se défendre.

VII. On ne résiste aux passions que par les exercices qui servent à calmer l'ame; or on ne la calme qu'en l'appliquant à certains objets qui la tiennent en repos & dans une assiete tranquille: tels sont

par exemple la priere, la lecture, la méditation de la verité. Tout ce qui nous détourne de ces exercices, nous dispose à succomber aux tentations. L'ame a besoin de certains dehors & de certains retranchemens pour en arêter l'efort. Tout ce qui ruine donc ces dehors, leur ouvre l'entrée du cœur. En s'accoutumant avec les vices, on en perd l'horreur, on s'y apprivoise, on commence à s'y plaire, & l'on y est bien-tôt pris.

VIII. Il ne faut pas penser que cette chair à laquelle l'Apôtre nous oblige de résister pour vivre de la vie de l'esprit, ne comprenne que les passions qui se glissent dans le cœur par l'appas de la volupté. L'ame par le péché est devenuë toute charnelle, même à l'égard des objets spirituels; parcequ'elle les recherche par le même principe que les objets corporels. En se separant de l'amour de Dieu qui lui faisoit trouver son plaisir en Dieu, elle est tombée dans l'amour de soi-même: & c'est par cet amour qu'elle se porte également à la recherche des plaisirs tant des sens que de l'esprit. C'est pourquoi l'Apôtre pour nous donner dans toute son étenduë l'idée de ce qu'il appelle la chair, n'y comprend pas seulement la fornication & les autres vices grossiers, mais

aussi les inimitiez, les envies, les jalousies, les animositez & les querelles. La chair est opposée a l'esprit ; & l'esprit & la chair comprennent tous les objets où la volonté se peut porter. Or l'Esprit de Dieu ne nous porte qu'à Dieu, & ne nous fait rien aimer que par rapport à Dieu. Tous les autres objets pour spirituels qu'ils soient, que nous pouvons rechercher par d'autres motifs, appartiennent donc à la chair. Etre charnel, selon l'Apôtre, c'est marcher selon l'homme corrompu. *N'êtes-vous pas charnels*, dit-il aux Corinthiens, *& ne marchez-vous pas selon l'homme ?* Or l'homme corrompu est esprit & corps, & la corruption est encore plus grande dans l'esprit que dans le corps.

IX. Il est remarquable que ces œuvres de la chair dont parle saint Paul, comprennent les principales causes qui troublent dés ce monde même la tranquillité des hommes, & rendent leur vie miserable. Et au contraire les fruits de l'esprit qu'il exprime ensuite contiennent les veritables sources de la paix tant interieure qu'exterieure ; ce qui fait voir que dés cette vie même la misere est inseparable de la vie charnelle, & que la paix est inseparable de la vie conduite par l'esprit

de

de Dieu. Une ame agitée de passions inquiétes, déchirée par l'envie, les jalousies, les haines, les craintes, ne sçauroit être que miserable; & c'est ce qui se rencontre toûjours dans la vie charnelle. Au contraire une ame remplie de la joye & de la paix du Saint-Esprit, pleine de bonté pour tous les hommes, exemte des passions malignes & turbulentes, possede ce qui contribuë le plus à rendre la vie heureuse. Ainsi, en suivant la chair, on tombe dans la tribulation de la chair, & parconsequent en vivant selon l'esprit, on évite les tribulations, & l'on joüit de ce qu'il y a de plus heureux dans la vie. Ce qui fait dire à saint Paul, que *la pieté est utile à tout, & que c'est à elle que les biens de la vie présente & de la vie future ont été promis.* 1. Tim. 4. 5. Il est vrai qu'on ne peut accomplir sans quelque douleur ce que l'Apôtre nous prescrit dans l'Epître de ce jour, en disant, que *ceux qui sont* v. 24. *à* JESUS-CHRIST, *ont crucifié leur chair avec ses passions & ses desirs déreglez:* mais c'est une douleur qui nous délivre d'autres douleurs beaucoup plus fâcheuses. Il faut nécessairement ou crucifier sa chair, ou être crucifié par sa chair; la faire souffrir, ou souffrir par elle; c'est-à-dire, qu'il faut par nécessité, ou morti-

fier ses passions, ou être tourmenté par ses passions, qui sont d'autant plus pénibles qu'on les aura moins mortifiées. Or il vaut incomparablement mieux faire souffrir sa chair & la crucifier en cette vie, que de ressentir toutes les peines qu'elle cause dés cette vie même à ceux qui se laissent dominer par elle.



SUR L'EVANGILE DU XIV. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Matth. 6. 24.*

EN ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples: Nul ne peut servir deux maîtres, car, ou il haïra l'un & aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un & méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu & l'argent. C'est pourquoi je vous dis: Ne vous mettez point en peine où vous trouverez *dequoi boire & dequoi* manger pour *le soûtien de* vôtre vie, ni d'où vous aurez des vêtemens pour couvrir vôtre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, & le corps plus que le vêtement?

Considerez les oiseaux du ciel ; ils ne sement point, ils ne moissonnent point, & ils n'amassent rien dans des greniers ; mais vôtre Pere celeste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellens qu'eux ? Et qui est celui d'entre vous qui puisse avec tous ses soins ajoûter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Pourquoi aussi vous mettez-vous en peine pour le vêtement ? Considerez comment croissent les lis des champs, ils ne travaillent point, & ils ne filent point : & cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui, & qui sera demain jettée dans le four, combien aura-t'il plus de soin de vous vêtir, ô homme de peu de foi ? Ne vous mettez donc point en peine, & ne dites point : Où trouverons-nous dequoi manger, dequoi boire, dequoi nous vêtir, comme font les payens qui cherchent toutes ces choses ; car vôtre pere sçait que vous en avez besoin. Cherchez donc premierement le royaume & la justice de Dieu, & toutes ces choses vous seront données comme par surcroît.

EXPLICATION.

I. Il est également impossible à l'homme d'être sans maitre, & d'en avoir plus d'un. Il ne sçauroit être sans maitre, parceque le propre de l'amour est de nous assujettir à ce que nous aimons. Or l'homme ne sçauroit être sans amour ; & ne trouvant pas en soi-même le bien qu'il aime

& qu'il cherche, il faut qu'il en sorte & qu'il s'attache à quelque objet hors de lui. Or cet objet le domine par nécessité; puisqu'il le remuë par la crainte, par l'espérance, par le desir, & par les autres passions qui ne sont que diverses formes de l'amour. Mais aussi il ne sçauroit avoir plus d'un maître, parcequ'il ne sçauroit demeurer dans un tel équilibre, qu'il partage également son cœur à deux objets, sans préferer l'un à l'autre. Il prend naturellement parti:& l'objet qu'il a préferé devenant le maître de son cœur, l'oblige de se séparer des autres, au-moins toutes les fois que ces deux attaches sont contraires. Il s'ensuit de-là que le cœur de l'homme ne peut être dominé en même-temps par l'amour de Dieu & par l'amour du monde. Mais il ne s'ensuit pas néanmoins que l'amour le plus foible ne puisse subsister dans quelque degré avec le plus fort;& ainsi l'amour de Dieu étant dominant dans le cœur, l'ame peut conserver certaines attaches pour des créatures, qu'elle seroit préte d'abandonner s'il s'agissoit de faire choix de Dieu ou du monde; mais qu'elle ne quitte pas absolument quand il n'est pas question de faire ce choix. C'est même l'état ordinaire de cette vie, où l'amour de Dieu n'est pas

encore dans ce regne parfait où il sera dans le ciel.

I I. Tout amour de la créature n'est donc pas mortel, parcequ'il n'est pas toûjours dominant, & que nous n'en sommes pas toûjours esclaves: mais il ne laisse pas d'être toûjours dangereux. C'est toûjours un commencement de servitude. Il remuë toûjours notre cœur, il l'occupe, il tend à se l'assujettir; ce qui nous oblige à nous en défier & à l'affoiblir le plus que nous pouvons. Si nous sçavions exactement ce degré dans lequel l'amour des créatures devient dominant & se rend maître du cœur, il y auroit moins d'inconveniens à l'y souffrir, lorsque nous serions assurez qu'il ne seroit pas dans ce degré. Mais ce qui fait le plus grand danger de cet amour, c'est que nous ne sçavons point le degré précis de notre attache aux créatures. On s'imagine souvent être fort attaché à Dieu, & on ne l'est guéres; & peu attaché au monde, & on l'est beaucoup. La raison de cette illusion est que l'on s'imagine que l'amour suit le jugement speculatif que l'on porte des objets. Et ainsi comme l'on juge qu'il n'y a point de proportion entre Dieu & le monde, on croit qu'il en est de même de notre amour. Mais il n'en est pas

ainsi. L'amour ne suit pas le degré du merite des objets, mais de l'impression qu'ils font sur le cœur. Or il arrive souvent que les plus petites choses font des impressions plus fortes sur l'ame que les plus grandes. Il est donc trés-dangereux de nourrir les plus petites attaches pour les créatures ; parcequ'on les met insensiblement en état d'emporter le cœur, non par l'idée de leur grandeur, mais par la force de l'impression qu'elles font sur nôtre cœur.

III. Ce qui contribuë encore beaucoup à nous tromper en cela ; c'est que souvent on conserve la memoire des sentimens qu'on a eus pour Dieu & pour les créatures, lorsque les passions que nous ressentions pour elles n'étoient point vives & agissantes ; & l'on en conclut que dans les occasions où il s'agiroit de préferer Dieu à quelque objet de passion, on ne balanceroit pas. Mais il y a bien du méconte en cela. Car il peut fort bien arriver que la memoire demeurant la même, & conservant l'idée des jugemens & des sentimens qu'on a eus autrefois, le cœur ne soit pas demeuré le même ; que l'amour de Dieu y soit affoibli, & celui des créatures augmenté ; qu'il en desire plus fortement la possession, & qu'il crai-

gne plus vivement d'en être privé. Or quand cela arrive, on est alors en quelque sorte assujetti à deux maîtres sans qu'on le sçache. Dieu domine dans l'esprit, parcequ'on le préfere par une préference de l'esprit ; & le monde domine dans le *cœur, parcequ'on y est attaché par des liens plus doux & plus forts de la volonté.

IV. Cela fait voir que bien des gens-du-monde se trompent, & commettent une espéce de mensonge en appellant Dieu leur Seigneur. Car ayant le cœur assujetti à un autre objet, Dieu n'est pas proprement leur Seigneur ; puisqu'il n'est plus le maître dans leur cœur. Il ne regne tout-au-plus que dans l'esprit. Mais c'est la créature qui domine au fond de leur cœur, & le démon par la créature : & c'est par cette raison que Jesus-Christ dit ; que tous ceux qui lui disent : *Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume du ciel*; parcequ'en le disant de bouche, ils le desavouent de cœur. S'ils le disoient sincerement, & que Dieu fût effectivement le maitre dans leur ame, le royaume de Dieu seroit en eux; parceque Dieu y regneroit : & ils ne pourroient être exclus du royaume du ciel ; parceque ce royaume n'est autre chose que l'empire

Mat. 7. 21.

de Dieu dans le cœur. Et c'est pourquoi l'Apôtre ne craint pas de dire, que *nul ne sçauroit confesser que* JESUS *est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit.* C'est-à-dire, qu'on ne sçauroit sans le Saint-Esprit, confesser que JESUS est le Seigneur, selon toute l'étenduë du sens de cette parole, en le confessant du cœur aussi-bien que de l'esprit.

1. Cor. 12. 3.

V. MAIS si Dieu ne domine pas sur les amateurs du monde par la soumission volontaire de leurs cœurs, il ne laisse pas de les dominer d'une autre maniere, en les assujettissant à sa puissance malgré qu'ils en ayent; en leur faisant subir les loix rigoureuses de sa justice, non-seulement dans le temps, mais dans toute l'éternité. Et ce qui est encore plus terrible, c'est que celui qui n'aura pas voulu obéir volontairement à Dieu, ne sera pas seulement assujetti à sa puissance, mais aussi à celle du démon. Car Dieu l'ayant choisi pour l'executeur de sa justice envers les ames ingrates & infidéles qui n'auront pas voulu s'assujettir à son amour, il les lui livrera pour exercer sur elles un empire plein de rage & de fureur, qui fera le supplice & du démon qui dominera ces ames malheureuses, & de ces ames malheureuses qui

ſeront dominez par le démon.

VI. Il y a encore cette difference eſſentielle entre l'amour de Dieu & l'amour des créatures, que quiconque aimera Dieu avec perſeverance, arrivera certainement à la fin de ſon amour, qui eſt la poſſeſſion de Dieu, & trouvera toute la puiſſance de Dieu favorable pour contenter ſes juſtes deſirs. Plus il aimera Dieu, plus il arrivera ſurement & facilement à la poſſeſſion de Dieu; & plus il en joüira pleinement. Au-contraire l'amour des créatures a pour fin neceſſaire la privation des créatures, & trouve toute la puiſſance de Dieu oppoſée comme une barriere invincible à ſes injuſtes deſirs. Dieu ne dominera ſur ceux qui l'auront aimé, que pour les rendre heureux par la poſſeſſion de l'objet de leur amour. Mais il dominera ſur les amateurs du monde, en leur faiſant ſentir la privation éternelle de ce qu'ils auront aimé. Quel aveuglement eſt donc comparable à celui des hommes? Il n'y a qu'un bien qu'il leur ſoit permis d'aimer. Il n'y a qu'un bien qui les puiſſe rendre heureux. Il n'y a qu'un bien à la poſſeſſion duquel il leur ſoit poſſible de parvenir. Et ce bien unique étant le plus grand de tous les biens, eſt celui-là même qu'ils fuyent.

qu'ils méprisent & dont ils ont de l'aversion. Il y a au-contraire d'autres biens qu'ils ne sçauroient posseder que pour un moment, qui sont incapables de les rendre heureux, & qui feront éternellement leur supplice s'ils s'y attachent par amour : & c'est justement ceux-là qu'ils choisissent.

VII. La maxime, *de ne point servir deux maîtres*, oblige clairement les hommes de ne mettre point leur fin dans aucune créature, & de n'en faire jamais l'objet principal de leur amour. Mais Dieu ayant voulu que nous fussions assujettis à divers besoins, comme à celui de la nourriture & du vêtement, on pouvoit encore douter s'il n'étoit point permis de rechercher avec empressement & inquiétude les choses qu'il nous a rendu nécessaires. C'est sur quoi Jesus-Christ entreprend de nous instruire dans le reste de cet Evangile, & il le fait par des principes qui vont à nous montrer que l'inquiétude pour les nécessitez temporelles, est contraire à la foi de la providence de Dieu, & à la confiance que nous devons avoir en sa bonté.

VIII. Le premier de ces principes est que Dieu s'étant reservé le soin de pourvoir à nos nécessitez temporelles,

ſoit pour le vivre, ſoit pour le vêtement nos inquiétudes ſont abſolument inutiles pour nous les procurer. C'eſt ce qui eſt expreſſément remarqué par ces paroles de l'Evangile : *Conſiderez les oiſeaux du ciel.* v. 26.
Ils ne ſement, ni ne moiſſonnent, ni n'amaſſent dans des greniers : mais votre Pere celeſte les nourrit. N'êtes-vous pas plus excellens qu'eux ? Et qui eſt celui d'entre vous qui puiſſe avec tous ſes ſoins ajoûter à ſa taille la hauteur d'une coudée ? Car cela veut dire nettement, qu'il nous eſt auſſi peu poſſible de nous procurer par nos inquietudes les néceſſitez de la vie, que d'augmenter notre taille, & que nous n'avons pas plus beſoin de ces ſoins que les oiſeaux du ciel. Dieu, qui a formé notre ame & notre corps, s'eſt chargé du ſoin de les conſerver juſqu'au temps qu'il a reſolu de rompre leur aſſemblage. Il eſt auſſi-bien auteur de ce qui eſt néceſſaire à notre conſervation, que de ce qui eſt eſſentiel à notre être. Nos inquiétudes ne peuvent pas plus contribuer à l'un qu'à l'autre : & c'eſt faire tort à ſa puiſſance & à ſa bonté de lui attribuer la production des êtres, & de ne lui en pas attribuer la ſubſiſtance. Il eſt vrai que par les ordres de cette divine providence il arrive que quelques-uns des hommes ſont réduits à

la pauvreté & à la misere, & mesme à mourir par l'une ou par l'autre, comme elle en réduit d'autres à mourir par l'épée, par la fiévre & par la peste: mais nos inquiétudes ne servent de rien pour éviter ces évenemens. Ce seront plutôt ces inquiétudes & ces défiances qui nous les attireront comme de justes punitions de notre infidélité. En-un-mot, l'inquiétude est toûjours impuissante, & parconsequent toûjours inutile.

IX. Non-seulement il faut croire que Dieu peut nous procurer les choses temporelles dont nous avons besoin, mais il faut croire qu'il le fera, pourvû que nous lui soyons fidéles; ou que, s'il ne le fait pas, c'est qu'il jugera qu'il nous est plus utile d'en estre privez, que de les avoir. Car notre Pere celeste qui nourrit les oiseaux du ciel, & qui pare les fleurs des champs de tant de beautez, est bien éloigné de vouloir abandonner des créatures fidéles & attachées à ses ordres. C'est pourquoi en quelque nécessité que l'on soit réduit, on est obligé de croire que Dieu fera plutôt des miracles que de nous laisser perir, à moins que pour notre bien sa providence ne nous ait ordonné ce genre de mort. Et en ce cas il le faut recevoir avec actions-de-graces, &

être persuadez que pourvû que nous le recevions comme nous devons, c'est le plus favorable qui nous pouvoit arriver. Un Chrétien est donc toûjours exemt d'inquiétude, & toûjours dans une attente tranquille de l'avenir, de quelque nécessité qu'il se trouve pressé. Car il faut nécessairement, ou que Dieu ait resolu de l'en tirer par les ressorts de sa providence, qui fournissent des ressources infinies dans les plus grandes nécessitez, ou qu'il ait resolu de lui ôter la vie par ce moyen, & de lui faire trouver sa délivrance parfaite par ces miseres passageres; & alors il accepte avec joye cet ordre de la providence, & il reconnoît sans peine que cette issuë est encore plus favorable que l'autre; puisqu'elle le délivre pour toûjours des miseres de la vie.

X. Mais ce qui trompe les hommes sur ce point, est qu'ils ne distinguent pas entre s'inquiéter pour les nécessitez de la vie, & s'appliquer à les rechercher; parcequ'ils ne s'y appliquent d'ordinaire que par inquiétude. Cependant ce sont deux choses fort differentes. L'inquiétude est toûjours accompagnée de manque de foi & de confiance en la bonté de Dieu, & de défaut de soumission à ses ordres. On s'inquiéte & on s'agite, parcequ'on sup-

poſe qu'on ſe peut procurer par des efforts humains ce qui nous manque ; parcequ'on ne croit pas aſſez que Dieu ſe ſoit chargé de nous en pourvoir, ou que l'on n'eſt pas aſſez ſoumis aux ordres de ſa providence, & qu'on ne voudroit par être privé des biens temporels, quand même il le voudroit. Mais on peut s'appliquer à la recherche des choſes néceſſaires à la vie par des motifs trés-juſtes & trés-legitimes. On peut s'y appliquer, parceque Dieu le veut ; parcequ'il nous défend de le tenter ; parceque l'ordre commun de ſa providence eſt d'employer le travail des hommes pour leur procurer ce qui leur eſt néceſſaire. Ainſi l'inquiétude eſt une eſpéce de revolte contre Dieu ; & l'application tranquille eſt une execution des ordres de la providence. L'inquiétude eſt une recherche de ſoi même. L'application fait partie de l'obéiſſance qu'on doit à Dieu, & de la recherche de ſon royaume & de ſa juſtice.

XI. Mais cette application, pour être chrétienne, & faire partie de la recherche de la juſtice, ne doit avoir pour but que l'obéiſſance à cette juſtice. Et pour cela il faut bien ſe garder de croire que ce ſoit cette application qui nous procure les néceſſitez temporelles. Dieu s'en

fert ; parcequ'il veut cacher les effets de sa puissance sous le travail humain : mais ces effets ne laissent pas de dépendre uniquement de lui, & il auroit pu les procurer en mille autres manieres qu'en celle-là. Il faut donner des remedes aux malades, parceque Dieu se sert souvent de cette voye pour les guerir, & qu'il veut qu'on y ait recours, afin de ne le faire pas agir à notre fantaisie & d'une maniere extraordinaire. Mais il ne faut pas attribuer la santé aux remedes, ni y mettre sa confiance. Cet aveugle à qui JESUS-CHRIST ordonna de se laver dans les eaux de Siloé, faisoit bien d'obéir à l'ordre qui lui avoit été donné : mais il ne devoit attribuer le recouvrement de sa vûë qu'à la seule puissance de JESUS-CHRIST, & non à la qualité de ces eaux. Nous devons de même, pour nous procurer nos besoins, pratiquer avec humilité tous les moyens ordinaires que Dieu met en notre pouvoir. Et s'il nous les donne par ces moyens, nous ne lui en devons pas avoir moins d'obligation que s'il nous les procuroit par des miracles ; parcequ'il n'en est pas moins l'unique auteur. Que s'il nous exclut de ces voyes ordinaires ; & qu'il nous mette dans une entiere impuissance d'appliquer

aucun moyen humain ; il est clair alors qu'il ne veut pas de nous cette application : mais il n'en faut pas conclure qu'il ait donc la volonté de nous laisser perir. Il a des trésors infinis & inépuisables dans sa providence, qu'il déploye quand il veut. Il tire une infinité de personnes des plus grandes nécessitez par des moyens qu'elles ne pouvoient prévoir : & celles qu'il n'en tire pas ne lui en ont pas moins d'obligation, parcequ'il leur procure par-là une délivrance plus prompte, plus assurée & plus entiere de tous les maux de la vie.

XIII. Ainsi quoique la cupidité & la charité soient souvent assez semblables à l'extérieur, l'une & l'autre appliquant les hommes au travail, & ne permettant pas qu'ils demeurent les bras croisés; elles ne laissent pas d'être fort différentes dans l'esprit par lequel elle les y porte. La cupidité met toute son espérance dans le travail humain ; la charité la met toute dans la benediction que Dieu donne à ce travail. La cupidité veut réüssir à quelque prix que ce soit ; la charité ne demande point d'autre succés qu'a l'obéissance même qu'elle rend à Dieu. La cupidité se donne totalement au soin des choses temporelles ; la

charité ſe reſerve toûjours le temps de rendre à Dieu ſes devoirs. La cupidité croit tout perdu quand les moyens humains viennent à manquer, & deſeſpere abſolument ; mais la charité, qui cherche la juſtice de Dieu dans l'application aux choſes temporelles, conſerve la méme eſpérance dans le manquement des moyens humains ; parcequ'elle ſçait que Dieu, ſur qui elle ſe fondoit, a des moyens & des reſſources infinies, pour nous procurer ce dont nous avons beſoin. Ainſi elle demeure toûjours dans une aſſiette tranquille, quel que ſoit le ſuccés de ſon travail.



SUR L'EPITRE DU XV. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Galat.* 5. 25.

MEs Freres : Si nous vivons par l'esprit, conduisons - nous aussi par l'esprit. Ne nous laissons point aller à la vaine gloire, nous piquant les uns les autres, & étant envieux les uns des autres. Mes freres, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant reflexion sur soi-même ; & craignant d'être tenté aussi-bien que lui. Portez les fardeaux les uns des autres, & vous accomplirez ainsi la loi de *Jesus* - CHRIST : car si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même ; parcequ'il n'est rien. Or que chacun examine *bien* ses actions, & alors il trouvera sa gloire *en ce qu'il verra de bon* dans lui-même, & non-point *en se comparant* avec les autres : car chacun portera son propre fardeau. Que celui que l'on instruit dans les choses de la foi, assiste de ses biens en toute maniere celui qui

l'instruit. Ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu. L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé : car celui qui seme dans sa chair recueillera de la chair la corruption & la mort; & celui qui seme dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire le bien; puisque si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps. C'est pourquoi pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qu'une même foi a rendu comme nous domestiques du Seigneur.

EXPLICATION.

I. IL y a assés de gens qui conçoivent la charité, qui est cet esprit qui nous fait vivre, comme un principe sterile & qui peut demeurer caché dans le cœur, sans qu'il en paroisse rien dans les actions & dans la conduite de la vie. Mais c'est proprement de cette fausse idée que saint Paul a voulu nous détromper par ces paroles : *Si nous vivons de l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit.* Car elles nous apprennent qu'on n'est point vivant de la vie que nous donne le Saint-Esprit, si cet Esprit ne nous fait mener une vie spirituelle. La vie spirituelle & l'Esprit de Dieu sont inseparables. Si donc il n'y a rien que de charnel dans nos actions; si l'ame ne se porte point à Dieu par ses

desirs, par ses prieres, par des mouvemens d'amour, il s'ensuit qu'il n'y a que l'amour propre & les passions qui agissent en elle. C'est en vain que nous nous flattons d'avoir le Saint-Esprit dans le cœur, si l'ame ne sent point de pente qui l'applique aux œuvres de justice. Il est vrai que cet Esprit saint peut compâtir avec diverses foiblesses ; mais il est inalliable avec une vie toute sensuelle & toute de passion. En-un-mot, il faut qu'on puisse dire de tout Chrétien qu'il marche selon l'esprit, & qu'on le puisse remarquer au-moins dans le gros de ses actions.

II. Le premier effet que l'esprit de Dieu doit produire en nous, est d'en bannir l'esprit de division qui nous sépare d'avec nos freres, & de nous lier avec eux par une charité sincere. Mais parce-que cet effet du Saint-Esprit est en meme-temps un devoir de la vie chrétienne, qui oblige à faire certaines actions & à en éviter d'autres, l'Apôtre l'exprime sous la forme d'un précepte en nous avertissant
v. 26. *de ne nous laisser point emporter à la vanité, & d'éviter les querelles & les jalousies.* Il commence par le retranchement de la vanité, comme la source de toutes les piques & de toutes les jalousies qui troublent la charité & empêchent l'union

parfaite : *Nec efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.* Otez du monde la vanité, & vous en bannirez les querelles & les dissensions. On ne se porte à blesser les autres, que parceque l'orgueil qui vit au fond du cœur se sent lui-même blessé. On ne se porte à les rabaisser, que parcequ'on s'imagine que leur élevation nous rabaisse. Nous voulons regner par l'estime dans l'esprit des autres. Tout ce qui partage cette estime nous incommode. Qu'on établisse donc dans le cœur une humilité sincere, & l'on y établira en même-temps la paix, l'union, la condescendance, la charité; on en bannira les aversions, les piques, les jalousies, & toutes les autres causes de division. Le monde seroit un paradis, s'il étoit composé de personnes humbles. Il n'y a que l'orgueil & la vanité qui y causent le trouble & le desordre, & qui en font un enfer.

III. *Si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun faisant reflexion sur soi-même, & craignant d'être tenté aussi-bien que lui.* ch. 6. v. 1.

Il y a plusieurs remarques à faire sur

cet avertissement de l'Apôtre. La vanité porte à reprendre les autres sans discernement, lors même qu'ils n'ont point de tort, comme l'Apôtre en avertit les Galates dans les paroles précedentes ; & il faut que l'humilité retranche absolument ces corrections malignes qui n'ont pour source que l'orgueil, & qui ne font qu'affoiblir la charité dans les autres. Mais il y a néanmoins des occasions où l'on est obligé de reprendre le prochain ; & c'est ce que l'Apôtre nous marque dans ces paroles : *Si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché.* Ces occasions sont les fautes qu'on peut sans malignité remarquer en eux ; mais ce ne sont pas toutes sortes de fautes. Celles qui seroient commises par une pure malice, sont trop difficiles à guerir pour être exposées à la correction du commun des Chrétiens. Ces playes profondes demandent des medecins particuliers ; & elles surpassent la lumiere ordinaire de ceux qui n'ont pas l'obligation précise de se charger d'une cure difficile. Tout ce que l'on doit faire pour ces grandes fautes qui ont la malice pour principe, c'est de s'humilier devant Dieu, & de prier pour ceux qui en sont coupables. L'Apôtre réduit donc la correction ordinaire aux fautes d'ignorance

& de surprise ; aux fautes qui n'ont besoin que d'instruction, & qui subsistent dans ceux qui les ont commises, avec une volonté sincere de suivre la verité quand ils en seront instruits. Voilà les fautes dont la correction regarde en quelque sorte tous les Chrétiens, sans qu'ils ayent besoin pour cela d'engagement ni de mission particuliere. C'est leur faute ou de ne la pas faire, ou de n'être pas en état de la faire. Car encore qu'il faille estre spirituel pour s'en acquitter comme il faut ; tous les Chrétiens devroient estre dans un degré de vertu & de lumiere spirituelle qui les en rendit capables: & c'est-pourquoy saint Paul suppose que tous les Galates y étoient ; car il ne leur dit pas : Que ceux d'entre vous qui sont spirituels l'instruisent ; mais il leur dit : *Vous qui êtes spirituels, instruisez-le*, supposant ainsi qu'ils étoient tous spirituels. Ainsi l'on ne se doit pas croire exemt de faute de ce qu'on ne corrige point le prochain, lors même que par un jugement veritable on ne s'en croit point capable. Car souvent cette incapacité vient du relâchement de nôtre vie, qui n'est pas assés édifiante pour faire impression sur l'esprit des autres par nos paroles.

IV. Mais lors même qu'on est en

état d'instruire le prochain dans les fautes de surprise, il ne faut pas croire qu'il soit permis de le faire d'une maniere dure & amere. La correction est une action delicate. Il faut prendre garde de ne faire pas plus de mal que de bien à ceux à qui on la fait, & de ne pas aigrir sous prétexte de les éclairer. Il est aisé, si l'on n'y prend-garde, de gâter la correction par le mélange des mouvemens humains: car le fonds de malignité que nous avons en nous, trouvant moïen de se produire à l'occasion de la correction, tâche toûjours d'y répandre quelque partie de son amertume & de son venin. La vanité s'efforce d'y faire glisser son ascendant & son air imperieux. La colere s'y décharge assez volontiers de ce qui l'émeut: & il n'y a guéres de passions qui n'y puissent entrer par quelque endroit. C'est ce que l'Apôtre a voulu exclure en obligeant d'instruire & de reprendre les autres, *avec un esprit de mansuetude & de douceur.* Car quand il prescrit de le faire *in spiritu*; c'est-à-dire, par l'esprit de Dieu, il exclut tous les mouvemens humains: & quand il y ajoûte le mot de *lenitatis*, il exclut même les mouvemens d'un zele ardent, qui peuvent être bons en d'autres occasions & à l'égard d'autres sortes de pécheurs; mais qui

qui ne sont pas proportionnés à ceux qui n'ont peché que par ignorance & par surprise.

V. L'Apôtre conclut cet avertissement par une raison generale, qui fait voir que cette conduite qu'il prescrit n'est pas seulement un devoir de charité; mais que c'en est un de justice: *Portez*, leur dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous accomplirés ainsi la loi de* Jesus-Christ. Mais pour comprendre la justice de ce devoir, il faut concevoir que tous les Chrétiens forment entr'eux une sainte societé & une rèpublique divine, dans laquelle ils se soûtiennent mutuellement par les assistances qu'ils se rendent les uns aux autres; en sorte qu'il n'y en a aucun qui se puisse passer du secours des autres Chrétiens. Ce ne sont point nos prieres seules qui nous obtiennent la continuation des graces de Dieu, ce sont les prieres de tout le corps, & de ceux en particulier que nous engageons à prier pour nous. On tomberoit à tout moment, & on ne se releveroit point de ses chutes, si l'on n'étoit secouru par la charité generale de l'Eglise, & par celle des personnes qui s'appliquent à nous aider. Comme nous ne pouvons donc nous passer des autres, il naît de cette necessité une obli-

gation indiſpenſable de rendre aux autres ce qu'on reçoit d'eux ; & de contribuer de notre part aux beſoins de la ſocieté generale ; autrement nous meritons d'être exclus des ſecours que nous recevons de cette ſocieté. Qui ne prie point pour les autres, ne merite point d'avoir part à leurs prieres. Qui ne fait point pénitence pour les autres, ne merite point d'avoir part à la pénitence generale de l'Egliſe. Qui ne compâtit point aux miſeres du Prochain, ne merite point qu'on ait compaſſion des ſiennes. Qui le traite durement dans ſes fautes, merite d'être traité durement dans les ſiennes. Qui eſt impatient dans les foibleſſes d'autrui, merite de n'eſtre pas ſupporté dans ſes propres foibleſſes. Dieu par ſa providence fait ſouvẽt enſorte que nous ſoïons traitez par les hommes, de la meſme maniere que nous les aurons traitez. Et cela a encore bien plus de lieu dans les aſſiſtances ſpirituelles que dans les temporelles ; car Dieu les proportionne à celles que nous rendons aux autres. Il n'y a donc point de meilleur moyen pour obtenir que nos propres fardeaux ; c'eſt-à-dire nos foibleſſes & nos péchez, ſoient ſoulagez par la charité de l'Egliſe & de ceux qui nous aiment ſelon Dieu, que de

contribuer de notre part au soulagement des autres en portant leurs foiblesses & leurs pèchez, & en faisant ce qui nous est possible pour les aider à en sortir. Ainsi ayant besoin d'être instruits dans nos fautes de surprise, nous devons pratiquer envers les autres la charité de les instruire. Ayant besoin qu'on use envers nous de condescendance & de douceur, nous en devons user envers le Prochain. Autrement Dieu permettra, ou que personne ne nous aidera à reconnoître nos fautes, ou qu'on le fera d'une maniere disproportionnée à notre besoin, & qui nous nuira au-lieu de nous servir.

VICE qui fait qu'on est sans compassion pour les autres, est qu'on se distingue d'eux; & cette distinction intérieure ne peut venir que d'une estime secrete qu'on a pour soi même. C'est cette estime que l'Apôtre prétend retrancher par ces paroles : *Celui qui croit être quelque chose n'étant rien, se trompe soi-même.* v. 5.
Cet Apôtre ne laisse aucun fondement ni aucun appui à la vanité. Car l'on ne sçauroit fonder l'estime de soi-même, que sur quelques qualitez réelles que l'on s'attribuë. Or l'Apôtre les détruit toutes, en nous assurant que nous ne sommes rien, & que nous nous trompons nous-mêmes

si nous croyons être quelque chose. Il réduit par-là tous les hommes à néant de bien & de vertu. Or un neant n'est point distingué d'un néant, & n'a point sujet de le préferer à lui. Mais quoi ! chacun a-t'il donc les mêmes foiblesses & les mêmes péchés ? Il en a au-moins le principe & la capacité,& ce ne peut être que par la protection de Dieu qu'il en a été préservé. Or cette protection de Dieu n'étant pas de l'homme, ne lui donne aucun sujet de se distinguer des plus foibles & des plus imparfaits. Ainsi l'Apôtre en détruisant cette fausse estime de nous-mémes, & les fausses vûës par lesquelles on se distingue, détruit effectivement les causes de la dureté, & établit les Chrétiens dans cet esprit de douceur qu'il leur commande.

VII. *Or que chacun examine bien ses actions, & il trouvera la gloire en ce qu'il verra de bon dans soi-même, & non pas en se comparant avec les autres.* v. 4.

La vanité qui a des adresses & des ressources infinies,ne trouvant pas en soi suffisamment dequoi s'établir dans l'estime de soi-même, & s'assurer de la possession de ses biens, cherche de l'appui & du soûtien dans les jugemens d'autrui ; & pour juger de soi-même, elle aime

mieux se fonder sur l'impression que les autres en ont, que sur son propre examen. Mais l'Apôtre ne lui laisse pas ce dernier retranchement, en nous obligeant de juger de nos actions, non par les pensées téméraires & incertaines des autres ; mais par un examen sérieux que nous en ferons nous-mêmes. Il veut que nous examinions nos œuvres; c'est à-dire, que nous les comparions avec leur régle; que nous en sondions le principe; que nous considerions l'esprit avec lequel elles ont été faites, & qui les a animées; que nous tâchions de découvrir si elles n'ont point été gâtées & corrompuës par le mélange de diverses vûës d'interêt & de vanité. C'est par cet examen sincere que l'Apôtre nous apprend à ne mettre pas notre gloire dans les pensées & les jugemens des hommes ; parcequ'il nous donne lieu de reconnoître que souvent ce qui nous éleve devant les hommes, ne nous doit être qu'un sujet de confusion & d'humiliation devant Dieu.

VIII. Mais si cet examen nous étoit favorable, seroit-il permis de nous en glorifier ? Est-ce ce que l'Apôtre a voulu dire par ces paroles : *Et alors chacun trouvera sa gloire*, en ce qu'il verra de bon *dans lui-même, & non-point* en se compa-

rant *avec les autres?* Oui, il est permis en un sens de se glorifier ; c'est-à-dire, d'avoir quelque confiance que ses œuvres sont bonnes & agreables à Dieu : mais il faut sçavoir à quoi se termine cette confiance. C'est ce que l'Apôtre nous apprend en un autre endroit par ces paroles : JE
1. Cor. *ne me sens coupable de rien, mais je ne suis*
3. *pas pour cela justifié.* Tout le témoignage que nous pouvons nous rendre à nous-mêmes, est que nous ne nous sentons coupables de rien. Voilà ce que l'Apôtre appelle notre gloire : mais cette gloire n'est pas une gloire de présomption, puisqu'elle s'accorde fort-bien avec un profond abaissement, marqué par ces paroles : MAIS *je ne suis pas justifié pour cela.* Qui ne sçait s'il est justifié, ignore s'il a quelque bien en lui, & ne s'en attribuë aucun. Il se regarde comme n'étant peut-être qu'un néant de vertu & qu'un abîme de miseres & de péchez. Il sçait qu'il en est capable, & ne sçait point ce que Dieu juge de lui. Ainsi il s'humilie dans la vûë de ses tenebres, & attend sa gloire, non de son témoignage, mais du ju-
1. Cor. gement de Dieu : CELUI *qui me juge, c'est le*
4. 4. *Seigneur. Chacun recevra de Dieu la louange.*
5. IX. *Ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu.*

L'Apôtre défend aux hommes, non de se tromper, mais de se vouloir tromper; parceque ce n'est ordinairement que par la volonté qu'ils se trompent. Ils veulent se tromper, & ils y réüssissent. Ils détournent leur esprit de toutes les lumieres qui les pourroient instruire de la verité. Ils l'appliquent uniquement à de fausses lueurs conformes à leurs passions. Ils entendent quelquefois comme de-loin la voix de la verité, & ils entrevoyent ce qui les pourroit convaincre d'erreur & d'illusion : mais ils se donnent bien de garde de s'y arrêter, parcequ'ils ne veulent pas être convaincus. Agir de cette sorte, c'est proprement vouloir se tromper. C'est s'imaginer que le voile d'une illusion volontaire nous mettra à couvert de la justice de Dieu, & qu'il suivra dans ses jugemens les égaremens de notre amour propre. C'est prétendre qu'on trompera Dieu comme on se trompe soi-même. C'est-là ce que l'Apôtre appelle *se moquer de Dieu* ; & c'est neanmoins ce qui convient à tous les pécheurs. Ils étouffent tous quelque lumiere. Mais cette lumiere ne laisse pas de percer leurs tenebres par ses rayons. Ils se la dissimulent à eux-mêmes, pour ne s'appliquer qu'à ce qui favorise leurs passions : mais

ils ne laissent pas de l'appercevoir de loin. Et c'est pourquoi tous les impies sont appellés des *moqueurs* dans l'Ecriture, qui dans sa langue originale appelle *la chaire des moqueurs*, ce que nôtre version appelle *la chaire de pestilence* : Et *in cathedra pestilenciæ non sedit*. Mais on a beau vouloir se moquer de Dieu; c'est-à-dire, le vouloir tromper, on n'y réüssit jamais. *On ne se moque point de Dieu*, dit ici l'Apôtre. Dieu démêle sans peine toutes les finesses de l'amour propre. Il connoît le vrai principe de nos actions, & si c'est par la chair ; c'est-à-dire par l'amour des créatures, ou par l'esprit; c'est-à-dire par l'amour de Dieu que nous agissons. Nos actions sont des sentences qui produisent des fruits qui y sont conformes. L'amour du monde produit des fruits de corruption; c'est-à-dire, qui souillent l'ame, qui la défigurent, l'avilissent, & la rendent miserable ; parceque cet amour est essentiellement une corruption de l'ame, qui abandonant le bien increé & souverain, s'attache à des biens inferieurs, & créés. Et l'esprit de Dieu, c'est-à-dire, la charité produit l'incorruption ; parcequ'elle réünit l'ame avec Dieu, qui fait son bonheur, sa beauté, & sa pureté. C'est ce qui est contenu dans ces paroles de l'A-

Ps. 1. 1.

pôtre : *L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. Celui qui seme dans la chair, recueillera de la chair la coruption & la mort. Et celui qui seme dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle.*



SUR L'EVANGILE DU XV. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Luc.* 7. 11.

EN ce temps-là : JESUS alloit dans une ville appellée Naïm, avec ses Disciples, & une grande foule de peuple ; & lorsqu'il étoit prés de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique d'une femme, & cette femme étoit veuve, & elle étoit alors accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vûë, il en eut compassion, & il lui dit : Ne pleurez point, & s'approchant il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent, & il dit ; Jeune homme, levez-vous je vous le commande. En même-temps le mort se leva en son seant, & commença à parler, & JESUS le rendit à sa mere. Tous ceux qui étoient presens furent

saisis de frayeur ; & ils glorifioient Dieu en disant : Un grand Prophete a paru parmi nous, & Dieu a visité son peuple.

EXPLICATION.

I. IL arrive aux hommes quantité de rencontres imprévûes, parcequ'il y a une infinité d'accidens qui les surprennent, & qu'ils ne pouvoient prévoir. Ainsi ils font quantité de choses non préméditées selon les occasions qui les y engagent. Mais il n'arrivoit rien de semblable à JESUS-CHRIST. Il prévoyoit tout ce qu'il devoit faire, & il en avoit une intention expresse. Il alloit donc à cette ville exprès pour ressusciter ce mort; pour consoler cette veuve ; pour instruire son Eglise : *Ibat* JESUS. Ses pas tendoient directement à toutes ces fins. Il est impossible que les hommes arrivent à cette prévoyance universelle de toutes leurs actions. Cependant ils doivent tâcher d'imiter JESUS-CHRIST en ne vivant point au hazard ; en ne se laissant point emporter par les rencontres : mais en disposant la plus grande partie de leurs occupations & de leurs actions, selon les loix de Dieu & les devoirs de leur état.

II. CE qui fait que nous sommes

peu touchez de la multitude des morts spirituels avec lesquels nous vivons, est que d'une part nous ne les discernons pas avec assurance, & que de l'autre nous avons une idée trés-foible de la mort spirituelle. Mais Jesus-Christ connoissant le fond des cœurs, & l'excellence de la vie dont cette mort prive les ames, comme l'extrémité de la misere où elle les réduit, en étoit sans doute tout autrement touché que de tous les maux corporels, & même de la mort des corps. Cependant quoique dans cette foule de gens qui suivoient le corps du fils de cette veuve, il y eût un grand nombre de ces morts spirituels il ne fait paroître sa compassion qu'à l'égard de cette veuve affligée de la mort corporelle de son fils; & il semble qu'il ne songe point aux maux spirituels de cette troupe, dont il étoit néanmoins tout autrement touché. C'est un exemple utile qu'il donne aux personnes spirituelles, qui sont obligées de converser avec les gens-du-monde, de se rabaisser à leur égard, & de ne leur faire paroître que les sentimens dont ils sont capables. Il faut prendre part à leurs peines, quoique fondées sur des raisons temporelles; afin de leur gagner le cœur & de les disposer par-là aux veritez spiri-

tuelles. Toute la vie de Jesus-Christ est pleine de pareils rabaissemens, & on en doit tirer cette instruction importante, de supprimer en traitant avec les hommes, les sentimens & les veritez qu'ils ne sont pas disposez à recevoir & à comprendre.

III. Un homme-de-bien & vraiment spirituel peut compâtir aux maux temporels des autres par des motifs chrétiens & spirituels, comme Jesus-Christ compâtit à la douleur de cette femme par des raisons toutes divines. Et la dureté des hommes dans les maux du prochain est un effet de leur peu de lumiere, ou de leur peu de charité. Tous les maux de cette vie étant des suites du péché de l'homme, des marques de notre condamnation, & des executions de l'arrêt qui nous a exclus de notre premiere felicité, nous doivent remettre dans l'esprit ces grands sujets de douleur & d'affliction. Tout ce qui fait souvenir un Roi dépouillé de sa premiere grandeur, le touche & l'afflige vivement. Tous les maux sont de plus des portions de ce calice de fiel & d'amertume que la justice de Dieu a destiné à tous les pécheurs de la terre, & qu'il fera boire tout entier dans l'autre vie aux reprouvez qui n'auront pas profité de ce

qu'il leur en a fait éprouver dans celle-ci. Ce sont des avant-coureurs de cette effroyable colere de Dieu qui éclatera contr'eux. Si les maux sont grands, ils font voir combien l'homme est misérable. S'ils sont petits, ils font connoitre combien il est foible. Et de l'une & de l'autre maniere ils sont dignes de compassion. Le peu de fermeté de l'ame, qui est ébranlée & abattuë de ces coups, nous met notre foiblesse devant les yeux. On voit dans tous les maux des autres ce que nous sommes; ce que nous meritons; de quoi nous sommes menacez. Et en particulier dans la mort des proches, on voit la vanité & le néant de tous les appuis & de toutes les esperances humaines, qui s'évanouissent & se dissipent lorsqu'on y pense le moins. Et enfin l'on voit dans l'affliction de ceux qui en sont vivement touchez, la misere profonde de l'ame de l'homme, qui ne sçauroit rien aimer, sans méler des attaches avec les affections les plus legitimes, qui se cole aux objets ausquels elle est obligée de s'appliquer; & qui ne s'en peut séparer ensuite sans violence & sans douleur.

IV. Mais Jesus-Christ portoit encore ses vûës plus loin dans ce jeune-homme, qu'une mort avancée avoit

ravi à sa mere. Il y voyoit la mort funeste des pécheurs que le démon prive de la vie de la grace par les crimes où il les précipite ; & dans cette mere affligée, il considéroit la douleur que l'Eglise doit ressentir de la perte spirituelle de tant d'enfans qu'elle engendre par le Batême. Ce furent les principaux objets de la compassion qu'il témoigna dans cette rencontre : & c'est aussi ce qui nous doit le plus occuper dans la méditation de cet Evangile. Il n'y avoit en cette assemblée que Jesus - Christ rencontra dans son chemin, que deux sortes de personnes ; le mort dont on faisoit les funerailles, & les gens qui y assistoient & qui rendoient cet office de charité à cette mere affligée. Il n'y a de même dans l'Eglise que deux sortes de personnes, ceux dont on pleure la mort, & ceux qui la pleurent. Qui n'est pas du nombre de ceux qui pleurent, est du nombre de ceux qui sont pleurez. C'est par-là que nous devons juger de notre état. Si nous sommes touchez de la mort spirituelle de nos freres, & de l'horrible ravage que le démon fait dans l'Eglise ; si nous faisons ce que nous pouvons selon notre état pour l'empêcher, & pour en préserver quelques-uns ; si nous prenons part à la douleur de l'Eglise,

& si nous joignons nos larmes & nos prieres aux siennes, nous pouvons avoir quelque confiance que nous sommes des membres vivans de l'Eglise qui la consolent, & non de ces membres morts qui sont l'objet de sa douleur. Mais si nous n'avons rien de cette disposition; & si c'est la chose à laquelle nous pensons le moins, & dont nous sommes le moins touchez que la perte de tant d'ames qui perissent, nous devons bien craindre d'être nous-mêmes de ces morts que l'Eglise pleure.

V. On peut, à l'occasion de ce mort, s'occuper utilement de cette pensée, que tout le cours des siecles qui comprend la vie de tous les Chrétiens & de tous les hommes, n'est qu'un grand convoi. Le démon donne tous les jours la mort à une infinité d'ames. L'Eglise accompagne celles qu'elle n'en peut préserver, de ses gemissemens & de ses larmes. Ainsi tout le temps de cette vie est un temps de deuil pour l'Eglise: & tous ceux qui en sont les membres doivent y participer. Il ne faut point d'autre raison que celle-là à un Chrétien animé de l'esprit de Dieu, qui est celui de l'Eglise, pour renoncer à tous les plaisirs & à tous les divertissemens du monde. Il n'a qu'à penser qu'il

eſt de ſon devoir de ſe joindre en eſprit avec l'Egliſe ſa mere, & d'unir ſes larmes aux ſiennes pour la perte ſpirituelle de ſes freres. Trouveroit-on bon qu'une veuve cherchât à ſe divertir le jour même des funerailles de ſon mari ; que des enfans paſſaſſent dans le jeu le jour de la mort de leur pere ou de leur mere ? Mais combien l'union que les Chrétiens ont enſemble eſt-elle plus étroite que toutes ces unions humaines ? Comme il n'y a donc point de jour où le demon ne cauſe la mort à quantité de Chrétiens, il n'y a point de jour qui ne doive être pour les vrais fidéles un jour de deuil & de larmes. Ainſi rien n'eſt moins convenable à des Chrétiens qui doivent être perſuadez de ces veritez, que la vie du jeu, de plaiſirs, de divertiſſemens, de promenades, de ſpectacles. Je dis même que rien ne leur convient moins que l'empreſſement pour les affaires temporelles, qui ont pour but de s'élever & de s'établir dans le monde. On quitte les plus néceſſaires, quand il s'agit des devoirs qui ſont en uſage parmi les hommes dans la mort des proches : combien le devroit-on faire davantage pour la mort ſpirituelle des Chrétiens ?

VI. Nous y ſommes d'autant-plus

obligez, que ces devoirs établis parmi les hommes ne sont dans le fond que des ceremonies & des offices inutiles à ceux à qui on les rend. Ils ne peuvent ni les garantir de la mort, ni les en retirer quand ils y sont tombez. Mais il n'en est pas de même des offices de pieté que les Chrétiens rendent à leurs freres par leurs larmes & par leurs prieres. Ces larmes & ces prieres en empêchent plusieurs de mourir, & sont les principales armes que l'Eglise employe pour repousser les traits & les attaques de leur ennemi. Et de-plus, elles en retirent plusieurs autres du sein même de la mort. Que ne feroient point les hommes, s'ils pouvoient ressusciter leurs proches par l'assiduité de leurs prieres; & de quelle dureté ne les accuseroit-on pas, s'ils préferoient leurs plaisirs à cet office de pieté ? Cependant il est certain qu'en priant pour ses freres, en offrant pour eux le sacrifice d'un cœur contrit & humilié; en exerçant les œuvres de charité, l'on fléchit la misericorde de Dieu pour plusieurs pécheurs. C'est donc une dureté cruelle de negliger ces devoirs, & de passer son temps à des occupations & à des divertissemens inutiles. Pendant qu'on le donne à ces vains amusemens, les Chrétiens perissent, & le

diable les prive de la vie de l'ame. Peut-être que l'on auroit pu repousser ses efforts par ses prieres, & par des œuvres de justice & de pieté. Peut-être que Dieu auroit redonné la vie à d'autres qui l'ont perduë. Mais au-lieu de secourir l'Eglise, on l'afflige & on l'affoiblit par le relâchement de sa vie.

VII. L'INSENSIBILITE' des Chrétiens qui sont si peu touchez de la mort spirituelle d'un si grand nombre de leurs freres, paroîtra encore plus étrange si l'on considere que les devoirs de pieté que les vivans rendent aux morts, ne contribuent en rien à conserver la vie à ceux qui les rendent. Mais il n'en est pas de même des larmes qu'on répand sur les morts spirituels. Elles sont nécessaires pour conserver la vie à ceux-mêmes qui les répandent pour les autres. Car on ne se la conserve pas par sa propre force & par ses prieres. C'est par la force & par les prieres de tout le corps de l'Eglise. Or quiconque ne contribuë rien aux prieres de l'Eglise pour garentir ses freres de la mort, ou pour les en retirer, ne merite point d'avoir part aux prieres de l'Eglise. Il se dispose donc à tomber dans la mort, & à n'en sortir jamais. Car il n'en pourroit sortir que par ces larmes de l'Eglise, auf-

quelles il n'a point de part, parcequ'il n'y en a point voulu prendre lorsqu'il falloit assister les autres.

VIII. Dans cette pompe funebre que l'Evangile nous représente, il n'y avoit qu'un mort, & il y avoit beaucoup de vivans qui assistoient à ces funerailles. C'est que ce mort ne nous représente pas la foule des morts spirituels qui ne ressuscitent point, mais le petit nombre de ceux que Dieu retire de la mort du péché par un miracle de sa grace. Or le nombre de ces morts qui ressuscitent, est toûjours petit, & ils tiennent lieu à l'Eglise d'un fils unique; parcequ'elle a la même charité pour eux que s'ils étoient effectivement uniques. Il faut afin de ressusciter une ame morte, que les fidéles s'unissent pour demander à Dieu sa conversion. Les prieres d'un seul ne suffisent pas pour obtenir cette grace. Elle ne s'obtient que par celles de tout le corps, que saint Augustin appelle le gemissement de la colombe. C'est par cette union de prieres que Dieu se laisse fléchir: & quand il se convertit quelqu'un, pour lequel il ne paroit pas qu'on ait prié, c'est que Dieu, qui est libre dans la distribution de ses graces, lui applique les prieres des fidéles qui prient toûjours en commun pour tout le

corps, quelque application particuliere qu'ils fassent de leurs prieres à ceux qu'ils ont dans l'esprit Dieu ménage comme il lui plaît ce trésor des prieres de son Eglise ; & il arrive souvent qu'un homme est converti en un pays par les prieres des fidéles d'un autre pays fort éloigné, qui ne pensent point précisément à lui. Autrement il s'ésuivroit que ceux pour qui l'on prie beaucoup en particulier, comme les Papes, les Evêques, les Rois & les Grands, seroient toûjours les plus grands Saints. Ainsi il ne faut jamais se lasser de prier pour les pécheurs. Car si nos prieres n'ont pas d'effet pour ceux que nous avons en vûë, elles en peuvent avoir pour d'autres à qui nous ne pensons pas. Et aprés tout il nous importe peu pour qui nous obtenions la grace, pourvû que nous l'obtenions. Tous les fidéles nous seront amis, & nous aurons autant de joye d'avoir assisté un fidéle de la Chine, qu'un autre avec qui nous avions de particulieres liaisons. Dieu nous fera connoître dans l'autre monde ce qu'il aura accordé à nos prieres; mais en celui-ci il veut que nous ignorions la part que nous avons aux graces qu'il fait aux ames, parceque nous en pourrions abuser.

IX. Jesus-Christ, ayant que de

ressusciter ce jeune-homme, arreta son cercueil en le touchant, comme l'Evangile le remarque expressément. Il ne ressuscite aussi les ames qu'aprés avoir arrêté les passions qui les portent au tombeau: mais il le fait d'une autre maniere que celle avec laquelle il ressuscite les ames. La resurrection de ce mort par la parole de Jesus-Christ, fut visiblement miraculeuse: mais il n'y eut rien que d'ordinaire quand il arrêta ce cercueil. Ce ne fut apparemment que la presence de Jesus-Christ, & le signe que Jesus-Christ leur fit en touchant ce cercueil, qui obligea ceux qui le portoient à s'arrêter. C'est ainsi que Dieu se sert ordinairement de moyens humains pour arrêter le cours de nos passions. Il dispose les causes secondes à y servir d'obstacle. Il employe les mauvais succés, les adversités, l'envie & la malignité des hommes, les chagrins & les amertumes, pour en rompre le cours. Dans cet état les hommes sont encore portés par leurs passions, mais leur cours & leur progrés est arrêté. C'est dans cette disposition que Jesus-Christ fait entendre d'ordinaire sa voix aux ames. Tant que les passions ont leur cours ordinaire, l'ame demeure toûjours sourde à la voix de Dieu. Il faut qu'il se fasse une

espece de revolution dans les choses exterieures, pour donner aux pécheurs la pensée de se convertir. C'est le doigt de Dieu qui dispose ces évenemens : mais il les dispose d'une maniere secrete ; & qui ne paroît point miraculeuse. Il semble que ces accidens qui portent les pécheurs à penser à eux, ne soient que des accidens ordinaires de la vie : & cependant ce sont des effets des desseins de Dieu, qui sont produits par la puissance de Jesus-Christ. Ainsi il n'y a rien de plus favorable aux pécheurs, que ces renversemens qui leur arrivent dans la poursuite de leurs passions. C'est Jesus-Christ qui s'approche d'eux, qui touche leur cercueil, & qui les dispose à entendre cette voix divine qui donne la vie aux morts.

X. Heureux ceux qui dans les obstacles que Dieu met à leurs desirs, entendent en même-temps cette voix efficace qui leur commande de sortir de leur cercueil & de se lever ; comme l'entendit celui à qui le Sauveur dit dans notre Evangile : *Jeune homme, levez vous, je vous l'ordonne.* Car quoique Dieu ne la fasse guéres entendre qu'à ceux dont il arrête les passions ; il ne la fait pas entendre à tous avec une égale force : & il y

en a plusieurs en qui ces passions ne font que changer d'objet & prendre simplement un autre cours, & qui ne font aucun effort pour s'élever, pour se tenir debout, & pour suivre la conduite de la raison plûtôt que celle de la cupidité. C'est comme si ces gens qui portoient ce mort au tombeau, étant arrêtez par JESUS-CHRIST, se fussent contentez de changer de route & de le porter en un autre lieu. Il y a une infinité de gens dont les passions changent ainsi de cours. Le mariage, les maladies, l'interêt, la fortune, l'ambition arrêtent dans plusieurs les dereglemens grossiers. Ils deviennent appliquez à leurs charges & à leurs emplois. Ils veulent même acquerir la reputation de gens reglez ; mais au defaut des passions grossieres, ils en substituent d'autres plus spirituelles & qui ne sont pas moins dangereuses. Ils commencent, ou plûtôt ils continuent d'être ambitieux, avares, interessez, injustes. Ce sont toûjours les passions qui les portent & qui les conduisent, & non la raison qui les fait agir.

XI. LA marque veritable de la resurrection de ce jeune-homme, fut qu'ayant entendu cette parole de JESUS-CHRIST : *Jeune-homme, levez-vous*, il se leva effec- v. 14

tivement la marque effective de la re-
1. Pet. 4. 2. surrection d'une ame, est quand *elle ne vit plus selon les passions des hommes, mais selon la volonté de Dieu.* Car la vie charnelle est la mort de l'ame; & sa resurection c'est la délivrance de la domination des passions. Le combat de la chair contre l'esprit, est le combat de la mort contre la vie; & la victoire de l'esprit sur la chair est la victoire de la vie sur la mort.
Rom. 8. 13. C'est pourquoi il est dit: *Si vous mortifiés par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrés.* Il n'y a donc point de resurrection, quand il n'y a point de mortification des passions. O a beau frequenter les Eglises, pratiquer avec soin quelques œuvres extérieures de pieté, participer aux Sacremens, si l'on vit selon les desirs des hommes; selon ces desirs qu'un autre Apôtre appelle séculiers; selon la volonté de la chair & des pensées humaines, l'ame n'est point ressuscitée. Elle n'est point délivrée, parcequ'elle est dominée & portée par les passions comme par un tombeau. Elle est dans un état de
Gregor. Nazianz. orat. 1. desordre & d'injustice, parceque la souveraine injustice, comme dit un Pere de l'Eglise, est que la chair n'obéïsse pas à l'esprit. Elle est opposée à Dieu, parceque
Ja. 4. 4. *l'amour du monde est ennemi de Dieu*, comme

me dit ſaint Jacques. C'eſt de-là que l'on doit apprendre ce qu'il faut juger de ces prétenduës converſions, ou plûtôt de ces prétenduës reſurections ſans converſion. Car les Chrétiens veulent ſéparer ces deux choſes. Ils veulent reſſuſciter; mais ils ne veulent pas ſe convertir. Ils prétendent recouvrer la vie de l'ame; mais ſans quitter la vie de plaiſirs, la vie d'amuſemens, la vie de paſſions qui les fait mourir. Ils répondent à Jesus-Christ : Seigneur, je veux bien revivre; mais je ne veux pas me lever ni quitter mon cercueil. Cependant Jesus-Christ ne veut point leur redonner la vie qu'à cette condition: *Jeune-Homme, levez-vous, je vous le commande.*

XII. Aprés que ce jeune-homme eut commencé de ſe lever & de parler, Jesus-Christ *le rendit à ſa mere.* Il n'étoit donc plus à elle dans l'état de mort, puiſque Jesus-Christ fut obligé de le lui rendre. Le pècheur n'eſt plus à l'Egliſe qu'en la maniere qu'un enfant mort eſt à ſa mere. Il n'entend plus ſa voix; il n'obéit plus à ſes ordres; il ne lui eſt plus d'aucun ſecours dans ſes affaires; il ne prend plus de part à ſes interêts; il n'eſt plus que l'objet de ſes larmes & de ſa douleur. C'eſt l'état des Chrétiens qui

ſont morts dans l'ame & qui ne ſont plus unis à l'Egliſe que par des liens extérieurs. Ils ne peuvent commencer de revivre que quand l'eſprit de Dieu les aura rendus à l'Egliſe ; c'eſt-à-dire, qu'il les aura tellement remplis de zele pour le ſervice de l'Egliſe, qu'ils ſe trouveront heureux de contribuer en quelque choſe à ſon bien. C'eſt la ſeconde marque de la reſurrection de ce jeune-homme que nous donne l'Evangile : & c'eſt encore ce qui nous doit rendre ſuſpecte la converſion de bien des pécheurs. Car comment peut-on prétendre que ces gens ayent été rendus à l'Egliſe de Jesus-Christ, lorſqu'on ne les voit point touchez de zele pour la beauté de la maiſon de Dieu ; qu'ils ne prennent aucune part à ſes interêts ; qu'ils ſont tous occupez de leurs propres affaires ; qu'ils ne ſe réjoüiſſent & ne s'affligent que de ce qui les regarde en particulier. Autant qu'un homme aime l'Egliſe de Jesus-Christ, dit ſaint Auguſtin, autant il a le Saint-Eſprit : *Quantùm quiſque amat Eccleſiam Chriſti, tantùm habet Spiritum ſanctum.* (Tr. 32. in Joan.) Quiconque donc n'aime point l'Egliſe, n'a point le Saint-Eſprit, & par conſequent il n'eſt point vivant *& n'appartient point à* Jesus-Christ : (Rom. 8. 9.) Qui *non habet ſpiritum*

Christi, hic non est ejus. Qu'il est donc à craindre que ces gens n'ayent point la vie intérieure du Saint-Esprit ; puisqu'il paroit par leur conduite que les biens & les maux de l'Eglise les touchent si peu, & qu'ils la regardent comme une étrangere, en ne prenant point de part à ses interêts !



SUR L'EPITRE DU XVI. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Ephes.* 3. 13.

MEs Freres: Je vous prie de ne point perdre courage en me voyant souffrir tant de maux pour vous, puisque ces souffrances sont vôtre gloire. C'est ce qui me porte à fléchir les genoux devant le Pere de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, qui est le principe & le chef de toute *cette grande* famille qui est dans le ciel & dans la terre ; afin que selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son *Saint* Esprit ; qu'il fasse que *Jesus*-CHRIST habite par la foi

dans vos cœurs ; & qu'étant enracinez & fondez dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur & la longeur, la hauteur & la profondeur *de ce mystere*, & connoître l'amour de *Jesus-*CHRIST envers nous, qui surpasse toute connoissance, pour être comblez de toute la plenitude *des dons* de Dieu. Que celui qui par la puissance qui agit en nous avec efficace, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons, & tout ce que nous pensons, soit glorifié dans l'Eglise par JESUS-CHRIST dans la succession de tous les âges ; & en tous les siecles. Amen.

EXPLICATION.

I. SAINT PAUL prie les Ephesiens dans le commencement de l'Epître de ce jour, que les maux dont ils le voyoient affligé, ne les portassent point au découragement : & par cette priere il les avertit d'une tentation trés-dangereuse, dont il y a peu de personnes qui soient exemtes. L'homme s'appuye naturellement, dans les choses mêmes les plus saintes, sur certains soutiens extérieurs : & quand ces soutiens lui sont ôtez, il ne sçait où il en est. Il perd l'esperance & le courage, & il commence à craindre que tout ce qu'il avoit cru vrai & solide ne fut une illusion. La soustraction de Jesus-Christ par la mort de la croix, fit tomber tous ses Disciples dans cet affoi-

blissement : *Nous esperions*, disoient-ils, *qu'il racheteroit Israel.* Ils ne l'esperoient donc plus quand ils le virent mort, quoique ce fût par cette mort même qu'il dût racheter Israel, & qu'il les en eût souvent avertis. L'homme charnel ne sçauroit se persuader que la voye des afflictions & des croix soit celle de l'établissement du royaume de Dieu. Saint Paul prêchant & faisant des miracles étoit fort propre à attirer les hommes à la foi : mais saint Paul prisonnier à Rome, & regardé selon les pensées humaines comme un homme perdu que l'on ne verroit jamais ; étoit un objet de grande tentation aux foibles éloignez de lui, principalement en ce temps-là où les Chrétiens étoient environnez de Payens comblez de prosperitez, & qui leur demandoient. Où est votre Prophete & votre Docteur ? peu de personnes demeurent fermement attachées à un homme-de-bien que l'on voit dans la disgrace. On cherche des raisons pour persuader qu'il l'a meritée, & qu'il l'a attirée par son imprudence. On entre en défiance de sa doctrine & de sa conduite : & enfin on ne manque guéres de prétexte pour n'y prendre point de part.

II. Cependant c'est par ces souffrances mémes que saint Paul devoit af-

fermir davantage la foi de ceux qu'il avoit convertis à Jesus-Christ. La grande épreuve de la sincerité des Prédicateurs c'est la souffrance volontaire pour la doctrine qu'ils ont enseignée. L'hypocrisie ne va guéres jusqu'à se rendre miserable, & à passer sa vie dans des souffrances continuelles pour soûtenir une fausseté. On trouve des prétextes pour se tirer d'affaires : & les Apôtres en auroient eu mille moyens, s'ils n'avoient pas été sincerement persuadez de ce qu'ils enseignoient aux autres. Ces souffrances n'étoient pas seulement nécessaires pour prouver leur sincerité; mais aussi pour montrer la force de leur vertu & de la grace qui les soûtenoit. La vie de saint Paul considerée avec toute cette varieté d'accidens & de maux dont il a été accablé, & jointe avec ce courage invincible, mais humble avec lequel il les a soufferts, est le plus grand de tous ses miracles. C'est donc aussi la plus grande preuve de la doctrine qu'il a annoncée. Mais les souffrances pendant qu'elles durent, ne sont une preuve que pour l'esprit, & non pour les sens; & les sens se soulevent toûjours contre ce qui les blesse, jusqu'à ce que la lumiere spirituelle ait pleinement surmonté cette opposition.

III. C'est par cette raison que saint Paul dit aux Ephesiens, *que c'étoit pour eux qu'il souffroit* : *In tribulationibus pro vobis*, & que ses souffrances étoient leur gloire : *Quæ est gloria vestra* Les souffrances étoient en effet leur gloire, puisque c'étoit des preuves de cette grande verité qu'il leur avoit prêchée : Que les Gentils étoient *appellez au même heritage que les Juifs* ; qu'ils étoient destinez à être *membres du même corps* ; & qu'ils participoient *aux mêmes promesses de Dieu* ; & enfin que Jesus-Christ leur vouloit faire part de ses *richesses incomprehensibles*. Voilà la gloire des Chrétiens Gentils, & la plus solide, & la plus grande & la plus réelle gloire qui se puisse concevoir, auprés de laquelle toute la gloire & toute la magnificence humaine n'est qu'un néant, un fantôme, une illusion. C'étoit pour assurer cette gloire aux Gentils que saint Paul souffroit. Il avoit donc bien raison de dire, qu'il soufroit pour la gloire des Ephesiens Gentils. Les Juifs, qui étoient les seuls dont les discours meritoient quelque consideration, parcequ'ils étoient dépositaires des Ecritures, vouloient rabaisser les Gentils, en prétendant qu'ils ne pouvoient avoir part aux promesses que Dieu leur

Eph. 3. 6. 8.

avoit faites, sans se faire Juifs. Saint Paul assure les Gentils qu'ils y avoient autant de droit que les Juifs ; & pour confirmer cette verité, il souffre & meurt. Ainsi il a souffert & il est mort pour la gloire des Gentils ; & comme nous sommes de leur nombre, il a souffert & est mort pour notre gloire. Nous le devons regarder comme un homme qui a donné sa vie pour nous ; car il n'avoit pas sans doute en vûë les seuls Ephesiens. Il regardoit tout le corps des Payens dans lequel nous sommes compris : & c'est pour ce corps qu'il a offert à Dieu ses souffrances & sa vie même.

IV. Tous les Chrétiens sont obligez à souffrir : c'est la principale épreuve de la sincerité de la foi. C'est celle par laquelle Dieu discerne ceux dont la pieté a des racines, de ceux en-qui elle n'est que superficielle ; ceux qui ont bâti leur maison sur le roc, de ceux qui l'ont bâtie sur le sable. Personne n'est dispensé quand Dieu le demande, de rendre témoignage à la verité par ses souffrances. Mais ceux à qui il a confié le ministere de sa parole, s'y doivent tenir particulierement obligez. La crainte & la fuite de la souffrance est bien plus criminelle en eux que dans les autres, parcequ'elle affoiblit la foi dans

ceux qui ont été instruits par eux, & qu'elle deshonore leur ministere. Ainsi tout Prédicateur évangelique doit regarder les souffrances comme faisant partie de sa vocation : & c'est pourquoi Jesus-Christ marquant à Ananie, que saint Paul êtoit *un vase qu'il avoit choisi* pour porter son nom ; c'est-à-dire, pour prêcher son Evangile *devant les Rois, les Gentils, & les Enfans d'Israel*, declare en même temps, *qu'il lui montreroit combien il falloit souffrir pour ce nom.* C'est par cette disposition que la parole des Prédicateurs fructifie ; & c'est par le défaut de cette disposition qu'elle est privée de benediction & de fecondité. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si elle est sterile dans la bouche de la plupart de ceux qui exerçent ce ministere. Car bien-loin qu'ils prêchent avec la disposition de souffrir pour la verité, ils ne prêchent d'ordinaire que pour ne point souffrir. Ils regardent cet emploi, dit saint Gregoire de Nazianze, non " comme un état de perfection, mais com- " me un moyen de faire fortune ; non com- " me un ministere dont ils seront obligez " de rendre compte, mais comme une au- " torité indépendante, dont ils ne doivent " répondre à personne. "

Act. 9. 15. 16.

Or. 1.

V. La priere que saint Paul fait à

Dieu pour les Ephesiens, en lui demandant *qu'il les fortifiât dans l'homme intérieur par son Esprit saint*, est une priere que tous les Pasteurs doivent faire pour tous les Chrétiens, & que tous les Chrétiens doivent faire pour eux-mêmes comme nécessaire à leur salut. Il y a divers âges dans l'homme intérieur comme dans l'extérieur; & divers degrez de force qui conviennent à ces divers âges & qui les distinguent. Il faut passer par ces divers âges & par ces divers degrez de force; autrement on est en danger de perir si l'on demeure dans les degrez les plus bas. Si un enfant en avançant en âge demeuroit toûjours dans la foiblesse de l'enfance, ce seroit une marque assurée qu'il ne vivroit pas long-temps, & qu'il y auroit quelque défaut essentiel dans sa constitution. Si un arbre ne croissoit point, ce seroit une marque qu'il seroit avorté, & qu'il sécheroit bien-tôt. De même un Chrétien qui ne se fortifie point, & qui demeure toûjours dans la foiblesse de l'enfance spirituelle, est bien en danger de perdre ce qu'il a de vie de grace. Qui n'avance point, recule; & qui recule, se séche & perit: & c'est pourquoi l'on doit demander continuellement à Dieu cet accroissement de graces & de forces,

que saint Paul demandoit pour les Ephesiens.

VI. Il y a deux raisons essentielles, qui rendent cet accroissement de graces nécessaire pour le salut. La premiere est que dans l'ordre de la providence Dieu permet que tous les hommes passent par certaines tentations plus fortes dans la suite qu'au commencement. Les passions qui paroissent liées & endormies, se réveillent par certaines conjonctures, & deviennent vives & agissantes, de languissantes qu'elles étoient. Si donc l'homme intérieur ne s'est fortifié en même-temps, il ne se trouve pas en état de résister à ces secousses extraordinaires, & il est facilement renversé. La seconde raison est que la force qui paroît dans ceux qui commencent n'est pas toute réelle & solide. Les sens y ont encore beaucoup de part. Les attaches humaines s'y mêlent, & la nouveauté même des objets donne à ces commencemens une certaine vigueur apparente que le temps affoiblit. On s'appuye d'abord sur les directeurs. On conçoit de grandes idées de leur vertu. On est bien-aise d'être aimé d'eux. On est porté à juger favorablement de bien des gens. On s'occupe même plus fortement des veri-

tez quand elles sont nouvelles. Mais l'effet ordinaire du temps & de l'accoutumance est d'affoiblir tout ce qu'il y a de sensible dans ces commencemens de devotion. On s'accoutume aux veritez dont on avoit été vivement touché. L'ardeur de l'affection pour les personnes à qui l'on avoit été le plus attaché, se ralentit peu-à-peu. On reconnoît des défauts considerables dans une infinité de gens qu'on avoit estimez. Toutes les vûës humaines qui nous soûtenoient d'abord dans la pratique des vertus, perdent peu-à-peu leur force. De-sorte que si nous ne remedions à cet affoiblissement & à la soustraction de tous ces soûtiens humains & exterieurs, en fortifiant ce que nous avons de vertu intérieure & réelle, il faut nécessairement que l'édifice de notre pieté tombe. C'est ce qui fait que tant de bons Novices en apparence, deviennent de foibles Religieux; que tant de gens qui paroissent avoir bien commencé, s'affoiblissent dans la suite; & que tant de personnes qui avoient embrassé le service de Dieu avec ferveur, perdent courage & tournent le dos lorsqu'il s'agit de combattre pour ses
Ps. 79. 9. interêts, comme *ces enfans d'Ephraïm, qui se glorifiant de bien tirer de l'arc,*

n'avoient pas laissé de fuir au jour du combat, parceque dans la suite du temps tout ce qu'il y avoit d'humain, & tout ce qui dépendoit de l'imagination, se dissipe & disparoit.

VII. A cette priere saint Paul en ajoûte une autre, en demandant à Dieu *qu'il fit que* Jesus-Christ *habitât par la foi dans le cœur* des Ephesiens. Le moindre degré de grace justifiante est inséparable de l'habitation de Jesus-Christ dans le cœur ; puisque cette grace nous rend les temples du Saint-Esprit, qui n'est jamais séparé de Jesus-Christ, ni du Pere. Les trois Personnes divines n'operent point dans le cœur séparément, & ne se communiquent point à l'ame l'une sans l'autre ; parceque la justice n'est autre chose, comme dit saint Pierre, *qu'une participation de la nature divine*, qui est une dans les trois Personnes. Cependant il est dit d'une maniere particuliere, que Jesus-Christ habite en nous par la foi ; parceque la foi en Jesus-Christ est le lien de cette union, & que c'est le premier effet de Dieu sur l'ame qu'il justifie, que de l'attacher à Jesus-Christ. Ce n'est pas néanmoins cette habitation generale & commune à tous les Chrétiens

que saint Paul demande ici pour les Ephésiens ; ou plutôt c'est un degré particulier de l'habitation de JESUS-CHRIST dans les cœurs : car elle a divers degrez & notre devoir est de passer des moindres aux plus excellens. Il y habite par la foi operante par la charité. Il habite donc davantage dans ceux qui agissent plus par la foi & qui ont plus de charité. Il habite peu dans ceux qui ont la foi languissante, qui agissent beaucoup par les sens & par les mouvemens de la nature. Ce sont des gens qui ressentent peu l'honneur qu'ils ont d'avoir JESUS-CHRIST au milieu d'eux ; puisqu'ils conversent si peu avec lui, qu'ils se tiennent si péu en sa présence, & qu'ils sortent si souvent d'eux-mêmes pour se divertir au-dehors, en laissant JESUS-CHRIST tout seul, sans lui rendre les hommages qui lui sont dûs : ou plutôt ce sont des gens qui ne laisent à JESUS-CHRIST qu'une partie de leur cœur, & qui y font entrer avec lui une multitude de créatures avec lesquelles ils s'amusent & s'entretiennent, en laissant JESUS-CHRIST seul. Ce n'est point ainsi que JESUS-CHRIST veut habiter dans nos cœurs. Il y veut être au large : & s'il souffre un mélange dans le commencement de la conversion,

il veut que dans la suite nous travaillions à le rendre plus parfaitement maître & possesseur de notre cœur. C'est donc cette possession plus parfaite du cœur par JESUS-CHRIST que saint Paul demande en ce lieu pour le Ephesiens : & comme c'est en cette possession que consiste la perfection de la vie chrétienne, elle merite bien que nous tâchions à la comprendre plus à fond & plus parfaitement.

VIII. ON peut donc dire que JESUS-CHRIST étant Dieu & Homme, il habite dans les cœurs des Chrétiens par la foi, & en-tant que Dieu & en-tant qu'homme. Il y habite comme Dieu, comme Verbe, comme Sagesse, comme Verité, lorsque l'ame est attachée à la verité & à la sagesse ; qu'elle la contemple ; qu'elle l'aime ; qu'elle marche dans sa lumiere, & qu'elle régle par elle tous ses desirs & toutes ses actions. Voulez-vous concevoir un homme en qui JESUS-CHRIST habite comme Verbe & comme Sagesse ? Vous n'avez qu'à concevoir ce Sage dont saint Bernard nous a tracé cette image merveilleuse : Donnez-moi un homme, « dit-il, qui aime Dieu de toute son ame ; le « Prochain en-tant qu'il a de l'amour pour « Dieu, & ses ennemis comme le pouvant « aimer quelque jour ; qui ait une affection «

Ser. 50. in cant. n. 8.

„ plus tendre pour ceux dont il tire sa naissance temporelle, à cause de la liaison de la nature, & une affection plus abondante pour ceux qui l'ont instruit dans la pieté, à cause de l'excellence de la grace qu'il a reçuë par leur moyen ; qui se porte vers toutes les autres choses par un amour de Dieu réglé selon sa sagesse ; qui méprise la terre ; aspire au ciel ; use du monde comme n'en usant point, & qui discerne par un gout intérieur les choses dont il nous fait joüir, de celles dont il faut simplement user, en ne s'appliquant aux choses passageres que passagerement, & autant qu'il est nécessaire pour en tirer l'usage dont il a besoin ; mais en se portant aux choses éternelles par un desir éternel. Donnez moi, dis je, un tel homme, & je ne ferai point de difficulté de l'appeller sage ; parcequ'il goute les choses selon ce qu'elles sont, & qu'il peut dire avec verité & sureté, que Dieu *a ordonné en lui la charité*. Mais où est il ce sage ; & où trouve-t'on l'assemblage de ces dispositions que nous venons de marquer ? C'est ce que je ne sçaurois dire qu'avec larmes. Jusqu'à quand, Seigneur, serons nous réduits à sentir seulement l'odeur de ces biens, sans en joüir, à voir de loin nôtre patrie, & à la saluer seule-

ment de-loin en soupirant, sans y entrer? « O verité, la patrie des exilez & la fin de « leur exil, je vous vois; mais je ne sçaurois « entrer en vous, étant retenu par le poids « de ma chair, & n'étant pas digne d'y être « reçu; parceque je suis encore tout impur « & tout souillé par mes péchez! Voilà, se- « lon saint Bernard, ce que c'est que la parfaite habitation de JESUS-CHRIST dans le cœur, comme Sagesse & comme Verité; & le desir ardent que ce Saint fait paroître pour cet état où il dit qu'il n'étoit pas encore, & qu'il ne faisoit que l'entrevoir, est un autre degré de cette habitation, qui, quoiqu'inférieur à celui qu'il a décrit, est néanmoins trés-grand & tres-excellent. Heureux ceux qui possedent pleinement cette sagesse! & heureux encore ceux qui la desirent ardemment! JESUS-CHRIST habite dans les uns & dans les autres: & si les seconds sont plus imparfaits que les premiers, ils sont beaucoup plus parfaits que le commun des Chrétiens.

IX. MAIS outre cette habitation de JESUS-CHRIST comme Verbe, il y en a une de JESUS-CHRIST comme homme, qui nous fait contempler & discerner les caracteres divins de cette Sagesse increée gravez & imprimez dans l'huma-

nité de JESUS CHRIST & dans l'économie de ses mysteres. Cette seconde maniere n'est pas moins nécessaire que la premiere ; & c'est même la voye unique d'y arriver. On ne parvient point à être uni à JESUS-CHRIST comme Dieu que par la foi & la contemplation de JESUS-CHRIST homme. Pour s'unir par la contemplation à la Sagesse incréée, il faut s'unir à la Sagesse incarnée & renduë sensible par l'humanité de JESUS-CHRIST. Il ne faut même jamais prétendre s'en séparer entierement. JESUS-CHRIST homme est le lait des enfans & la viande des forts : & l'attache à JESUS-CHRIST homme doit toûjours être la base & le fondement de toute solide pieté.



SUR L'EVANGILE DU XVI. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Luc.* 14. 1.

EN ce temps-là : Un jour de sabbat JESUS entra dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour y prendre son repas : & ceux qui étoient là l'observoient. Or il y avoit devant lui un homme hidropique. Et JESUS s'adressant aux Docteurs de la Loi & aux Pharisiens, leur dit : Est-il permis de guerir *les malades* au jour du sabbat ? Et ils demeurerent dans le silence : mais lui prenant cet homme *par la main*, le guerit, & le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui est celui d'entre vous, *qui voyant* son âne, ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire aussi-tôt, le jour *même* du sabbat ? Et ils ne pouvoient rien répondre à cela. Alors considerant comme les conviez choisissoient les premieres places, il leur proposa cette parabole : & leur dit : Quand vous serez conviez à des nôces, ne prenez point la premiere place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviez une personne plus considerable

que vous, & que celui qui aura invité l'un & l'autre ne vous dise : Donnez vôtre place à celui-ci ; & qu'alors vous soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu. Mais quand vous aurez été convié, allez vous mettre à la derniere place ; afin que celui qui vous a convié venant à *vous*, vous dise : Mon ami, montez plus haut. Et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui feront à table avec vous. Car quiconque s'éleve, sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé.

EXPLICATION.

I. QUoique la vie commune que JESUS-CHRIST a voulu mener comme plus propre aux Pasteurs évangeliques, soit fort diferente de celle des solitaires, & que ceux qui y sont engagez puissent avoir du commerce avec le monde, il ne faut pas croire néanmoins qu'ils le puissent faire sans borne & sans régle : & c'est de JESUS-CHRIST qui a pratiqué cette sorte de vie, qu'il les faut apprendre. Or ce que nous apprenons de son exemple, est qu'il faut toujours avoir en vuë quelque utilité réelle dans le commerce que nous avons avec les hommes. Il faut avoir intention ou de proficer aux autres, ou de nous profiter à nous-mêmes. Mais il n'est jamais permis de n'y avoir point d'autre but que de s'amuser & passer un temps dont on est in-

commodé. Ce n'eſt point ainſi que JESUS-CHRIST a converſé avec les hommes. Il mange chez un Phariſien, comme il eſt rapporté dans l'Evangile de ce jour; mais c'eſt pour y faire un miracle ſignalé dans la perſonne d'un hydropique. C'eſt pour guerir les playes intérieures des Phariſiens, pour éclairer leurs tenebres, & pour leur apprendre les vrais principes de l'humilité chrétienne. Tout commerce qu'on a avec les hommes ſans fruit & ſans utilité eſt donc condamné, & non-pas autoriſé par cet exemple; & ſur-tout celui que les Paſteurs & les Prêtres peuvent avoir avec eux. Ils doivent ſe ſouvenir que s'il leur eſt permis de vivre avec les hommes, ce doit être pour le bien des hommes. Hors de-là leur vie doit être une vie cachée en Dieu. Ils ſont les miniſtres de IESUS-CHRIST reſſuſcité: car c'eſt de IESUS-CHRIST reſſuſcité qu'ils ont reçu leur miſſion. *Comme mon Pere m'a envoyé*, leur dit-il, *je vous envoye de même.* Ils ne doivent donc converſer avec les hommes que comme Iesus-Chriſt reſſuſcité a converſé avec les Apôtres: & ce doit être pour le bien des hommes, & non pour leur propre divertiſſement; car il eſt heureux qu'un Prêtre ait beſoin pour ſe ſoutenir, de

Joan. 20 21.

s'amuser à des gens-du-monde.

II. L'EVANGILE remarque que ceux qui étoient dans la maison du Pharisien épioient JESUS-CHRIST; c'est-à-dire, qu'ils cherchoient dans ses actions & dans ses paroles des prétextes pour lui nuire & pour le décrier. On ne sçauroit vivre dans le monde sans y être épié, & sans qu'on nous y tende des piéges. Il y a dans la plûpart des esprits une malignité secrete qui cherche à nuire : & les ministres de JESUS-CHRIST auroient grand tort de s'en plaindre ; puisque JESUS-CHRIST même a été plus exposé que personne aux traits de l'envie, qu'il a eu d'autant-plus de sujet de les sentir, qu'au-lieu que la plûpart des soupçons injustes & des desseins artificieux des autres contre nous, nous sont cachez sous le voile d'une civilité apparente dont on les couvre ; il n'en échapoit aucun à JESUS-CHRIST, parcequ'il penetroit le fond des cœurs. Mais quand on vivroit avec des gens si pleins de bonté qu'ils n'auroient aucune envie de nous nuire, nous sommes toûjours environnez de démons qui tiennent registre de nos actions & de nos paroles pour nous perdre, & qui employent les paroles & les actions des autres sans qu'ils s'en apperçoivent.

C'est ce qui nous devroit être un puissant motif pour régler les nôtres avec tant de circonspection & de prudence: qu'ils n'en puissent abuser contre nous. Souvent même la bonté de ceux avec qui nous conversons, nous est un piége. Plus on a de créance & de confiance en nous, plus nous sommes obligez d'être sur nos gardes pour ne dire rien qui puisse nuire à ceux qui s'en feroient une régle. Ceux qui nous condamnent nous sont quelquefois moins dangereux : & il n'y a point de gens avec qui on soit obligé de garder plus de circonspection & de mesures, qu'avec ceux qui sont portez à se rendre nos imitateurs ; parceque cela nous oblige à être exacts à n'exposer rien à leurs yeux qui ne puisse être imité.

III. Ces gens présenterent à Jesus-Christ un homme hidropique, afin que la compassion le portât à le guerir, & qu'ils en prissent sujet de le décrier comme violateur du sabbat. Ils connoissoient la maladie corporelle de cet homme ; mais ils ne connoissoient pas leur maladie intérieure, dont celle de cet homme n'étoit que l'image. L'hydropique est un corps desséché par une ardeur étrangere, qui corrompant ce qui est propre à la nourriture & au soutien du corps, le

remplit d'eaux acres qui étouffent la nature au-lieu de la soutenir. Ainsi ces Pharisiens & ceux qui suivoient leur doctrine ayant par leurs passions desséché leur ame de l'onction de la charité envers Dieu & envers le Prochain, remplissoient ce vuide d'observations inutiles qui leur causoient une vaine enflure: & comme les humeurs inutiles s'aigrissent & se fermentent dans les corps, de même la fausse pieté des Pharisiens produisoit en eux un zele amer contre tous ceux qui n'estimoient pas leurs pratiques, & qui ne suivoient pas leurs traditions.

IV. Jesus-Christ ne crut pas que la mauvaise disposition de ces Juifs le dût empêcher de guerir cet hydropique: mais en même-temps il prit soin de remedier au scandale que cette guerison eût causé en eux sans cette précaution; & il se servit pour cela des raisons les plus plausibles & les plus proportionnées à leur disposition que l'on pût trouver. Quelque injuste que soit le scandale il y faut toûjours remedier si on le peut: car ou cette application le guerit entierement, ou elle diminuë la malignité qui l'excite. En témoignant aux gens qu'on fait état de leur jugement, & qu'on ne le veut pas choquer on se les rend ou favorables ou moins ennemis

nemis. Le mépris des ſcandales injuſtes eſt ſouvent au-contraire l'effet ou d'un dépit ſecret, ou d'un défaut de charité, ou au-moins de pareſſe. On ne veut pas prendre la peine d'éclaircir les gens des motifs de ſes actions. Cependant la vraye charité & la vraye humilité nous obligent à cette condeſcendance ; parceque plus les gens ſont injuſtes, plus ils ſont malades ; & plus ils ſont malades, plus ils ſont dignes de compaſſion.

V. Quelquefois les paſſions favoriſent la raiſon, & quelquefois elles la combattent:& il arrive de-là que la même raiſon qui eſt approuvée & ſuivie quand elle eſt comme ſous la protection de la paſſion, eſt rejettée & mépriſée quand elle eſt deſtituée de cet appui, & qu'elle vient à heurter contre quelqu'autre paſſion plus forte. Les Phariſiens étoient avares ; ils ne vouloient point perdre ce qui leur appartenoit, ni parconſequent leur bœuf & leur âne, ni les autres choſes de cette nature, pour petites qu'elles fuſſent. Ainſi leur interêt les faiſoit raiſonner juſte quand il s'agiſſoit de ces choſes-là ; & ils concluoient que ce n'étoit point violer le ſabbat, de retirer leur bœuf ou leur âne d'un puits où ils ſeroient tombez, & de faire tout ce qui étoit né-

cessaire pour les conserver. Mais comme ils n'aimoient guéres le prochain, & que leur vanité les portoit à se signaler par une exacte observation de la loi, cette vanité leur faisoit conclure que c'étoit violer le sabbat que de soulager & de guerir un homme pendant ce jour. Leur interêt étoit plus fort que l'opinion qu'ils avoient de l'étenduë de la loi du sabbat; mais l'interêt du prochain cedoit à l'amour qu'ils avoient pour une vaine réputation d'exactitude dans l'observation de la loi de Dieu. Ils épargnoient ce qui leur appartenoit; mais ils faisojent gloire de n'épargner pas le prochain, & de négliger ses interêts sous prétexte de pieté. Ainsi lors même qu'ils raisonnoient bien, ce n'étoit pas par la force de la raison, mais par celle de leur interêt; & leur justice même étoit un effet de leur cupidité.

VI. Jesus-Christ se sert néanmoins de ce qu'il y avoit de raisonnable dans leur conduite pour les redresser dans ce qu'il y avoit de déraisonnable. Il suppose avec eux comme une chose avouée, qu'il étoit permis de retirer un bœuf ou une brebis tombée dans un puits le jour du sabbat; & il en conclut contr'eux, qu'il étoit donc permis le jour du sabbat-

de guerir un homme, dont la vie valoit beaucoup mieux que celle d'une bête. Nous devrions de-même étudier dans les actions des hommes les endroits où leurs passions leur font goûter la raison ; afin de nous en servir pour les corriger dans les occasions où la passion les en éloigne. C'est ainsi qu'on se sert utilement de ce que les hommes font pour la santé de leurs corps, pour leur faire voir combien ils ont tort de faire si-peu pour celle de leurs ames. Ils souffrent des incisions douloureuses pour se guerir d'un abcés. Ils gardent des regimes pénibles pour remedier à d'autres maladies. Ils se séparent de leurs affaires : & tout cela pour acquerir une santé fragile, incertaine, & qui ne peut durer long-temps. Que ne devroient-ils donc point faire pour procurer à leur ame une santé parfaite & une vie immortelle ? Et qu'y a-t-il de plus déraisonnable que le peu de soin qu'ils en ont, & l'éloignement qu'ils témoignent de la pénitence & de tout ce qui peut troubler leurs plaisirs, ou qui paroît contraire à leur interêt & à leur fortune ?

VII. L'exemple des Pharisiens nous fait voir qu'il n'y a rien dont une pieté mal entenduë & dominée par le

passion ne soit capable d'abuser. Elle leur fait conclure qu'il n'étoit pas permis de guerir un homme le jour du sabbat. Elle les portoit, comme il est marqué ailleurs dans l'Evangile, à conseiller à ceux qui les suivoient, d'abandonner leur pere & leur mere en donnant leur argent au temple, sous prétexte d'honorer Dieu. Elle leur faisoit faire scrupule de bagatelles, lorsqu'ils violoient les préceptes les plus essentiels de la loi. Les Pharisiens aprés avoir livré JESUS-CHRIST à la mort par leurs calomnies, firent conscience de mettre dans le trésor du temple l'argent que Judas avoit rapporté; parceque c'étoit le prix du sang. Le diable laisse ainsi aux hommes certains sentimens apparens de conscience & de pieté, pendant qu'il leur ôte l'essentiel par les crimes les plus certains. Il y a des gens qui dans la recitation du Breviaire font conscience de dire un pseaume pour un autre, ou une oraison generale pour une particuliere; & qui n'en font point de consumer à l'entretien d'un train & d'une table magnifique, les revenus de plusieurs benefices. Ils font scrupule des moindres omissions dans les ceremonies, & ils n'en font point de mener une vie d'oi-

ſiveté & de plaiſirs, ni de poſſeder les biens de l'Egliſe ſans la ſervir, & ſans avoir ni vocation, ni capacité pour la ſervir. C'eſt ce qui a fait naître cette impreſſion ſi commune & ſi répanduë dans le monde, qu'il n'y a point de gens moins ſurs & moins ſinceres que les dévots, & qu'il vaut bien mieux traiter avec les gens du monde qu'avec eux. Mais ce qui la cauſe, eſt que l'on prend pour dévotion cette pieté phariſaique, qui n'eſt rien qu'un orgueil & un interêt déguiſé ſous un maſque de pieté, ſoit que celui qui uſe de ce déguiſement le connoiſſe ou ne le connoiſſe pas. Je dis, ſoit qu'il le connoiſſe ou qu'il ne le connoiſſe pas; parcequ'il y a des Phariſiens de bonne foi, & qui en trompant les autres, ſe trompent & s'entêtent les premiers.

VIII JESUS-CHRIST, pour inſtruire les Phariſiens ſur un autre point dont ils avoient beaucoup de beſoin, qui eſt la fuite de l'orgueil, ſe ſert du même moyen, qui eſt d'employer ce qu'il y avoit de ſain dans leur raiſon à l'égard de l'orgueil, pour les conduire à le condamner dans les choſes où il avoit gâté & corrompu leur raiſon. Or la raiſon commune ſuffit pour condamner l'in-

ſolence d'un homme qui ſe ſaiſit de la premiere place d'un feſtin, & qui ſe met en danger par-là d'en être chaſſé honteuſement par celui qui eſt chargé de donner les places à chacun ; parcequ'il ne faut que du ſens commun pour reconnoitre qu'il y a plus de mal & de deshonneur dans l'affront auquel on s'expoſe, qu'il n'y a de bien dans la place qu'on uſurpe. Ainſi dans cette occaſion l'orgueil même vient au ſecours de la raiſon ; parcequ'il condamne avec elle ce procedé témeraire & inſolent. Si la raiſon le rejette comme déreglé & injuſte, l'orgueil s'en éloigne ; parcequ'il expoſe au ridicule, & qu'il attire l'infamie. Jesus-Christ ſe ſert donc de cet exemple, qu'il leur propoſe comme une eſpece de parabole, pour les faire entrer dans cette verité generale : *Que quiconque ſe rehauſſe, ſera abaiſſé, & que quiconque ſe rabaiſſe, ſera élevé*, qui eſt le fondement de l'humilité & de la deſtruction de l'orgueil.

IX. Il ne faut que ſe ſervir de cette ouverture que Jesus-Christ nous donne, pour avoir lieu d'employer en une infinité d'occaſions, l'orgueil contre l'orgueil ; mais un orgueil joint à la raiſon contre un orgueil déraiſonna-

ble & mal entendu. Car dans la verité ce que la plûpart des gens font pour s'élever au-dessus des autres, ne fait que les rendre odieux & ridicules, & par-consequent que les avilir & les rabaisser. Et rien ne les releve au-contraire davantage que la modestie & l'exemption de faste & de vanité. De-sorte que, pour arriver à la fin de la vanité, qui est l'amour & l'estime des hommes, on a interêt de contrefaire la modestie & l'humilité. Mais ce ne seroit rien néanmoins, si on en demeuroit-là; & si l'on ne passoit de cette humilité contrefaite à l'humilité solide & veritable. Et c'est où la raison nous conduit encore, pourvû que nous la suivions. Car il paroît par-là que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes mêmes ne le sçauroient souffrir quand il est manifeste & non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la sorte par un reste d'amour qu'ils ont pour la verité & pour la justice, comment Dieu les traitera-t-il, lui qui est la verité & la justice même? Les hommes ne sçauroient souffrir l'orgueil que lorsqu'ils sont trompez. Comment Dieu le pourroit-il donc souffrir, lui qui ne peut être trompé, & qui en penetre jusqu'aux moindres racines & aux

fibres les plus delicates ? L'orgueil déplait aux hommes, lorsqu'il se fait voir à eux. Il déplait donc toûjours à Dieu, parcequ'il le voit toûjours.

X. Les hommes ne haissent guéres l'orgueil que par rapport à eux. Cependant c'est fort peu de chose que le déreglement de l'orgueil par raport aux hommes. La distance d'un homme à un homme est si petite, que qui ne s'éleve qu'au dessus des hommes, ne s'éleve pas bien haut. Ce qui fait donc la principale injustice d'un orgueilleux qui s'éleve au-dessus des autres, c'est que la difference qu'il y a entre les hommes, quoique petite & peu considerable, étant établie de Dieu, & ayant Dieu pour cause, on s'éleve en quelque maniere au dessus de Dieu en s'élevant au-dessus des hommes On viole l'ordre qu'il y a mis. On veut sortir de son rang, & usurper une place qu'il n'a point donnée. Mais c'est ce que les hommes ne considerent pas; & ainsi il est vrai qu'ils ne sentent pas proprement en quoi consiste l'injustice de l'orgueil. C'est encore un degré pour connoître la malice de l'orgueil, où les paroles de Jesus-Christ nous menent. Car si les hommes qui connoissent si peu le fond de l'injustice de l'or-

gueil ne laissent pas de le haïr par le peu de connoissance qu'ils en ont, & font ce qu'ils peuvent pour rabaisser les orgueilleux; qu'est-ce que Dieu ne fera point contr'eux, lui que ce vice attaque directement, & qui en connoît toute la corruption? S'il est mauvais de s'élever au-dessus des hommes, combien l'est-il plus de s'élever au-dessus de Dieu, & de vouloir renverser son ordre & sa justice par un excés de présomption? C'est néanmoins ce que fait l'orgueil en-tant qu'il regarde Dieu.

XI. C'est pourquoi cette loi que Jesus-Christ propose en ce lieu: Que *quiconque s'éleve, sera rabaissé, &* que *quiconque s'humilie, sera élevé*, est une loi de la justice éternelle, & parconsequent une loi invariable. Les hommes qui en voyent encore quelque foibles traits, en observent quelque petite partie dans leurs jugemens & dans leur conduite; & ce sont ces traits dont Jesus-Christ se sert pour élever par-là les Juifs à la connoissance de la régle même. Mais Dieu l'observera dans toute son étenduë: & il n'y aura aucun orgueil qu'il ne rabaisse, aucune humilité qu'il n'éleve. Que les hommes ne s'y trompent donc pas. La voye unique de l'éle-

vation c'est l'humilité, & il est impossible au contraire que Dieu ne rabaisse les orgueilleux, & qu'il ne les couvre de confusion & de honte, en les dégradant & les rabaissant à proportion de leur injuste élevation, non devant un petit nombre de conviez, mais à la vûë de tous les hommes & de tous les Anges, dans ce festin general qui se fera aux noces de l'Agneau, c'est-à dire au jour du jugement dernier, où Dieu assignera à chacun la place qui lui convient.

XII. Mais qu'est-ce que cette humilité si necessaire pour plaire à Dieu & aux hommes ? C'est ce que l'Evangile nous aide encore à comprendre par ces paroles : *Mettez-vous à la derniere place.* On est humble devant les hommes, quand on se met au dessous d'eux : & on est humble devant Dieu, quand on se met au-dessous de tous les hommes dans la vûë de Dieu. On dira peut-être que ce dernier rang n'est point la place qui nous convient. Pourquoi donc seroit-on obligé de s'y réduire ? Cela n'est pas vrai. Le devoir de chacun est de s'humilier lui-même, & non pas d'humilier les autres. Nous les devons regarder simplement comme hommes ou comme Chrétiens, qui sont des qualitez qui nous les doivent

faire paroître grands & dignes d'honneur; puiſque ce n'eſt pas à nous à juger de leurs péchez. Ainſi les regardant par ces vûës, & ne nous regardant au-contraire que comme pécheurs, il n'eſt pas étrange que nous ſoyons obligez de nous rabaiſſer au deſſous d'eux. C'eſt ce que la juſtice exige de nous. Le devoir de tout pécheur eſt donc de ſe mettre au dernier rang. C'eſt la place que nous devons prendre pour nous. Les autres ſe rabaiſſeront à leur tour; parcequ'ils ont le même devoir que nous; mais pour nous, faiſons ce qui nous eſt commandé en particulier: prenons la place qui nous convient, qui eſt la derniere, & le Pere de famille enſuite placera chacun dans ſon veritable rang.



SUR L'EPITRE DU XVII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Ephes.* 4. 1.

MEs Freres : Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui soit digne de l'état auquel vous avez été appellez, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, & la patience ; vous supportant les uns les autres avec charité, & travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Il *n*'y a *parmi vous qu*'un corps & *qu*'un esprit, comme *n*'y a *qu*'une esperance à laquelle vous avez tous été appellez. Il *n*'y a *qu*'un Seigneur, *qu*'une foi, & *qu*'un Batême. Il *n*'y a *qu*'un Dieu Pere de tous, qui est au-dessus de tous, qui *étend sa Providence* sur tous, & qui *reside* en nous tous,) qui est beni dans tous les siecles des siecles.

EXPLICATION.

DE toutes les qualitez dont saint Paul se pouvoit servir pour rendre ses prieres plus efficaces envers les

Ephesiens, il n'allegue que celle de prisonnier pour Jesus-Christ, *vinctus in Domino*. Sans doute que c'étoit celle qu'il aimoit le mieux, & qui étoit la plus précieuse. C'étoit de-plus par cette qualité qu'il étoit particulierement confesseur de Jesus-Christ, & témoin de la verité de ce qu'il prêchoit. Rien n'est moins suspect, & parconsequent plus persuasif, que le témoignage de la souffrance. C'est par-là qu'on fait voir qu'on ne cherche que Dieu dans les services qu'on rend aux ames. Les circonstances des temps font que les Prédicateurs n'ont pas toûjours lieu de fortifier leurs paroles par cette sorte de témoignage. Mais il y en a une autre qui ne leur peut manquer que par leur faute. C'est d'être tellement attachez aux veritez de l'Evangile & aux régles de la discipline, qu'ils ne se permettent jamais ce qu'elles défendent; ce qui leur pourroit donner en un sens le titre que saint Paul se donne, d'être *les prisonniers du Seigneur*.

II. La vie chrétienne ayant une infinité de devoirs dans lesquels l'homme a besoin d'être réglé, afin que la multitude des veritez ausquelles il faut s'appliquer, ne confonde pas l'esprit; il est utile de les reduire à certaines maximes generales qui

comprennent en quelque sorte toutes les autres, ou qui les rapellent dans l'esprit. Il y en a plusieurs de cette sorte dans l'Evangile: mais il n'y en a guéres de plus étenduës que celle que saint Paul propose en ce lieu aux Ephesiens, en les conjurant de vivre d'une maniere digne de la vocation à laquelle ils ont été appellez. C'est tout dire à un Chrétien que de l'exhorter à vivre en Chrétien, comme c'est tout dire à des gens de qualité que de les avertir de vivre d'une maniere digne de leur qualité. Il n'y a rien où ce principe ne nous conduise, & à quoi il ne nous sollicite d'une maniere vive & pressante.

III. Pour en comprendre l'étenduë il n'y a qu'à le déveloper, en l'appliquant aux actions particulieres. S'il s'agit, par exemple, de nous animer à bannir de nôtre esprit, qui doit être le temple de Dieu & la maison de priere, toutes les pensées indignes de la Majesté de Dieu que nous y devons honorer, il n'y a qu'à nous dire à nous-mêmes, que pour marcher d'une maniere digne de cet état, nous devons avoir une extrême attention pour empêcher qu'il ne s'y glisse rien qui soit capable de le profaner; & que nous devons avoir une assiduité trés grande auprés d'un hôte si saint, pour écouter

les paroles de paix qu'il nous voudra faire entendre.

IV. Quelle raison plus puissante pour faire mépriser à des Chrétiens tous les biens & toutes les prétentions du monde, que de leur dire qu'étant appellez à une telle dignité, il est indigne d'eux d'avoir de la passion pour des choses aussi viles & aussi méprisables que les biens de cette vie, que de leur dire, que par leur vocation ils sont enfans de Dieu, freres & coheritiers de Jesus-Christ, qui a méprisé tous ces avantages humains, & qui n'en a voulu posseder aucun; que non-seulement nous ne sommes pas appellez à rechercher & à posseder ces biens, mais que nous sommes appellez à nous en priver; puisque nous sommes *appellez*, 1. Pet.
dit saint Pierre, *à marcher sur les pas de* 2. 21.
Jesus-Christ, *qui a souffert pour nous, afin de nous laisser un exemple*; que nous sommes *appellez* par l'avenement de Jesus-Christ *à renoncer aux desirs seculiers*, Tit. 2.
selon saint Paul; que nous sommes *appel-* 12.
lez à nous guerir, & que c'est à quoi nous devons employer ce que Dieu nous accorde de vie aprés nôtre vocation; qu'ainsi l'une de nos plus dangereuses maladies étant l'amour des biens terrestres & passagers, *marcher d'une maniere digne de*

nôtre vocation, c'est travailler efficacement à nous délivrer de cet amour ?

V. Quelle exhortation plus vive pour animer les Chrétiens à souffrir avec paix & avec joye les maux & les tribulations de cette vie, que de leur dire avec
1.Thes. 3. 3. un Apôtre, que ces souffrances font partie de leur vocation : *In hoc positi sumus* ? La vocation des Chrétiens est de souffrir, comme celle des Soldats est de combattre. Leur vocation est de boire une partie du calice du Fils de Dieu qu'il leur a reservée, & de recevoir avec joye la mesure qu'il leur en a donnée en partage. Il ne les appelle à être ses coheritiers qu'en les appellant à être compagnons de ses souffrances. Qui ne veut donc point souffrir, veut être desherité. C'est là cette voye qu'il leur a lui-même tracée par son sang. En vain en chercheroient-ils une autre. Non-seulement il ne leur a pas promis de les exemter de souffrir, mais
Joan. 16. 33 il leur a prédit positivement qu'ils n'en seroient exemts : *In mundo pressuram habebitis* ; & que c'étoit *par beaucoup de peines & d'afflictions que l'on arrivoit au*
Act. 14. 21. *royaume de Dieu.*

VI. S'il faut détourner les femmes de ce luxe & de ce faste dont elles se font une espece de nécessité, & qu'elles pré-

tendent autoriser par la coutume, il ne faut que les faire ressouvenir de ce dont elles font profession dans leur Batême qui est leur vocation. Il leur faut demander comment elles accordent cet appareil d'orgueil avec le renoncement public & solennel qu'elles ont fait aux pompes du monde, & avec le commandement que l'Apôtre fait aux Chrétiens dans l'Epître de ce jour, de marcher *avec toute sorte d'humilité*. Or, est-ce vivre avec toute sorte d'humilité, que de prêcher continuellement l'orgueil par le luxe & par la pompe de ses habits? Et c'est ce que font les femmes du siecle en s'exposant aux yeux du monde dans l'état où elles font gloire d'y paroître. Leur vûë est une prédication d'orgueil & de vanité, qui fait beaucoup plus d'impression sur l'esprit que des paroles, & qui imposant aux autres une malheureuse néceßité de les imiter, confirme & autorise au-moins la coutume du luxe, d'autant-plus mauvaise, qu'elle est plus répanduë.

VII. Comme cet avis de l'Apôtre, de vivre *avec toute sorte d'humilité*, est d'une extrême importance, il est bon d'en considerer le modéle que saint Basile nous en propose dans la vie même de Jesus-Christ, en laquelle nous ne voyons

rien qui ne nous porte à l'humilité, & qui ne soit marqué du caractere de cette vertu. Il naît, dit ce Saint, dans le monde, mais en état d'enfant & dans une étable; & on le met aprés sa naissance, non dans un lit, mais dans une crêche. Il
" est élevé dans la maison d'un charpentier
" & avec une mere pauvre. Il y est soumis
" à sa mere, & à celui qu'on prenoit pour
" son pere; & il écoute avec soumission ce
" qu'il n'avoit point besoin d'apprendre. Il
" ne fait paroître son admirable sagesse
" qu'en interrogeant les autres. Il se soumet
" à Iean; & tout maître qu'il étoit, il réçoit le Batême de son serviteur. Il ne re-
" siste à aucun de ses adversaires. Il n'use
" contre personne de sa puissance, quoique
" ce fût lui qui donnât à la puissance passa-
" gere que les hommes avoient sur lui; tout
" ce qu'elle avoit de force. Il souffre qu'on
" le présente comme criminel aux Princes
" des Prêtres, & qu'on le conduise devant
" le Gouverneur de Judée. Et il ne s'e-
" xempte point de subir son jugement. Pou-
" vant confondre ses calomniateurs, il en-
" dure en silence leurs calomnies. Les plus
" bas & les plus vils des Juifs lui crachent
" au visage. Enfin il est livré à la mort la
" plus honteuse de toutes les morts. Voilà
" nôtre modéle. C'est à quoi nous som-

Homil de hu mil.

mes appellez : & c'est l'imitation de ce modéle divin que saint Paul nous ordonne par ces paroles : *Cum omni humilitate.* Pour réduire néanmoins la pratique de ce précepte à quelque chose de plus proportionné à nôtre foiblesse, il est bon d'y ajoûter l'approbation que saint Basile en fait aux actions ordinaires de la vie, & la maniere dont il enseigne qu'on doit imprimer en toutes un caractere d'humilité. Si nous voulons, dit-il, bannir de « nôtre cœur cet orgueil si pernicieux, & y « graver l'humilité qui nous est si nécessai- « re, la voye que nous devons prendre, est « de nous exercer en toutes choses à l'hu- « miliation, & de ne négliger aucune oc- « casion de reprimer l'orgueil, n'y en ayant « aucun qui ne soit capable de nous nuire. « Car l'ame se forme sur les exercices qu'- « elle pratique, & elle prend en quelque « sorte le pli & la forme de ses actions. Pra- « tiquez donc l'humilité dans tout vôtre ex- « térieur, dans vos habits, dans vôtre mar- « cher, dans le siege dont vous vous servi- « rez, dans vôtre lit, dans vôtre logement, « dans vos meubles. Que tout cela ait un « air de modestie. Enfin que dans vos paro- « les, dans vôtre maniere de converser avec « les hommes il n'y ait rien qui ne respire « l'éloignement du faste. Voilà ce que saint

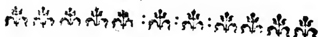
v. 1. Paul recommande par ces paroles : *Pratiquez en toutes choses l'humilité.* Il ne doit point y avoir d'inégalité dans la vie des Chrétiens. On y doit voir une humilité uniforme en toutes choses, & c'est à quoi ils sont appellez.

VII. L'Apôtre ayant prescrit aux Chrétiens la pratique de toute humilité, il
v. 3. leur prescrit encore celle *de toute douceur* : Cum *omni humilitate & mansuetudine.* Car l'humilité est le vrai fondement de la douceur ; & la douceur est inséparable de l'humilité. On ne s'aigrit contre les autres, que parcequ'on se croit rabaissé par eux. Or l'humilité nous met hors d'état d'être rabaissez par qui que ce soit ; parcequ'elle nous rabaisse plus que les autres ne sçauroient faire. Quand on ne sent point de son cœur cette blessure qui naît de l'enflure d'un orgueil piqué, il est bien-aisé, de conserver la douceur envers les hommes. Mais il faut que cette douceur soit generale & sans bornes, & qu'elle n'excepte point certaines offenses, ni certaines injustices. *In omni mansuetudine.* Car quelques offenses que les hommes puissent faire aux autres, elles sont toûjours un bien plus grand mal pour ceux qui les font, que pour ceux qui les reçoivent. Leur injustice ne les rend que plus

miſerables & plus à plaindre. La vraye douceur n'a donc garde de s'aigrir contr'eux de ce qui les rend plus dignes de compaſſion.

IX. Enfin l'Apôtre nous preſcrit d'avoir *un grand ſoin de conſerver l'unité de* v. 3.
l'eſprit par le lien de la paix. Il ne faut pas prétendre qu'on puiſſe bannir les diverſitez d'humeurs & d'opinions de quelque ſocieté que ce ſoit: cependant cette diverſité produit néceſſairement des diviſions d'eſprit, à moins que ceux qui les compoſent n'ayent une extrême application à en étouffer toutes les ſemences, ſoit en évitant de donner des ſujets de plainte aux autres, ſoit en ſupportant avec charité tout ce qu'il y a d'inegal & de rude dans leurs humeurs & dans leur maniere d'agir. C'eſt-là ce lien de la paix néceſſaire pour conſerver l'unité d'eſprit. Car l'amour de la paix appliquant les Chrétiens à une infinité de choſes qui leur ſont communes, & dans leſquelles ils ne ſont point diviſez, leur fait négliger tous ces petits differends par la vûë de tant de nœuds qui les uniſſent; & ce ſont ces nœuds que l'Apôtre leur remet devant les yeux par ces paroles: *Il n'y a parmi vous qu'un corps & qu'un eſprit, comme il n'y a qu'une eſperance à laquelle*

vous avez tous été appellez. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une Foi & qu'un Batême. Il n'y a qu'un Dieu, Pere de tous.



SUR L'EVANGILE DU XVII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Matth. 22. 35.*

EN ce temps-là : (Les Pharisiens ayant appris que JESUS avoit fermé la bouche aux Sadducéens, tinrent conseil ensemble,) & l'un d'eux qui étoit Docteur de la loi vint pour le tenter, en lui faisant cette question : Maître, quel est le grand commandement de la loi ? JESUS lui répondit : Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de tout vôtre esprit, C'est-là le premier & le grand commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez vôtre prochain comme vous même. Toute la loi & les Prophêtes sont renfermez dans ces deux commandemens. Or les Pharisiens étant assemblez, Jesus leur fit cette demande : Que vous semble du CHRIST De qui doit-il être Fils ? ils lui répondirent :

de David. Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t il en esprit son Seigneur par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez vous à ma droite jusqu'à ce que j'aye réduit vos ennemis à vous servir de marchepied : Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Personne ne lui put rien répondre. Et depuis ce jour-là nul n'osa plus lui faire de questions.

EXPLICATION.

I. C'Est une marque des tenebres où étoient les plus sçavans des Juifs, que cette question même qu'ils proposerent à JESUS-CHRIST comme difficile : *Quel est le plus grand commandement de la loi ?* Cependant si l'on en juge par la conduite de la plûpart des Chrétiens, il y a bien de l'apparence qu'ils sont encore dans les mêmes tenebres. Car c'est d'ordinaire ce qui les inquiete le moins que le soin d'examiner s'ils satisfont à ce grand commandement, tant ils le regardent peu comme le plus important & le principal. On voit des gens assez exacts dans les devoirs exterieurs : mais on en voit peu qui se mettent en peine du motif qui les fait agir, & de l'amour qui les remuë. Il leur semble que Dieu se trouvera assez bien partagé, si en même-temps qu'ils donnent leur cœur au monde, ils donnent à Dieu

quelques actions extérieures. Il y en a même qui soûtiennent nettement, qu'il suffit de craindre Dieu : & qu'il n'est pas nécessaire de l'aimer, lors même qu'il s'agit de recouvrer la grace & de se reconcilier avec lui. D'autres rendent la nécessité de cet amour si rare, que dans leur pensée il peut n'avoir aucune part dans toute la conduite de la vie d'un homme, sans que pour cela il soit exclus du salut. Enfin c'est la chose du monde la moins entenduë & la moins comprise que la grandeur & l'importance de ce commandement, quoyqu'il n'y ait personne qui ne demeure d'accord en general, que c'est *le grand commandement qui comprend la Loi & les Prophêtes.*

II. L'HOMME n'est qu'amour dans le fond de sa nature. C'est l'amour qui le domine & qui le conduit. C'est le premier ressort de toutes ses passions & de tous ses mouvemens. Il ne desire, il ne craint, il ne se réjoüit, il ne s'attriste que parcequ'il aime. Il n'aime à connoître que ce qui est l'objet de son amour : & il n'a que de l'indifference pour tout ce qu'il connoit sans l'aimer. Enfin il n'est bon ou méchant que par son amour. C'est l'amour qui dispose de toutes ses actions, qui les rapporte à sa fin ; & cette fin est

ce

ce qu'il aime. Qui n'aime donc point Dieu, & ne rapporte rien à Dieu, & n'eſt point aſſujetti à Dieu, ce n'eſt point à Dieu qu'il obéït, mais à ce qu'il aime. Et comme ſi cet objet n'eſt pas Dieu, il faut que ce ſoit une créature : dire qu'on n'eſt point obligé d'aimer Dieu, c'eſt dire qu'on n'eſt point obligé d'obéïr à Dieu ; de rapporter rien à Dieu ; de prendre Dieu pour fin : & qu'on peut vivre pour la créature ; s'aſſujettir à elle, & en faire ſa fin & ſon bonheur ſouverain.

III. Aimer la créature & n'aimer point Dieu, ou aimer la créature plus que Dieu, c'eſt la plus grande de toutes les injuſtices. Car quelle plus grande injuſtice que de préferer le fini à l'infini, le néant au tout, la creature au Créateur ? Ce que les créatures peuvent avoir d'excellence tient toûjours beaucoup plus du néant que de la réalité : car ce qu'elles ne ſont pas eſt toûjours infiniment plus grãd que ce qu'elles ſont ; & ce qui leur manque, que ce qu'elles ont. Ce qu'elles ſont même, & ce qu'elles ont ne vient point d'elles. Elles n'ont en elles aucun pouvoir, ni de ſe le donner, ni de ſe le conſerver ; & il faut qu'elles le reçoivent continuellement de la bonté immenſe de

leur auteur. Mais tout ce qu'elles ont & tout ce qu'elles n'ont pas eſt dans Dieu d'une maniere infinie. C'eſt donc un renverſement entier de la raiſon & de la juſtice, que de préferer la créature à Dieu. Et Dieu ne défend ce choix, & ne le punit que parceque ce choix eſt naturellement & eſſentiellement injuſte, & qu'il nous rend néceſſairement injuſtes & malheureux.

IV. Que ſi nous conſiderons les devoirs qui nous lient à Dieu par une juſte reconnoiſſance, nous ſerons encore plus convaincus qu'on ne ſçauroit manquer à le préferer à toutes choſes, ſans la plus grande de toutes les ingratitudes. Il n'y a point de diſtinction & de partage à faire entre ce que nous avons reçu de Dieu, & ce que nous avons reçu des créatures. Car nous avons generalement tout reçu de Dieu : & les créatures ne nous ont pu faire le moindre bien qu'autant que Dieu leur en a donné de pouvoir & de volonté. Nous ſommes dépendans de Dieu pour recevoir l'être, pour y ſubſiſter, pour être heureux. Il ne nous a pas ſeulement aſſujetti toutes les créatures corporelles en nous rendant les maitres du monde, il veut de-plus ſe donner lui-même à nous, & nous rendre heureux par la poſ-

session de lui-même. Et il le veut tellement, qu'il ne punit dans les hommes que le refus d'être souverainement heureux ; parceque ce refus est souverainement injuste.

V. Dieu est si essentiellement le bonheur de l'homme, qu'il est l'unique bien que l'homme puisse obtenir & posseder. Tout autre bien lui doit être nécessairement ravi, & il en sera éternellement privé. Une loi inflexible de la justice éternelle condamne ceux qui ont dédaigné d'acquerir la possession de Dieu, à perdre tous les biens créés sans exception. Ainsi la condition de l'homme est d'avoir ou Dieu, ou rien. La séparation éternelle de toutes les créatures est nécessairement attaché à l'amour des créatures : & le desir de les posseder est un desir qui a pour fin inévitable l'éternelle privation de ce qu'il aime. Il en est tout au contraire de l'amour de Dieu. C'est le seul amour qui puisse arriver à la possession de son objet: & il y arrive nécessairement & infailliblement, pourvû qu'il subsiste. Car pour arriver à la possession de Dieu, il ne faut que l'aimer ; & l'on n'en peut être exclus que parcequ'on ne l'aura pas aimé.

VI. Si ce précepte de l'amour est grand par sa nécessité & par sa justice, il

est encore grand par son étenduë. Toutes les autres actions sont renfermées dans certaines bornes, & ne sçauroient être continuelles; mais l'amour s'étend à tout, parcequ'il est le principe de tout. Il faut aimer en tout ou Dieu ou la créature : & comme la créature n'est jamais nôtre bien, & que Dieu l'est toûjours, il faut toûjours aimer Dieu, & jamais les créatures. N'est-il pas clairement injuste de rapporter à autre chose qu'à Dieu ce qui est un don de Dieu ? Or qu'y a-t-il qui ne soit un don de Dieu ? Ce n'est pas que Dieu ait besoin de ces devoirs de la créature, ni qu'il en fasse son bien ; mais c'est que ces devoirs étant essentiellement justes, il est impossible que Dieu êtant la justice même, ne les prescrive. Ainsi il est impossible qu'il n'exige pas de l'homme un amour continuel & qui s'étende à toutes ses actions sans exception ; parcequ'il est impossible qu'il ne soit pas juste que l'homme recevant tout de Dieu, soit obligé de rapporter tout à Dieu.

VII. Il est aisé de concevoir par-là comment l'amour de Dieu *comprend la Loi & les Prophêtes* ; c'est-à-dire, comprend toute l'Ecriture. Car toute l'Ecriture se réduit à nous commander certaines choses, & à nous en défendre d'autres ;

Or, dit saint Augustin, *elle ne nous commande que la charité, & elle ne nous défend que la cupidité.* Si nous n'aimons point ce que Dieu nous défend, nous ne le ferons jamais. Si nous aimons ce que Dieu commande autant qu'il faut l'aimer, nous ne manquerons jamais de le faire. Et cela n'est pas vrai seulement de la loi morale, mais aussi de toutes les ordonnances positives quand elles nous sont connuës. Elles ont toutes pour but d'honorer Dieu. Or *on ne l'honore qu'en l'aimant : Non colitur Deus nisi amando.* *Aug.* Dieu joint, à-la-verité, à cet amour quelques actions corporelles; parceque l'homme dans l'état de foiblesse où il est réduit par le peché, a besoin de soûtenir son amour intérieur par cette diversité d'actions intérieures, & qu'il n'est pas capable dans cette vie d'arrêter son esprit totalement en Dieu. Mais la veritable charité embrasse avec Dieu tous ces moyens; parceque la volonté de Dieu qui les lui prescrit, les lui rend tous aimables.

VIII. Ainsi il est bien aisé de décider cette question, si c'est un commandement d'observer les autres commandemens par un motif de charité. Car il est clair par ce que nous avons dit,

que le motif de charité étant néceſſaire dans toutes les actions, l'eſt parconſequent dans la pratique de tous les commandemens. L'obſervation des commandemens ne ſe fait que par des actions de la volonté. Or ces actions de la volonté doivent avoir un principe & une fin ; & il n'y a point d'autre principe legitime que l'amour de Dieu, ni d'autre fin legitime que Dieu même. L'obſervation des commandemens doit donc lui être rapportée. Si un homme obſervoit tout le reſte du Décalogue, ſans aimer Dieu ; qu'il ne commît, par exemple, ni de fornication, ni d'homicide, ni de vol, ni de faux-témoignage, on ne pourroit pas dire pour cela qu'il fût exemt de péché. Car il faudroit qu'il fit tout cela par quelque amour : & cet amour n'étant pas celui de Dieu ſeroit néceſſairement celui de la créature ſans rapport à Dieu ; & parconſequent ce ſeroit un amour vicieux & dereglé.

IX. Il feroit tout cela, dit-on, pour éviter la damnation dont Dieu le menace. Or cette crainte n'eſt-elle pas juſte & legitime ? Et peut-on blâmer un homme qui craint une choſe ſi terrible ? Il eſt facile de répondre qu'il eſt vrai que la crainte de cette peine eſt trés-legitime,

mais qu'il n'eſt pas legitime de ne craindre que cette peine. Qui ne craint que cette peine n'aime que le repos du corps, c'eſt-à-dire, n'aime que ſoi-même : & qui n'aime que ſoi-même, commet la plus grande de toutes les injuſtices, qui eſt de n'aimer pas Dieu infiniment plus aimable que nous-mêmes, & à qui nôtre amour eſt dû par tant de raiſons.

Il aimera Dieu en d'autres rencontres, dit-on : mais il ne l'aimera pas dans cette action particuliere. Or il le doit aimer dans cette action particuliere, parcequ'il le doit aimer en tout cas. Comme il ne fait cette action que par le ſecours de Dieu, il eſt injuſte qu'il la rapporte à un autre qu'à Dieu.

Mais le moyen, dira-t-on encore, de joindre un amour actuel de Dieu à toutes nos actions ? Ce n'eſt pas auſſi ce que l'on prétend. Il ſuffit que l'amour de Dieu ſoit le principe de toutes nos actions ; que Dieu voye qu'elles ayent été entrepriſes pour lui;& que ce ſoit l'impreſſion de la volonté d'obéir à Dieu qui continuë de nous faire agir. Un homme qui commence un voyage, doit avoir néceſſairement la penſée d'aller en un certain lieu ; mais il n'eſt pas néceſſaire que cette penſée ſoit continuelle durant tout le cours

de ſon voyage. L'impreſſion de cette premiere volonté le fait marcher, ſans même qu'il y penſe. Ainſi, lorſque la volonté de Dieu qui nous commande quelque choſe, nous a porté à l'entreprendre, il n'eſt pas néceſſaire que la penſée de Dieu ſoit toûjours preſente dans la ſuite de l'action. Il faut que l'impreſſion qu'elle nous a donnée ſubſiſte, & qu'elle nous faſſe agir.

X. Il eſt vrai cependant que dans le cours de la vie, & même d'une journée, il eſt difficile qu'il ne ſe gliſſe dans nos actions quelque amour & quelque deſir de la créature qui y arrête nos eſprits & nos cœurs, non pour les y tenir attachés comme à leur fin derniere, mais pour trouver dans leur joüiſſance une ſatisfaction paſſagere. Mais quoiqu'il ſoit certain que ces affections volontaires qui ne font que paſſer, & qui arrêtent ſeulement un peu nôtre courſe, ſont mauvaiſes en elles-mêmes; il ne faut pas croire néanmoins que Dieu nous les impute comme des pechés qui nous excluent de ſa grace, & nous banniſſent du nombre de ſes enfans. Dieu qui connoit nôtre foibleſſe, & qui voit en nous une pente continuelle vers les créatures, ne regarde pas comme un crime qui merite ſa diſgrace, quand

cette pente nous fait faire quelque faux pas ; & qu'elle attire quelque consentement volontaire, pourvû que ce ne soit pas dans ces choses capitales ausquelles il attache l'exclusion de son royaume. Il suffit donc, pour ne perdre pas la grace de Dieu par le défaut d'amour, & pour ne violer pas d'une maniere criminelle le premier précepte, que cet amour tienne toûjours le premier rang dans nôtre cœur ; en sorte que nous préferions Dieu à toutes choses, & que nous ne préferions rien à Dieu.

XI. Mais afin qu'il demeure dans cet état, & que nous puissions dire avec verité que l'amour de Dieu regne dans nous ; deux choses sont necessaires. La premiere est d'éviter de commettre ces sortes de péchez à l'égard desquels Dieu a declaré par son Apôtre, que ceux qui les font ne posséderont point son royaume. Car on ne sçauroit s'y laisser aller sans préferer actuellement la satisfaction qu'on recherche dans le crime à la possession du royaume de Dieu ; puisqu'il nous a declaré qu'il étoit impossible d'y arriver en les commettant. La seconde est de ne laisser point tellement affoiblir en nous l'amour de Dieu, faute de l'entretenir par des actes, qu'une autre pas-

ſion & un autre amour viennent à prévaloir. Car il ne s'y faut pas tromper, nous pouvons préferer la créature à Dieu en deux manieres. La premiere, par une préference actuelle, en faiſant ce que Dieu défend ſous peine d'être exclus de ſon royaume. La ſeconde en s'y attachant tellement par des actes d'amour réiterez, que cette créature devienne nôtre foi & le principal objet de nos actions; que nous vivions pour elle; & qu'elle nous domine. Or toute attache volontaire à la créature nous met dans ce danger. On s'y lie & on s'y cole inſenſiblement: & cette atache ſe fortifiāt, s'empare du cœur & devient dominante. Pour éviter donc ce danger, il eſt néceſſaire de combatre ces attaches, & d'entretenir au-contraire le regne de l'amour de Dieu dans nôtre cœur. C'eſt donc en vain qu'on demande quand il eſt néceſſaire d'exercer des actes formels d'amour de Dieu. Peut-être n'en ſçauroit-on marquer préciſement le moment. Mais ce qui eſt incertain, c'eſt qu'il eſt néceſſaire d'en exercer autant qu'il faut pour conſerver dans nôtre cœur l'empire de l'amour de Dieu. Or ſi on n'y renouvelle l'amour de Dieu par des actes frequens, on ne ſçauroit éviter que l'amour de la créature n'y devienne le

maitre. Car l'homme ne ſçauroit demeurer long-temps ſans agir pour une derniere fin, & ſans s'aſſujettir à un amour qui le domine. S'il ceſſe donc long-temps de rendre cet aſſujettiſſement à l'amour de Dieu, il tombera bien tôt dans la ſervitude de l'amour de la créature.

XII. On demandera peut être: Comment Dieu meritant & exigeant tout notre amour, il nous peut être permis & même commandé d'aimer le prochain; puiſqu'il ſemble que ce ſoit toûjours partager en quelque ſorte notre cœur? Mais il eſt facile de répondre que l'amour du prochain n'eſt pas un partage, mais une ſuite & une extenſion de l'amour de Dieu. Dieu étant ſouverainement parfait, ne peut aimer que la ſouveraine juſtice & la ſouveraine perfection, qui eſt lui-même. Mais par une effuſion de ſa bonté il veut bien rendre ſes créatures participantes de cette ſouveraine juſtice. Il la leur deſire, il la leur procure, il la leur donne. Il eſt vrai qu'il les oblige de rapporter toutes choſes à lui: mais ce n'eſt pas pour ſon propre bien; c'eſt pour le bien même de ſes créatures. Leur bonheur eſt de lui être parfaitement aſſujetties; & c'eſt par cette raiſon qu'il leur deſire cet aſſujettiſſement.

On ne ſçauroit donc auſſi aimer la ſouveraine bonté de Dieu, qu'on ne deſire que Dieu ſe communique à ſes créatures. Or deſirer Dieu aux créatures raiſonnables, c'eſt les aimer ; puiſque c'eſt leur ſouhaiter le ſouverain bien. Voilà ce que c'eſt que cet amour du prochain, qui fait le ſecond précepte. C'eſt deſirer que Dieu regne dans le cœur du prochain, ou plûtôt c'eſt deſirer le prochain à Dieu. C'eſt ſouhaiter à Dieu l'hommage & l'amour de toutes les créatures. Le bonheur & la juſtice de l'homme ſont inſéparables. Il ne ſçauroit être juſte qu'en rapportant tout à Dieu, & en n'aimant que lui ; comme il ne ſçauroit aimer Dieu uniquement ſans être heureux.



SUR L'EPITRE DU XVIII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE I. *Corinth.* I. 4.

MEs Freres : Je rends à mon Dieu des actions de graces continuelles pour vous à cause de la grace de Dieu, qui vous a été donnée en JESUS-CHRIST ; & de toutes les richesses dont vous avés été comblez en lui dans, tout ce qui regarde *le don de* la parole & *de* la science ; le temoignage qu'on vous a rendu de JESUS-CHRIST, ayant été ainsi confirmé parmi vous : de sorte qu'il ne vous manque aucun don divin dans l'attente où vous êtes de la manifestation de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST. Et Dieu vous affermira encore jusqu'à la fin, *pour vous rendre* irrépréhensibles au jour de l'avenement de JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

I. LA charité n'est jamais en peine de chercher des sujets d'actions-de-graces ; car, outre qu'elle en trouve toû-

jours en soi-même, comme elle prend part au bien des autres, elle en tire aussi des sujets de gratitude envers Dieu, & elle croit en quelque sorte avoir reçu ce que Dieu a donné aux autres. Aussi est-il vrai en beaucoup de manieres, que le bien des autres est nôtre bien, & que nous avons sujet d'en remercier Dieu. C'est nôtre bien si nous nous en réjoüissons, parceque la joye nous en rend participans. C'est nôtre bien, parcequ'il nous soutient & nous fortifie par le bon exemple; l'impression que nous recevons des vertus d'autrui nous donnant plus de fermeté dans le bien. Une troupe de Religieux animez de l'esprit de leur fondateur, tels que ceux que Dieu nous a fait la grace de voir en nos jours, est un bien public. Il donne aux uns une sainte ardeur de les imiter. Il cause aux autres une confusion salutaire. Il soutient les autres dans le bien. Enfin, plus il y a de sainteté dans le corps de l'Eglise, plus ses prieres sont efficaces pour les foibles, plus elle est en état de repousser ses ennemis qui sont les démons. Tous les particuliers trouvent leur sureté dans la force de l'Eglise: & tout le bien qui arrive aux particuliers fortifie l'Eglise, parcequ'ils sont obligez de l'employer pour le bien public.

II. Nous n'avons pas seulement interêt de nous réjoüir & de rendre graces à Dieu de tout le bien qui se fait dans l'Eglise présentement, mais aussi de tout le bien qui s'y est fait autrefois dés son établissement; parce que nous y participons. Les Apôtres ont planté la foi pour nous. Les Docteurs de l'Eglise l'ont soutenuë pour nous. Les saints Martyrs l'ont scellée par leur sang pour nous. Et ces saintes compagnies de Religieux tant solitaires que cénobites; ont souffert pour nous le martyre de la pénitence. Tout cela contribuë au bien de chaque particulier. Il devoit venir des Docteurs de chair & de sang, qui mettroient la sainteté à mépriser les austeritez & à les bannir de la vie chrétienne. Il falloit donc que la sainteté de la vie pénitente fût confirmée par des hommes miraculeux comme les anciens anacoretes. Un des grands sujets de joye que les élus auront dans le ciel, sera de contempler la conduite admirable de Dieu pour conserver sa verité & sa charité dans son Eglise, & les utilitez qu'il a tirées pour chacun d'eux des choses mêmes qui paroissoient n'avoir qu'une fin bornée. Ce sera le sujet éternel de leur reconnoissance & de leurs cantiques. Mais les gens-de-bien dans cette vie même les

doivent prévenir ; & ce qu'ils connoissent de la conduite de Dieu leur doit fournir des sujets continuels d'actions de graces.

III. *En* JESUS-CHRIST.

LES graces nous sont données & par JESUS-CHRIST & en JESUS-CHRIST : par JESUS-CHRIST, parcequ'il en est le distributeur, & qu'on ne les obtient que par ses merites : en JESUS-CHRIST, parceque toutes les graces ont été données à JESUS-CHRIST comme à l'unique objet de la complaisance de son Pere, & les hommes n'y peuvent avoir de part qu'en-tant qu'ils peuvent se trouver en JESUS-CHRIST, & que Dieu a dessein de les placer dans son corps. Ceux-mêmes qui reçoivent des graces hors du corps de JESUS-CHRIST, ne les reçoivent que pour y entrer. Ils ne les reçoivent que parcequ'ils sont de ce corps dans la prédestination de Dieu. Ils ne les reçoivent que parceque Dieu fait la grace au corps vivant de JESUS-CHRIST de vivifier ces membres morts. Ainsi la source de la grace est toûjours dans JESUS-CHRIST, & c'est de lui qu'elle se répand sur le corps qui lui est uni, & ensuite sur les membres qui en sont séparés, afin de les y réünir. La prédestination de JESUS-CHRIST précede celle des autres élus. Dieu l'a

choiſi le premier pour reparer l'outrage qu'il avoit reçu par le peché d'Adam ; & enſuite il a choiſi les autres pour être la plénitude du corps de ſon Fils.

IV. *Vous avés été comblez en lui de toutes ſortes de richeſſes dans tout ce qui regarde* le don de *la parole* & de *la ſcience. v.* 5.

Il ne faut pas s'imaginer que chacun des Corinthiens eût été enrichi de Dieu de toutes ſortes de dons. Il paroit au-contraire qu'il y avoit pluſieurs défauts parmi eux. Mais l'Apôtre ſaint Paul ne laiſſe pas de dire qu'ils étoient riches en toutes choſes ; parceque les regardant tous comme ne faiſant qu'un corps, ce que chacun avoit reçu de dons de Dieu, faiſoit les richeſſes de tout le corps. On peut recevoir les dons de Dieu ou en ſoi ou dans les autres ; & il eſt quelquefois plus ſur de les recevoir dans les autres qu'en ſoi-même, pourvû qu'on ſçache profiter de ce que les autres en ont reçu. Il ſuffit pour une ſocieté, que les dons de Dieu ſoient dans quelqu'un avec éminence, & que les autres en profitent ; que les uns ayent le don de conduite, & les autres celui de docilité ; que les uns ayent le don de parler, & les autres celui d'écouter. La ſcience de tous les autres

devient la nôtre quand nous sçavons nous en servir ; & qu'au-lieu de nous attribuer témerairement les dons des autres, nous sçavons faire usage de ce qu'ils ont reçu de Dieu.

V. L'Apôtre saint Paul dit qu'ils étoient *devenus riches en toutes paroles* ; c'est-à-dire, que toutes leurs paroles étoient propres à édifier le prochain. Ce n'est pas être riche en toute parole que de n'avoir le talent de parler avec édification qu'en certaines rencontres particulieres, comme dans des instructions étudiées ; il faut que toutes les paroles d'un Chrétien soient édifiantes, & capables d'instruire ceux qui l'écoutent. Les instructions publiques sont plus rares & toûjours plus generales : mais la conversation est une instruction continuelle & particuliere qui fait voir en détail comment les régles generales se doivent appliquer au particulier de nos actions. Un homme qui dit chaque chose en la maniere qu'elle doit être dite, qui n'y mêle aucune passion, & qui y fait paroître les sentimens qu'il doit avoir selon la raison, instruit continuellement ceux qui l'écoutent ; & les instruit d'autant-plus, qu'il fait voir en même-tems les régles & la pratique des régles ; & c'est-pourquoi

ſaint Paul marque expreſſément, que les Corinthiens étoient *riches en toutes paroles.*

VI Il joint au don de la parole celui de la ſcience ; parceque le don de la parole doit être fondé ſur celui de la ſcience, & que pour édifier en toutes ſes paroles, il faut connoitre la verité de toutes les choſes dont on parle. Il ne s'enſuit pas de-là que les Corinthiens euſſent toutes ſortes de ſciences : mais il s'enſuit ſeulement qu'ils en avoient aſſez pour parler ſagement de tout ce dont ils devoient parler. Un homme eſt bien ſçavant quand il ſçait tout ce qu'il doit dire aux autres. La plûpart des hommes ſe chargent de ſciences inutiles, & ignorent en même temps de quelle maniere les choſes les plus communes ſe doivent traiter. Ils ſçavent ce qui eſt néceſſaire aux profeſſions particulieres de juge, de magiſtrat, de medecin : mais ils ne ſçavent pas ce qui eſt néceſſaire aux profeſſions generales de mari, de femme, de maître, de ſerviteur, de pere, d'enfans, de citoyen, d'ami, & à tous les autres devoirs qui entrent dans le commerce de la vie. La ſcience d'un Chrétien doit comprendre tout cela. Elle régle les hommes dans toutes leurs actions particulieres, & cette

ſorte de ſcience eſt un grand don de Dieu, & qui merite bien que ceux qui l'ont reçu lui en rendent graces.

VII. *Dans l'attente où vous êtes de la manifeſtation de nôtre Seigneur* JESUS-CHRIST v. 7.

SAINT PAUL ſuppoſe que les Corinthiens étoient dans l'attente de la manifeſtation de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST; c'eſt-à-dire, de ſon avenement glorieux au jour du jugement; parceque c'étoit l'objet du deſir des premiers Chrétiens, & que ce deſir eſt eſſentiel à l'eſprit du Chriſtianiſme. Car on ne ſcauroit être Chrétien ſans aimer JESUS-CHRIST; & on ne ſcauroit aimer JESUS-CHRIST ſans avoir de la douleur qu'il ſoit méconnu, outragé & perſecuté par tant de méchans; & que ſon ennemi, qui eſt le démon, regne encore dans la plûpart des cœurs. Or cet état durera toûjours pendant que le monde durera, & que JESUS-CHRIST n'aura pas pris encore poſſeſſion de ſon royaume. Le démon ſera toûjours juſques-là maître d'une infinité de cœurs; & la gloire de JESUS-CHRIST ſera toûjours étouffée parmi les hommes. Il n'y aura auſſi que ce jour qui délivrera parfaitement toute l'Egliſe, & qui la met-

tra en une parfaite fureté. La mort délivre bien chaque fidéle en particulier : mais cela ne leur suffit pas ; parceque s'ils sont en fureté dans leur propre personne, ils sont encore en danger dans la personne de leurs freres qu'ils laissent exposez à tous les artifices de l'ennemi. Il y aura une guerre perpetuelle jusqu'à la fin du monde entre JESUS-CHRIST & le Démon ; & tant que cette guerre durera, une infinité de Chrétiens y périront C'est donc la cessation de cette guerre qui fait l'objet du desir des vrais Chrétiens. Or elle ne cessera qu'à l'avenement de JESUS-CHRIST, qui renfermera tous ses ennemis dans les enfers, & délivrera parfaitement ses élus pour toute l'éternité.

VIII. *Et Dieu vous affermira.* v. 8.

L'APÔTRE considerant tous les Corinthiens comme des élus, ne fait pas difficulté de leur dire que Dieu les affermira ; c'est-à-dire, qu'il les empêchera d'être renversez par les tentations de l'ennemi ; & en un mot, qu'il les fera persevérer dans la voye qui conduit au salut. Ce n'est pas que, même parmi ces premiers Chrétiens, il n'y en pût avoir qui ne fussent pas élus : mais outre que la charité nous doit faire juger favorablement de tous ceux qui sont dans l'Eglise, il est utile de-plus

d'inspirer aux Chrétiens une juste confiance qu'ils sont élus : car cette confiance est la source de la gratitude qu'ils doivent avoir pour le plus grand de tous les dons de Dieu, qui est la prédestination. Et cet amour éternel que Dieu porte à ses élus, par lequel il leur destine la gloire éternelle, étant le plus grand de tous ses bienfaits, doit sans doute être le plus grand objet de nôtre reconnoissance. Or, pour avoir cette reconnoissance, il faut croire être du nombre de ses élus. Ce doit donc être une disposition du Chrétien, d'avoir une juste confiance que Dieu l'a choisi de toute éternité pour l'associer à son Fils & le glorifier avec lui ; qu'il le rendra heritier de son royaume ; & qu'il possedera éternellement ce royaume avec son Fils. C'est par cette confiance qu'il se doit mettre au-dessus de tous les biens & de tous les maux de ce monde, comme n'ayant aucune proportion avec la gloire qui l'attend, & que Dieu lui a déja donnée par son decret éternel. Et c'est dans cet esprit que saint Paul disoit : *Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous.* Rom 8. 18.

IX. Il est vrai que cette confiance n'exclut pas entierement la crainte ; mais

elle suffit néanmoins pour une juste reconnoissance qui est proportionnée aux fondemens que nous avons de l'avoir. Or tous les Chrétiens en ont de fort grands, & d'autant plus grands, que cette reconnoissance sera plus vive. Plus ils se sentiront touchés de ce bienfait ineffable. & plus ils auront sujet de croire de l'avoir reçu. La crainte même ne leur doit point ôter cette confiance, ni par consequent cette gratitude, parceque cette crainte en les humiliant est un des moyens par lesquels Dieu accomplit leur prédestination. Enfin, les pechés passés ne la doivent point détruire; parceque la volonté qu'ils ont de ne les commettre plus, est un gage que Dieu les leur a pardonnez. Il n'y a proprement que la volonté de pécher qui nous la doive ôter. Mais il n'est pas étrange que ceux-là ne puissent avoir une juste confiance d'être un jour heureux, qui sont dans la volonté actuelle d'être malheureux, qui est inséparable de tout péché.



SUR L'EVANGILE DU XVIII. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Matth. 9. 3.*

EN ce temps-là, JESUS étant entré dans une barque, passa au-delà *de l'eau*, & vint à sa ville. Et comme on lui eut presenté un paralytique couché dans un lit, JESUS voyant leur foi dit à ce paralytique; *Mon* fils, ayez confiance, vos péchez vous sont remis. Aussi-tôt quelques uns des Docteurs de la loi dirent en eux-mêmes: Cet homme blasphême. Mais JESUS connoissant ce qu'ils pensoient, leur dit: Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? *Car* lequel est le plus aisé, ou de dire: Vos pechés vous sont remis; ou de dire: Levez-vous & marchez? Or afin que vous sçachiez que le Fils-de-l'Homme a le pouvoir sur la terre de remettre les pechez: Levez-vous, dit-il alors au paralitique, emportez vôtre lit, & vous en allez en vôtre maison. Au même moment le paralitique se leva, & s'en alla en sa maison. Le peuple voyant ce miracle fut rempli de crainte, & rendit gloire à Dieu de ce qu'il avoit donné une telle puissance aux hommes.

EXPLICATION.

EXPLICATION.

I. Il y a lieu de croire que le paralytique dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, s'adressoit à Jesus-Christ pour deux maladies, l'une interieure, l'autre exterieure ; & qu'il étoit même beaucoup plus touché de la paralysie de son ame que de celle de son corps. Car c'étoit sans doute pour répondre à son plus grand desir que Jesus-Christ lui dit : *Mon fils, ayez confiance, vos pechés vous sont remis.* Or les pechés ne sont remis qu'à ceux qui le desirent sincerement, & qui sont touchez de l'amour de la justice. Peut-être même que le grand desir de la guérison corporelle n'étoit que dans ceux qui le présenterent à Jesus-Christ, & que pour lui il ne songeoit qu'à la guérison de son ame : car c'est la disposition où devroient être tous ceux à qui Dieu envoye des maladies corporelles. Ils les devroient toûjours regarder comme des images & comme des suites de leurs maladies spirituelles, & ne souhaiter la guérison de leur corps qu'autant qu'elle peut contribuer à celle de leur ame ; d'autant-plus que Dieu n'écoute pas toûjours les prieres qu'on lui fait pour la guerison de son corps ; mais qu'il exauce toûjours

celles qu'on lui fait pour la guérison de son ame.

II. Ce paralitique est donc un parfait modéle de la maniere dont on peut demander à Dieu les choses temporelles. Il n'est jamais permis de les demander ni en premier lieu ni sans condition ; c'est-a-dire, qu'il n'est permis de les demander qu'au cas qu'elles nous soient utiles pour nôtre salut. Peut-être même qu'il vaudroit mieux ne les point demander du-tout, & renfermer uniquement ses desirs & ses prieres dans ce qui regarde le salut de l'ame : car les choses temporelles ne peuvent tenir lieu que d'accessoires, & Dieu a promis de les donner
Mat. 6. 33. *par surcroît à ceux qui chercheroient sincerement son royaume & sa justice.* C'étoit la disposition de ce paralytique : il cherchoit la remission de ses péchez, & Dieu faisoit que ses amis cherchoient pour lui la guérison de son corps, afin d'avoir lieu de lui donner l'une & l'autre.

III. Tous les bienfaits temporels de Dieu doivent être extrémement suspects, s'il ne paroît que ce sont des suites de cette providence de Dieu par laquelle il procure les choses temporelles à ceux qui recherchent les éternelles : car encore que tout bienfait de Dieu soit un sujet de re-

connoissance, il est à craindre quand il n'est pas joint à une grande pieté, qu'il ne soit une occasion d'en abuser à celui qui le reçoit; parcequ'au-lieu que tous les dons de Dieu nous devroient être un motif de l'aimer davantage, une ame charnelle s'attache au-contraire à ces dons, sans penser à celui dont elle les a reçus. Il faut donc demander à Dieu qu'il ne les sépare point, & qu'il ne nous fasse point de faveurs temporelles sans les accompagner des graces spirituelles nécessaires pour en bien user. Nous devons craindre qu'il nous délivre des maux, s'il ne nous dit auparavant: *Vos pechez vous sont remis.* Car il y a des maux qui sont pour certaines ames des moyens de leur salut; & c'est par une grande misericorde que Dieu ne les en délivre pas. Il ne faut donc pas toûjours croire que Dieu ne nous exauce point lorsqu'il ne nous accorde pas la délivrance des maux temporels; car peut-être qu'il nous exauce en ne nous l'accordant pas. Il n'exauce pas les desirs de l'esprit humain; mais il exauce les desirs du Saint-Esprit qui demande pour nous ce qui nous est nécessaire selon Dieu: *Quia secundùm Deum postulat pro Sanctis.* Rom. 8. 27.

IV. La veritable pieté nous doit donc

tenir dans une espece d'indifference à l'égard des biens & des maux ; & tout ce qu'on y doit rechercher, est que Dieu se serve des uns & des autres pour sa gloire. Ainsi l'on doit être bien-aise qu'il se serve, quand il lui plait, de la guérison de nos maux pour faire paroitre sa puissãce. C'est avec cet esprit qu'il lui faut demander qu'il nous délivre des maladies & des autres afflictions : car il peut se glorifier en deux manieres, ou en nous donnant la patience dans nos maux, ou en nous délivrant de nos maux; & il faut lui en laisser le choix, en recevant avec reconnoissance tout ce qu'il lui plait d'ordonner de nous. Il nous pourroit paroître quelquefois plus utile de n'en être pas délivrés : mais quand Dieu en ordonne autrement, la soumission que nous rendons à son ordre nous rend plus avantageux le parti que la providence choisit pour nous, pourvû que ce ne soit point nôtre impatience qui l'ait attiré, & qu'il ne nous ait point privés de la souffrance comme d'un bien que nous ne meritons pas, selon qu'il est dit dans l'Evangile, que Dieu ôta le talent à celui qui ne l'avoit point fait profiter, & le donna à un autre, qui en ayant plusieurs, en avoit fait bon usage.

V. Jesus - Christ qui connut les

pensées qui s'éleverent dans l'esprit des Pharisiens, lorsqu'il dit au paralitique que ses pechés lui étoient remis, prévit sans doute que ces paroles produiroient ce mauvais effet dans leur esprit. Cependant il ne laissa pas de les dire; pour nous marquer la régle que nous devons suivre sur le sujet des scandales: car il ne faut jamais que là mauvaise disposition de certaines personnes nous empêche de satisfaire à ces devoirs de justice & de charité. Ce paralytique desirant avec ardeur la remission de ses pechés, & l'ayant meritée par sa pénitence intérieure que Jesus-Christ voyoit dans son cœur, il ne devoit pas être privé de la consolation qu'il reçut par ces paroles: *vos pechez vous sont remis*, à cause de la mauvaise disposition des Pharisiens. Il étoit utile de plus que l'Eglise fut instruite par son exemple, que les maladies sont des punitions des pechés des hommes; puisque Jesus-Christ, pour guerir cet homme de la paralysie extérieure commença par lui accorder la remission de ses pechez qui en étoient la cause: ce qui avertit les hommes dans toute leurs maladies de remonter jusqu'à la premiere cause qui est le peché, & de tâcher d'y remedier en s'apliquant davantage à obtenir de Dieu,

comme ce paralitique, la remission de leurs pechés, que la guerison de leurs maladies.

VI. Mais si Jesus-Christ nous apprend par son exemple à ne pas omettre par la crainte des scãdales injustes qui en peuvent naître, les œuvres de charité nécessaires, il nous apprend en même-temps à remedier autant que nous le pouvons à ces scandales, & à nous en servir pour faire éclater la gloire de Dieu. Jesus-Christ se sert de cette mauvaise pensée par laquelle les Pharisiens lui imputoient comme un blasphême d'avoir dit à cet homme que ses pechés lui étoient remis; il s'en sert, dis-je, pour leur faire voir qu'il penetroit le secret des cœurs: ce qui n'est pas moins propre à Dieu que de remettre les pechez. Il s'en sert pour avoir lieu de les convaincre de l'injustice de ce jugement téméraire, par une preuve sensible tirée de la guerison extérieure de ce paralytique. Les scandales injustes sont les maux du prochain. Il faut donc tâcher de l'en délivrer quand on le peut. Il y a de la dureté & du défaut de charité à les negliger & à se contenter de n'y avoir pas donné sujet. Car quoiqu'on n'eût pas dû omettre l'action de charité qui l'a fait naître, on ne laisse

pas d'être coupable quand on omet par négligence ce qui y pourroit remedier.

VII. Quand un cœur est empoisonné par quelque maligne passion, les verités mêmes qu'il connoit lui deviennent un sujet d'erreur & d'illusión. Les Pharisiens avoient raison de croire qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de remettre les pechez : mais cette verité se trouvant jointe en eux avec la jalousie qu'ils avoient contre Jesus-Christ, qui les empêchoit de faire l'attention qu'ils devoient à ses miracles, & d'en conclure qu'ils devoient recevoir le témoignage qu'il rendoit de lui-même; cette verité, dis-je, devint le principe de ce jugement temeraire & criminel qu'ils formerent contre Jesus-Christ en l'accusant *de blasphême*. *v.* 3. Entassons tant que nous voudrons de veritez dans nôtre esprit, si nous n'avons soin de croître autant en charité qu'en science, ces veritez mêmes deviendront en nous un principe d'illusion: elles contribueront à nous égarer & à nous éloigner du chemin de la verité. Ainsi l'on ne sçauroit avoir trop de soin de purifier son cœur dans l'étude des verités chrétiennes, ni être trop en garde contre les mauvais effets d'une science sterile & dépourvûë de charité.

VIII. POURQUOI *penſez vous du mal dans vôtre cœur*, leur dit JESUS-CHRIST ? Il n'y auroit donc pas eu de mal à en penſer, s'ils avoient pû répondre pourquoi ils l'avoient penſé. Les jugemens ne ſont mauvais que parcequ'ils ſont temeraires ; & ils ne ſont temeraires que parcequ'ils ſont ſans cauſe. Il ne ſuffit pas qu'ils ayent un prétexte ; il faut une cauſe,
v. 4. & *une cauſe qui nous y contraigne*. C'eſt pourquoi ſaint Thomas décide, qu'un jugement eſt temeraire lorſqu'il eſt fait ſans une cauſe qui nous y contraigne, *ſine cauſa cogente*. Nous devrions ſouvent nous faire cette queſtion : *Pourquoi penſés-vous du mal dans vos cœurs* ? & nous demander ainſi compte à nous-mêmes de nos jugemens ; afin d'y condamner par avance tout ce qui s'y ſeroit gliſſé de faux & de temeraire. Car l'on peut dire que l'examen de nos penſées eſt l'une des principales parties de l'examen qui ſe fera de nous au dernier jugement, où Dieu nous demandera compte de toutes nos actions. L'examen de nos penſées ſe trouve même mêlé dans tous les pechez : car on ne fait jamais aucune mauvaiſe action, & l'on ne forme aucune mauvaiſe volonté, ſans avoir en même temps un mauvais jugement dans l'eſprit. Ainſi l'on ne ſçauroit veiller

sur ses pensées, sans veiller en même-temps sur ses actions & sur les mouvemens de sa volonté. Il y a de mauvaises pensées sans mauvaises actions ; mais il n'y a point de mauvaises actions sans mauvaises pensées.

IX. Jesus-Christ voulant guérir ce paralytique de sa paralysie corporelle;mais nous voulant figurer en même-temps par cette guérison, celle de sa paralysie spirituelle, lui dit ces trois choses: *Levez-vous, emportez vôtre lit, & vous en allez en vôtre maison.* Et ces trois choses sont trois signes de la veritable guérison, & Dieu les dit en quelque sorte à tous les pécheurs qu'il ressuscite. L'ame d'un pécheur est morte elle est abattuë à terre, parcequ'elle n'est occupée que des choses de la terre : elle est sans force & sans vigueur pour se soûtenir & pour s'élever à Dieu. Il faut donc, afin qu'elle ressuscite, que Jesus-Christ lui dise Levez vous, qu'elle s'éleve à Dieu, & qu'elle soit préparée à marcher dans la voye de ses commandemens. Il faut qu'elle soit délivrée de toutes ses attaches criminelles qui la tenoient abattuë, & qu'elle ait quelque force pour se soûtenir debout : car comme on ne juge pas qu'un homme soit guéri, lorsqu'ayant

voulu se lever il retombe aussi-tôt faute de force; une ame de même n'est pas guerie quand aprés avoir fait quelque petit effort pour se lever, sa foiblesse la fait aussi-tôt retomber dans les mêmes déreglemens.

X. Il ne suffit pas pour être vraiment converti, de se tenir debout, il faut encore porter son lit; c'est-à-dire, qu'il faut que le pécheur se rende le maître de ses passions qui servoient de lit à l'ame pendant sa paralysie & sa mort spirituelle. Elles lui servoient de lit, parceque l'ame y mettoit son repos, & qu'elle n'avoit aucune vigueur pour s'empêcher d'y succomber: mais ces mêmes passions deviennent une charge trés-pésante à l'ame convertie. Il faut qu'elle en souffre l'effort & le poids sans s'y laisser aller, & qu'elles les porte comme un fardeau pesant, comme le lit que le paralytique emporta ne le soulageoit plus, mais le chargeoit. Aprés qu'on a goûté le plaisir funeste des passions, Dieu veut qu'on en sente le poids, qu'on ait de la peine à le porter; & que les pécheurs payent en cette maniere l'usure de leurs plaisirs criminels. Cependant il faut qu'ils prennent courage: cette peine diminuera à mesure qu'ils la porteront avec fidelité. En resistant aux passions el-

les s'affoibliſſent, & l'ame ſe fortifie ; & enfin elle ſe décharge de ce fardeau lorſqu'elle eſt rentrée dans ſa maiſon.

XI. C'est la troiſiéme choſe que Jesus-Christ preſcrit au paralytique : *Allez en vôtre maiſon.* L'ame par le peché eſt ſortie d'elle-même: elle s'eſt épanchée vers les creatures. Sa converſion conſiſte à rentrer dans ſon cœur, & à y retrouver le vrai bien dont elle s'étoit ſéparée. Quand elle s'y tiendra en repos, & qu'elle n'en ſortira plus pour courir aprés les creatures, elle y trouvera le calme de ſes paſſions : car les paſſions ne ſont que des deſirs des créatures. Or plus on aime Dieu, & moins on les aime. Plus on joüit de Dieu dans le ſecret de ſon cœur, & moins on reſſent ces deſirs inquiets de la joüiſſance de ce qui eſt hors de nous. Heureuſe maiſon, qui eſt en même-temps, & la nôtre & celle de Dieu, & dont on peut dire : *Heureux ceux qui habitent dans vôtre maiſon, ô Seigneur!* Pſal. 83.5. Car comme dit ſaint Paul, *Dieu n'habite point dans des maiſons faites de la main des hommes* ; mais il habite dans le cœur des juſtes, dont il fait un temple & un lieu de delices, comme parle l'Ecriture. Act. 17.24.

XII. Le *peuple*, ajoûte l'Evangile v. 1.

voyant ce miracle fut rempli de crainte, & rendit gloire à Dieu de ce qu'il avoit donné une telle puissance aux hommes.

Le peuple ne conclut autre chose de l'action de Jesus-Christ, sinon qu'il avoit reçu de Dieu la puissance qu'il avoit de faire des miracles & de pardonner les pechez, & il en glorifie Dieu. Les Pharisiens au-contraire conçurent qu'il s'attribuoit la puissance de remettre les pechés, & ils en conclurent qu'il blasphemoit. La pensée des Pharisiens étoit plus juste que celle du peuple, & elle les conduisit néanmoins à un jugement criminel, qui est d'acuser Jesus-Christ de blasphême. Une demi-lumiere est plus dangereuse qu'une entiere ignorance. Et comme la malignité rend la verité un principe d'erreur, l'erreur sans malignité & jointe au-contraire à la simplicité, rentre insensiblement dans le chemin de la verité.



SUR L'EPITRE DU XIX. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Ephes.* 4. 23.

MES Freres : Vous avez été instruits à vous renouveller dans l'intérieur de vôtre ame, & à vous revêtir de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice & une sainteté veritable. C'est pourquoi en vous éloignant de tout mensonge, que chacun parle à son prochain dans la verité ; parceque nous sommes membres les uns des autres. Mettez-vous en colere, & ne pechés point ; que le soleil ne se couche point sur vôtre colere, ne donnez point de lieu *&* d'entrée au diable ; que celui qui déroboit ne dérobe plus ; mais qu'il s'occupe en travaillant de ses propres mains à quelque ouvrage bon *&* utile, pour avoir dequoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.

EXPLICATION.

I. IL n'y a guéres d'instructions plus importantes que celles que nous fournit l'Epître que l'Eglise nous propose

aujourd'hui. Mais pour les comprendre mieux, il faut se souvenir que dans le verset qui la précede, saint Paul avoit exhorté les Chrétiens *à se dépouiller du vieil-homme* : & qu'il lui avoit attribué deux caracteres, *la corruption & les de-*
v. 22. *sirs des choses fausses* : DEPONERE *vos veterem hominem, qui corrumpitur secundùm desideria erroris.* C'est ensuite de cette doctrine qu'il prescrit aux Chrêtiens de *se revêtir de l'homme nouveau*, qui est l'ouvrage de Dieu formé selon ses incli-
v. 24. nations, *qui secundum Deum creatus est*; auquel il attribuë aussi deux caracteres, *la justice, & la sainteté de la verité.* Il paroît par cette doctrine de saint Paul, premierement qu'il reconnoît bien deux hommes en nous, le vieil & le nouveau; mais qu'il n'y en reconnoit point un troisiéme qui ne soit ni vieil ni nouveau; c'est à dire, qu'il ne reconnoit que deux principes de nos actions, le vieil, homme ou l'homme renouvellé. Les actions du vieil-homme portent les caracteres de corruption & de fausseté, & celles de l'homme renouvellé portent les caracteres d'une justice & d'une sainteté veritable. Peut-être qu'il y auroit des actions indifferentes, s'il y avoit en nous un troisiéme principe & un troisiéme homme ; mais il n'y

en a que deux. Toutes les actions du vieil homme sont mauvaises, parcequ'elles sont toutes corrompuës. Toutes celles du nouveau sont bonnes, parcequ'elles sont justes & saintes. Il n'y en a point parconsequent qui tiennent le milieu entre ces deux sortes d'actions, parcequ'elles portent toutes le caractere du principe qui les produit. Si le vieil-homme avoit de bonnes actions, ou même d'indifferentes, il ne faudroit pas le quitter entierement. Si l'homme nouveau en avoit ou de mauvaises ou d'indifferentes, il ne faudroit pas s'en revêtir pleinement. Cependant l'Apôtre nous ordonne l'un & l'autre; & il nous oblige par-là de conclure qu'il n'y a rien que de mauvais dans le vieil-homme, & rien que de bon dans le nouveau.

II. CETTE doctrine de saint Paul est une règle abregée pour décider la plûpar des doutes que l'on forme sur les actions de la vie. On demande s'il est permis de mener une vie de divertissement & de visites, qui n'ayent pour but que de donner une vaine satisfaction à l'esprit; s'il est permis de s'occuper en des lectures de Romans & de Livres de curiosité. On demande s'il est permis d'être magnifique dans ses meubles, dans sa

table, dans son train. Pour décider tout cela, il n'y a qu'à se demander à soi-même, si ce sont-là des actions qui portent les caracteres de justice & de sainteté ; si ce sont-là des actions qui soient faites selon Dieu, & dont parconsequent on puisse esperer une recompense. Le monde, quelque corrompu qu'il soit ; ne l'est pas assez pour se flater de cette esperance. Il se contente bien que Dieu ne l'en punisse pas ; & je ne sçai s'il se pourroit trouver quelqu'un qui osât dire à Dieu serieusement ; Seigneur, je vous demande vôtre Paradis, parceque j'ai passé la plus grande partie de ma vie dans les plaisirs & les divertissemens du monde. J'attens, Seigneur, de vous une juste recompense, parceque je ne me refuse jamais aucun des plaisirs que le monde appelle innocens. Je crois en particulier que vous êtes trop juste pour ne me recompenser pas du temps que j'employe à la lecture des Romans. D'où vient que l'on n'oseroit tenir ce langage à Dieu, sinon de ce que l'on est convaincu que ces actions ne sont pas conformes à la sainteté du Christianisme ; & parconsequent qu'elles n'appartiennent point à l'homme nouveau, & ne peuvent avoir pour principe que le vieil-hom-

me, dont il se faut dépouiller ?

III. L'Apôtre appelle generalement toutes les actions du vieil-homme, *des desirs d'erreur*; parce qu'encore que les créatures, qui sont l'objet de ces desirs, ayent quelque verité, puisqu'elles ont quelque être, l'homme ne les aime pas selon ce qu'elles ont de vrai, mais selon un être faux qu'il leur attribuë. Il les aime comme son bien. Or il est faux qu'elles soient le bien de l'homme: il leur attribuë une idée de grandeur qu'elles n'ont point. Il les regarde comme des biens stables, & il se cache leur instabilité. Il ne voit ni les biens dont il se prive par cette joüissance; ni les maux qu'il s'attire. Il croit y gagner quelque chose, & il y perd tout. Il croit se rendre heureux, & il s'engage à l'extremité de la misere. Quelle plus grande erreur que d'avaler des poisons comme des alimens salutaires; de se précipiter dans les pieges qui nous sont tendus par un ennemi cruel & irréconciliable? C'est ce que l'on fait par ces desirs. Ainsi l'on ne peut nier que ce ne soient *des desirs d'erreur*, Desideria *erroris*.

IV. C'est par cette même raison que l'Apôtre attribuë à l'amour des choses créées, non-seulement la faussetê,

mais aussi la corruption. La perfection de l'homme, sa noblesse, sa grandeur, son bonheur consistent à s'unir à Dieu en l'aimant uniquement & de tout son cœur. Or en voulant joüir des choses créées, il se prive de cette union avec Dieu. Il s'avillit donc, il se dégrade, il tend au néant; & c'est ce qu'on appelle corruption. Si quelqu'un qui auroit eu la vuë fort étenduë, venoit à en perdre une partie, & à n'appercevoir plus qu'un petit nombre d'objets les plus proches de soi, l'on diroit qu'il tendroit à devenir aveugle. Si quelqu'un ayant eu le sentiment de l'ouie trés-fin, venoit à ne plus entendre que les sons éclatans, on diroit qu'il tendroit à la surdité. Celui donc qui étant destiné à connoître Dieu & à l'aimer, vient à borner sa vûë & son affection aux créatures, perd une grande partie de l'étenduë de son ame. Il la diminuë & l'étrecit, & comme sa vie & son être consistent à connoître & à aimer, il perd une partie de son être & de sa vie en bornant sa connoissance & son amour à de viles créatures. Une ame est grande, quand elle connoît & qu'elle aime de grandes choses. Donc quiconque aime Dieu, a l'ame grande. Au contraire, tous ceux qui ne l'aiment pas

ſont de petites ames, euſſent-ils autant de ſcience & de ſubtilité d'eſprit que les démons.

V. Les caracteres du vieil-homme nous découvrent ſans peine ceux du nouveau. Il eſt créé *ſelon Dieu dans la juſtice*, parcequ'il rend à Dieu ce qui eſt dû à Dieu; à ſoi-même ce qu'il ſe doit à ſoi-même; aux créatures ce qu'il doit aux créatures. Il rend au ſouverain Etre l'hommage & l'amour qu'il lui doit. Comme il tient tout de lui, il lui rapporte tout. Il ſe doit à ſoi-même la juſtice de ſe rendre heureux; & il ſe rend en rapportant tout à Dieu, en travaillant à ſe guerir de ſes maladies, en ſe ſéparant des créatures qui lui nuiſent. Enfin, il rend aux créatures ce qu'il leur doit. Il les place dans leur rang & dans leur ordre. Il ne les fait point ſervir d'objets à ſes deſirs. Il les employe au plus noble uſage qu'elles puiſſent avoir, qui eſt de ſervir de motifs de louer Dieu & de le craindre, & de tenir lieu de miroirs où l'on voit *ſes grandeurs inviſibles*, *ſa puiſſance & ſa divinité*, comme dit ſaint Paul.

VI. Par cette juſtice que l'homme nouveau pratique envers Dieu, il s'établit dans la ſainteté, qui conſiſte dans la ſéparation de ce qui le ſouille. Comme il

n'y a donc que la cupidité qui le souille & le corrompt, la séparation de la cupidité lui procure la pureté & la sainteté. Il est vrai que comme cette séparation n'est pas parfaite, la sainteté n'est pas parfaite en ce monde ici. Il se glisse encore dans ses meilleures actions une infinité de recherches secretes & de retours d'amour propre. Tout cela diminuë sa sainteté, mais ne la détruit pas absolument; pourvû que le cœur tende toûjours à retirer son amour de toutes les choses temporelles, & à le tourner vers celles qui sont éternelles en pratiquant la loi éternelle qui le lui commande : *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.* L'homme nouveau a toûjours le glaive à la main pour séparer l'ame de tous les objets créés, afin de l'attacher uniquement à Dieu; c'est-à-dire, qu'il a une pente continuelle à la séparation des creatures; & c'est en quoi consiste sa sainteté.

VII. L'Apôtre ne se contente pas de dire que l'homme nouveau est créé dans la justice & la sainteté; mais
v. 24. il ajoûte, *qu'il est créé dans une veritable justice & une veritable sainteté* : & il nous fait entendre par-là, qu'il y a une fausse justice & une fausse sainteté. La

justice est fausse quand elle n'est pas fondée sur la verité, quand on pratique les œuvres de justice par des motifs humains; quand au-lieu de rapporter les créatures à Dieu, l'on rapporte au-contraire Dieu aux créatures, à sa propre gloire,& à son propre interêt. Car selon saint Gregoire, il y en a qui joüissent des créatures, & usent de Dieu. La sainteté est fausse, quand on ne se sépare des créatures que pour s'attacher plus fortement à soi-même; quand on en quitte quelques-unes pour en suivre d'autres; quand on se dépouille de certaines passions pour se livrer à d'autres passions. Ce n'est pas là ce que l'Apôtre appelle *la sainteté de la verité* On voit quantité de gens qui se détachent de plusieurs objets de passion, & qui s'appliquent aux œuvres de charité. Cela suffit-il pour la sainteté dont parle l'Apôtre ? Non, si l'on ne se sépare pas de tout ce qui domine l'ame. Il faut être separé non seulement des plaisirs & des interêts grossiers, mais aussi de la recherche de l'approbation & de l'amour des créatures, de son repos, de ses satisfactions intérieures, de la douceur de la dévotion sensible. Qu'il y a de gens qui ayant fait un dessein genereux de chercher Dieu, s'arrêtent malheureuse-

ment à eux-mêmes ! Souvent même ceux qui font profession de pieté, sont les plus attachez à leurs interêts, les plus sensibles aux injures, les plus délicats sur ce qui touche leur reputation, & les plus difficiles dans le commerce de la vie. Enfin l'on ne reprime souvent certaines cupidités, que pour faire regner plus absolument en d'autres choses l'humeur & la fantaisie.

VIII. Une suite nécessaire de cette justice & de cette sainteté veritable dont parle l'Apôtre, est l'éloignement de tout mensonge & de toute duplicité envers le prochain. Car la duplicité & le mensonge tendant à lui persuader la fausseté & à le priver du bien de la verité, sont nécessairement injustes. On doit la verité au prochain dés-lors qu'on lui parle. Car le commerce de la parole enferme une promesse tacite de la verité & de la sincerité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'est pas une convention d'un particulier avec un autre particulier : c'est une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une espece de droit des gens ; ou plûtôt un droit & une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune sont violées par celui qui ment. Et plus la liaison que les

hommes ont entr'eux est étroite, plus le violement de cette loi est contraire à la sainteté & à la justice. C'est pourquoi l'Apôtre, pour éloigner les Chrétiens d'user de tromperie & de duplicité envers leurs freres, ajoûte cette raison que nous *sommes membres les uns des autres*. Car la tromperie aïant pour but de procurer son avantage au préjudice de celui qu'on trompe, on sépare par-là son bien de celui du prochain, ainsi on renonce à la qualité de membre du corps de JESUS-CHRIST, qui fait toute la dignité d'un Chrétien. Un membre ne trompe point un autre membre. L'œil ne trompe point la main, ni la main le pied. Ils cooperent tous à procurer l'avantage & le bien commun du corps. De-plus, il n'y a point de sainteté veritable sans verité. Or il n'y a point de verité dans celui qui trompe les autres. Car tout trompeur est trompé, & il marche dans une voye d'illusion & d'erreur. Son dessein est de nuire aux autres par le mensonge, & de ne se pas nuire à lui-même. Cependant il se nuit beaucoup plus qu'aux autres en se privant de la charité & de la verité, c'est-à dire, de la vie de l'ame, que tout mensonge ou diminuë ou détruit : il est donc trompé.

IX. Aprè's avoir exhorté les Chrétiens à la sincerité envers le prochain, & avoir interdit la colere, la haine & la vengeance, il y ajoûte cet avertissement general : *Gardez-vous bien de donner en-*
v. 27. *trée au diable*. Le démon ne sçauroit entrer dans nous par la verité. Il n'y a que l'erreur qui lui puisse ouvrir la porte de nôtre cœur. Toutes les passions servent donc de portes au démon ; parceque ce sont *des desirs d'erreurs*. Ainsi toutes les passions sont à craindre, parceque ce sont des sources de tentations qui servent d'entrée au diable. Une petite passion est une occasion au démon d'en inspirer une plus forte & une plus violente. C'est une prise que nous lui donnons sur nous. C'est une arme que nous lui fournissons. Rien ne seroit plus foible que le démon, si nous ne lui donnions point de forces contre nous. Il ne trouve point en soi les moyens de nous tenter & de nous perdre. Il faut qu'il les emprunte de nous. Il y en a qui lui fournissent dequoi les tenter du côté de la pureté par l'intemperance de leur vie. D'autres lui donnent entrée en eux par l'oisiveté, par l'amusement, par la dissipation. Aprés cela nous étonnerons-nous qu'il fasse tant de ravage

dans

dans les ames ? Il en trouve toutes les portes ouvertes par le peu de soin que l'on a de les fermer.



SUR L'EVANGILE DU XIX. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Matth.* 22. 1.

EN ce temps-là, JESUS parlant aux Princes des Prêtres & aux Pharisiens en parabole, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un Roi, qui voulant faire les nôces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeller aux nôces ceux qui y étoient conviez ; mais ils refuserent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire de sa part aux conviez : J'ai preparé mon dîner, j'ay fait tuer mes bœufs, & tout ce que j'avois fait engraisser ; tout est prêt, venez aux nôces. Mais eux ne s'en mettant point en peine, s'en allerent, l'un à sa maison des champs, & l'autre à son trafic *ordinaire*. Les autres se saisirent de ses serviteurs, & les tuerent aprés leur avoir fait plusieurs outrages. Le Roi l'ayant

appris, en fut ému de colere; & ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, & brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs: Le festin des nôces est tout prêt; mais ceux qui y avoient été appellez n'en étoient pas dignes. Allez-vous-en donc dans les carrefours, & appellez aux nôces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs s'en allant alors par les ruës, assemblerent tous ceux qu'ils trouverent, bons & mauvais; & la sale des nôces fut remplie de personnes qui s'assirent à table. Le Roi entra ensuite pour voir ceux qui étoient à table; & ayant apperçu un homme qui n'avoit point de robe nuptiale, il lui dit: Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le Roi dit à ses gens: Liez-lui les pieds & les mains, jettez-le dans les tenebres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs, & des grincemens de dents: car il y en a beaucoup d'appellez, mais peu d'élus.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST propose en divers endroits de l'Evangile des tableaux racourcis de toute la conduite de Dieu sur les hommes, afin de nous donner lieu de comprendre le grand ouvrage de Dieu, auquel tous les autres se rapportent. Mais il n'y en a point où il le fasse d'une maniere plus vive que dans celui que l'Eglise nous propose en ce jour; où il nous représente cette conduite sous la parabole d'un Roi, qui pour celebrer les

noces de ſon fils, envoye de toutes parts ſes ſerviteurs pour y inviter les hommes. Car pour renfermer en peu de mots tout ce que Dieu a fait dans le monde juſqu'ici, ce qu'il y fera juſqu'à la fin des ſiecles, & même dans toute l'éternité, il n'y a qu'à dire qu'il y celebre les noces de ſon fils avec ſon épouſe qui eſt l'Egliſe. C'eſt à quoi toute la cõduite de Dieu & toutes ſes œuvres ſe réduiſent. Il eſt donc d'une extrême importance de bien comprendre la nature de ces noces ſacrées, & de ne ſe ſervir des noces humaines, par leſquelles il nous les a voulu figurer, qu'en retranchant tout ce qu'elles ont de terreſtre & de charnel, & en s'en ſervant ſeulement de degré pour comprendre l'union ſpirituelle & toute pure que Dieu veut avoir avec les ames.

II. Dieu veut s'unir aux ames par une effuſion de ſa bonté. Il veut ſe communiquer à elles, & les rendre participantes de ſa ſageſſe, de ſa juſtice, & de ſa felicité; & en-un-mot, de ſa *nature*, 1. *Petr.*
comme parle ſaint Pierre. Il ne reçoit 1. 4.
aucun bien d'elles, mais il les comble de biens. Et c'eſt la premiere difference des noces ſpirituelles d'avec les noces humaines. Car ſi les Grands de la terre communiquent leur grandeur à leurs épouſes, ils

entrent aussi en participation de leurs biens. Si l'époux est la felicité de l'épouse, l'épouse est la felicité de l'époux. Mais l'époux divin donne tout aux ames, & ne reçoit rien d'elles. Il se communique à elles par une pure abondance de misericorde & de bonté. Il est tout plein de gloire & de felicité en lui-même. Il les répand sur ses épouses; mais elles sont dans l'impuissance de lui rien donner, parceque son bonheur ne peut recevoir d'accroissement, & qu'elles n'ont rien que ce qu'il leur donne.

III. Bien-loin qu'il y trouve des grandeurs, il n'y trouve que des miseres. Car il ne s'agit pas ici de l'union de Dieu avec les esprits celestes, dans lesquels il a bien trouvé un néant de graces, & une pauvreté essentielle à la créature; mais il n'y a trouvé aucunes miseres. Il s'agit de l'union de Dieu avec les hommes, dans lesquels il n'a pas trouvé seulement le néant & la pauvreté de la nature; mais aussi le néant & la pauvreté du peché, & la corruption originelle. Corruption effroyable, qui effaçant dans les ames tous les dons de la grace, les rend horribles aux yeux de Dieu! Cependant c'est à ces ames corrompuës, qu'il veut s'unir, non en les laissant dans cette corruption, mais

en les purifiant, & en y retraçant son image, & qu'il veut s'unir par le moyen de son Fils. Car il ne les épouse pas immédiatement par lui-même. Il faut que pour les unir à soi, il les unisse à ce Fils unique seul médiateur entre Dieu & les ames. Il n'a pas condamné toute la nature humaine aprés le peché, comme il a condamné tous les Anges prévaricateurs. Il laisse encore aux hommes tout l'espace de cette vie mortelle pour s'unir à lui,& il les y invite en diverses manieres. Il leur envoye ses serviteurs, & ses serviteurs mêmes font partie de ces ames qu'il épouse. Dans les noces terrestres, ceux qui convient, & ceux qui y sont conviés ne sont pas l'Epouse : mais dans ces nôces spirituelles que Dieu veut que nous considerions en ce jour, & les serviteurs qui y appellent, & les hommes appellez & qui cooperent à cette vocation, sont l'épouse même ; parcequ'ils sont appellés à être incorporez au corps de JESUS-CHRIST, & que l'épouse n'est autre chose que ce corps de JESUS-CHRIST tout entier uni à un chef par la participation de son esprit & de son corps.

IV. Il est donc clair que toute la conduite de Dieu consiste dans la préparation des nôces de l'Agneau ; puisqu'elle se ré-

duit à l'execution de la volonté que Dieu a de s'unir aux ames pour les remplir de ses dons, & pour les rendre justes & sans tache devant ses yeux. Tout ce qui arrive dans le monde ne tend qu'à cette union. Le monde ne subsiste que pour cela, & Dieu ne souffre rien qui n'y contribuë de prés ou de loin. Cette union se commence sur la terre, se perfectionne en l'autre vie, & sera pleinement accomplie dans la resurrection generale. Le temps de cette vie est destiné à y faire entrer les ames & à les y fortifier. On y peut croître par l'augmentation des vertus, & par une charité plus forte & plus enracinée dans le cœur: mais aussi on en peut déchoir, & on la peut perdre par le refroidissement & l'extinction de la charité. Cette union est donc l'unique bien des hommes, & ce doit être leur unique joye. Ainsi, comme il est honteux, quand on est dans un festin, d'y mêler de la tristesse & des larmes, il est honteux aussi à des Chrétiens participans à ces nôces, d'y verser des larmes pour les choses temporelles. C'est sur ce fondement que l'Apôtre leur prescrit une joye continuelle. *Réjoüissez-vous*, dit-il, *sans cesse en nôtre Seigneur; je le dis encore une fois, réjoüissez-vous.* *Philip. 4.*
Car ne suffit-il pas pour se réjoüir toû-

jours, d'être toûjours uni au Seigneur ? Et la possession de ce bien inestimable ne doit-elle pas nous faire mépriser toutes les pertes qui ne regardent que la vie présente ? Ce qui ne nous ravit point Dieu, ne nous ravit rien ; parceque Dieu contient tous les biens, & qu'il en combleroit tous ceux qui sont à lui dés cette vie-même, s'il ne jugeoit qu'il leur est plus utile d'en être privez pour un peu de temps, que de les posseder, en danger de s'y attacher & de les aimer.

V. DANS l'execution de ce grand dessein Dieu employe certains moyens generaux qu'il destine à tous par une providence universelle, quoiqu'ils n'ayent leur effet que dans quelques-uns C'est ce qui est marqué dans l'Evangile par le mot d'*invitation.* Car les serviteurs n'appellent aux nôces que ceux qui y êtoient invitez. *Le Roi*, dit nôtre Evangile, *envoya ses serviteurs pour appeller aux nôces ceux qui y étoient invitez.* Il y a donc v. 3. une invitation qui précede la vocation particuliere;& cette invitation suffit pour les rendre *inexcusables*, quand ils ne la suivent pas : *Ita ut sint inexcusabiles*, comme dit saint Paul. Or dés-là qu'ils sont Rom. 1. 20. inexcusables, il s'ensuit qu'ils sont coupables de ne la pas suivre, & que c'est par

leur faute qu'ils ne la suivent pas, autrement ils ne seroient pas inexcusables ni coupables.

Il y a deux choses certaines à l'égard de tous les hommes, selon l'Apôtre. L'une
Rom. 2. que *Dieu les appelle à la pénitence par*
4. 5. *bonté.* L'autre que c'est *par la dureté & l'impénitence de leur cœur* qu'ils resistent à cette bonté de Dieu, *& s'amassent un trésor de colere pour le jour de la colere.* Il y a donc une certaine vocation generale commune à tous les hommes, par laquelle étant tous appellez à la pénitence, ils sont tous appellez à s'unir à Dieu. Car la pénitence est un retour à Dieu, & ce retour a pour but de s'y unir. Mais il est vrai en même-temps, que si Dieu ne joint à cette vocation generale une vocation plus particuliere, personne ne la suit, &
Rom. tous méprisent les *richesses de la bonté de*
2. 4. *Dieu & de sa longue patience*, quoique par leur faute.

VI. Dieu ne s'est donc pas contenté d'appeller les hommes de cette maniere generale aux noces de son Fils, c'est-à-dire, à l'union qu'il vouloit avoir avec eux par le moyen du médiateur. Il y a joint une autre vocation qu'il leur a fait faire par ses serviteurs, *qu'il a envoyez*
v. 3. *pour appeller aux noces ceux qui y étoient*

invités. Ces serviteurs sont les Prophêtes & les Ministres de l'ancien Testament. Leur ministere étoit d'appeller par la loi les hommes aux noces de Jesus-Christ; puisque Jesus-Christ étoit *la fin de la loi, pour justifier tous ceux qui croiroient en lui.* C'a été la faute des Juifs de s'être arrêtés à la loi, & de n'être pas arrivez jusqu'à Jesus-Christ. Ils devoient comprendre que Dieu leur vouloit procurer d'autres biens que ceux de cette vie; & que leur demandant son amour, nulle autre chose que Dieu ne pouvoit être la recompense de cet amour. Rom. 10. 4.

VII. Il paroît néanmoins par la suite de la parabole, que les premiers Prédicateurs de ces noces spirituelles n'y ont presque fait entrer personne. Car il est dit generalement de ceux qui furent appellez aux noces, que non-seulement ils refuserent cet appel, mais qu'ils outragerent même les serviteurs de ce Roi, & se porterent à les faire mourir. Cependant, puisqu'il y avoit des serviteurs employez au ministere d'appeller les Juifs, il y a donc eu des Juifs qui ont eu part au festin des noces: car ces serviteurs y ont eu part, & ils étoient Juifs. Mais cela fait toûjours voir que les Prophêtes & les

ministres de l'ancien Testament, qui ont appartenu au festin de l'Agneau durant le temps de la loi, n'y en ont pas amené beaucoup d'autres. La plûpart des autres Juifs mépriserent cet appel, soit par une attache aux biens du monde, soit par une haine & envie criminelle contre ceux qui les y appelloient, qui les porta enfin à faire mourir Jesus-Christ qui étoit lui-même l'époux. Mais leur punition ne fut pas long temps differée, & Dieu peu de temps aprés fit de toute la nation des Juifs un exemple terrible de sa justice. La lumiere de la verité leur fut ôtée, & la grace qui leur avoit été faite fut transferée aux Gentils.

VIII. Il est marqué à l'égard de ce troisiéme appel qui appartient aux Chrétiens, que ces serviteurs qui y étoient employez par l'ordre du Roi, n'allerent plus les appeller l'un aprés l'autre. Ils allerent dans les places publiques, & pousserent indifferemment au festin des noces tous ceux qu'ils rencontrerent. La prédication de l'Evangile est generale. Elle est adressée à tous sans distinction. Il est dit que ces serviteurs y firent entrer les bons & les mauvais, parceque la societé exterieure de l'Eglise renferme dans son sein un grand nombre de méchans. Mais ce ne

ſont point les ſerviteurs qui les diſtinguent ; parceque ſouvent ce qui fait leur indignité n'eſt connu que de Dieu ſeul. Tout ce que les Prédicateurs & les Paſteurs peuvent faire, eſt d'avertir les peuples qu'il ne ſuffit pas d'entrer au feſtin des noces, & qu'il y faut entrer avec une robe nuptiale. Mais ils ne peuvent pas toujours bannir de l'Egliſe ceux qui n'ont point cette robe, ſoit parcequ'ils ne les connoiſſent pas toujours, ſoit parcequ'ils craignent d'en troubler l'ordre & la paix. Celui qui fut ſurpris par le Roi dans le feſtin ſans robe nuptiale, en avoit été averti, comme il paroit par ce reproche que lui fit le Roi : *Comment êtes vous entré ici ſans robe nuptiale ?* Car ce reproche ſuppoſe qu'il étoit informé de ce devoir. Mais ce ne furent pas les miniſtres du feſtin qui l'en chaſſerent; ce fut le Roi lui-même, n'y ayant que Dieu qui puiſſe bannir de l'Egliſe les ſcandales ſecrets, & les Paſteurs auſſi-bien que les fidéles étant obligez de tolerer beaucoup de méchans, juſqu'à ce que Dieu en faſſe lui-même le diſcernement.

IX. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que cette robe nuptiale que cet homme n'avoit point, & qui manque à tous les méchans dont il étoit la figure ? Il eſt aiſé

de le comprendre. Il n'est pas dit, qu'il n'avoit point de robe, mais qu'il n'avoit point de robe nuptiale. Cet homme ne distinguoit point le festin des noces, d'un repas commun; c'est-à-dire, qu'il n'avoit point les dispositions qui convenoient à ces noces spirituelles. Tous ceux qui étant dans l'Eglise n'y vivent que selon les inclinations du vieil homme, & ne cherchent point Dieu sincerement; tous ceux qui ne disent point avec
Ps. 78. 28. le Prophete : *Mon bien est d'être attaché à Dieu*; tous ceux dont Dieu n'est point la recompense & l'heritage, & qui ne lui peuvent dire avec verité : *Vous êtes mon*
Ps. 18. 17 *partage, Seigneur* : tous ceux qui n'ont
Mat. 5. 6. point *la faim & la soif de la justice*, n'ont point la robe nuptiale; parceque ce festin est un festin de justice, & que c'est la viande qu'il y faut chercher.

X. Il est dit que le Roi ordonna que *cet homme qui n'avoit point de robe nup-*
v. 13. *tiale, fût jetté pieds & mains liées dans les tenebres extérieures*. Ce qui marque la punition de tous les méchans dans l'autre vie. Leurs pieds sont liez, parceque leurs affections deviennent immobiles & invariables. Il y a toûjours en cette vie quelque sorte de flexibilité dans la volonté des plus méchans : mais l'autre vie étant inca-

pable de changement, la volonté des hommes y devient roide & inflexible. Ce qu'ils aiment, ils l'aimeront toûjours; & ce qu'ils n'ont point aimé, ils ne l'aimeront jamais. Ainsi les méchans seront attachez au mal par un lien indissoluble, & separez pour jamais de l'amour du bien. Ce sont-là ces liens qui leur garrotent les pieds; c'est-à-dire, leurs affections, & ils ne sont pas moins dans l'impuissance de faire de bonnes œuvres figurées par les mains; une nuit obscure qui les prive de toute lumiere, les privant aussi de toutes les œuvres de justice: ce qui est marqué par ces paroles de JESUS-CHRIST: *La nuit vient dans laquelle personne ne peut agir.* Ainsi ils n'ont pas les mains moins liées que les pieds. Enfin ils sont plongez dans les tenebres extérieures. Tous les méchans sont dans les tenebres intérieures; puisque la lumiere de Dieu ne les conduit point dans cette voye où l'on marche par les affections du cœur. Mais, selon saint Augustin, pendant qu'ils sont encore dans cette vie, ils ne sont pas totalement privés de toute lumiere spirituelle: *Nemo*, dit-il, *penitùs secluditur à luce Dei dum adhuc est in hac vita.* Il est vrai que cette lumiere ne leur est qu'extérieure, parcequ'elle ne penetre

Joan. 7. 4.

In Ps. 6.

point leur cœur; mais elle ne laisse pas de briller dans leurs esprits, & Dieu y luit toûjours un peu comme verité jusqu'à un certain degré. Les tenebres de l'ame des méchans dans l'autre vie, seront infiniment plus épaisses; ce qui fait dire à saint Augustin, qu'ils seront totale-
» ment hors de Dieu : *Ut penitùs extrà*
» *Deum sit, quisquis, dum tempus est, corrigi noluerit.* Et cet état de privation de toute lumiere est un état horrible dont la misere surpasse toutes les pensées de ceux qui sont encore en ce monde.

XI. Ces noces de l'Agneau signifiant l'union que JESUS-CHRIST contracte avec les fidéles dans son Eglise, il s'ensuit que tous ceux qui ne sont point de l'Eglise en sont exclus : & les mauvais Chrétiens representez par celui qui étoit entré sans robe nuptiale, en étant aussi bannis, il est clair qu'elles n'appartiennent qu'aux justes. La joye spirituelle figurée par les noces, ne peut être goûtée que par les ames qui sont à Dieu, & qui sont animées de son Esprit; parcequ'*elle* *Gal. 5. 22.* *est un fruit de cet Esprit. Fructus autem Spiritûs gaudium & pax. Les méchans*, dit un Prophête, *n'ont point de part à la paix.* Ils n'ont point ainsi de veritable joye, la joye & la paix étant inséparables,

Ils n'ont donc point de part au festin de Dieu, soit qu'ils y entrent, soit qu'ils n'y entrent pas; & n'y ayant point eu de part dans cette vie, ils n'y en auront point dans l'autre où ces noces se celebreront dans toute l'éternité, mais d'une maniere bien differente. Car au lieu que dans cette vie elles sont encore mêlées de tristesses, d'angoisses, de miseres, que l'on n'y partici e que par l'esprit, on en joüira pleinement en l'autre vie où toutes les larmes se ont essuyées, & d'où tous les maux seront bannis. *Dieu*, dit saint Jean dans l'Apocalypse, *essuyera toutes l s larmes des yeux de ses Saints.* *Apoc. 7. 17. 21. 4.*

XII. Les méchans n'auront point de part à ce festin, que l'on peut appeller le festin de la misericorde de Dieu où il déployera toute sa magnificence, pour combler à jamais les élus de toutes sortes de biens. Mais il y a un autre festin qui leur est destiné, que l'on peut appeller le festin de la justice de Dieu, & que saint Jean dans l'Apocalypse décrit en ces termes: *J'ay vû un Ange qui étoit dans le soleil, & crioit à haute voix* en disant à tous *les oiseaux qui voloient par le milieu de l'air: Venez & assemblez-vous, pour être au grand souper de Dieu; pour manger la chair des Rois, la chair des* *Apoc. 19. 17.*

officiers de guerre, la chair des puissans, la chair des chevaux & de ceux qui sont dessus, & la chair de tous les hommes libres & esclaves, petits & grands. Ces oiseaux du ciel sont les puissances de l'air; c'est-à-dire, les démons. Dieu leur abandonne par sa justice tous les méchans pour leur servir de nourriture, & pour les rendre aussi malheureux qu'ils le sont eux-mêmes. C'est-là leur joye & leur festin. Ainsi toute la conduite de Dieu consiste dans deux féstins; l'un de misericorde, l'autre de justice, l'un qui regarde les bons, l'autre les méchans; l'un dans lequel Dieu prend possession des ames pour les rendre heureuses, l'autre dans lequel le démon s'en rend le maître pour les rendre malheureuses. L'un & l'autre commence dés cette vie; & la difference en est souvent cachée, parceque les hommes ignorent leur bonheur & leur malheur. Mais elle se découvrira dans l'autre d'une maniere bien terrible, & cette découverte fera la souveraine felicité des uns, & la souveraine misere des autres.



SUR L'EPITRE DU XX. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Ephes.* 5. 15.

MEs Freres : Ayez soin de vous conduire avec une grande circonspection, non comme des personnes imprudentes, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parceque les jours sont mauvais. Ne soyez donc pas indiscrets ; mais sçachés discerner quelle est la volonté du Seigneur : & ne vous laissez pas aller aux excés du vin, d'où naissent les dissolutions ; mais remplissez vous du Saint-Esprit, vous entretenant de pseaumes, d'hymnes & de cantiques spirituels, chantant & psalmodiant du fond de vos cœurs *à la gloire du* Seigneur, rendant graces en tout temps & pour toutes choses à Dieu le Pere au nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, & vous soûmettant les uns aux autres dans la crainte de *Jesus*-C.

EXPLICATION.

I. LEs raisons de cette circonspection divine que saint Paul nous recommande dans nôtre conduite, ne peuvent

être plus pressantes. Quelle précaution ne garderoit-on point dans ses paroles & dans ses actions, si l'on avoit un ennemi irreconciliable qui en tînt un regisître exact pour nous perdre ? C'est-là néanmoins nôtre état & nôtre condition dans ce monde. Nous ne faisons rien qui échape au démon. Il forme des desseins de nous nuire selon toutes les ouvertures que nous lui en donnons. Il dresse le plan de ses tentations selon les relâchemens & les foiblesses que nous lui faisons paroitre. Enfin il conserve la memoire de tous nos péchez, pour s'en rendre accusateur devant Dieu. Cet état & cette condition des hommes est bien étrange : mais il est encore bien plus étrange qu'y étant comme ils y sont, ils y vivent avec tant de securité & si peu de circonspection.

II. Rien n'est plus précieux que les œuvres d'un Chrétien. Ce peuvent être des trésors éternels, si elles sont faites comme il faut : mais aussi elles peuvent être du fumier & de la boüe, sans qu'il y paroisse presque aucune difference à l'extérieur. Quelle attention ne faut-il donc point avoir pour empêcher que le démon ne nous ravisse ces richesses inestimables des œuvres vivantes, & n'y

substituë des œuvres mortes & de nul prix ? Cependant il est tres facile au diable de nous donner le change, si nous n'y prenons-garde, & d'anéantir le merite de nos œuvres, en nous portant à travailler pour nous-mêmes & pour nôtre propre satisfaction, au-lieu de travailler pour Dieu, & pour accomplir sa volonté. Il les corrompt, dit saint Gregoire, dans le commencement, dans le progrés, & dans la fin. Dans le commencement, en nous les faisant entreprendre par des vûës humaines & des intentions charnelles. Dans le progrés, en nous faisant rapporter à nous-mêmes & à nos propres interêts ce que nous avions entrepris pour Dieu. Dans la fin, en nous inspirant une mauvaise complaisance, une confiance téméraire dans nos œuvres, & en nous faisant desirer d'en recevoir pour recompense l'approbation des hommes. Et c'est ce qui nous oblige de nous purifier sans cesse, non-seulement de nos péchez visibles; mais aussi de la corruption secrete qui se mêle dans nos meilleures actions par le défaut de circonspection & d'attention.

III. C'est une étrange parole que celle du Sage : *Qu'il y a une voye qui paroît droite à l'homme, & dont la fin con-* Prov. 16. 25.

duit à la mort : & cela peut arriver en deux manieres differentes. Premierement, en ce que, selon saint Gregoire, l'on prend souvent pour vertu ce qui est péché. *Sæpè*, dit-il, *opus nostrum causa damnationis est, quod profectus putatus esse virtutis.*

Moral. 5. c. 6.

Secondement, parceque souvent les actions qui sont bonnes, ont des mauvaises suites, & produisent des tentations qui nous renversent. On croit souvent faire un pas ou bon ou indifferent, rendre une visite de nulle consequence : & cependant on s'engage par-là dans des liaisons, qui par l'enchaînement des évenemens humains, changent tout l'état de nôtre vie. Il faut donc reconnoitre que nous avons besoin non-seulement d'une trés-grande lumiere, mais d'une protection particuliere. Les tentations qui font perir la plûpart du monde, viennent de commencemens imperceptibles, ou de quelque défaut de discretion si caché, qu'il est presque impossible de l'appercevoir. Un homme fait un pas par ambition. Il se montre un peu par vanité. Ensuite le monde le prend & le pousse, & les gens de bien même contribuent à le mettre dans un état où la tête lui tourne, & où il fait des fautes irréparables.

Cependant il croit se pouvoir justifier de ne s'être point appellé de lui-même à ces grands emplois. On m'y force, dit-il, je ne les ai point recherchez. Il est vrai ; mais vous avez fait le premier pas par ambition, & vous vous êtes mis par-là en état qu'on vous fit faire tous les autres. Si vous aviez été sage & circonspect dans la premiere démarche, le monde n'auroit point pensé à vous, & vous seriez demeuré dans l'état de sureté qui vous convenoit, & où Dieu vous avoit mis.

IV. Nos paroles & nos actions ne sont pas seulement importantes pour nôtre propre salut ; elles ne le sont pas moins pour celui des autres. Elles peuvent leur faire des impressions ou bonnes ou mauvaises, ou salutaires, ou dangereuses. Enfin, elles leur peuvent donner *ou la vie ou la mort :* MORS *& vita in manu linguæ*, dit le Sage. Qui seroit *Prov.* obligé de remuer une épée nuë au milieu *18. 26.* d'une troupe de gens pressez, en devroit user avec grande circonspection, de-peur de blesser quelqu'un par imprudence. Or nos paroles sont une espece d'épée. Elles penetrent les cœurs, & y font souvent des playes dangereuses par les passions qu'elles y excitent. Les impressions qu'el-

les laissent dans l'esprit sont ensuite des sources d'actions, & servent à le déterminer & à lui faire prendre parti dans les occasions importantes. Avec quelle circonspection ne devons-nous donc point user de cette épée ; puisque nous repondrons de tous les mauvais effets que nos paroles auront produits dans l'esprit des autres par nôtre imprudence ?

V. *Rachetant le temps, parceque les jours sont mauvais.*

On ne rachete que ce qui est perdu.
v. 16. Ainsi l'avis que l'Apôtre nous donne de racheter le temps, nous oblige à faire reflexion sur tout ce que nous en avons perdu par le passé, & à gemir de cette perte. Il n'est pas mal-aisé de connoitre qu'elle s'étend fort loin. Car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vuë de Dieu, est perdu pour nous. Ce sont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que des châtimens.

Il n'est pas difficile aussi de reconnoitre la grandeur de cette perte. Il en faut juger par ce que nous pouvions acquerir en usant bien de nôtre temps. Or nous aurions pû acquerir des richesses infinies pour l'autre vie. Nous aurions pû mettre une infinité de trésors en dépôt entre les mains de Dieu qui nous les auroit rendus

au jour qu'il *rendra à chacun selon ses œu-* Rom. 2.
vres. Nous avons donc prodigué & dis- 6.
sipé tout cela. Et à quoi ? A des amusemens frivoles & à des divertissemens fades. Un homme qui perdroit tout son bien à un jeu où il ne pourroit gagner que des coquilles, passeroit pour un insensé dans l'esprit de tout le monde, & encore plus si ce bien étoit grand, comme si par exemple c'étoit une principauté ou un royaume. Mais nous commettons une folie beaucoup plus grande dans la conduite de nôtre vie ; puisque nous la consumons presque toute entiere en de vaines occupations, & que par ce mauvais usage nous nous privons des richesses infinies que nous pouvions acquerir. Il est donc aisé de se convaincre d'un aveuglement prodigieux sur le mauvais usage du temps. Mais ce qui ne paroît pas possible, c'est de reparer cette perte. Car enfin on ne rappelle plus le temps passé. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en perdre plus : mais ce qui est perdu est perdu. La bonté de Dieu est néanmoins si grande, qu'il nous ouvre un moyen de racheter ce temps, dont la perte paroît si irréparable. Le regret que nous en aurons ; la componction que nous en concevrons dans le fond du cœur ; l'application que

nous aurons à ne perdre plus de temps & à le ménager avec fidelité dans la vuë de satisfaire à Dieu pour le temps passé, pourra obtenir de sa bonté non-seulement qu'il nous remette les dettes que nous avons contractées par nôtre paresse & par nôtre négligence ; mais aussi qu'il nous rende une partie de ces biens que nous avons malheureusement dissipez.

VI. Ce que l'Apôtre, ajoûte, qu'il faut *racheter le temps, parceque les jours sont mauvais*, nous fournit encore deux autres sens de cette parole, qui paroissent même plus naturels.

Quand le temps est incertain & mauvais pendant la recolte, on a soin de ménager tous les momens du beau-temps pour serrer les grains ; autrement on se trouve surpris, & la moisson se gâte. On en doit faire de même dans la vie. Les temps en sont toûjours incertains, mêlez de beaux & de mauvais jours : mais les orages & les mauvais jours ; c'est-à-dire, les tentations, y sont plus frequens que le calme & les beaux jours. Il faut donc que chacun se presse de recueillir sa moisson dans le temps calme, afin d'avoir dequoi se soutenir dans les orages. Il semble que c'est l'avertissement que nous donne l'Apôtre par ces paroles : *Rachetant le*

le temps, parceque les jours sont mauvais. Il veut que nous nous hâtions de bien user de toutes les occasions que nous avons d'avancer dans la vertu ; de nous instruire de nos devoirs ; de nous enraciner dans la charité ; parceque les jours sont mauvais ; que les secours spirituels que Dieu nous donne nous sont souvent soustraits ; & que nous sommes souvent obligez de vivre de ce que nous avions amassé par le passé. Et cet avertissement est si important, qu'on peut dire avec verité que la plûpart du monde perit pour ne l'avoir pas observé ; c'est-à-dire, pour n'avoir pas bien usé des occasions favorables que Dieu leur avoit données pour avancer dans la vertu. Si l'on avoit eu soin de mortifier ses passions dans les occasions qui s'en sont présentées, on ne tomberoit pas comme on fait souvent en des emportemens de colere, qui renversent souvent tout l'état de la vie; on n'auroit pas contracté ces foiblesses & cette multitude de besoins qui rendent incapable d'une vie réglée. Souvent, faute d'avoir réglé son esprit, on ne sçauroit supporter aucun des emplois dans lesquels on auroit fait son salut ; & l'on n'a d'attrait que pour ceux qui sont au-dessus des mesures de ses forces.

VII. Enfin la vie est si courte & si pleine de nécessités incommodes, qu'il reste toûjours bien peu de temps à employer aux besoins de son ame. Que si l'on se laisse encore ravir ou par des embarras, ou par des amusemens volontaires, il est impossible de songer serieusement à son salut. L'unique moyen d'éviter ce terrible inconvenient est donc de faire ce que l'Apôtre nous prescrit par ces paroles : *Rachetez le temps parceque les jours sont mauvais.* Il faut racheter le temps non-seulement en renonçant aux amusemens inutiles, mais en souffrant même ces pertes temporelles pour nous procurer du repos. Acheter, c'est donner quelque chose pour en avoir une autre. Racheter le temps, c'est donc donner quelque chose pour se procurer du temps. Dieu veut que nous rachetions un bien aussi precieux que celui-là, & il est juste que nôtre salut nous coûte quelque chose. Il seroit bon, dit on, de poursuivre ce procés qui est tres-juste, d'entretenir ses amis par des visites de civilité. La plûpart du monde se laisse séduire par ces raisons plausibles, & ne pense pas qu'il est encore plus juste de procurer à son ame le temps & le repos dont elle a besoin pour se guerir, pour se fortifier, pour se

nourrir; & qu'entre deux bonnes choses, il faut choisir la plus importante & la plus nécessaire, lorsqu'on ne les peut avoir toutes deux ensemble.

VIII. Mais à quoi, dit-on, employer ce temps que nous aurons racheté, en nous séparant des affaires tumultueuses? C'est encore ici l'un des plus grands maux des hommes, & l'une des plus grandes marques de leur aveuglement. Il leur semble qu'ils n'ont rien à faire, lorsqu'ils n'ont qu'à penser à leur salut. Mais s'ils avoient tant-soit-peu de lumiere, ils verroient qu'ils ont une infinité de choses à faire dans la retraite la moins occupée. Ils ont à loüer Dieu de tout ce qui est en lui-même. Ils ont à admirer sa providence dans tous les évenemens du monde. Ils ont à le remercier de tous les biens qu'ils en ont reçus, en pratiquant ainsi ce que l'Apôtre prescrit aux Chrétiens dans cette Epître même, *de s'entretenir de Pseaumes, d'Hymnes & de Cantiques spirituels, & de rendre graces en tout temps, & pour toutes choses à Dieu le Pere, au nom de nôtre Seigneur* Jesus-Christ. Ils ont à travailler à connoître toutes les blessures qu'ils ont reçuës dans le commerce du monde. Ils ont à les guerir doucement par la sépa- v. 16. 2.

ration de tout ce qui les pourroit aigrir. Ils ont à se mortifier dans toutes leurs passions, & à se fortifier contre toutes leurs foiblesses. Ils ont à ralentir l'impression des objets de leurs passions, en appliquant leur esprit à des objets saints & innocens. Ils ont à se nourrir de la verité, & à reformer une infinité de faux principes qu'ils ont dans l'esprit. Les moindres ocupations de leur retraite sont mille fois plus importantes que les plus grandes affaires qui les occupoient dans le monde; parcequ'elles donnent le tems à leurs playes de se refermer. Un malade fait beaucoup en se reposant; parcequ'il recouvre la santé : & souvent il fait peu en s'agitant; parcequ'il augmente sa maladie. Sçavoir vivre en repos, est une des plus utiles sciences du monde; mais c'est aussi l'une des plus rares. L'esprit humain ne se plait que dans l'agitation & dans le tumulte, qui l'empêche non-seulement de racheter le tems, mais de le sentir.

IX. *Ne soyez pas indiscrets, mais*
v. 17. *sçachez discerner qu'elle est la volonté du Seigneur.*

NON-SEULEMENT on peut s'égarer dans la multitude des affaires séculieres dont on se charge contre les régles de

la prudence chrétienne ; mais on peut faire même des fautes considerables en se portant indiscretement à certaines actions de pieté. Il y en a qui s'éloignent de Dieu en pensant s'en approcher par leurs bonnes œuvres. Dieu ne veut pas toutes sortes de biens de toutes sortes de personnes. Il y a de bonnes œuvres qui ne sont pas proportionnées au fond de vertu que Dieu a mis dans certaines ames, & ausquelles elles ne se peuvent porter qu'avec témerité & présomption.

Il y a des gens qui seront toûjours hors d'eux-mêmes, s'ils s'appliquent à des emplois qui demandent beaucoup d'actions ; d'autres qui ayant les passions vives trouvent leur perte dans les emplois qui leur présentent souvent des objets qui les aigrissent; d'autres qui manquent de lumiere pour s'acquitter des ministeres qui ont besoin de beaucoup de discernement.

Il faut donc considerer dans toutes choses *quelle est la volonté de Dieu* sur nous, & à quoi il veut que nous nous emploiyons. Sans cela il est impossible que nous évitions d'être indiscrets; parcequ'il est impossible que nous ne nous portions aux choses plûtôt par nôtre propre choix que par celui de Dieu ; ce qui

fait connoître la néceſſité de cet avis de l'Apôtre, de n'être pas *indiſcrets*; *mais de ſçavoir diſcerner qu'elle eſt la volonté du Seigneur.*



SUR L'EVANGILE DU XX. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EVANGILE. *Jean* 4. 46.

EN ce temps-là : Il y avoit un officier dont le fils étoit malade à Capharnaüm, lequel ayant appris que JESUS venoit de Judée en Galilée, l'alla trouver, & le pria de vouloir venir chez lui pour guerir ſon fils qui s'en alloit mourir. JESUS lui dit : Si vous ne voyez des miracles vous ne croyez point. Cet officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils meure. JESUS lui dit : Allez, vôtre fils ſe porte bien. Il crut à la parole que JESUS lui avoit dite, & s'en alla. Et comme il arrivoit, ſes ſerviteurs vinrent au devant de lui, & lui dirent. Vôtre fils ſe porte bien. Et s'étant enquis de l'heure qu'il s'étoit trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier environ la ſeptiéme heure du

jour la fiévre le quitta. Son pere reconnut que c'étoit à cette heure-là que JESUS lui avoit dit Vôtre fils se porte bien ; & il crut, lui & toute sa famille.

EXPLICATION.

I. ON ne voit gueres d'exemples de personnes à qui la prosperité ait été une occasion de se convertir à Dieu; parceque la prosperité attache à la créature,& que l'attache à la créature fait oublier Dieu.Elle ne corrompt pas toûjours les gens de bien ; mais il est rare qu'elle change les méchans.Dieu se sert au contraire souvent de l'adversité pour changer leur cœur. Ou il les sépare des creatures qui avoient été l'objet de leur attache,ou il leur en fait connoitre l'instabilité. La privation diminuë leur passion , & les porte à chercher un autre bien.La crainte de perdre ce qu'ils possedent les obligeant de recourir à Dieu , leur fait aumoins reconnoitre sa puissance souveraine;& souvent , aprés avoir connu le pouvoir de Dieu , on vient à l'aimer.

II. ENTRE les accidens qui nous rappellent à Dieu, il n'y en a point de plus efficaces que ceux qui regardent nos principales passions;comme la vie des enfans est d'ordinaire la passion principale d'un pere tel qu'étoit cet officier. Les peres

se considerent dans leurs enfans, & regardent leur vie comme une extention de la leur:& quoiqu'ils ne leur souhaitent pas seulement la vie, mais aussi la grandeur & la felicité temporelle;néanmoins ils regardent la vie comme en étant la base & le fondement. Ainsi la vie de ce fils étoit le principal objet des passions de ce pere, & ce fut ce qui le força de recourir à J. C. Heureux ceux que Dieu force ainsi de recourir à lui, en les troublant dans leurs principales passions! Quelque cause qui nous amene à Jesus-Christ, c'est toûjours un grand bonheur d'y être amené,& c'est un grand malheur quand les maux ne produisent pas cet effet sur nous.

III. La disposition de cet homme étoit imparfaite en plusieurs manieres. Il vient avec empressement demander à J. C. la guérison du corps de son fils, & il ne demande pas celle de son ame. Il suppose qu'il est besoin que Jesus-Christ vienne en sa maison, & que sans cela il ne le sçauroit guérir; & il est bien éloigné de la foi du Centenier qui ne demanda qu'*une parole* à Jesus-Christ pour guérir son serviteur. Cependant Jesus-Christ ne laissa pas de se servir de ces dispositions imparfai-

Luc. 7.

tes pour procurer une foi parfaite, non-seulement à cet officier, mais à *toute* *Joan.*
sa maison. Il ne faut pas se rebuter des 4. 5.
imperfections qui paroissent dans ceux qui reviennent à Dieu, ni desesperer que Dieu ne les porte à une pénitence parfaite. La grace a des degrez. Les premiers paroissent foibles ; & Dieu y tient souvent les ames assez long-temps, afin qu'elles connoissent mieux leur foiblesse & leur impuissance, & que l'édifice de leur pieté étant fondé sur l'humilité & sur la connoissance de leur néant, soit plus ferme & plus solide.

IV. Le reproche que Jesus-Christ fit à cet officier en lui disant : *Si vous ne* v. 48.
voyez des signes & des prodiges, vous ne croyez pas, peut paroître étrange. Car pourquoi auroit-il cru s'il n'avoit vû aucun signe ? La necessité des miracles étoit-elle pour l'établissement de la mission de Jesus-Christ, & pour le croire tel qu'il se disoit ; c'est-à-dire, le Messie, qu'il déclare lui-même que s'il n'avoit pas fait les œuvres qu'autre que lui n'avoit jamais faites, les Juifs auroient été exemts de peché. Pourquoi donc cet officier devoit-il croire sans miracle, & quel sujet Jesus-Christ avoit-il de lui en faire des reproches ? Mais ce que dit

JESUS-CHRIST est tres juste & trés-solide par diverses raisons qui ne sont nullement contraires à la necessité des miracles. Il falloit des miracles pour prouver que JESUS-CHRIST étoit le Messie; mais il n'étoit pas necessaire qu'il reïterât les miracles pour chaque personne. Ceux qu'il avoit faits n'étoient que trop suffisans. Cet officier n'avoit qu'à s'en enquerir, & il auroit trouvé dequoi se convaincre. Mais la negligence des hommes est telle, qu'à moins que les miracles ne les viennent trouver, qu'ils ne soient faits pour eux, & qu'ils ne les puissent ignorer, ils n'en sont jamais instruits; parcequ'ils ne prennent pas la peine de s'en informer. Ils n'aiment pas à croire ni à se convaincre. Ils ne cherchent pas la verité comme un bien. Ainsi à moins que les miracles ne soient exposez à leurs sens ils trouvent des prétextes pour ne les pas croire. C'est donc un des sens de ce reproche de JESUS-CHRIST. Il ne se plaint pas que les gens ayent besoin de miracles pour croire, mais de ce qu'ils ont besoin de les voir, & que l'assurance qu'ils en peuvent avoir par le témoignage des autres ne leur suffit pas : *Si vous ne voyez des signes & des prodiges*, dit-il, *vous ne croyez pas.*

V. Un autre sens de ce reproche peut être tiré du naturel des hommes qui ne sont touchez que dans le temps précis qu'ils voyent les prodiges, mais qui perdent incontinent l'impression qu'ils en avoient par les doutes volontaires ausques la malignité secrete de leur cœur se laisse aller. Les démons étoient quelquefois forcez de reconnoître que J. C. étoit le Fils de Dieu; & cependant leur malice effaçoit ensuite tellement cette impression, qu'ils le prenoient pour un pur homme. Et c'est par l'ignorance de sa divinité qu'ils le livrerent à la mort, selon saint Paul: *Car*, dit cet Apôtre, *s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Roi de gloire.* Il en est de même des hommes à proportion. Ils sont émus des objets présens: mais quand leurs sens n'en sont plus frapez, ils favorisent tous les prétextes de doute que leur malignité leur fournit. Ainsi ils ne croyent que tant qu'ils voyent, & ils cessent de croire sitôt qu'ils ne voyent plus. Ce peut donc être encore en ce sens que J. C. reproche à cet officier d'avoir besoin, pour croire, de la vûë des miracles, & de ne se pas contenter de les avoir vûs par le passé. *Si vous ne voyez*, dit-il, *des signes & des prodiges, vous ne croyez point.*

1. Cor. 2. 8.

VI. Enfin le troisiéme sens de ce reproche est d'entendre par le mot *de foi*, non une simple persuasion froide & sans action, mais une foi agissante & qui remuë effectivement le cœur. Or c'est encore un défaut des hommes de n'être touchez & remuez que par la vûë même des prodiges, & de retomber ensuite incontinent dans leur premiere insensibilité quand ils ne les voyent plus. La vuë d'un miracle fait sur eux une impression sensible : & si cette impression continuoit, on pourroit dire qu'ils auroient une veritable foi. Mais si-tôt que ce qui les avoit touchez s'éloigne de leurs sens, quoique leur persuasion subsiste, elle devient sans action & sans mouvement. C'est l'état de la plûpart des Chrêtiens. Ils sont quelquefois touchez par certains accidens extraordinaires. Ils forment des desseins de se convertir ; mais cela s'efface bien-tôt. Lorsqu'ils cessent d'en être frapez, ils retombent incontinent dans l'assoupissement dont ces accidens les avoient tirez. Ce n'est pas là l'usage que nous devons faire des coups extraordinaires de la puissance de Dieu, qu'il expose quelquefois à nos yeux. Il ne veut pas seulement que nous en soyons touchez pendāt que nous les voïons: mais il veut que nous le soions

d'une maniere ferme & durable, & que les sentimens de foi que nous en tirons subsistent toûjours, sinon dans leur sensibilité, au moins dans leur force & leur efficace pour nous faire agir.

Dieu ne compte pour rien ces persuasions steriles, & il ne leur donne pas quelquefois le nom de foi. Qui n'agit pas, ne croit pas en un certain sens. Ainsi qui n'agit que lorsqu'il est remué par les prodiges, ne croit, comme dit J. C. que lorsqu'il les voit.

VII. Le reproche que Jesus-Christ fit à cet officier de son peu de foi, ne le décourragea point. Il continua de demander à Jesus-Christ la guerison de son fils: & il obtint par sa perseverance ce qu'il desiroit. La plûpart de nos entreprises de pieté & de nos prieres deviennent inutiles par le défaut de perseverance. Nous nous rebutons par les premieres difficultez que nous y trouvons. Nous perdôs courage. Et si nous ne cessons pas de prier de bouche, nous cessons de prier de cœur, qui est la seule priere que Dieu exauce. *Vous demandez*, dit S. Jacques *& vous ne recevez pas, parceque vous demandez mal.* Or c'est mal demander que de ne demander pas avec perseverance. La raison en est, que le défaut de perse- Jac. 4. 3.

verance est un défaut d'amour. Quand on desire quelque chose avec ardeur, on ne se rebute pas des premieres oppositions. Ainsi celui qui s'en rebute a peu d'amour : & ayant peu d'amour il obtient rarement ce qu'il demande.

VIII. Il semble que l'ardeur de cet homme ne se terminoit qu'à la vie de son fils, & qu'elle ne regardoit point encore le salut de son ame ; neanmoins comme elle se portoit vers un objet qu'il lui étoit permis de desirer, quoiqu'avec subordination à son salut, Jesus-Christ lui accorda ce qu'il demandoit. *Allez*, lui répondit-il, *vôtre fils se porte bien.* Et par cette conduite il donne une instruction importante à tous les Pasteurs, de tâcher, autant qu'ils peuvent, de rendre des assistances tempo elles à ceux qui leur sont commis ; afin de les gagner à Dieu par ce moyen. Il arrive rarement qu'un Pasteur trouve de l'ouverture dans l'esprit des peuples, s'il n'a soin de s'y procurer une entrée par la charité qu'il leur témoigne dans leurs besoins temporels. Il faut que cette affection humaine & interessée qu'il acquert par là, prépare les voyes à la charité spirituelle. *Ce n'est pas*, dit l'Apôtre, *le corps spirituel qui a été formé le premier, c'est le corps animal, &*

1. Cor. 15.46.

ensuite le spirituel. Rien ne rebute davantage dans un Pasteur ; que quand on y remarque d'abord un esprit attaché à ses interêts, peu compatissant aux besoins d'autrui, & qui cherche à s'accommoder lui-même, sans songer au prochain. Que peut-on donc esperer devant des Pasteurs qui ont continuellement des démélez avec les peuples ; qui les chicanent pour les plus petites choses ! Et quel fruit peut-on esperer de leur conduite à l'égard du spirituel ?

IX. Apre's cette réponse de Jesus-Christ, cet officier le quitta, sa foi étant déja un peu augmentée ; puisqu'il cessa de prier Jesus-Christ de venir chez lui; mais n'étant pas encore pleinement assuré de l'évenement avant qu'il eût vû son fils gueri. Il ne se contenta pas même de sçavoir qu'il étoit gueri pour discerner l'auteur de sa guerison ; il s'informa exactement des circonstances de cette guerison : & ayant appris qu'elle étoit arrivée à l'heure même que Jesus-Christ lui avoit dit : *Votre fils se porte bien*, il crut, c'est-à-dire, qu'il commença d'avoir une foi parfaite. Il ne crut pas seulement la guerison corporelle de son fils, il crut pour lui-même ce qu'il falloit croire pour recevoir la guerisō spirituelle

de son ame. Il commenca de regarder Jesus-Christ comme son Sauveur, & il fut gueri de la maladie mortelle de l'incredulité. Si nous faisions ainsi reflexion à la conduite de Dieu sur nous, & si nous étions attentifs aux differentes voix de sa providence, nous y remarquerions mille secretes protections, mille secours que nous n'avons ni attendus ni meritez: & cette consideration nous rempliroit de foi & d'amour pour Dieu. Mais nous negligeons tout cela. Nous nous contentons de joüir des biens que Dieu nous fait, sans nous mettre en peine d'en discerner l'auteur. La creature nous arrête, & nous en demeurons-là. Et c'est ce qui fait que nous ne sommes point touchez des merveilles que Dieu opere souvent pour nôtre salut.

v. 53. X. Il *crut*, dit l'Evangile, *& toute sa maison avec lui.* C'est la conduite de Dieu, quand il veut faire misericorde à plusieurs, de remplir de graces celui qui y tient lieu de chef. Ainsi il n'est pas dit de Zachée seul, qu'il avoit obtenu misericorde par la visite que Jesus-Christ lui rendit : il dit qu'elle avoit été faite à *toute sa maison.* Heureux les peuples dont les Pasteurs obtiennent misericorde pour eux-mêmes ! Car

Luc. 19. 9

cette misericorde ne demeure pas dans les Pasteurs, elle se répand sur tout le troupeau. Heureuses les societez dont Dieu touche les Superieurs ! C'est une source de graces pour tout le corps. Dieu sauve souvent par-ci-par-là quelques ames dans les compagnies les plus déréglées. Mais il ne met guéres sa grace dans les chefs que pour y produire une reformation plus étenduë: & c'est ce qui oblige les Inferieurs à demander beaucoup à Dieu le salut de leurs Supérieurs ; parcequ'il renferme le leur propre. La grace ne passe guéres des Inférieurs aux Supérieurs par voye d'instruction : mais elle passe ordinairement des Supérieurs aux Inférieurs, selon qu'il est dit : *Que les* *Psal.71.*
montagnes recevront la paix pour le peuple, *3.*
& les collines la justice.

XI. La foi de cet officier n'auroit pas été telle qu'elle devoit être, s'il l'avoit renfermée en lui, & qu'il n'eût pas travaillé à faire connoître J. C. à toute sa famille. Ce qui nous apprend que le premier devoir d'un pere & d'une mere de famille, à qui Dieu a inspiré la volonté de le servir & de se donner serieusement à lui, est de faire qu'il soit servi par tous ceux qui dépendent d'eux. Leur devotion doit commencer par ban-

nir de leur maison toutes sortes de desordres. Ils peuvent se ménager à l'égard de ceux dont ils ne sont pas chargez, & n'entreprendre pas de les corriger avant que la réputation de leur pieté soit plus établie : mais ils ne peuvent user de retardement en ce qui regarde leurs domestiques & leurs enfans. Il faut qu'ils leur fassent part de la grace qu'ils ont reçuë; parcequ'ils ne l'ont pas même pour eux seuls, mais pour toute leur maison. Leur pieté, si elle est veritable, les doit faire entrer dans l'accomplissement de leurs devoirs. Or l'un de leurs principaux devoirs est de régler leur propre maison. Il est vrai qu'il faut de la discretion partout, & que la prudence veut que l'on s'y prenne de la maniere la plus capable de produire l'effet qu'on prétend. Mais s'il est besoin d'user de patience & de temperament, il faut que ce soit une patience de raison,& non pas d'indifference & de défaut d'application.

XII. Ce qui est dit d'un pere & d'une mere de famille, se peut dire à proportion de tous ceux à qui Dieu a donné quelque autorité dans le monde. Comme ils l'ont recuë de Dieu, c'est un devoir indispensable pour eux de l'employer à faire honorer Dieu : & Dieu ne

manque guéres de benir ces efforts, s'ils ſont ſinceres & conduits par ſon eſprit. C'eſt ce qui fait que quoique l'Egliſe n'eſtime pas davantage les grands que les petits, elle ſe réjoüit neanmoins d'une maniere particuliere de la converſion des grands, parcequ'elle a d'ordinaire de grandes ſuites. Leur bonne ou leur mauvaiſe vie ne ſont jamais de peu d'importance; parcequ'étant élevez au-deſſus des autres, ou ils en perdent pluſieurs avec eux, ou ils en attirent pluſieurs avec eux à la voye du ſalut. Ainſi ils ont à attendre ou un grand ſupplice, ſi leur exemple ſert de piége à pluſieurs pour les engager dans le crime; ou une gloire éminente, s'ils ſont cauſe que pluſieurs ſe portent à la vertu par leur exemple. *Ita fit*, dit ſaint Fulgence, *ut qui ſunt in culmine conſtituti, aut plurimos ſecum perdant, aut ſecum multos in via ſalutis acquirant. Magna tales vel pœna manet, ſi multis præbeant malæ imitationis laqueum; vel gloria, ſi multis oſtendant ſanctæ converſationis exemplum.* *Fulg. Epiſt. 6.*



SUR L'EPITRE DU XXI. DIMANCHE D'APREZ LA PENTECOTE.

EPITRE *Ephes. 6. 10.*

MEs Freres : Fortifiez-vous dans le Seigneur, & en sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches & des artifices du diable. Car nous avons à combattre, non contre *des hommes de* chair & *de* sang, mais contre les principautez, contre les puissances, contre les Princes du monde ; c'est-à-dire, de ce siecle tenebreux ; contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez toutes ces armes de Dieu pour pouvoir résister au jour mauvais, & demeurer fermes, n'ayant rien omis *pour vous bien défendre.* Soyez donc fermes. Que la verité soit la ceinture de vos reins ; que la justice soit vôtre cuirasse. Que vos pieds ayent une chaussure *spirituelle* pour être *toûjours* préparez *à annoncer* l'Evangile de paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir *repousser &* éteindre tous les traits enflammez du malin *esprit.* Prenez encore le casque, *qui est*

l'esperance du salut ; & l'epée spirituelle, qui est la parole de Dieu.

EXPLICATION.

I. Le monde a trouvé un autre secret que l'Apôtre, pour se fortifier contre les ennemis invisibles dont il nous décrit dans l'Epître de ce jour la puissance & la malice. C'est ou de n'en point croire, ou de n'y point penser s'ils les croïent. Il est bien rare de trouver des gens frapés de la crainte des démons, & qui ayent quelque soin de se garantir des pieges qu'ils leur tendent. C'est la chose du monde à quoi l'on pense le moins. Toute cette republique invisible d'esprits mêlés parmi nous, qui nous voyent & que nous ne voyons point, & qui sont toûjours occupez à nous tenter en excitant ou en enflammant nos passions, ne fait pas plus d'impression sur l'esprit de la plûpart des Chrétiens, que si c'étoit un conte & une chimere. Nôtre ame plongée dans les sens n'est touchée que par les choses sensibles. Ainsi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point. Mais ces ennemis n'en sont pas moins à craindre pour n'être pas craints. Ils le sont au-contraire beaucoup plus ; parceque cette fausse securité fait leur force, & favorise leurs

desseins. C'est déja avoir fait de grands progrés que d'avoir mis les hommes dans cette disposition. Comme ce sont des esprits de tenebres, leur propre effet c'est de remplir l'ame de tenebres & de s'y cacher. Et c'est pourquoi ces armes dont l'Apôtre nous exhorte de nous revêtir: *Induite armaturam Dei*, sont des armes de lumiere, dont le premier effet est de nous découvrir nôtre danger.

II. Si nous ne voyons pas précisément quelle part les démons ont aux chutes des hommes, & à la mort spirituelle des ames, nous voyons au-moins les tristes effets de leur malice par le petit nombre de ceux en qui il paroit des signes de vie. Il n'y en a point dans tous ceux qui sont hors de l'Eglise: & nous ne les pouvons regarder que comme des cadavres privez de vie & de sentiment. Il n'y en a point en tous ceux qui dans l'Eglise sont possedez par des passions visiblement criminelles, & qui ont donné la mort à leur ame par des vices grossiers. Il n'y en a point dans tous ceux qui ayant commis de ces crimes qui bannissent du royaume de Dieu, ne s'en sont point retirez par un veritable retour à Dieu. Il n'y en a point dans tous ceux qui sont dominez par des vices spirituels d'orgueil, de haine, d'am-

bition, d'envie, d'avarice. Il n'y en a point enfin dans tous ceux qui n'aiment point Jesus-Christ; puisqu'ils sont anathematisez par saint Paul. *Anathême*, 1. Cor.
dit-il, *à quiconque n'aime point* Jesus- 16. 22.
Christ *nôtre Seigneur*. Qu'on fasse ce retranchement dans le monde, & l'on verra à quoi le reste se réduit. Hors un petit nombre d'ames qui y vivent de l'esprit de Jesus-Christ, les démons possedent tous les autres. Ils y regnent absolument, & y réünissent tous leurs efforts contre ce petit nombre d'hommes qui sont encore vivans parmi ces cadavres qui les environnent, & dont le démon se sert pour les séduire.

III. Il est vrai qu'il ne nous parle pas par lui-même; mais il nous parle par tous les hommes qu'il possede, & à qui il inspire les sentimens qu'il voudroit faire passer dans nôtre cœur. Ces gens tracent dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens; & si nous ne sommes bien sur nos gardes, il est facile de se laisser aller à suivre ces sentimens par le consentement du cœur. Il nous parle par tous les objets du monde qui ne frapent pas seulement nos sens, mais qui sont representés à nos esprits sous la fausse image de grands biens & d'objets

capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres sentimens, & par ces mouvemens qu'il excite dans nôtre ame, qui la portent à vouloir jouïr de ces biens sensibles, & à y chercher son bonheur. Ainsi nous sommes dans une épreuve continuelle de ces impressions des démons sur nous. Il faut ou perir ou y résister ; & cette résistance n'étant pas au pouvoir de nôtre volonté toute seule & sans le secours de Dieu, l'Apôtre nous apprend dans cette Epître les moyens de l'obtenir.

IV. Ces moyens de résister au démon ne se doivent pas chercher dans nos propres forces ; & c'est un des principaux de ces moyens que d'en être bien persuadé. *Fortifiez-vous*, dit l'Apôtre, *dans le Seigneur*. Ne nous fortifions
v. 10. donc pas dans nous-mêmes, & n'esperons pas en nous. Il n'y a nulle proportion entre nos forces & celles du démon, entre nôtre lumiere & la sienne : & si nous ne regardions que nous, nous aurions toutes sortes de raisons de desesperer. Ce qui doit donc nous remplir d'esperãce & de courage n'est pas nôtre puissance ; c'est celle de Dieu. Les demons sont forts & puissans en comparaison de nous. Mais que sont-ils en comparaison de

de Diéu ? Tout consiste donc à mettre Dieu de son côté, à se joindre à lui, à se procurer son secours & sa force. Par-là nous devenons infiniment superieurs à toute la puissance des démons, & nous avons droit de les méprifer. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Retranchons seulement la vaine confiance en nous-mêmes & dans les créatures : & mettons nous fortement dans l'esprit que *ce n'est point dans les hommes que nous pouvons trouver le salut.* VANA *salus hominis.* Rom. 8. Ps. 59. 17. 107. 13.

V. MAIS de peur que nous ne tombions dans un autre défaut, qui est de nous flater d'une vaine esperance que Dieu nous assistera dans le combat contre les démons lorsqu'ils nous attaqueront, sans qu'il soit besoin que nous fassions aucuns préparatifs pour cela, l'Apôtre nous fait voir que le secours de Dieu ne consiste pas seulement en des assistances passageres qu'il nous donne dans l'occasion, mais en des dispositions permanentes qui rendent l'ame effectivement plus forte & plus capable de résister au démon. C'est pourquoi il nous exhorte de nous *revêtir de toutes les armes de Dieu*; & il explique ensuite en particulier quelles sont ces armes. Or on n'attend pas à s'armer que

l'on ſoit effectivement attaqué. Les vaillans ſoldats & qui craignent d'être ſurpris, ne ſe dépouillent jamais de leurs armes, ſelon ce mot des ſoldats Romains : „ „ Que les armes ſont partie des membres „ d'un ſoldat. *Arma enim membra militis „ eſſe dicunt*, dit Ciceron. Il eſt vrai que ces armes mêmes ſont inutiles, ſi Dieu n'y joint encore ſon aſſiſtance : mais cette aſſiſtance ſuppoſe ces armes. Il faut les avoir préparées auparavant pour s'en pouvoir ſervir : & il ne s'enſuit pas de là que nous en ſoyons moins dépendans de Dieu ; car ces armes ne ſont pas de nous. Ce ſont *des armes de Dieu.* INDUITE *vos armaturam Dei.* Elles lui appartiennent, & c'eſt lui-même qui s'en ſert en nous.

V I. CES armes conſiſtent donc en des diſpoſitions permanentes que Dieu forme dans le cœur. L'Apôtre nous les repréſente ſous la figure des armes ordinaires des ſoldats. Il en compare l'une à un baudrier, l'autre à une chauſſure militaire, l'autre à une cuirace, l'autre à un caſque, l'autre à un bouclier, l'autre à une épée. La verité eſt la ceinture, l'obéïſſance la chauſſure militaire, la juſtice eſt la cuiraſſe, la foi le bouclier, le caſque c'eſt l'eſperance, l'épée c'eſt la parole de Dieu. Il faut remarquer qu'entre ces armes il y

en a qui ne sont que pour certaines parties ; mais le bouclier est generalement pour tout le corps : car on garantit avec le bouclier, & la tête, & la poitrine, & toutes les autres parties ; & c'est pourquoi il attend par ce bouclier la foi, parceque la foi est un moyen general de repousser toutes les tentations du démon. Toutes les tentations attaquent la foi ; puisqu'elles tendent à nous inspirer l'erreur : & la foi dissipe toutes les tentations, parcequ'elle dissipe toutes les erreurs ; & que nous faisant connoître les biens veritables, elle nous fait mépriser les faux biens que le démon nous présente.

VII. La fois suffiroit donc pour repousser toutes les tentations, si elle étoit vive : mais elle n'est jamais vive si l'ame n'est armée de toutes les autres vertus. Et c'est pourquoi l'Apôtre ne se contente pas de donner aux Chrétiens le bouclier de la foi, il veut qu'ils ayent encore le casque de l'esperance & la cuirasse de la justice : car c'est l'esperance qui élevant nos desirs aux biens éternels, anime la connoissance que la foi nous en donne. La charité, qui est la justice que nous devons à Dieu, & qui fait toute la justice de l'homme, anime & fortifie toutes les veritez de la foi qui nous défendent de la

blesser. La verité qui nous fait connoître le néant des plaisirs, le bien de la mortification des passions, resserre ainsi la concupiscence marquée par les reins, & le met en état de faire moins de resistance à la foi. La préparation du cœur à l'execution de toutes les volontez de Dieu annoncées par l'Evangile, fortifie la foi, pour repousser les tentations par lesquelles le démon nous en voudroit détourner. La force des Chrêtiens consiste donc dans l'union des vertus avec la foi : & leur foiblesse dans la langueur de la foi par le défaut des vertus.

VIII. Mais l'Apôtre ne se contente pas encore de ces armes défensives ; il veut que nous en ayons d'offensives pour mettre en fuite le démon : & ces armes offensives sont la parole de Dieu. C'est avec cette épée que Dieu a détruit l'empire du diable : & aprés l'avoir chassé des ames par elle, il la leur laisse pour leur servir de défense, & pour le mettre en fuite quand il les attaque. Cette parole lui est formidable, parce qu'il sçait que c'est elle qui contient sa condamnation & selon laquelle il sera jugé. Or rien ne lui fait plus de peur que de lui prononcer son arrêt : & c'est pourquoi Jesus-Christ, pour nous donner l'exemple de l'usage

que nous en devons faire dans les tentations, a voulu repousser le démon qui eut la hardiesse de le tenter par trois fois, par trois passages de l'Ecriture. C'est ce que les Chrétiens devroient pratiquer dans toutes leurs tentations. Non-seulement ils devroient avoir présentes les veritez de foi qui les découvrent : mais ils devroient être accoutumez à les regarder sous les paroles de l'Ecriture qui les contiennent. Et ces paroles ont une force particuliere pour mettre en fuite les démons, parce qu'elles sont l'instrument ordinaire de Dieu pour établir son empire dans les ames, & pour détruire celui du démon.

IX. Il est donc clair par-là, que comme la guerre que nous avons contre les démons n'a point de treve ni de relâche, nous devons être continuellement appliquez à nous fortifier par ces armes ; & que c'est une folie inconcevable d'entrer dans ce combat tout nuds & tout desarmez. Cependant non-seulement la plûpart du monde tombe dans cet excés de folie, mais l'augmente par un terrible surcroît : car ils ne travaillent qu'à ouvrir les portes de leur ame au démon, à lui faciliter l'entrée de leur cœur, à rendre ses tentations plus vives & plus ardentes,

C'est ce qu'ils font en s'appliquant aux choses qui irritent leurs passions, en rem-
Ps. 39. plissant leurs esprits *de vanitez & de folies*
51. *pleines de fausseté*, en abandonnant tous les dehors qui pourroient retarder la victoire du démon. Que peut-on esperer de cette conduite, qu'une chute malheureuse ? Et n'est-ce pas même être déja tombé, que de vivre de la sorte ; puisque c'est avoir éteint dans son cœur le desir effectif de son salut, & avoir mis son bonheur dans les biens & les plaisirs de la vie que le démon nous présente ? Que diroit on d'une troupe d'hommes qui s'en iroient tout nuds & sans armes, & la plûpart malades & languissans, sans ordre, sans discipline, à la rencontre d'ennemis bien armez ! On diroit que c'est une troupe de fous qui vont à la boucherie. C'est cependant l'image sous laquelle nous devons nous représenter la plûpart des hommes.



SUR L'EVANGILE DU XXI. DIMANCHE. D'APPE'S LA PENTECÔTE.

EVANGILE *Matth.* 18. 23.

EN ce tems-là, JESUS dit cette parabole à ses disciples : Le royaume du ciel est comparé à un Roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs ; & ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devoit dix mille talens. Mais comme il n'avoit pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme & ses enfans, & tout ce qu'il avoit, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur se jettant à ses pieds le conjuroit, en lui disant, *Seigneur*, ayez un peu de patience, & je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur étant touché de compassion le laissa aller, & lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plûtôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devoit cent deniers, il le prit à la gorge, & l'étouffoit presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jettant à ses pieds le conjuroit, en lui disant : Ayez un peu de patience, & je vous rendray tout. Mais il ne voulut point l'écou-

ter, & il le fit mettre en prison, *pour l'y tenir* jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devoit. Les autres serviteurs ses compagnons voyant cela, en furent extrêmement touchez, & vinrent avertir leur *commun* maître de tout ce qui s'étoit passé. Alors son maître l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je vous avois remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié ; ne falloit-il donc pas que vous eussiez aussi pitié de votre compagnon, comme j'avois eu pitié de vous ? Et étant ému de colere, il le livra entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devoit. C'est ainsi que vous traitera mon Pere qui est dans le ciel, si chacun de vous ne remet à son frere du fond du cœur *les fautes qu'il aura commises contre lui.*

EXPLICATION.

I. CE serviteur qui se trouva redevable de dix mile talens dans l'examen que le Roi en voulut faire, ne nous représente pas seulement les grands pécheurs, mais generalement tous les hommes ; en sorte qu'il n'y a personne qui n'ait sujet de se regarder en lui, & de se reconnoitre chargé avec lui d'une infinité de dettes. Car la fin de cette parabole, qui est de marquer aux hommes l'obligation qu'ils ont de remettre aux autres les dettes dont ils peuvent être redevables envers eux, étant generale & regardant tous les Chrétiens, la raison

pour laquelle JESUS-CHRIST les y oblige, le doit être aussi. Nous pouvons donc nous considerer tous dans la personne de ce serviteur à qui le Roi demande dix mille talens. C'est-à-dire, que nous sommes tous obligez de reconnoitre devant Dieu, que s'il nous traite selon la rigueur de sa justice, il a droit de nous imputer une infinité de fautes : & afin que ce sentiment soit sincere, chacun doit en se jour faire reflexion sur plusieurs chefs qui sont capables de le convaincre de la multitude de ses péchez, & qui lui donnent sujet de les appeller innombrables, comme les Prêtres le font tous les jours à la Messe.

Combien, par exemple, y a-t'il dans la vie de chacun de temps inutilement perdu ; c'est-à-dire, de dissipation d'un bien trés-precieux que nous avions reçu de Dieu pour operer notre salut, pour faire des œuvres éternelles, & que nous avons miserablement perdu à de vains amusemens ?

Combien nôtre esprit, qui nous a été donné de Dieu pour le contempler & pour nous conduire, s'est-il occupé de pensées frivoles qui l'ont détourné des pensées utiles & nécessaires, selon ce que dit saint Gregoire : Que l'ame s'éloigne de

„ d'autant-plus des pensées nécessaires ;
„ qu'elle s'amuse à des pensées vaines &
Ib. 2. Moral. 6. 25. inutiles. *Tantò longiùs mens à necessariis cessat ; quantò inania latiùs cogitat ?*

II. Combien fait-on d'actions par passion, & non par raison ; pour soi-même, & non pour Dieu par une recherche secrette de ses interêts, & non par le motif de la justice ?

Combien dit-on de paroles vaines, indiscretes, inutiles, malignes, dans lesquelles on a une vûë secrete de plaire aux hommes, de se faire estimer d'eux, de rabaisser quelqu'un ; ou qui n'ont point d'autre fin qu'un amusement inutile ?

En combien de manieres secretes scandalisons nous le prochain, en imprimant dans son esprit l'image de nos passions & de nos faux jugemens, en faisant devant lui des discours qui ne lui sont pas proportionnez, & qui lui font des playes dangereuses ?

Combien d'occasions de nous avancer dans la vertu, & de servir le prochain omettrons-nous tous les jours par négligence, par attache, & par l'impression de quelque passion dont nous sommes possedez ?

Combien de bienfaits de Dieu recevons-nous tous les jours sans reconnois-

sance & avec un fonds d'ingratitude, comme s'ils nous étoient dûs ?

Combien se mêle-t'il dans nos prieres de négligences, d'irreverences, de distractions qui naissent de l'évaporation de notre esprit & des diverses passions qui l'agitent ?

Combien d'abus des graces de Dieu ; de ses Sacremens, de ses veritez & des instructions qu'il nous donne en mille manieres differentes ?

Quel usage faisons-nous d'ordinaire de ses châtimens & des maux qu'il nous envoye pour nous acquitter de nos dettes ? Et combien nous arrive-t'il souvent d'en prendre sujet d'en contracter de nouvelles par l'impatience avec laquelle nous les souffrons ?

Dans le peu de bonnes œuvres que nous pratiquons, combien y en a t'il de gâtées, comme dit saint Gregoire, ou dans l'intention, ou dans les progrés, ou dans la fin ? *Gregor. Mor. l. 9. c. 19.*

Combien avons-nous sujet de craindre pour nos mauvaises actions, puisque nous en avons tant d'apprehender pour les bonnes, & qu'il arrive si souvent, comme dit saint Gregoire, que nos vertus « nous souillent par une enflûre secrete, « & nous rabaissent ainsi devant Dieu en «

„ nous remplissant de présomption ? *Nonnunquam virtutes aliquantulâ elatione nos polluunt, & tantò dejectiores apud Deum faciunt, quantò apud nomeptipsos tumidiores reddunt ?*

III. Une ame qui se sent comme accablée sous le poids de la multitude de ses dettes & de ses péchez, ne trouve point d'autre ressource que d'avoir re-
v. 29. cours à la patience de Dieu : *Patientiam habe.* Elle ne prétend nullement entrer en compte avec lui, ni diminuer le nombre de ses dettes. Elle se donne bien degarde de prétendre en faire des compensations avec ses prétenduës bonnes œuvres ; & tant qu'elle demeure dans ce sentiment, elle obtient tout ce qu'elle veut de Dieu. L'aveu sincere de nos fautes & la reconnoissance de notre pauvreté nous faisant recourir à la seule misericorde de Dieu, & nous ôtant la confiance en nous-mêmes & dans nos bonnes œuvres, nous rend plus capables de fléchir Dieu que beaucoup de bonnes œuvres qui ne seroient pas jointes à cette disposition. C'est la consolation que saint Gregoire donne aux pécheurs, qui ne reconnoissant en eux aucune vertu, se trouvent par-là dépourvûs de tout ce qui „ seroit capable de payer leurs dettes. C'est

dit-il, une grande consolation pour ceux « qui étant troublez par la vûë de leurs defauts, se trouvent destituez de toutes sortes de vertus, de recourir à la seule misericorde de Dieu, & de se revêtir du sentiment de leur pauvreté. Car quoi qu'ils « ne se voyent plus revêtus des vertus « qu'ils croyent avoir ; néanmoins comme « la tentation leur fait connoître en même temps leur infirmité & leur foiblesse, « elle leur redonne le vêtement de l'humilité, qui vaut beaucoup mieux que ceux « dont elle les dépouille : *Infirmitatem tamen propriam agnoscens, ipsâ meliùs humilitate vestitur.*

IV. Mais comment accorder ce sentiment de recourir à la seule misericorde de Dieu avec ce que ce serviteur ajoûte, que pourvû que ce Roi eût patience, il lui rendroit tout ? Comment un pauvre dénué de tout peut-il payer des dettes immenses ? Cela n'est nullement contraire. Il faut qu'un pécheur ait recours à la seule misericorde de Dieu, en ne lui alleguant point ses œuvres précedentes ; parce qu'il les doit regarder ou comme étant toutes mauvaises, ou comme ayant été anéanties par ses péchez. Il doit donc reconnoitre qu'il ne merite par aucun endroit les graces de Dieu, & qu'il

ne les peut attendre que de sa pure misericorde. Mais en même temps il doit avoir un desir sincere de satisfaire à la justice de Dieu par des œuvres de pénitence qu'il doit être résolu de faire toute sa vie. Ce desir & cette volonté n'ont rien de présomptueux ; parcequ'il ne met pas le prix de ses œuvres dans leur propre valeur, mais dans l'union avec les merites de JESUS-CHRIST. Il desire donc satisfaire à Dieu, non en prétendant lui offrir un prix suffisant par soi-même pour ses péchez, en le separant des merites de JESUS-CHRIST, mais en observant la loi qu'il sçait que Dieu a établie : Que tout péché doit être puni ou par la justice de Dieu, ou par l'homme pénitent. La pénitence de l'homme ne suffit pas seule pour racheter les péchez, il faut le merite de JESUS-CHRIST. Mais JESUS-CHRIST n'a résolu d'appliquer le prix de son sang qu'à ceux qui seroient dans la disposition de faire une serieuse pénitence : *Je vous declare*, dit-il, « *que si vous ne faites pénitence, vous perirez tous*. C'est un moyen établi de Dieu pour participer au sang de JESUS-CHRIST, & pour obtenir de lui la remission de ses péchez. Il n'y a donc point de présomption à l'embrasser : mais

Luc. 13. 3. 5.

il y en a beaucoup à s'en vouloir dispenser.

V. En pratiquant cette pénitence que Dieu nous a ordonnée pour payer nos dettes, on ne met pas moins son appui unique en la misericorde de Dieu. Car on n'espere même la grace de pratiquer les œuvres de pénitence que de la misericorde de Dieu. Dieu ne nous dispense pas du payement de nos dettes : mais il nous donne dequoi les payer. Ainsi la volonté de ne point payer est essentiellement contraire à la remission des péchez. Ce qui trompe donc les heretiques sur ce point, c'est qu'ils ne distinguent pas nos œuvres du prix de nos œuvres. Ils s'imaginent que Dieu ne demande point des fruits de pénitence ; parce qu'il n'y a que les merites de Jesus-Christ qui soient proportionnez à la grandeur de nos péchez, & ils ne veulent pas considerer que quoiqu'en effet la remission des péchez ne s'obtienne que par le sang de Jesus-Christ, & par la seule grace de Dieu, néanmoins ces merites & cette grace s'appliquent aux hommes par certains moyens, qui ont cette grace pour principe, & qui tirent leur prix & leur valeur des merites de Jesus-Christ.

VI. Mais n'est-il pas veritable, di-

ra-t'on, que la remiſſion des péchez s'obtient par le ſacrement de Pénitence, & qu'il n'eſt pas néceſſaire que la ſatisfaction ait precedé ; en-ſorte que ſi un homme mouroit ſans avoir ſatisfait à Dieu, pourvû qu'il eût reçu l'abſolution, il ne laiſſeroit pas d'être ſauvé ? Il n'eſt donc point néceſſaire, dira-t'on, de rendre à Dieu ce qu'on lui doit ; puiſqu'on peut être ſauvé ſans le lui avoir rendu. Il eſt vrai qu'on peut être ſauvé ſans l'accompliſſement actuel de la pénitence : mais on ne le peut être ſans la volonté effective de l'accomplir. Car cette volonté eſt renfermée dans la contrition même, ſans laquelle on ne peut recevoir l'abſolution avec fruit. C'eſt pourquoi les anciens Theologiens définiſſent la contrition, *une déteſtation du péché jointe à un deſir ſincere de ſatisfaire à Dieu.* On ne ſçauroit haïr l'injuſtice du péché, ſans approuver la juſtice de Dieu qui veut qu'il ſoit puni ou en ce monde ou en l'autre. La converſion ſolide enfermant donc la ſoumiſſion ſincere de la volonté à cette loi, cette volonté ne manque point de produire ſon effet, & de porter de dignes fruits de pénitence, à moins qu'elle n'en ſoit empêchée ou par une impuiſſance réelle ou par la mort. Ainſi ceux qui ſe-

flatent de la remiſſion de leurs péchez ſans avoir pratiqué aucune pénitence, ſont juſtement ſuſpecte, de ne l'avoir point obtenuë; parce qu'on a lieu de croire qu'ils n'ont point eu la contrition veritable, qui ne manque point de produire les œuvres de pénitence. La cauſe de leur perte n'eſt donc pas préciſément de n'avoir point fait pénitence, mais de ne l'avoir point voulu faire, & de n'avoir point dit ſincerement à Dieu: *Ayez un peu de patience, & je vous rendrai tout.*

VII. L'avantage d'un vrai pénitent eſt que pourvû que cette volonté ſoit ſincere, il a moyen de ſatisfaire à Dieu par toutes ſes actions. Car il n'y en a point à laquelle l'eſprit de pénitence ne ſe puiſſe joindre. Or Dieu ſe paye de tout ce qui ſe fait par cet eſprit. On ne lui ſatisfait pas ſeulement par les humiliations & les mortifications volontaires, mais auſſi par toutes celles qui arrivent de quelque maniere que ce ſoit, pourvû qu'on s'y ſoumette humblement, & qu'on les offre à Dieu pour la ſatisfaction de ſes péchez. On lui ſatisfait par toutes les œuvres de charité corporelles & ſpirituelles, ſelon que ſaint Jacques nous en aſſure, en nous diſant que la charité couvre la mul-

Gregor. Naziā. or. 16. „ titude des péchez. „ Toutes les vertus „ dit saint Gregoire de Nazianze, sont des „ voyes du salut ; & chacune nous conduit „ à quelqu'une des demeures éternelles & „ bienheureuses. Or elles ne nous y sçauroient conduire qu'en satisfaisant à Dieu, & nous acquittant des dettes de nos péchez. On peut même lui satisfaire par les honneurs & par les prosperitez du monde, lorsqu'on en a un éloignement intérieur, & que l'on dit à Dieu avec Job : *Job. 3. 20.* *Pourquoi est-ce que l'éclat a été donné à un miserable, & les biens de la vie à ceux qui sont dans l'amertume ?* Enfin Dieu accepte de nous & les biens & les maux, pourvû que nous les recevions comme de sa main, comme des effets de sa volonté, & que nous disions avec David : *Psal. 115. 3.* *Que rendray-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi ? Je prendrai le calice salutaire, & j'invoquerai le nom du Seigneur.* Toutes les choses du monde ausquelles Dieu nous donne quelque part, sont notre partage & sont le calice du Seigneur. Il n'y a qu'à en user avec actions-de-graces, & en la maniere que Dieu nous l'ordonne, & ce bon usage est la reconnoissance que nous en devons à Dieu.

VIII. Il est vrai que ces payemens

sont souvent interrompus par les nouvelles dettes que l'on contracte, & par les imperfections qui se mêlent dans la pénitence : mais pourvû qu'on se serve de ses fautes pour s'humilier & pour reconnoître devant Dieu son néant & sa misere, ces fautes mêmes contribuent au payement de nos dettes. Dieu ne regarde que le fond des cœurs. Pourvû qu'il les voye humiliez devant ses yeux, il nous pardonne tous nos péchez. Il ne faut pas supposer que cette remission suive la proportion des fautes. Elle suit uniquement la proportion de la charité & de l'humiliation du cœur. Une personne qui aime peu & qui a l'ame peu humiliée, obtient peu de Dieu, quoique ses fautes soient fort legeres. Et une personne qui aime beaucoup, & qui est rabaissée profondément devant ses yeux, obtient tout, quelque grand que soit le nombre de ses péchez. Les richesses de la misericorde de Dieu sont si grandes & si infinies ; qu'il pardonne avec la même facilité les plus grandes fautes que les moindres : & c'est lui faire injure que de douter qu'on lui puisse satisfaire.

IX. Il faut considerer que ce n'est pas de nôtre fonds que nous payons Dieu. C'est du fonds & des trésors de Jesus-

Christ. Or si nous avons droit de faire peu d'état de ce qui nous appartient, nous ne pouvons pas faire le même jugement de ce qui est à Jesus-Christ, ni du prix de sa mort, dont il veut bien „ nous faire part. „ Si vous êtes vils à vos „ yeux, dit S. Augustin, par vôtre fragi- „ lité terrestre, jugez de vous-même par „ le prix que Jesus-Christ a donné „ pour vous. *Si vobis ex externa fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos estimate.* Ce prix satisfait entierement à la justice de Dieu, & lui rend pleinement ce que les plus grands péchez du monde lui ont ôté. Il ne s'agit que d'en obtenir l'application par nos bonnes œuvres, & Dieu nous l'accorde à proportion de la sincerité de nôtre cœur. Ce que nous avons donc à craindre n'est pas de ne pouvoir point payer, mais c'est de le vouloir pas, & de negliger les occasions que Dieu nous en donne, comme il paroît par l'exemple de ce serviteur à qui ce Roi remit dix mille talens, & qui se rendit indigne de cette grace par sa dureté envers un de ses conserviteurs, comme il est marqué dans la suite de la parabole.

X. L'inhumanité de ce serviteur, qui aprés avoir obtenu de son maître la remise de dix mille talens, exige

avec tant de cruauté une petite ſomme dont un autre de ſes compagnons lui étoit redevable, frape d'abord l'eſprit, & y cauſe de l'indignation : & l'on ſent bien que l'eſprit de gratitude dans lequel il devoit être envers Dieu, eſt incompatible avec cette dureté. Mais pour penetrer mieux l'injuſtice du procedé des hommes dans le traitement qu'ils font aux autres ; lorſqu'ils refuſent de leur pardonner les fautes commiſes contr'eux, aprés avoir obtenu le pardon de celles qu'ils ont commiſes contre Dieu (ce qui eſt proprement la fin de la parabole) il eſt bon de conſiderer deux veritez qui nous font connoître clairement cette injuſtice.

La premiere eſt que Dieu n'accorde le pardon des fautes que l'on commet contre lui qu'avec cette condition expreſſe, que nous pardonnerons aux autres. On ne peut même le lui pardonner qu'à condition, comme le témoignent ces paroles de la divine priere que notre Seigneur nous a preſcrite : *Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons à nos debiteurs.* Matt.6. 12. Et cette condition exprimée ou non exprimée, eſt contenuë dans toutes nos prieres. Quiconque donc ne l'obſerve pas, viole la condition ſous laquelle il a obte-

nu le pardon de ſes péchez. Il rompt le pacte qu il avoit fait avec Dieu, & entre dans une diſpoſition criminelle qui merite que Dieu le puniſſe comme s'il ne lui avoit point pardonné.

X I. La ſeconde raiſon eſt que la miſericorde que Dieu exerce envers nous en nous pardonnant nos péchez, produit naturellement en nous un devoir indiſpenſable de gratitude & de reconnoiſſance, qui nous oblige à témoigner à Dieu en toutes ſortes d'occaſions, que nous ſommes veritablement touchez de la grace qu'il nous a faite. Or Dieu n'ayant point beſoin de nos biens, & voulant néanmoins nous donner moyen de nous acquitter de la reconnoiſſance que nous lui devons, a ſubſiſtué le prochain en ſa place, afin de recevoir de nous ces marques de reconnoiſſance que nous devons à Dieu. Il eſt donc clair que nous n'y ſçaurions manquer ſans une ingratitude criminelle. Ainſi la charité envers le prochain eſt un devoir qui n'eſt pas entierement gratuit. C'eſt une eſpece de juſtice, puiſque le prochain a ſur nous les droits que Dieu y avoit. Il eſt vrai qu'il ne peut pas nous y contraindre devant les hommes; mais il nous accuſera devant Dieu ſi nous y manquons, & il obtiendra

justice. Et non seulement lui, mais tous les Anges témoins de notre inhumanité, en demanderont à Dieu la vengeance, comme l'on voit dans la parabole, que les autres serviteurs se plaignirent au Roi de la cruauté que celui à qui il avoit remis dix mille talens avoit exercée contre un d'entr'eux.

XII. Nous sommes donc plus interessez que nous ne croyons dans le ressentiment que nous avons des fautes que l'on commet contre nous: & nous ne pensons pas assez que nous renouvellons par-là toutes celles dont le pardon nous avoit été accordé, & qu'à même-temps que nous faisons des plaintes aigres de ce que les autres peuvent avoir fait contre nous, nous excitons les Anges à se plaindre de notre injustice. Notre mal, comme celui de ce serviteur, vient de l'oubli de la grace que nous avons reçuë de Dieu, & de ce que nous ne pensons pas assez à la disproportion infinie qu'il y a entre nos fautes envers Dieu, & celles des hommes envers nous. Nous ne pensons pas assez que tout ce qu'on peut faire contre nous est trés-peu de chose, parce que nous sommes nous-mêmes fort peu de chose, & que nous meritons toûjours tous les mauvais traitemens que les créatures nous

peuvent faire. Elles ne pechent que par le droit qu'elles usurpent, & non par ce qu'elles nous font souffrir. Mais ce que nous faisons contre Dieu, est infiniment injuste en toutes manieres, & tirant sa grandeur de celle de Dieu, contient une injustice infinie.



SUR L'EPÎTRE DU XXII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECÔTE.

EPÎTRE *Philip.* 1. 6.

MES Freres : J'ay une ferme confiance que celui qui aura commencé en vous le saint ouvrage *de vôtre salut*, l'achevera & le perfectionnera *de plus-en-plus* jusqu'au jour de JESUS-CHRIST. Et il est juste que j'aye ce sentiment de vous tous ; parceque je vous ai dans le cœur, comme ayant tous part à ma joye par celle que vous avez prise à mes liens, à ma défense, & à l'affermissement de l'Evangile : car Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de JESUS-CHRIST. Et je lui demande que

que vôtre charité croisse de plus en plus en lumiere & en toute intelligence ; afin que vous sçachiez discerner ce qui est meilleur *&* plus utile ; que vous soyez purs *&* sinceres ; que vous marchiez jusqu'au jour de Jesus-Christ, sans que vôtre course soit interrompuë par aucune chute ; & que pour la gloire & la loüange de Dieu vous soyez remplis des fruits de justice, *qui nous sont donnez* par Jesus-Christ.

Explication.

I. On doit remarquer dans ces paroles, que S. Paul ne fonde pas la confiance dont il parle sur la bonne volonté des Philippiens, & la fidelité avec laquelle ils cooperoient aux graces de Dieu, mais qu'il l'établit uniquement sur ce qu'il avoit lieu de croire que Dieu acheveroit en eux l'ouvrage de leur salut. *J'ai*, dit-il, *une ferme confiance que celui qui a commencé en vous le saint ouvrage de vostre salut, l'achevera & le perfectionnera* de plus en plus, *jusqu'au jour de* Jesus-Christ. Philip. 1. 12. 13

Il est donc clair que la dépendance que cette grace a de la pure volonté de Dieu, n'exclut point la confiance du salut. Elle n'en exclut que la certitude : & c'est pourquoi le même saint Paul, qui témoigne ici sa confiance aux Philippiens

touchant leur salut, ne laisse pas de les exhorter à *l'operer avec crainte & tremblement ; parceque c'est Dieu qui opere en nous la volonté & l'accomplissement des bonnes œuvres.* Il est certain que les Philippiens devoient avoir pour leur salut la même confiance que saint Paul avoit : & il est certain que saint Paul avoit cette même crainte & ce même tremblement pour les Philippiens, auquel il tâche de les porter. Ainsi la confiance & la crainte ne sont point des mouvemens contraires. Ce sont des effets de la même verité considerée par diverses faces, & qui renfermant également des sujets de confiance & de crainte, excite tantôt l'une, & tantôt l'autre, sélon que l'esprit s'y applique diversement; & tempere l'une par l'autre ; afin de tenir ces deux mouvemens dans un juste équilibre, & empêcher que la confiance ne dégenere en présomption, & la crainte en desespoir.

I I. Le fondement de cette confiance de saint Paul à l'égard des Philippiens, se tire uniquement de ce que Dieu avoit commencé à faire pour eux, *qui cœpit, perficiet.* Les marques de la bonne volonté de Dieu sur les ames, & les séparations qu'il a faites d'elles du nombre de celles qui demeurent dans l'iniquité, don-

nent lieu de croire que celles à qui il fait ces graces, sont dans son élection éternelle. Il sépare premierement les fidéles des infidéles par le don de la foi. Il sépare ensuite ceux qui ont une foi vive de ceux qui ont une foi morte, par le don de la pieté. Il sépare la charité superficielle de la charité enracinée, en affermissant la charité par diverses épreuves. Plus il y a de ces séparations, plus il y a de sujet de confiance : moins il y en a, & moins cette confiance est solide. Cependant il faut toujours y exhorter les Chrétiens, parce que cette confiance même est un devoir & une reconnoissance à laquelle nous sommes obligez envers Dieu, & qu'elle sert à nous affermir dans les tentations du monde, comme une ancre à affermir un vaisseau dans les tempêtes. Et c'est pourquoi les Chrétiens ne sçauroient trop s'exciter à la confiance, pourveu qu'ils la retiennent dans les bornes que saint Paul leur prescrit dans cette Epître. Il n'est pas permis à un Chrétien de n'avoir point de confiance en Dieu, puisque l'édifice de son salut est commencé. Il n'est pas permis d'être sans crainte, puisqu'il n'est pas achevé.

III. Le jour de Jesus-Christ, jusqu'auquel nôtre confiance doit s'éten-

dre, eſt le jour de l'éternité qui commence à nôtre mort. Les jours de cette vie ſont les jours de l'homme, non que Dieu n'y faſſe tout ce qu'il veut; mais parce que l'homme n'y ſent point la dépendance qu'il a de Dieu. Il ne voit point la cauſe des évenemens. Il ſent ſa volonté. Il peut croire que c'eſt Dieu qui la remuë, mais il ne le diſcerne pas: car cette connoiſſance eſt toûjours ſombre & obſcure. Il n'en eſt pas de même quand il eſt ſorti du monde. Le ſentiment qu'il a alors de la dépendance où il eſt de Dieu devient ſi vif, qu'il n'en ſçauroit plus douter. C'eſt l'unique objet de ſon eſprit. Dieu fait par conſequent ſon bonheur ou ſon malheur, parce qu'il connoît l'impuiſſance où il eſt de ſe ſouſtraire jamais à ſon pouvoir ſouverain. Les jours de l'homme ſont paſſagers & pleins d'illuſion; mais le jour de Dieu eſt éternel, & il y dominera éternellement. Ainſi la
Jerem. pieté des Chrétiens conſiſte à *ne deſirer*
17. 16. *point le jour de l'homme.* DIEM *hominis non deſideravi, tu ſcis*; & à prévenir en quelque ſorte le jour de Dieu, en reconnoiſſant par la foi dés cette vie, la ſouveraineté de ſa puiſſance ſur nous, comme nous la reconnoîtrons dans l'éternité.

IV. *Et il eſt juſte que j'aye ce ſenti-*

ment de vous tous, parce que je vous ai dans le cœur. v. 7.

Que veut dire saint Paul par ces paroles : *Il est juste que j'aye ce sentiment de vous, parce que je vous ai dans le cœur ?* Faut-il juger des hommes selon ses affections, & croire les gens élus, parcequ'on les aime ? Oüi, il en faut juger ainsi, & ces jugemens sont justes. Car toutes les fois qu'il y a à esperer & à craindre, la charité nous doit appliquer à l'esperance & à la confiance, & nous porter à juger favorablement du prochain. Comme elle nous fait souhaiter son bien, elles nous fait ramasser toutes les raisons qu'il y a de le croire : au lieu que le défaut de charité étouffe toutes ces raisons, en nous appliquant aux sujets de défiance. Ces sortes de jugemens favorables étant donc des effets de la charité, elle s'y porte d'autant plus, qu'ils contribuent à la nourrir & à l'entretenir. Si nous regardions tous les Chrétiens comme des élus de Dieu, nous les regarderions avec respect. Nous serions bien moins choquez de leurs défauts, parce que nous croirions que ces petites taches seront bien-tôt consumées par la charité parfaite dont Dieu les remplira. Nous les considererions par l'état où ils seront,

plûtôt que par celui où ils sont : & ainsi nous nous mettrions peu en peine de ce qu'ils jugent de nous,& comment ils sont disposez envers nous pour un moment, dans la confiance qu'ils en jugeront bien, & qu'ils nous aimeront dans toute l'éternité. Tout l'éloignement que nous avons des hommes vient ou de ce que nous leur attribuons témerairement des défauts qu'ils n'ont pas,ou de ce que nous regardons leurs défauts comme devant toûjours durer. La vraye charité bannit l'un & l'autre;en nous faisant regarder les Chrétiens comme des élus, elle nous fait regarder tous leurs défauts comme passagers, & nous fait prévenir par l'esperance le temps où ils en seront pleinement exemts.

V. *Et ce que je lui demande est que vôtre charité croisse de plus en plus en lumiere & en toute intelligence; afin que vous sçachiez discerner ce qui est le meilleur & le plus utile.* v. 9. 10.

SAINT PAUL ne desire pas simplement que les Philippiens croissent en lumiere & en intelligence. Car il y a des lumieres steriles & une intelligence qui enfle. Il demande que leur charité croisse en intelligence. Il ne veut pas qu'ils ayent une charité sans lumiere; parce qu'elle peut dégenerer en indiscretion; ni une

lumiere ſans charité, parce que c'eſt une ſource d'orgueil : mais il veut une charité éclairée & conduite par la lumiere de la verité, & encore l'uſage qu'il veut qu'ils tirent de cette lumiere n'eſt pas de connoître des veritez abſtraites, mais *de diſcerner ce qui eſt meilleur* dans la conduite de la vie. On peut connoître une infinité de veritez, & ne pas connoitre neanmoins ce qui eſt de meilleur pour nous. Et ce n'eſt pas là la lumiere qu'il faut deſirer. Celle que nous devons demander, eſt celle qui nous découvre où nous devons mettre nos pas, & quelle route nous devons tenir.

VI. Le principal uſage de cette intelligence, eſt de nous faire *diſcerner ce qui eſt le meilleur*, non-ſeulement en general, mais auſſi en particulier. On connoît en general certaines veritez, comme que ce qui eſt éternel vaut mieux que ce qui eſt temporel ; qu'il ne ſert de rien à l'homme d'acquerir tous les biens du monde s'il perd ſon ame : mais on n'en tire point de conſequence. Ce n'eſt pas là la lumiere que ſaint Paul deſire aux Philippiens. Il demande pour eux une intelligence qui leur faſſe préferer en particulier ce qui eſt plus excellent à ce qui l'eſt moins. S'il s'agit, par exemple, d'un

plaisir dont on peut joüir & dont on ne se peut priver, l'effet de cette lumiere sera d'en choisir la privation ; parce que cette privation est un bien éternel, & une action de justice envers Dieu, de charité envers nous-mêmes, de sagesse & de prudence dans le choix des choses; qu'elle est un remede convenable à nôtre maladie : au lieu que la joüissance de ce plaisir ne peut être que passagere ; qu'elle est capable d'augmenter nôtre mal, & qu'elle renferme toûjours quelque imprudence & quelque défaut d'intelligence.

Tirer cette consequence par le cœur, & faire ce choix dans ses actions, c'est avoir la lumiere que saint Paul exprime par ces paroles : *Discernez ce qui est meilleur & plus utile.*

VII. *Que vous soyez purs & sinceres.* v. 10.

COMMENT est-il possible que la pureté & la sincerité que saint Paul entend par ces paroles, se trouve dans ce monde ; puisqu'il se fait presque toûjours un mélange de vûës d'amour propre avec la plûpart de nos meilleurs mouvemens, qui en ternit & en obscurcit la pureté ? Mais c'est qu'il ne faut entendre par cette pureté que celle qui convient à cette vie. Or un homme est pur en cette maniere,

quand ne commettant que des fautes venielles, il s'en purifie toûjours, & il s'en sert pour détruire en soi l'orgueil qui y reste. Il y a certaines matieres qui salissant les habits en apparence, servent neanmoins à les nettoyer. C'est l'usage que les justes font de leurs pechez, & de ce mélange impur de vûës humaines qu'ils remarquent souvent dans leurs meilleures actions, ils s'en servent pour purifier leur ame de l'orgueil qui est leur principale souillure. Ils seroient en quelque sorte moins purs, s'ils découvroient en eux plus de pureté. Etrange condition de l'homme! La vûë de ses vertus le soüille, la vûë de ses pechez le purifie.

VIII. Ce que l'Apôtre ajoûte ensuite, qu'il prie que les Philippiens marchent *jusqu'au jour de* JESUS-CHRIST, *v.* 10. *sans que leur course soit interrompuë par aucune chute*, ne se doit pas entendre de ces chutes ordinaires dont il est dit, que *le juste tombe sept fois le jour*, mais des *Provi.* chutes qui ne se doivent point rencon- 24. 16. trer dans la vie des vrais Chrêtiens, qui sont celles des pechez mortels.

La premiere & la moindre liberté, " dit saint Augustin, qui se puisse rencon- " trer parmi les Chrétiens, est l'exemption " des crimes: *Prima libertas est carere cri-*

minibus. C'eſt-à-dire, que c'eſt le moindre degré de la vertu chrétienne, & que ceux en qui cette condition ne ſe rencontre pas, ne ſont pas Chrétiens. Tous ceux dont la courſe eſt interrompuë par des chutes mortelles, & qui commettent de temps en temps des pechez mortels, ne doivent compter leur converſion que du temps préciſément qu'ils auront ceſſé d'en commettre, & que non-ſeulement ils auront reſolu de s'en abſtenir, mais qu'ils s'en feront abſtenus effectivement. Tout le reſte leur doit être ſuſpect de fauſſe converſion ; & non-ſeulement ils doivent ſe regarder comme étant retombez dans la mort, mais ils ont beaucoup de lieu de croire qu'ils n'en étoient point ſortis. Que les pecheurs ne s'étonnent donc pas qu'un Confeſſeur exige d'eux cette épreuve pour quelque temps, puiſqu'ils ne peuvent eux-mêmes diſcerner que par-là s'ils ſont veritablement convertis. C'eſt cette régle apoſtolique par laquelle ils ſe doivent juger eux-mêmes: & s'ils le font, ils ne trouveront pas mauvais que les Prêtres du Seigneur la ſuivent dans le jugement qu'ils portent d'eux.

IX. Les fruits de juſtice que l'A-
v. 11. pôtre ſouhaite enſuite aux Philippiens,

ont deux qualitez, d'être des effets de la grace de Jesus-Christ, & de contribuer à la gloire de Dieu : *Soyez*, dit-il, *remplis de fruits de justice, qui nous sont donnez par* Jesus-Christ, *pour la gloire & la loüange de Dieu.*

Que s'ensuit-il de-là ? Il s'ensuit que Dieu n'est glorifié en nous que par les dons de son Fils ; que toutes les qualitez humaines, toutes les actions qui ont la nature pour principe, ne le glorifient point ; & que tout ce qui ne le glorifie point, n'est point un effet de la grace de Jesus-Christ. Ainsi comme ces jugemens de l'Apôtre doivent être la regle des nôtres, nous devons reformer toutes nos pensées sur celles-là, & n'estimer ni les autres, ni nous-mêmes, que selon ces vûës qu'il nous donne. Ce qui nous oblige par consequent à mépriser toutes les qualitez purement humaines, soit du corps, soit de l'esprit, qui sont si souvent l'objet de l'estime, des souhaits & des loüanges du commun du monde ; parce que ce ne sont pas là ces fruits de justice, par lesquels seuls Dieu peut être glorifié. Dieu ne recompense que ce qui le glorifie, & le jugement qu'il porte des actions des hommes doit être la régle du nôtre. Ce que Dieu ne recompense point

ne merite rien ; & l'estime de ce qui ne merite rien, selon la verité, ne peut être fondée que sur des jugemens faux, & sur la corruption du cœur.



SUR L'EVANGILE DU XXII. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECÔTE.

EVANGILE. *Matth.* 12. 15.

En ce temps-là : Les Pharisiens firent dessein entr'eux de surprendre JESUS dans ses paroles. Ils lui envoyerent donc leurs disciples avec les Herodiens qui lui vinrent dire : Maître, nous sçavons que vous êtes sincere & veritable, & que vous enseignez la voye de Dieu dans la verité, sans avoir égard à qui que ce soit ; parce que vous ne considerez point la qualité des personnes. Dites-nous donc vôtre avis sur ceci : Nous est-il libre de payer le tribut à Cesar, ou de ne le payer pas ? Mais JESUS connoissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la piece d'argent qu'on donne pour le tribut. Et lui ayant presenté un denier,

Jesus leur dit : De qui est cette image, & cette inscription ? De Cesar, lui dirent-ils. Jesus leur répondit : Rendez donc à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu.

EXPLICATION.

I. Il n'est pas extraordinaire que les hommes dressent des pieges aux gens de bien, pour leur attirer la haine du monde : mais il est encore bien plus ordinaire que, sans qu'ils y pensent, le diable se serve de leurs discours pour prendre les hommes par leurs paroles. Tantôt il les engage à approuver le mal par une fausse complaisance ; & tantôt en leur inspirant un faux zele & une fausse liberté, il les porte à irriter inutilement ceux qui peuvent nuire à la verité, ou qui les peuvent troubler dans leurs bonnes œuvres. On est exposé continuellement à cette double tentation : & rien n'est plus ordinaire au démon, que de nous envoyer ainsi des personnes qui nous tentent, & qui nous mettent en danger ou d'offenser Dieu, ou de nous commettre avec les hommes. Le danger est d'autant plus grand, qu'au lieu que Jesus-Christ connoissoit la malice des Phariſiens, nous ne connoissons point celle du démon : & c'est pourquoi cet Evangile nous oblige

d'avoir un recours particulier à JESUS-CHRIST, pour lui demander qu'il nous fasse penetrer l'artifice de nôtre ennemi, & nous fasse éviter ses pieges.

II. LA malice des Pharisiens étoit de vouloir rendre JESUS-CHRIST odieux ou aux Rois, ou au peuple : & la prudence de JESUS-CHRIST consiste à avoir évité l'un & l'autre piege. Cela fait voir que c'est une partie de la prudence chrétienne, d'éviter de choquer le monde,& ceux qui y ont autorité. La generosité chrétienne n'est ni fiere ni imprudente. Elle ne prétend point se signaler par une liberté indiscrete.Elle prend garde de ne s'attirer pas d'affaires mal à propos. En un mot, elle joint à la simplicité de la colombe la prudence du serpent, selon
Mat. l'avertissement que JESUS-CHRIST
10. 16 en donne dans l'Evangile.

III. PLUSIEURS raisons nous doivent obliger à cette circonspection. 1. Comme le motif des premiers Chrétiens en fuyant la persecution étoit d'épargner les persecuteurs, & de ne les pas rendre coupables de leur mort, nous devons aussi éviter d'irriter les hommes, afin de leur épargner les injustices que leurs passions & leurs préventions leur peuvent faire commettre. Ainsi ce qui paroît

une action de timidité, est une action de charité. Et comme le mal de s'opposer à la verité & à la justice est bien plus grand que celui que l'on peut souffrir pour la verité & la justice, les serviteurs de Dieu sont bien plus obligez d'éviter d'irriter les hommes par la crainte du mal qu'ils se feroient à eux-mêmes, que par la crainte du mal qu'ils en peuvent recevoir. Quand on aime sincerement la verité, on souhaite qu'elle soit aimée; & l'on évite par consequent de lui attirer des ennemis, & principalement ceux dont les sentimens entrainent d'ordinaire avec eux quantité d'autres personnes. Enfin, la generosité chrétienne ne défend point de craindre pour soi-même les maux que l'aversion des hommes nous peut causer; parceque ces maux sont des especes de tentations, & que la connoissance de nôtre propre foiblesse nous oblige de ne nous y point exposer indiscretement. Un Chrétien souffre les disgraces quand elles lui arrivent, mais il ne les affronte pas. L'attachement aux régles de la justice lui en attirera assez dans le cours de sa vie. Il n'est pas necessaire de les prévenir, & de s'y jetter à corps perdu sans l'ordre de Dieu. La milice chrétienne, aussi-bien que celle du monde, défend de s'exposer

ſans l'ordre de celui qui nous commande.

IV. Quand un homme a le cœur corrompu, toutes les veritez qu'il connoit deviennent les inſtrumens de ſes paſſions : & bien loin de lui être utiles à faire le bien, elles ne lui ſervent qu'à colorer le mal qu'il fait, & à faciliter l'execution de ſes mauvais deſſeins. Les Phariſiens ſçavoient quelles étoient les qualitez d'un Docteur de la verité & d'un Prophete envoyé de Dieu. Ils ſçavoient qu'il devoit être diſpoſé à rendre témoignage à la verité, ſans avoir égard aux hommes, & principalement quand on la lui demandoit. Cette verité dont ils devoient faire un bon uſage, ne leur ſert que pour dreſſer un piege à Jesus-Christ. C'eſt ce qui fait voir combien il eſt important de purifier ſon cœur, en s'inſtruiſant des veritez les plus neceſſaires : car s'il demeure impur & mauvais, toutes les connoiſſances qu'on pourra acquerir, quelques veritables qu'elles ſoient, ne ſerviront que de moyens de faire le mal avec plus d'adreſſe. On ſe réjoüit du progrés que les jeunes gens que l'on aime font dans les ſciences : mais on ne prend pas garde que non ſeulement ces connoiſſances leur ſeront inutiles s'ils n'ont ſoin de purifier leur cœur ; mais

qu'elles leur deviendront même pernicieuses, & qu'elles prennent la nature de tous les autres biens humains ; comme les richesses & la santé qui deviennent de grands maux à ceux qui ont le cœur corrompu, parce qu'elles ne servent que d'instrument à leurs passions.

V. Les Pharisiens veulent engager Jesus-Christ dans la haine des hommes en le loüant. Ils sçavoient que rien n'est plus capable de porter les gens à des actions téméraires & imprudentes, que l'attrait de la vaine réputation d'une generosité mal entenduë. Mais ils ne firent par là que lui donner moyen de nous instruire de quelle maniere il faut pratiquer la vraye generosité. Un Chrétien doit être genereux pour Dieu, pour la charité, pour la justice; mais il ne le doit pas être pour s'attirer seulement une vaine réputation de genereux. Cette reputation est au contraire une des choses qu'il doit mépriser. Il doit à la verité conserver sa réputation ; mais ce n'est pas en faisant des actions imprudentes, & en se signalant sans utilité. La vraye generosité va au contraire à mépriser les vains jugemens des hommes, pour s'attacher inviolablement aux régles de la justice ; & c'est une grande foiblesse que de s'écarter de

son devoir, de peur que des hommes temeraires ne nous condamnent de lâcheté.

VI. Les Pharisiens ne meritoient pas que Jesus-Christ répondit à leur demande, puisqu'ils ne lui faisoient cette question, s'il falloit *payer le tribut à Cesar*, que pour le surprendre & pour le commettre. Mais la verité meritoit de n'être pas desavonée. Quelqu'indignes que les hommes soient qu'on leur dise la verité, s'il est permis de la leur cacher, il n'est pas permis de la desavouer & de la blesser. Si nous sommes obligez de parler, il y a une obligation indispensable de ne parler que veritablement. On peut moderer ses paroles & les rendre les moins choquantes qu'elles peuvent être; mais enfin il faut qu'elles soient exactement veritables, & que si on les prend à contre sens, ce ne puisse être que par malice. Il est tres-difficile de trouver ce temperament; parceque nos passions se mêlent dans nos discours. Il n'y a que la vuë de Dieu & de l'utilité du prochain, avec une grande exemption de passion, qui nous le puisse faire découvrir. Ainsi dés-lors que la plupart des gens sont dans l'obligation de parler, ils sont dans un danger prochain de faire des fautes; parce-

que les passions les dominant, les empêchent le plus souvent de trouver les temperamens qu'il faut garder dans les paroles.

VII. Il n'y a rien de plus admirable que les mesures que Jesus-Christ garda dans sa réponse. Il ne falloit pas dire à ceux du parti d'Herode qu'on ne devoit pas payer le tribut à Cesar, parce qu'ils auroient traité cette réponse de séditieuse. Il ne falloit pas dire au peuple qu'on étoit obligé de payer ce tribut, parce qu'il auroit pris cela pour une injure qu'on faisoit au peuple de Dieu. Jesus-Christ contente donc les partisans d'Herode par cette parole tres-veritable : *Qu'il faut rendre à Cesar ce qui est à Cesar*, & ne mécontente pas les Juifs ; parce qu'il ne décide pas expressément si ce tribut étoit dû à Cesar, ou s'il ne lui étoit pas dû : il dit seulement qu'il le lui faut rendre au cas qu'il lui soit dû. Personne n'avoit donc sujet de se plaindre, & ne pouvoit l'accuser d'avoir condamné ses prétentions. Mais en laissant indécise la question qui regardoit les interêts temporels d'Herode & des Juifs, il en prend sujet d'établir cette maxime : Qu'il faut rendre à Dieu ce qui lui est du : maxime qui est si claire par elle-même, que des-

armant par son évidence toute la maligniré de ceux qui l'auroient voulu contredire, elle réduisoit par là les Pharisiens au silence, & leur donnoit une lumiere suffisante pour découvrir tous les défauts de leur vie ; car les hommes ne péchent qu'en ne rendant pas à Dieu ce qui lui est dû.

VIII. La question que Jesus-Christ fit à ces gens, de qui étoit l'image gravée sur la monoye dont on payoit le tribut, étoit une instruction tacite qu'il donnoit au peuple de leur devoir envers les Rois à l'égard de toutes les choses temporelles. Car cette image étant celle de Cesar, marquoit que Cesar avoit quelque autorité sur ces sortes de choses ; & par consequent que c'étoit resister à l'ordre de Dieu que de ne lui rendre pas ce tribut lorsqu'il le demandoit. Les Rois sont les maîtres de toutes les choses temporelles : elles sont soumises à leur jurisdiction ; & c'est pour le protester qu'on grave leur image sur l'argent qui est le prix de toutes ces choses. Il faut donc leur obéïr dans tout ce qui ne regarde que le temporel.

Mais cette obéïssance des sujets est bornée aux choses temporelles qui sont de la jurisdiction de Cesar, & elle ne comprend nullement celles qui appar-

tiennent à Dieu. Ainsi la réponse de Jesus-Christ en ajoûtant : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu,* nous instruit de ne blesser jamais les loix de Dieu pour obéïr à qui que ce soit. Il faut obéïr aux Rois en tout ce qui n'est point contraire à Dieu ; & il n'est jamais contraire à Dieu de leur obéïr dans les choses temporelles. Mais s'il s'agit des choses défenduës par les loix de Dieu, les Rois ne doivent plus trouver de sujets, comme ils ne voudroiét pas que l'on obéït à leurs ministres contre eux-mêmes. Rien n'établit plus fortement la tranquilité publique que la doctrine de Jesus-Christ, qui défend de résister aux Rois dans les choses temporelles ; & par consequent qui oblige de souffrir toutes sortes de vexations qui ne regardent que les biens exterieurs : & rien ne seroit plus capable de rendre les peuples heureux, que si les Rois suivoient les maximes de l'Evangile ; puisqu'elles obligent les Rois de se souvenir dans tous les commandemens qu'ils font aux hommes, de ce qu'ils doivent à Dieu, qui leur ordonne de ne leur commander rien que de juste.

IX. Quand Iesus-Christ nous dit que nous rendions à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à

Dieu, il nous propose une régle qui comprend en quelque sorte tout l'Evangile : car devant tout à Dieu, nous lui devons rendre tout. Comme il n'y a point d'action qui ne lui soit dûë, il n'y a point d'action qui ne luy doive être rapportée : & comme nous ne lui sçaurions rapporter nos actions qu'en l'aimant, l'amour de Dieu doit être le principe de toutes nos Actions. Ainsi ce précepte de rendre à Dieu tout ce qui lui appartient, est la même chose en effet que le grand précep-

Mat 22. 40 te de l'amour de Dieu, *qui comprend la Loi & les Prophetes.* C'est la même chose que tous les passages de saint Paul qui

1. Cor. 10. 31. nous obligent de *faire toutes nos actions pour la gloire de Dieu :* elles en contiennent même le principe ; puisque tout ce que nous faisons étant dû à Dieu, ne peut sans injustice lui être soustrait.

X. Quelque juste que soit ce précepte de rendre tout à Dieu, parce que tout lui est dû, c'est pourtant celui qui est le moins observé : & l'on peut dire qu'il est violé par tous les pechez que les hommes commettent ; car tous ces pechez consistent dans l'abus de quelque chose qui appartient a Dieu, & qu'on lui soustrait avec injustice. Il semble que l'autre partie de ce que dit Jesus-

CHRIST, qui est qu'il faut rendre à Cesar ce qui est dû à Cesar, soit beaucoup mieux observée. Car que ne fait-on point pour ceux qui sont maîtres des choses temporelles ? On les sert au peril de sa vie : on se presse à s'exposer pour eux, & l'on s'en tient honoré. Peu de personnes violent leurs commandemens: & au lieu que Dieu par la promesse des biens éternels & par la menace des supplices qui ne finiront jamais, retient peu de gens dans leur devoir, les Rois tiennent presque tout le monde dans l'obéïssance par la crainte des châtimens temporels, & par l'esperance des biens de cette vie.

XI. ON peut dire neanmoins avec verité, qu'il y a encore beaucoup de défauts dans l'obéïssance qu'on rend aux Princes, & que tout ce qu'on fait ordinairement pour eux, marque à la verité qu'on s'aime beaucoup, mais ne marque guéres qu'on les aime. On expose, dit-on, sa vie pour eux ; on la consume à leur service : mais si l'on veut sçavoir si c'est pour eux ou pour soi-même qu'on le fait, il ne faut que considerer que les Princes ne trouvent presque personne qui veüille hazarder sa fortune pour leur dire la verité. On aime donc mieux sa fortune

qu'on ne les aime ; & ainsi il est clair que quand on hazarde sa vie, ce n'est pas pour eux, mais pour sa fortune. Qui est-ce qui fait difficulté de flater les Grands; c'est-à-dire, de les tromper, de leur nuire & de les pousser à leur perte ? Or on ne les flate que pour soi-même, & pour obtenir d'eux les avantages qu'on en prétend. Ainsi les Rois trouvent beaucoup de serviteurs interessez qui secondent leurs desirs, parce que ces serviteurs jugent qu'il leur est utile de le faire : mais ils en trouvent peu, aussi-bien que Dieu, qui leur rendent ce qui leur est dû ; c'est à-dire, qu'il y en a peu qui les servent avec un motif de justice & de conscience. Dieu & les Rois sont en cela également traitez par le commun du monde, que la plûpart de ceux qui les servent cherchent toûjours beaucoup plus leurs propres interêts que ceux de la verité & de la justice.

XII. Souvent les Grands du monde ne peuvent pas discerner si le zele qu'on fait paroître pour leur service vient d'une veritable affection pour eux, ou d'une ambition qui n'a pour but que ses propres interêts.

Souvent ils ne veulent pas, parce qu'ils aiment à se persuader qu'on les aime, & que

que leur amour propre facilite ainsi aux flateurs le moyen de les tromper.

Souvent ils ne le doivent pas, parcequ'il est de leur interêt de recompenser les services qu'on leur rend, de quelque principe qu'ils puissent naître.

Mais Dieu ne sçauroit jamais être trompé. Il ne le sçauroit vouloir, & il ne sçauroit avoir agreable ce qui ne tend point à lui, & qui est fait pour une autre fin. Ainsi il ne faut pas prétendre satisfaire Dieu par des œuvres qui ont l'amour propre pour principe. Ce n'est pas-là rendre à Dieu ce qu'on lui doit, puisque nostre principale dette est celle de nôtre amour. Or il traitera de méchans serviteurs tous ceux qui ne lui auront pas rendu ce qu'ils lui devoient, & parconsequent tous ceux qui ne l'auront pas aimé plus que toutes choses.



SUR L'EPITRE DU XXIII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECÔTE.

EPÎTRE *Philip.* 3. 17

MES Freres : Rendez-vous mes imitateurs, & proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modéle que vous avez vû en nous. Car il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de *Jesus-Christ* ; qui auront pour fin la damnation ; qui font leur Dieu de leur ventre ; qui mettent leur gloire dans leur propre honte, & qui *n*'ont de pensées *&* d'affections *que* pour la terre. Mais pour nous, nous vivons déja dans le Ciel, comme en étant citoyens. & c'est de-là aussi que nous attendons le Sauveur nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, qui transformera nostre corps, tout vil & abjet qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses. C'est pourquoy, mes Freres trés-chers & trés-desirez, qui êtes ma joye & ma couronne, continuez, mes bien-

aimez, & demeurez fermes dans le Seigneur. Je conjure Evodie, & je conjure Synthiche de s'unir dans les mêmes sentimens en *nostre* Seigneur. Je vous prie aussi, vous qui avez été le fidéle compagnon *de mes travaux*, d'assister les personnes que je viens de dire, comme ayant travaillé *&* combatu avec moi dans l'établissement *de* l'Evangile, avec Clement & les autres qui m'ont aidé dans mon ministere, dont les noms sont écrits au livre de vie.

EXPLICATION.

I. IL y a deux manieres d'instruire les hommes, par la parole & par l'exemple : & de ces deux manieres, celle qui consiste dans l'exemple a beaucoup d'avantage sur l'autre. Elle est continuelle, au-lieu que les instructions de paroles ne le peuvent être. Un homme peut toûjours être occupé aux choses de Dieu, mais il n'en peut pas toûjours parler. Elle n'est pas d'elle-même si capable de choquer ; parce qu'elle ne reprend pas proprement les défauts d'autrui. Elle montre ce qu'il faut faire, & les hommes s'en appliquent ce qu'ils veulent. Elle forme même des idees plus claires & plus nettes. On comprend encore mieux ce qu'on a vû pratiquer, que ce qu'on a seulement entendu dire ; & l'impression en est plus vive & plus forte. Il est clair par-là que si les ministres de l'Eglise destinez à l'ins-

truction des peuples ne l'instruisent que par la parole, & qu'ils n'y joignent pas l'exemple, ils font beaucoup plus de mal que de bien ; parceque l'instruction de leur exemple qui porte au mal, est bien plus efficace que celle de leurs paroles qui porte au bien. Ils sont en même temps les prédicateurs de Dieu & du Diable : de Dieu pour un peu de tems, & du Diable pour toute leur vie.

II. Il paroit étrange que saint Paul se propose pour exemple, & l'on n'excuseroit pas facilement une parole semblable dans un autre qu'un Apôtre. Ainsi il sembleroit qu'il ne soit pas imitable dans cette parole même par laquelle il nous prescrit de l'imiter : mais il faut considerer deux choses sur ce point. La premiere qu'il n'avoit pas seulement à instruire les peuples, mais aussi tous les Pasteurs, & que l'instruction la plus importante qu'il leur pouvoit donner, étoit de n'être pas seulement Pasteurs par la parole, mais aussi par l'exemple. Il étoit donc juste qu'il leur montrât en lui-méme ce qu'ils devoient estre, & qu'il leur fit connoistre qu'ils devoient estre tellement irreprehensibles, que chacun put dire au peuple comme lui : *Soyez mes imitateurs.* La seconde chose qu'il faut

remarquer, est qu'il s'agit en ce lieu de vices grossiers, dont tout Chrétien doit estre exemt, & principalement les Pasteurs; & non pas des imperfections & des défauts qui se peuvent rencontrer dans les Pasteurs mesmes, qui ne détruisant pas l'efficace de leur ministere, ne les en rendent pas indignes. Or s'il n'est pas de l'humilité de s'attribuer une exemption de toutes sortes de fautes, on doit à l'édification du public de se pouvoir dire exemt des crimes & des déreglemens honteux : & c'est ce que saint Paul fait en ce lieu. C'est pourquoi encore que l'Eglise dans ces derniers temps employe quelquefois par necessité des ministres qui ont été dereglez, il faut au moins que leur conversion soit si notoire, qu'ils puissent dire par rapport à leur vie présente : *Soyez mes imitateurs.*

III. On peut apprendre encore de ce discours de saint Paul, que la principale partie des fonctions pastorales est commune à tous les Chrétiens; puisqu'il leur appartient à tous d'instruire les autres par leur exemple. Il n'y a personne qui ne soit dans cette obligation & qui ne s'en puisse acquiter, soit qu'il vive dans le commerce du monde soit qu'il en soit retiré. Car ceux qui vivent dans

le monde peuvent donner dans leur vie le modéle d'une conduite chrétienne : & ceux qui vivent dans la retraite montrent par leur exemple qu'il est bon de se séparer du monde, qui est une instruction tres-importante.

IV. *Car il y en a plusieurs dont je vous ay souvent parlé, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de* JESUS-CHRIST. v. 18.

Ce sont d'étranges titres que ceux que saint Paul donne aux personnes qu'il décrit, d'être ennemis de la croix de Jesus-Christ ; de faire un Dieu de l'objet de leurs passions ; & cependant il est encore plus étrange à combien de personnes ces titres conviennent. Tous ceux dont le plaisir est la passion dominante, la regardant par-là comme leur derniere fin, regardent par consequent les souffrances & la penitence de cette vie comme le souverain mal. Ils sont donc ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ils haïssent & rejettent la vie dont il nous a montré l'exemple. Ils aiment les pechez qu'il a voulu expier par sa mort. Ils crucifient encore une fois JESUS-CHRIST, en renouvellant ce qu'il a voulu détruire par sa

croix. Il ne faut pour être coupable de tous ces crimes, qu'aimer les plaisirs; estre un homme de bonne chere & de divertissemens; donner à ses sens ce qu'ils desirent; & en un mot, mener la vie que mene dans le monde un grand nombre d'hommes & de femmes, & que presque tout le monde y voudroit mener une vie de parties, de festins, de jeux, de spectacles; une vie occupée ou de la préparation aux plaisirs, ou des plaisirs mêmes. Les autres objets de la concupiscence ne sont pas moins opposez à la croix de Jesus-Christ. On est ennemi de la croix par le luxe, parce que la souveraine pauvreté se trouve dans la croix. On l'est par le faste & par l'orgueil; parceque la souveraine humiliation se trouve dans Jesus-Christ crucifié: & l'on fait de cela son Dieu, quand on en fait son souverain bien & le principal objet de ses passions.

V. Saint Paul ajoute, que *la gloire* de ces personnes *est dans leur confusion*. Car l'avilissement de l'homme consiste dans la concupiscence: c'est-à-dire, dans l'amour des choses creées: c'est en quoi consiste la corruption & la dégradation de sa nature. N'être attaché qu'à v. 19.

Dieu, & ne mettre qu'en lui son bonheur, étoit sa grandeur & son élevation. Mettre son bonheur dans la possession des créatures, c'est son rabaissement & sa ruine. Mettre donc sa gloire à contenter la concupiscence, c'est mettre sa gloire dans sa confusion & dans sa honte. Que fait, par exemple, cette femme qui prend tant de soin de se parer? Elle se glorifie dans sa confusion : ces habits sont les haillons que le diable a donnez à l'homme en le dépouillant de son innocence. Y mettre sa gloire & en rechercher la pompe, c'est ressembler à un Roi insensé, qui se glorifieroit d'un habit d'esclave dont on l'auroit revêtu en lui ôtant les ornemens de sa dignité. Le comble du malheur de ces personnes, c'est qu'elles seront même privées de tous ces objets honteux de leurs passions. Elles en seront éternellement dépouillées, parce qu'il est impossible que la justice de Dieu souffre qu'une injuste passion soit satisfaite. Ainsi la fin de cette vie criminelle est l'éternelle privation de ce que l'on aura aimé cri-
v. 19. minellement, *quorum finis interitus.*

V I. *Mais pour nous, nous vivons déja dans le ciel.* v. 20.

La conversation d'un Chrétien doit être dans le ciel, parceque toute sa vie

consiste à craindre, à esperer, à desirer, à admirer & à aimer. Un Chrétien ne craint que Iesus-Christ, c'est à dire, qu'il ne craint que d'être separé de lui par le peché. Il ne desire que Iesus-Christ; c'est-à-dire, les biens dont Iesus-Christ est le distributeur & dont il fera part à ses Elûs; & ces biens ne sont autre chose que lui-même. Il n'espere que ces biens, parce qu'il n'y a que ces biens qui lui soient promis. Il n'a recours qu'à Iesus-Christ, parce qu'il n'attend de secours que de lui. Il n'admire que Iesus-Christ, parcequ'il ne trouve de grandeur veritable que dans lui. Et enfin il n'aime que Iesus-Christ, parce qu'il est son souverain bien; qu'il sçait qu'en le voyant on voit le Pere, & on possede la vie éternelle. Toutes les actions qu'un vrai Chrétien fait dans le monde dépendant de ces mouvemens & les ayant pour principes; n'empéchent pas qu'il ne vive dans le ciel, & que son esprit & son cœur n'y demeurent toûjours attachez. Or le lieu de ,, l'ame est son affection, dit S. Augustin : ,, *Locus autem animæ affectio sua.*

VII. Il est impossible qu'une ame qui vit de cette sorte dans le ciel par ses pensées & par ses desirs, ne sente en même têms qu'elle est attachée à un corps mor-

tel & corruptible, qui la fatigue par mille néceſſitez. Et comme elle ſçait que l'ordre de Dieu eſt que l'homme composé de corps & d'ame obtienne ſon ſalut & ſa perfection à l'égard de l'un & de l'autre, elle s'occupe du deſir de ce parfait renouvellement de l'ame & du corps. Or c'eſt ce qu'elle obtiendra par l'avenement glorieux de Jesus-Christ qui reſſuſcitera nos corps, non dans l'état d'infirmité où ils ſont, mais avec les caracteres & les qualitez du ſien. *il transformera*, dit l'Apôtre, *noſtre corps tout vil & abjet qu'il eſt, afin de le rendre conforme à ſon corps glorieux.* Ainſi toutes les miſeres de la vie ne font que renouveller à l'ame la penſée & le deſir de cet état glorieux. Plus elle en reſſent, & plus elle deſire ſa délivrance ; & au-lieu de s'abattre par ces maux, elle ſe releve continuellement par l'eſperance de l'état qui lui eſt promis. Voilà quels ſont les ſentimens & la vie d'un Chreſtien : & autant que nous en ſommes éloignez, autant ſommes-nous éloignez de l'eſprit du Chriſtianiſme.

VIII. Les bons & les méchans deſirent donc également la felicité : mais les bons la deſirant dans l'autre vie, & conſiderant les croix de celle ci comme la

voye qui y conduit, aiment & la croix & la felicité tout ensemble; mais la felicité comme le terme, & la croix comme le chemin. Au contraire ceux qui mettent leur felicité dans ce monde ne sçauroient estre amateurs de la croix, puisque la croix est incompatible avec ce qu'ils prennent pour felicité. Ainsi aimer le monde & la croix, sont deux choses essentiellement opposées: & tout amateur du monde est necessairement ennemi de la croix; comme il est necessaire au contraire que l'amour des croix soit joint à celui de la felicité de l'autre vie; puisque c'est l'unique voye qui y peut conduire.



SUR L'EVANGILE DU XXIII. DIMANCHE. D'APRE'S LA PENTECÔTE.

EVANGILE *Matth.* 9. 18.

En ce temps-là : Jesus parlant aux Pharisiens, un chef de la sinagogue s'approcha de lui, & l'adoroit en lui disant : Seigneur, ma fille est morte presentement ; mais venez lui imposer les mains, & elle vivra. Alors Jesus se levant le suivit avec ses disciples. En même-temps une femme qui depuis douze ans avoit une perte de sang, s'approcha *de lui* par derriere & toucha le bord de son vêtement : car elle disoit en elle même : Si je puis seulement toucher son vêtement je serai guerie. Jesus se retournant & la voyant lui dit : *Ma* fille, ayez confiance, vostre foi vous a guerie ; & cette femme fut guerie à la même heure. Comme il fut venu à la maison de ce chef *de la synagogue*, voyant les joueurs de flûte, & une troupe de personnes qui faisoient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie ; & ils se mocquoient de lui. Mais aprés qu'on eût fait sortir tout ce monde, il entra & lui prit la main,

& cette petite fille se leva, & le bruit s'en répandit dans tout le pays.

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour contient deux miracles de JESUS-CHRIST, qui meritent d'être fort considerez ; parceque comme il les a faits avec un choix & avec un dessein particulier, il est visible qu'il a voulu s'en servir pour nous instruire de ceux qu'il fait sur les ames, dont la guerison est le principal objet de sa mission, & la fin de tous les miracles qu'il a operez sur les corps. Nous voyons dans le premier, qui est celui de la femme travaillée d'un flux de sang, l'état naturel où le péché nous réduit, & la disposition nécessaire pour en obtenir de Dieu la délivrance. Il est dit de cette femme, qu'il y avoit *douze ans* qu'elle étoit dans cette infirmité. Et comme cette maladie représente particulierement les pechez charnels, elle nous marque par sa durée que ceux qui se laissent aller à ces passions en ont d'ordinaire pour toute leur vie. Les déreglemens de leur jeunesse les suivent dans tous les âges, & ne les abandonnent pas même dans la vieillesse. La perte de leur bien n'est pas capable de les en retirer. Ils l'y consument souvent & se re-

duisent par là à l'extrémité de la pauvreté.

C'est aussi une qualité de tout peché, marquée par le peu d'utilité que cette femme tira des medecins ausquels elle s'adressa, de ne pouvoir être gueri par les hommes, tant qu'on ne s'addresse qu'aux hommes & qu'on n'a point recours à Dieu. Les maladies de l'ame tiennent de la nature de l'ame : & par elles-mêmes elles dureroient toûjours, quoiqu'elles puissent recevoir diverses formes. C'est l'effet d'une grace toute-puissante de les guerir effectivement.

II. Il y a de ces malades spirituels qui s'adressent aux hommes avec une vaine confiance, comme si ces hommes les pouvoient guerir. Ils s'attachent à des directeurs, & croyent pouvoir recevoir la guerison par leur moyen. On se fait honneur d'être dirigé par un tel & un tel : & il semble que la vertu soit attachée à cette direction. Mais tant qu'on s'attache à l'homme, & qu'on met son esperance en l'homme, on demeure avec ces directeurs celebres aussi imparfait qu'on étoit quand on s'est adressé à eux Les passions continuent dans leur cours ordinaire sans amendement solide, & l'on ne fait que joindre à une vie molle & sensuelle quelques pratiques exterieures de devotion. Ce

n'est point en cette maniere que l'on guerit de ses maladies spirituelles. L'une des principales dispositions pour en obtenir la guerison, est de desesperer du secours des hommes & de tous les moyens humains, & de ne mettre son esperance que dans la grace de JESUS-CHRIST. C'est cette disposition qui paroît dans cette femme. Elle étoit convaincuë de l'inutilité des remedes humains. Elle n'esperoit sa guerison que de JESUS-CHRIST. Mais aussi elle l'esperoit fortement. Elle ne doutoit point que pourvû qu'elle pût s'en approcher, elle ne fût trés-certainement guerie. Il faut qu'une ame, pour obtenir sa guerison de Dieu, cesse d'esperer dans les hommes & dans soi-même; mais qu'elle espere fortement en Dieu, à qui nulle maladie n'est incurable; parcequ'il est tout-puissant: *Omnipotenti Medico nihil est insanabile.*

III. CETTE femme s'approche donc de JESUS-CHRIST avec beaucoup de foi & de confiance, mais elle s'en approche aussi avec une grande humilité. Elle ne se juge pas digne de lui parler, ni de se presenter devant lui. Elle borne ses pretentions à toucher la frange de sa robe. Un veritable pénitent ne prétend pas au traitement que Dieu fait à ses enfans

obéïssans. Il se contente d'être reçu dans la maison de son pere, & il consent d'y
Luc. *estre traitté comme un de ses mercenaires.* Il
15. 19. souffre qu'on l'excluë de la participation du corps de Jesus-Christ, & qu'on le réduise au dernier rang, & il espere que ce dernier rang lui suffira pour obtenir sa guerison. Tout est sanctifiant dans l'Eglise jusqu'aux exercices les plus petits & les plus bas; & ils sont souvent d'autant-plus capables de nous procurer la guerison, qu'ils sont plus propres à nous entretenir dans une disposition d'humilité.

IV. Cette femme trouva Jesus-Christ environné de beaucoup de gens qui le pressoient : & cependant elle fut la seule qui ressentit l'efficace de sa vertu, & dont Jesus-Christ témoigna de sentir la présence. Jesus-Christ ne considere dans le monde que les ames humbles & pénitentes. Il ne compte les autres pour rien, fussent-ils tout proches de lui, par leur dignité & par leur rang. Il y a un autre ordre que celui qui se voit : Tel qui paroît éloigné de Dieu en est proche; & ceux qui en paroissent les plus proches en sont souvent les plus éloignez. Iesus-Christ ne les connoît pas; il ne pense pas à eux; c'est-à-dire, qu'il les laisse dans leurs tenebres. Il les souffre seu-

ſement pour l'utilité des ames qu'il aime. Cette parole d'un payen : Que le genre humain ne ſubſiſte que pour peu de perſonnes, *Humanum paucis vivit genus*, n'a un ſens grand & relevé que dans la Religion chrétienne. Tout eſt pour un petit nombre d'élus. Dieu ne conſerve l'exterieur de la Religion que pour eux : car les autres n'en veulent pas profiter. Non-ſeulement la Religion, mais les Etats & les Royaumes mêmes ne ſubſiſtent que pour eux. Ce Roï, ce Prince, ce Grand, ce Riche, s'imagine que tous les autres hommes ne ſont faits que pour le ſervir & pour contribuer à ſa grandeur, & il n'eſt ſouvent lui-même que pour le ſervice d'un petit nombre d'élus.

V. Nôtre Seigneur ayant demandé à ſes diſciples qui étoit-ce qui l'avoit touché, ils lui répondirent : *Seigneur, une foule de monde vous preſſe & vous accable, & vous demandez qui vous a touché.* C'eſt qu'ils ne diſtinguoient pas, comme Jeſus-Chriſt, entre preſſer & toucher. Les charnels preſſent Jeſus-Chriſt, & ils l'incommodent ; mais ils ne le touchent pas. Ils rempliſſent les Egliſes, ils y cauſent du trouble & du deſordre : mais ils ne touchent pas JESUS-CHRIST. Il ne voit

Marc. 5. 31 *Luc.* 8. 45.

rien en eux qui lui plaise. Ils sont l'objet de sa patience, & non de sa complaisance & de son amour. Il les souffre néanmoins pour le bien de ses élus, & il donne en cela un grand exemple à ses ministres, de souffrir en patience la multitude des charnels à qui ils ne servent de rien, & de se contenter que leurs instructions soient utiles à un petit nombre de personnes souvent inconnuës au monde, & que le monde ne compte pour rien.

VI. Jesus-Christ se tournant vers cette femme, lui dit qu'elle eut confiance, & que sa foi l'avoit guerie. Mais pourquoy sa foy dira-t'on, plustôt que son humilité, sa confiance, & la fermeté de son esperance? C'est que la foi comprend toutes ces vertus. Car comme la foi opere par la charité, & comprend ainsi la charité, elle opere aussi par l'humilité & par l'esperance. La foi dont l'Ecriture parle, & à laquelle Jesus-Christ accorde les miracles, est une lumiere jointe à l'amour de ce qu'elle nous montre, & qu'elle nous fait connoître. Ainsi la foi de cette femme étoit une lumiere jointe à une forte esperance d'obtenir sa guerison, & à un grand sentiment de son indignité, qui l'empêchoit de se presenter devant Jesus-Christ,

& faisoit qu'elle se contentoit de toucher la frange de sa robe. Ces sentimens joints à cette lumiere, s'appellent foi, selon le langage de l'Ecriture : & c'est en ce sens que JESUS-CHRIST lui dit : *Vostre foi vous a guerie.* Luc. 8. 44. v. 22.

VII. APRE'S la guerison de cette femme, faite en passant & par rencontre, selon l'apparence ; mais qui n'étoit pas moins en effet dans le dessein de Jesus-Christ, que le miracle qu'il alloit faire en la personne de la fille du chef de la synagogue, il continuë son voyage, & trouve cette fille morte environnée de gens qui faisoient grand bruit, & de joueurs de flute qui remplissoient tout de tumulte, & faisoient qu'on ne s'appliquoit qu'à eux. C'est l'ordinaire des hommes, pour s'empêcher de voir & de sentir les choses telles qu'elles sont, de se procurer du bruit & de l'agitation, & d'occuper leur esprit de divers objets. Mais au lieu que ce bruit ici n'étoit destiné que pour empêcher ceux de la maison de songer à la mort de cette fille, & que cette fille morte ne l'entendoit pas ; on se sert du même artifice d'une maniere bien plus dangereuse, en l'employant pour s'empêcher de connoistre la mort même de son ame. Car aprés que le démon a

ravi aux hommes la vie ſpirituelle, ſa plus grande adreſſe eſt de les empêcher d'y penſer. Il leur fournit pour cela des gens qui les divertiſſent, & des affaires qui les occupent. Il les fait tomber entre les mains de faux directeurs, qui leur ôtent tous les ſentimens de crainte. Il les engage dans des entrepriſes qui demandent de grandes applications : & par toutes ces voyes il les empêche de penſer à l'état miſerable de leur ame.

VIII. Ieſus-Chriſt, pour nous faire donc voir la vraie maniere de procurer la reſurrection des ames ; fit chaſſer toute cette troupe, & demeura ſeul avec cette fille. Il en fait de même d'ordinaire à l'égard de ceux qu'il reſſuſcite ſpirituellement dans le cours des ſiecles. Il les ſepare des objets de leurs paſſions. Il leur procure une ſolitude & une ſeparation des créatures. On s'imagine qu'un homme qu'on éloigne de la Cour, qu'on prive de ſon emploi, qu'on renvoye chez lui eſt bien miſerable, & l'on appelle cela diſgrace ; mais c'eſt ſouvent une inſigne faveur de Dieu qui écarte le monde de lui, afin de le reſſuſciter. Ce n'eſt pas lui qu'on chaſſe du monde, c'eſt le monde qu'on chaſſe d'auprés de lui. On ne trouve point Ieſus-Chriſt dans le tu-

multe : il faut être dans la solitude pour entendre sa voix. Ainsi ce sont d'étranges resurrections que celles de ces gens, qui pour guerir leur ame de ses playes mortelles, ne veulent pas seulement faire treve avec leurs affaires pour un peu de temps, ni donner lieu à JESUS-CHRIST de se trouver seul avec eux.

IX. LA mort de l'ame nous devroit être sans doute plus considerable qu'une maladie corporelle. Cependant on ne trouve point étrange que pour des maladies du corps, & même pour de simples incommoditez, on se separe de ses affaires & qu'on se retire du tumulte du monde. Mais pour ressusciter son ame, on ne croit pas que cela vaille la peine. C'est que l'on a des sens pour concevoir les maladies de son corps, & on n'a point de lumiere pour connoître la maladie de son ame. On sent le préjudice que fait au corps l'application aux affaires; mais on ne sent point le préjudice qu'elle fait à l'ame. Ainsi l'on se moque des ministres de Jesus-Christ, ou plustot de Jesus-Christ en ses ministres, lorsqu'ils prescrivent ou qu'ils conseillent la separation du monde, comme ces gens se moquoient de Jesus-Christ lorsqu'il les vouloit faire retirer pour ressusciter cette fille. v. 24.

X. Jesus-Christ n'eut aucun égard à la moquerie de cette troupe ; & malgré toutes leurs pensées il ne laissa pas de chasser le monde, & ne voulut pas qu'il fût temoin de la resurrection de cette fille. En quoi il a voulu sans doute donner l'exemple à ses disciples, de mépriser les pensées des hommes quand il s'agit du salut des ames, & de leur donner des conseils conformes à leurs besoins. On murmure toûjours quand on sépare les gens du tumulte des affaires; quand on les éloigne des emplois qui paroissent necessaires à leur fortune : mais ceux qui se conduisent par les regles de Jesus-Christ, n'ont point d'égard à ces pensées humaines ; & malgré tous les discours des hommes, ils ne laissent pas de suivre les maximes de l'Evangile & la conduite des Saints.

XI. On demandera peut-être pourquoi la conversion des ames & le recouvrement de la vie spirituelle étant des graces de Dieu, & par consequent surnaturelles, on prétend les assujettir à ces pratiques humaines de séparation & de repos, comme si Dieu n'étoit pas également le maitre des ames dans tous les états. Mais il est facile de répondre, que quoique Dieu agisse surnaturellement dans les ames pour les ressusciter, il ne veut pas

que sa conduite paroisse sensiblement surnaturelle. Il veut au contraire qu'elle ressemble aux changemens que la nature produit. Or il est certain que les passions ne s'affoiblissent point d'ordinaire pendant qu'on les suit, & qu'on remplit son esprit des idées qui les excitent : & il est certain encore que pour affoiblir les passions, il n'y a qu'à faire en sorte que l'esprit s'y applique peu; qu'il en soit souvent distrait,& qu'il n'ait pas le temps de les satisfaire. Si donc l'ame se guerissoit de l'amour du monde pendant qu'elle s'ocupe des pensées du monde, ou qu'elle conçût l'amour des choses spirituelles & éternelles sans en faire l'objet ordinaire de son application, on connoistroit clairement & sensiblement l'operation de Dieu dans le cœur, & on la discerneroit d'une maniere plus sensible que la voye de la foi ne le demande. Dieu veut donc pour cacher ses operations, qu'on s'assujettisse à ces moyens humains, & souvent il y reduit les ames par la conduite de sa providence, ou il veut qu'elles s'y réduisent en suivant les conseils fidéles qui leur sont donnez par de sages Directeurs.

XII. Dans cette séparation des créatures Jesus - Christ fait entendre sa voix à l'ame. Il dit à cette fille;

Marc. 5. 41. *Levez-vous*, & en même temps *il lui prit la main*, comme s'il eust été nécessaire qu'il l'aidât à se lever. Mais c'est qu'il vouloit instruire les Pasteurs de son Eglise à soulager les pénitens foibles, & à les appliquer aux œuvres de pieté qui leur sont proportionnées. Car ces œuvres sont en même temps des signes d'un commencement de vie, & elles servent à l'augmenter & à la fortifier. Un pécheur est dans l'impuissance de travailler pour Dieu : mais un pénitent recouvre par le commencement de grace qu'il a reçu, le pouvoir de faire de bonnes œuvres. Dieu lui tient la main pour le faire agir, & en agissant il se releve & recouvre sa vigueur. Et c'est ce qui nous doit donner une mauvaise opinion de ces conversions destituées de bonnes œuvres, & où l'on continuë de demeurer dans le même état où l'on étoit avant ces prétendus recours à Dieu.



SUR L'EPITRE DU DERNIER DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. *Coloss.* 1. 9.

MES Freres : Nous ne cessons point de prier pour vous, & de demander à *Dieu* qu'il vous remplisse de la connoissance de sa volonté *en vous donnant* toute la sagesse & toute l'intelligence spirituelle ; afin que vous vous conduisiez d'une maniere digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, & croissant en la connoissance de Dieu ; que vous soyez tout remplis de force par la puissance de sa gloire, pour avoir en toutes rencontres une patience & une douceur perseverante accompagnée de joye ; rendant graces à Dieu le Pere, qui en nous éclairant de sa lumiere, nous a rendus dignes d'avoir part au sort & à l'heritage des Saints, & qui nous a arrachez de la puissance des tenebres, & nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé ; duquel nous avons été rachetez, & avons reçu le pardon de nos pechez.

EXPLICATION.

I. ON peut douter pourquoi saint Paul demande pour ceux de Colosse, *qu'ils soient remplis de la connoissance de la volonté de Dieu*; puisqu'il semble que de connoitre la volonté de Dieu, est une grace judaïque qui appartient plutost à la loi qu'à l'Evangile, & qu'il la devoit supposer dans les Colossiens, sans qu'il fust besoin de la demander pour eux. C'est pourquoi le même saint Paul parlant de ce qui appartient au Juif comme Juif, dit expressément: *Qu'il connoit la volonté de Dieu; qu'il sçait ce qui est plus utile, en ayant été instruit par la loi.* (Rom. 2. 18.) Mais il est facile de répondre, que ce que saint Paul demande pour les Colossiens, & ce que nous devons demander avec eux, n'est point cette connoissance judaïque de la volonté de Dieu; mais une autre beaucoup plus excellente & qui appartient aux Chrétiens: & c'est-pourquoy il est important de bien entendre ce que c'est que de connoitre la volonté de Dieu en Chrétien, & non en Juif; puisque ce doit estre l'objet des prieres des fidéles, & pour eux & pour les autres.

II. La premiere difference qui se

rencontre entre un Juif & un Chrétien sur ce point, c'est que le Juif connoît la volonté de Dieu sans l'aimer, sans la goûter & sans s'en nourrir, mais le Chrétien en connoist la justice, & se nourrit de cette justice. JESUS-CHRIST lui donnant quelque part à la disposition qui lui faisoit dire que sa *nourriture étoit de faire la volonté de Dieu.* C'est pourquoi saint Paul ne demande pas seulement pour ceux de Colosse qu'ils soient remplis de la connoissance de la volonté de Dieu; mais il demande, qu'ils en soient *remplis avec toute sorte de sagesse.* Car cette sagesse est un don qui nous fait goûter la volonté de Dieu, qui nous y fait trouver nos delices, qui la fait préferer à toutes les douceurs de la terre, qui nous fait trouver *ses commandemens plus aimables que l'or & que toutes les pierres precieuses, plus doux que le miel, que le rayon de miel le plus excellent*, disoit David. Ainsi la connoissance de la volonté de Dieu n'a point de bornes dans cette vie; parceque ce goût & cet amour de la volonté de Dieu n'en ont point. Et quelque degré que Dieu nous en ait donné, nous devons toujours demander avec saint Paul d'en être remplis de plus-en-plus: car cette plenitude a divers degrez.

Joan. 4. 34.

Ps. 18. 11.

Les dons de Dieu dilatant l'ame à mesure qu'ils la remplissent, & la rendent capable d'en recevoir encore davantage, au-lieu que la disette & le manque de ces dons rendent l'ame étroite, resserrée & incapable de cette sorte de connoissance dent nous parlons.

III. La seconde difference entre un Juif & un Chrétien à l'égard des volontez de Dieu, c'est que le Juif n'en connoît que l'écorce, & n'en voit que les consequences grossieres & sensibles: mais le Chrétien y penetre beaucoup plus avant, & les comprend dans une étenduë beaucoup plus grande. A mesure qu'on a la vuë bonne, on voit plus loin avec la même lumiere. Un Chrétien étant donc aidé de cette intelligence spirituelle que la grace donne, voit dant les mêmes volontez de Dieu ce que le Juif n'y voit pas; & c'est ce qui fait voir que quoique l'on ne donne présentement à personne le nom de Juif, néanmoins la verité est que la plûpart de ceux que l'on appelle Chrétiens ne connoissent la volonté de Dieu qu'en Juifs. Un vrai Chrétien ne doute point de tout ce qui paroît douteux à ceux qui ne le sont pas. Une Dame qui a le Christianisme dans cœur ne doute point s'il est permis de s'habil-

ler avec le luxe & l'immodestie que l'on prétend établir par la coutume. L'horreur qu'elle a de tout ce qui peut scandaliser les autres, & les porter à l'orgueil & à l'impureté, fait qu'elle ne sçauroit souffrir de paroître en cet état. Et l'on ne peut attribuër qu'à un défaut de lumiere, & à une maniere toute judaïque de concevoir les commandemens de Dieu, les difficultez que les femmes-du-monde proposent sur ce sujet pour défendre leur coutume donnez-moi un cœur qui aime la pureté, la modestie, l'humilité, qui craigne ce qu'il faut craindre pour soi & pour le prochain, & il n'aura pas la moindre difficulté sur tout cela.

IV. Enfin le Juif ne connoist pour volonté de Dieu que ce qui est commandé à tous les hommes, & n'examine point ce que Dieu veut de lui dans les actions qui ne sont point déterminées par des préceptes generaux. Mais un Chrétien étend sa lumiere à toutes les actions particulieres, & examine en toutes rencontres ce que Dieu veut de lui & quelle est sa volonté, *ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait.* Rom. 12. 2. Ainsi il ne se porte pas à toute sorte de bien, & il ne s'engage pas à toute sorte de ministere; mais il veut

voir des marques que Dieu l'appelle & l'engage à ceux qu'on lui propose. Il connoit son impuissance que le Juif ne connoit point. Il sçait qu'il n'est capable de rien par lui-mesme, & qu'il faut qu'il reçoive de Dieu la force d'accomplir les bonnes œuvres qu'il entreprend, Il ne les entreprend donc jamais sans son ordre & sans avoir des marques de sa volonté, lorsqu'elles ne sont pas dans l'ordre commun de ses devoirs. Si-tôt qu'un Juif avoit connu quelque verité, il se croyoit établi pour en instruire les autres. C'est-pourquoy saint Paul dit des Juifs en general, qu'ils *se croyoient destinez à être les guides des aveugles, la lumiere de ceux qui sont dans les tenebres, & les docteurs des ignorans.* Les Philosophes avoient la mesme présomption. Et c'est l'emploi qu'Epictete s'attribue, & celui auquel il prétend que tous ses disciples sont destinez. Mais quand un Chrétien a connu quelque verité, il s'applique d'abord à l'honorer en particulier, & à gemir de ne l'avoir pas toûjours connue, & de ne l'avoir pas toûjours suivie. Mais, pour en instruire les autres, il attend que Dieu l'y applique par des engagemens de sa providence, & ne croit pas ordinairement avoir autre chose à faire qu'à en user.

Rom. 2. 7. 20.

pour sa propre correction. Rien n'est plus suspect que ces prétendus reformateurs du genre humain, qui croyent être en droit de se rendre les maîtres des autres, si-tôt qu'ils s'imaginent avoir quelque connoissance au dessus du commun. Car si la verité faisoit en eux les impressions qu'elle y devroit faire, ils trouveroient assez à travailler sur eux-mêmes, sans s'offrir à ceux qui ne demandent pas leurs instructions.

V. Un homme de bien qui a reçu de Dieu cette connoissance lumineuse de sa volonté, l'a toûjours présente dans ses actions.

Elle lui marque ce qu'il doit dire, & ce qu'il doit faire. Elle le fait marcher dans des chemins étroits, parcequ'elle lui fait éviter une infinité de petits scandales, & de secretes recherches d'amour propre, qui échapent à la connoissance des personnes peu éclairées. C'est ce qui fait qu'évitant beaucoup de fautes, il ne laisse pas d'en reconnoître beaucoup, & de s'humilier par la multitude de celles dont il se trouve coupable. Au contraire les personnes qui n'ont point reçu de Dieu cette intelligence spirituelle, ne discernent point la plûpart de leurs fautes; & en commettant beaucoup, ils en

Prover. 4. 19. connoissent fort peu. *Ils ne sçavent pas quand ils tombent*, dit l'Ecriture. Chaque degré de lumiere étrecit la voye, & chaque degré de tenebres au-contraire l'élargit.
Ps. 16. 4. *J'ay marché*, dit David, *dans les voyes dures, à cause des paroles de vostre bouche*; c'est-à-dire à cause de la manifestation que vous m'avez faite de vos volontez.

VI. Mais quelque étroite que la lumiere de la verité rende la voye des justes en leur faisant découvrir une infinité de volontés de Dieu qui leur retranchent quantité d'actions, & qui leur en prescrivent d'autres, la charité néanmoins qui les y engage leur élargit cette voye, en leur y faisant trouver leur joye & leur paix. Si la lumiere étrecit leur voye, la charité dilate leur cœur. Ainsi elle les fait courir dans la voye des commandemens:
Psal. 118. 32. *Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum.* Au contraire la cupidité, en faisant marcher les personnes negligentes & peu éclairées dans une voye spacieuse, parcequ'elle leur ôte le discernement d'une infinité de volontez de Dieu qu'elles sont bien-aises d'ignorer, ne laisse pas de remplir leur cœur de chagrin & de dégout. Et c'est pourquoi les méchans disent generalement dans le livre

de la Sagesse, que *le soleil de l'intelligence ne s'étant point levé pour eux, ils ont marché dans des voyes difficiles* La source de la joye est dans le cœur. C'est en vain que nous la cherchons dans les choses exterieures. Ainsi quelque dure que paroisse la voye d'un Chrétien éclairé, la charité la lui rend facile & douce : & quelque commode que paroisse la vie du monde, la cupidité y répand l'amertume & le chagrin. *Sap. 7.*

V I I. *Afin que vous vous conduisiez d'une maniere digne de Dieu.* v. 10.

L e s lumieres que saint Paul desire aux Colossiens ne sont pas des lumieres speculatives qui ne servent qu'à éclairer l'esprit ; ce sont des lumieres de pratique, qui servent à éclairer leurs pas : *Ut ambuletis.* Voilà les lumieres qu'il est permis de rechercher & de demander à Dieu. Le desir des autres connoissances est souvent suspect. *La parole de Dieu*, dit David, *est une lampe qui éclaire nos pas, & qui sert de lumiere à nos sentiers.* Mais il faut pour cela que nous ayons les yeux ouverts pour la discerner, & c'est l'effet de cette intelligence spirituelle dont l'Apôtre a parlé ci-dessus. C'est en marchant par cette lumiere qu'on marche *d'une maniere digne de Dieu.* Toute la philosophie *Ps. 18. 10. 1.*

humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une maniere digne d'hommes; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualitez humaines ; & qu'elle ne les a destinez qu'à la joüissances des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent toûjours les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de leur nature, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, qui est leur corps. Cependant, comme les Philosophes mêmes l'ont reconnu quelquefois, l'homme est toûjours méprisable, s'il ne s'éleve au-dessus de l'homme : *Quàm contemta res est homo, nisi supra humana surrexerit!* Et c'est ce qu'on ne trouve point dans la philosophie humaine. Ces objets qu'elle nous propose à contempler, les élemens, les astres, & l'ordre des cieux, sont moins que l'homme, parcequ'il est plus que les astres & que tous les corps. Il n'y a que l'Evangile qui nous éleve veritablement au-dessus de l'homme, en nous apprenant à *marcher d'une maniere digne de Dieu*; c'est-à-dire, digne de la qualité d'enfans de Dieu, qui nous est donnée par la grace; digne de Jesus-Christ qui nous a associez à son corps; digne des biens

Pline

éternels ausquels nous sommes appellez, & qui nous sont promis par nôtre vocation.

VIII. *Que vous soyez en tout remplis de force par la puissance de sa gloire, pour avoir en toutes rencontres une patience & une douceur perseverante.* v. 11.

Ce que la douceur ajoûte à la simple patience, c'est l'amour de ceux qui nous causent injustement quelque peine; car il n'est pas nécessaire d'aimer les maux qui nous sont pénibles; il suffit de les souffrir: mais il ne suffit pas de souffrir les personnes qui causent de la peine. Il les faut aimer, & les aimer même *avec perseverance*, selon saint Paul. Car toutes les vertus qui durent peu, ne sont comptées pour rien devant Dieu, & ne sont ordinairement des effets que d'un effort humain conçu par des motifs humains; qui n'ayant point de racines se séchent en peu de temps.

IX. Saint Paul veut qu'on remercie Dieu dés cette vie même, de ce qu'il *nous a rendus dignes d'avoir part à* *v. 12.*
l'heritage des Saints; parce que dés cette vie même, quoique la possession de cet heritage ne nous soit pas encore donnée, néanmoins le droit nous en est déja donné; ce droit étant inséparable de l'habita-

tion du Saint-Esprit dans nos cœurs. On peut même dire que cette felicité nous est donnée en partie, puisque *le royaume de*
Luc. *Dieu est en nous.* Nous sommes heureux
17. 21. à proportion que Dieu regne en nous. Or il y regne dés cette vie jusqu'à un certain point. Nous sommes donc heureux jusqu'à un certain point, si nous avons en
Rom. nous *les premices de l'Esprit.* On doit donc
8. 23. remercier Dieu du commencement de cette felicité que l'on a reçu, & même de la felicité consommée ; puisque nous devons esperer que Dieu nous l'a destinée, & qu'il nous l'a donnée en JESUS-CHRIST, comme saint Paul le dit ex-
Eph. pressément dans l'Epître aux Ephesiens.
1. 4. *Dieu nous a élus*, dit-il, *en* JESUS-CHRIST *avant la création du monde par l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fussions saints & sans tache en sa presence.*



SUR L'EVANGILE DU DERNIER DIMANCHE. D'APRE'S LA PENTECÔTE.

EVANGILE *Matth.* 24. 15.

EN ce temps-là, JESUS dit à ses disciples : Quand vous verrez que l'abomination de la desolation, qui a été prédite par le Prophete Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien *ce qu'il lit.* Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison. Et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre ses vêtemens. Mais malheur aux femmes qui seront grosses, ou nourrices en ce temps-là. Priez Dieu que vôtre fuite n'arrive point pendant l'hiver, ni au jour du sabbat : car l'affliction de ce temps-là sera si extrême, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde, & qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avoient été abregez, nul homme n'auroit été sauvé : mais ils seront abregez en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le CHRIST

est ici, ou il est là, ne le croyez point: parce qu'il s'élevera de faux-christ, & de faux-prophêtes, qui feront de grands prodiges, & des choses étonnantes, jusqu'à séduire même, s'il étoit possible, les élus. J'ai voulu vous en avertir auparavant. Si donc on vous dit: Le voici dans le desert, ne sortez point pour y aller. *Si on vous dit:* Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point: car comme un éclair qui sort de l'orient, paroît *tout d'un coup* jusqu'à l'occident; ainsi sera l'avenement du Fils de l'homme. Par-tout où le corps *mort* se trouvera, les aigles s'y assembleront. Aussi-tôt aprés ces jours d'affliction le soleil s'obscurcira, & la lune ne donnera plus sa lumiere, les étoiles tomberont du ciel, & les Puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors le signe du Fils de l'homme paroîtra dans le ciel, & tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs & aux gemissemens; & ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance, & une grande majesté. Et il envoyera ses Anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, & qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extremité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez *ceci* par une comparaison prise du figuier. Quand ses branches sont déja tendres, & qu'il pousse ses feuilles, vous jugez que l'été est proche. De même lorsque vous verrez toutes ces choses, sçachez que le *Fils de l'homme* est prés, & *qu'il est* à la porte. Je vous dis en verité, que cette generation ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel & la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

EXPLICATION.

I. CET avertissement de JESUS-CHRIST à ses Apôtres regarde particulierement ou la ruine de Jerusalem par Tite, ou la derniere persecution de l'Eglise par l'Antechrist ; & il a pour but de leur donner des marques de l'approche de ces deux terribles évenemens, & de leur enseigner les moyens d'éviter les maux dont les autres seront accablez. Mais comme Dieu exerce sa justice sur les hommes dans tout le cours des siecles, quoique d'une maniere moins éclatante, c'est suivre l'esprit de l'Eglise, qui propose chaque année cet Evangile à tous ses enfans, d'en tirer des instructions plus generales, & qui appartiennent aux Chrétiens de tous les siècles.

Il sera aisé de les découvrir en suivant deux ouvertures que les saints Peres nous donnent. La premiere est que les grands scandales qui arrivent dans l'Eglise, & sur-tout les profanations des choses saintes, sont des marques de la colere de Dieu. La seconde, que dans ces temps où Dieu est en colere, & où sa justice paroit d'une maniere éclatante, ceux-mêmes qui semblent n'avoir point de part à ce qui l'attire, ont un trez-legitime sujet

de craindre pour eux-mêmes, & par consequent ont un trés-grand interêt de tâcher d'appaiser la colere de Dieu, & de pratiquer ce que l'Evangile prescrit pour cela.

II. C'EST l'ordinaire des Prophetes d'attribuer le profanation des choses saintes aux péchez des Rois & du peuple. Il
4. Reg. c. 23. v. 20. est dit expressément que les péchez de Manassez furent la cause de la prise de Jerusalem & de la destruction du temple, Et il est même remarqué que la colere de Dieu ne put être appaisée par la
Ibid. v. 27. pieté de Josias. *Le Seigneur a dit*, ajoute l'Ecriture, *j'ôterai Iuda de devant ma face, comme j'en ai ôté Israel. je renverserai cette ville de Ierusalem que j'ai choisi, & cette maison dont j'ai dit que mon nom y residera.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ce soient les seuls péchez de Manassez qui ayent attiré cette desolation, sans que le peuple y eut de part. Les peuples participent aux crimes des Rois; parcequ'ils les suivent, qu'ils les imitent, & qu'ils les approuvent. Et souvent même les crimes du Prince ont pour cause ceux du
Job. 34. 30. peuple, *Dieu faisant regner*, dit l'Ecriture, *de méchans Princes, à cause des péchez du peuple.*

III. QUI peut donc s'assurer de n'a-

voir point de part à l'abomination de la desolation ; c'est-à-dire, aux profanations des choses saintes, puisque Dieu les permet en punition des pechez des peuples ? On se plaint quelquefois d'avoir des superieurs negligens , sans zele , sans lumiere. Il est certain qu'il n'y a point de desolation plus grande que celle-là. Mais qui peut dire avec assurance qu'il n'a point attiré cette effroyable punition , & qu'il n'y a point contribué par sa negligence , par sa lâcheté , par son ingratitude , & par l'abus qu'il a fait des graces de Dieu ? Quand meme on n'auroit pas sujet de s'en rien imputer, on ne laisseroit pas d'avoir de tres - legitimes sujets de craindre ces marques de la colere de Dieu. Car puisqu'un Pasteur doit attirer la misericorde de Dieu sur son peuple , & que selon l'ordre commun , les lumieres doivent être communiquées par ceux qui conduisent , à ceux qui sont conduits , il est clair que tous les inferieurs ont grand sujet de craindre d'être envelopez dans les tenebres, quand ils voyent leurs superieurs destituez de lumiere.

IV. Personne ne sçauroit subsister sans la grace de Dieu. Elle est toute nôtre force & tout nôtre soutien. Or cette grace ne s'obtient pas d'ordinaire par les seules

prieres de ceux qui la demandent. Il faut que tout le corps de l'Eglise s'y joigne & y coopere, & principalement les Pasteurs. Ainsi la maladie du corps, & principalement de ses chefs, est en même temps la maladie des particuliers ; puisque leurs prieres en sont moins fortes & moins capables d'obtenir de la misericorde de Dieu qu'il éloigne de son peuple les fleaux & les maux qui surpassent la mesure de ses forces. Les grands péchez attirent de grands châtimens : & ces grands châtimens sont de grandes tentations qui se trouvent souvent au dessus de la force & de la vertu des foibles. Ceux-mêmes que les mauvais exemples ne font pas tomber dans les mêmes desordres, ne laissent pas d'en être affoiblis. On croit être vertueux, parce qu'on ne tombe pas dans les grands crimes. On fait moins d'état de ses fautes, parce qu'elles paroissent beaucoup moindres que les péchez que l'on voit commettre à d'autres. On perd mesme peu à peu l'horreur des plus grands pechez. On s'y accoutume. On en gemit peu. On ne pense point à s'y opposer. Ainsi l'on en devient participant.

V. Quoiqu'on n'ait point de part à la mauvaise conduite d'un vaisseau, on

eſt toûjours en danger quand on y eſt, dit ſaint Auguſtin. S'il échoué & s'il ſe briſe par la faute du pilote, il échoüe & ſe briſe pour toux ceux qui y ſont; & peu ſont en état de s'en ſauver. C'eſt donc un devoir indiſpenſable de craindre, quand on voit des marques de la colere de Dieu. Il faut s'humilier devant lui, & tâcher d'attirer ſa miſericorde, non en ſe juſtifiant & en ſe ſéparant des autres, comme ſi on n'avoit point de part aux pechez qui l'ont irrité; mais en ſe joignant aux pécheurs, en s'humiliant avec eux, & ſe fondant uniquement ſur la grandeur de la miſericorde de Dieu. C'eſt ce qu'on voit admirablement marqué dans l'oraiſon par laquelle Daniel obtint la revelation de la venuë du Meſſie. Il avoit ſans doute moins de part que perſonne aux péchez qui avoient obligé Dieu de tranſporter les Juifs en Babylone. Cependant il ne ſe ſépare point des autres. Il confeſſe ſes péchez avec eux; & ſe comprend dans le nombre de ceux qui ont irrité Dieu. *Nous avons peché* dit-il, *nous avons commis l'iniquité; nous avons fait des actions impies; nous nous ſommes écartez de vous; nous nous ſommes éloignez de la voye de vos commandemens & de vos jugemens. Nous ne meritons que confuſion* Dan. 9. 8.

pour nos pechez , & nous & nos Rois , &
Ibid. v. 18. *nos Princes , & nos peres.* Ainsi ajoûte-t'il , *ce n'est point sur la confiance de nôtre justice que nous vous adressons nos prieres , mais sur la multitude de vos misericordes.*

VI. Il faut remarquer que l'on se trompe beaucoup dans l'idée qu'on se forme de ces abominations & de ces scandales. On ne conçoit d'ordinaire par ces termes que des scandales qui font horreur & qui sont condamnez de tout le monde ; mais ce sont pas là les plus dangereux. Un scandale connu & condamné n'apporte pas un grand dommage; parceque n'étant point approuvé , il ne fait pas tomber ceux qui en sont choquez & scandalisez. Et ainsi ce n'est pas proprement un scandale pour eux. Les grands scandales & les grandes abominations sont celles qui sont les plus inconnuës , parce qu'elles sont plus communes , & que par-là elles font tomber plus d'ames dans le précipice. Ainsi c'est un effroyable scandale que de donner des benefices à ses parens moins dignes , en les préferant à de plus dignes. C'en est un trés-grand d'entasser benefice sur benefice pour augmenter son luxe & son faste. C'en est un tres-grand de passer d'un benefice à un autre par des vuës toutes humaines & des

raiſons purement temporelles. Il eſt vrai que le monde n'eſt plus bleſſé de cette conduite ; mais elle en eſt d'autant plus ſcandaleuſe, qu'elle eſt plus contagieuſe.

VII. Il ne ſuffit pas de s'humilier devant Dieu dans ces ſcandales publics ; il faut encore pratiquer ce que dit l'Evangile, qui eſt de *s'enfuir aux montagnes*, en quittant les plaines & le ſéjour des vil- *v.* 10.
les, *Tunc qui in Judea ſunt, fugiant ad montes.* Quand la corruption s'eſt emparée des peuples, & que les maximes de la conduite du commun du monde ſont gâtées & dépravées, il faut avoir recours à la doctrine & aux exemples de ceux que l'éminence de leur vertu éleve au-deſſus de cette corruption generale, & qui ont réglé leur vie ſur la pureté de l'Evangile, pendant que tous les autres cherchent leur fortune & leur établiſſement dans l'Egliſe : pendant que l'on ſe pouſſe tant qu'on peut aux dignitez & aux emplois ; « pendant que l'on court, comme dit ſaint Ber- « nard, aux Ordres ſacrez ; *Curritur paſſim* « *ad ſacros Ordines*, & que l'on n'y apporte point d'autre diſpoſition qu'un deſir ardent des biens & des commoditez de ce monde. Ce ſcandale ſi public & ſi répandu ne nous met que dans une plus étroite obligation d'avoir recours aux mõtagnes,

& de nous conduire par les régles & les exemples des Saints, si nous voulons éviter cette desolation generale.

VIII. Plus les desordres sont communs, plus la vie des gens-de bien devient singuliere, Plus elle est singuliere, plus elle est haïe. Ainsi l'on est facilement abattu, quand on est fort touché de ce reproche de singularité. Est-ce, dit-on, que vous prétendez que le Paradis n'est fait que pour vous, & que tous les autres en seront exclus? Ne vous rendez-vous point plus coupable en condamnant un si grand nombre de personnes qui ne suivent pas vos prétenduës régles, qu'ils ne le sont en faisant ce qu'ils font? Rien n'est plus ordinaire que ces discours, & souvent on n'en demeure pas-là. On suscite des persecutions des traverses réelles à ceux qui suivent ces routes particulieres. On rend leur conduite suspecte d'orgueil & de bizarrerie. C'est ce qui fait le danger de ces scandales répandus: & qui n'a la force de resister à ces discours & de s'attacher à la verité, succombe par nécessité aux mauvais exemples.

IX. L'Evangile nous fournit encore une autre précaution pour éviter la ruine dont ces scandales nous menacent. C'est de nous avertir, *que si l'on est sur le*

haut du toit, on ne descende point en bas pour sauver quelque chose de ce qui est dans la maison. Cette expression figurée veut dire qu'il ne faut pas que la consideration des interests temporels nous retienne dans le monde, & nous empesche de faire ce qui est nécessaire pour nous sauver. Il y a des gens qui prétendent que le salut ne leur doit rien coûter, & qui, pour se mettre à couvert de la corruption du monde, ne veulent renoncer à aucuns de leurs interets. Ils sçavent de quelle sorte l'on vit dans les lieux où l'on éleve la jeunesse; quelles impressions on reçoit dans le monde & dans les assemblées de divertissement. Cependant ils y exposent leurs enfans. La crainte qu'ils ne paroissent sauvages; qu'ils ne sçachent pas leur monde; qu'ils ne soient pas capables des emplois, l'emporte infiniment sur l'interest de leur salut. Et au-lieu qu'il faut d'abord songer à mettre sa conscience à couvert, & esperer que le reste nous sera donné, ils songent à mettre d'abord la fortune à couvert, en s'attendant que les bonnes mœurs leur seront données par surcroît. Ainsi ces gens sont presque toûjours surpris; & voulant allier la conservation de leur interest humain avec le salut, ils laissent perir ceux qu'ils étoient

obligez de conserver, comme les Juifs, qui ne se retirerent pas de Jerusalem, furent envelopez dans sa ruine.

X. L'Evangile ajoute à ces précautions qu'il prescrit, cette maxime generale : *Malheur aux femmes qui seront*
v. 19. *enceintes, ou qui auront des enfans à nourrir en ces jours-là.* Et par ces femmes enceintes & qui nourrissent des enfans, il nous désigne ceux qui sont possedez de desirs de choses qui paroissent necessaires, & qui ne sont pas ainsi en état de se sauver par la retraite corporelle ou spirituelle. Les passions & les interêts humains nous retiennent dans le monde, & le commerce du monde nous gâte l'esprit, & y étouffe les lumieres de Dieu. Le diable est toujours assez subtil pour former des engagemens où l'on soit obligé de blesser ses interêts ou sa conscience. Qui est libre de desirs, de desseins & de passions, prend le parti de la conscience : mais ceux qui sont attachez à leurs commoditez, à leurs interêts, à leurs aises ; qui se font des idées affreuses de la vie obscure; qui ne sçauroient passer de l'éclat, de la consideration & des douceurs de la vie; qui se font des nécessitez de mille bagatelles ausquelles ils s'attachent, se laissent enveloper dans ces scandales publics

&

& dans ces mauvaiſes pratiques établies par la coutume, qui ſont comme des pieges que les démons forment pour faire perir un grand nombre d'ames.

XI. Enfin l'Evangile ajoûte que nous devons *prier, afin que noſtre fuite* v. 10.
n'arrive pas en hiver, ou le jour du ſabbat. Et pour comprendre la néceſſité de cet avertiſſement, il faut ſuppoſer un principe trés-important dans la vie ſpirituelle. C'eſt que les ames ne ſont pas toûjours dans un égal degré de force & de vigueur ſpirituelle. Il y a des temps de langueur & de maladie, auſſi-bien que des temps de ſanté ; des temps d'hiver, auſſi-bien que de printems & d'été ; des temps de ſterilité, comme des temps d'abondance : des temps d'inaction & d'une eſpece de pareſſe ſpirituelle, auſſi-bien que d'ardeur & d'activité. Dieu éprouve les ames par ces viciſſitudes, & il leur fait connoitre la dépendance qu'elles ont de lui, & l'impuiſſance qui leur eſt propre ; & par cette varieté de diſpoſitions il leur ôte la confiance en elles-mêmes.

Mais outre ces ſechereſſes paſſageres que Dieu permet pour humilier les ames, il y en a d'autres qui ſont des effets de noſtre lâcheté & de noſtre tiedeur, & de juſtes punitions de nos fautes volontaires.

Ces maladies, quoique non mortelles par leur nature, le peuvent devenir tres-facilement, si Dieu permettoit que le démon nous attaquât fortement dans ce temps de foiblesse : car il épie avec soin ces occupations ; & il ne manqueroit pas de nous accabler, si Dieu ne l'empêchoit de nous tenter dans ces mauvais temps.

C'est cette grace & cette protection particuliere de Dieu que JESUS-CHRIST nous avertit de demander avec instance : car si Dieu permet que le démon nous attaque dans ces temps de foiblesse, nous sommes perdus, & nous succomberons infailliblement. C'est aussi le sens de

Ps. 70. 9. cette parole de David : *Cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me* : QUAND *la force me manquera, Seigneur, ne m'abandonnez point.* Ainsi le don de perseverance, sans lequel personne n'est sauvé, consiste non-seulement dans la grace en elle-même, mais dans cette proportion de la grace avec les tentations : & c'est ce don que l'Apôtre promet aux Chrétiens, lorsqu'il leur dit que Dieu

1. Cor. 10. 13. est fidelle, & qu'*il ne permettra point qu'ils soient tentez au-delà de leurs forces.*

XII. NON-seulement nous ne

sommes pas toûjours dans le même degré de force spirituelle, mais toutes les actions de la vie Chrétienne n'ont pas besoin de la même force. Il y a des occasions où l'état commun suffit: Mais il y en a aussi, « dit saint Augustin, où il est besoin de « grandes forces, pour ne pas dire de tou- « tes les forces de la volonté : *Ad quadam* « *vincenda magnis aliquando & totis opus est viribus voluntatis.* Quand il s'agit de nous separer de ce qui nous étoit le plus cher dans le monde (ce qui est marqué par cette fuite dont parle l'Evangile) les vertus communes ne suffisent pas. Nous avons donc un interêt trés-grand de nous fortifier pour ces occasions qui arrivent assez souvent; & de demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles nous surprennent. Il faut faire tout ce que l'on peut pour ne se trouver pas dans la langueur lorsqu'il s'agit d'entrer dans de grands combats ; & ceux qui auront été vigilans à suivre l'avis de JESUS-CHRIST, sont ceux qui en sortent victorieux. Il faut beaucoup d'humilité pour n'être pas renversé par les grandes humiliations, beaucoup de détachement lorsqu'il s'agit de renoncer à de grands interêts ; enfin beaucoup de solidité de vertu lorsqu'il est besoin de soûtenir de grands ébranlemens :

& ainsi c'est une priere bien nécessaire pour nostre salut, que de demander à Dieu que notre fuite n'arrive pas en hiver, ny au jour du Sabbat.

Quand il y a un plus grand nombre de Dimanches aprés la Pentecôte que vingt-quatre, il les faut chercher entre les Dimanches aprés l'Epiphanie.

PENSÉES MORALES
SUR
LES MYSTERES
DE IESUS-CHRIST.



PENSÉES MORALES SUR LES MISTERES DE IESUS-CHRIST.



L'ANNONCIATION.

I.

DIEU produit son Fils dans l'éternité par la vûë de sa grandeur ; & la sainte Vierge produit JESUS-CHRIST dans le temps par la vuë de sa bassesse : *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur.* Ainsi le mystere de l'Incarnation n'est pas seulement dans le fond un mystere d'humilité & d'aneantissement : JESUS-

Christ, dit l'Apôtre, *s'y étant anéanti*
Ph. 2. 7 *lui-même.* Il l'est encore dans la maniere dont il a été operé. Il ne faut donc pas prétendre y participer, ni concevoir Iesus-Christ dans nostre cœur, qu'en nous humiliant profondement, & en nous dépoüillant de l'amour & de l'estime de nous-mêmes, qui font que nous nous jugeons dignes d'être aimez & estimez des creatures. Qui voit autre chose en soi qu'un profond néant, n'est pas disposé comme il faut à recevoir Iesus-Christ.

II.

Ce qui s'opera dans le moment de l'Incarnation, est le grand ouvrage de Dieu, mille fois plus excellent que le ciel, la terre, les anges & les hommes. C'est la fin de tout ce qui étoit arrivé dans le monde jusqu'à ce temps-là. C'est le point d'où dépendoient tous les évenemens qui devoient suivre. Tout est pour Iesus-Christ. Iesus-Christ est le principe & la fin de tout. Il est le fondement du Royaume de Dieu, la pierre angulaire qui soûtient la celeste Ierusalem. Dieu commença alors d'avoir un adorateur parfait & digne de lui. L'outrage fait à Dieu par le peché de l'homme fut reparé. Les hommes

juftement éloignez de Dieu commencerent à avoir un médiateur par lequel ils purent s'en rapprocher. Cependant ce grand œuvre demeure inconnu à tous les hommes, à l'exception de la fainte Vierge. Elle feule fut dépofitaire de ce fecret, & elle ne le découvrit à perfonne. Il faut adorer le fecret que Dieu garde dans fes plus grandes œuvres ; & l'honorer en ne publiant jamais les deffeins que nous formons pour fon fervice, & les graces que nous recevons de lui, que par fon mouvement & par fon ordre.

III.

La grandeur de l'humilité de la Vierge paroît dans la maniere dont elle répondit à l'Ange, & dans les effets que le myftere de l'Incarnation produifit en elle. On n'annonça, & on n'annoncera jamais une telle nouvelle à aucune creature. Jamais aucune perfonne ne fut élevée à un tel honneur, que de devenir la Mere de Dieu. Elle conçut la grandeur de cette œuvre; mais ce fut par rapport à Dieu, & non-pas à elle. Elle n'y mêla aucun mouvement humain, aucun retour fur elle-même, aucune joye de fa propre élevation. L'amour-propre n'y prit aucune part. Elle rapporta unique-

ment à Dieu la gloire de ce qu'il avoit operé en elle. Elle le magnifia ; mais elle
Luc. 1. 46. ne se magnifia point elle même : *Magnificet anima mea Dominum.* Elle ne s'en réjoüit point en soi , ni pour soi ; elle
vers. 47 ne s' en réjoüit qu'en Dieu : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Elle n'en conclut pas qu'elle étoit grande ni sainte , mais que Dieu étoit puissant &
vers. 49. saint : *Quia fecit mihi magna qui potens est , & sanctum nomen ejus.* Le cœur de l'homme corrompt la plûpart des graces de Dieu par la part qu'il y prend , & par l'élevation secrete qu'il en conçoit. C'est le plus grand obstacle qu'il y ait en nous à l'accroissement de ses graces, Mais il n'y eut rien de cette corruption dans la sainte Vierge. Son humilité parfaite fit qu'elle s'oublia entierement elle-même , & qu'elle ne songea qu'à Dieu seul. Ainsi il n'y a point de meilleure voye pour obtenir d'être délivrez de cette impureté secrete qui se mêle dans nos meilleures actions , qu'en honorant la pureté souveraine avec laquelle la sainte Vierge reçut son élevation.



IESUS DANS LE SEIN de Marie.

I.

L'ETAT des enfans au sein de leurs meres, qui est involontaire & insensible dans tous les autres, & un pur effet de leur impuissance, étoit au-contraire dans JESUS-CHRIST volontaire, sensible, & un effet de sa liberté. Il pouvoit se délivrer quand il eût voulu de cette prison obscure. Cependant il a voulu la souffrir comme les autres enfans; afin de ne se pas distinguer de ceux à qui il a daigné se rendre semblable. Sa volonté reglée par l'ordre de Dieu l'a lié à cette prison, pour nous apprendre que ce même ordre de Dieu nous doit lier à tous les états pénibles où il lui plait de nous mettre, & que nous y devons demeurer en paix & en silence autant de temps que cet ordre nous y retient.

II.

JESUS-CHRIST commence sa vie humaine par un état de silence, de solitude, d'inaction, & de dépendance

absoluë d'autrui, pour nous montrer que c'est l'état qui convient à tous ceux en qui JESUS-CHRIST est nouvellement formé. L'agitation, le grand monde, la propre conduite leur est ordinairement mortelle. Comme il faut une certaine fermeté, & pour ainsi dire, une certaine dureté au corps des enfans pour souffrir l'air & le mouvement; il faut aussi une certaine force & une certaine fermeté à l'ame pour être capable d'agir au-dehors, & de résister aux objets exterieurs. C'est le fondement de cet avis de l'Apôtre: *Qu'il ne faut pas élever aux emplois de l'Eglise les Néophites, de-peur que s'étant élevez d'orgueil ils ne tombent dans la même condamnation que le Diable.* Les graces nouvellement reçûës s'évaporent plus facilement, & l'ame qui n'y est pas encore accoûtumée, & qui n'en est pas encore bien pénetrée, est bien plus capable d'en concevoir de l'enflure, tant Dieu dans l'ordre de la grace s'accommode à l'ordre de la nature.

2. Timoth. 3. 6.

III.

JESUS-CHRIST dans le sein de sa Mere ayant joüi pleinement de sa raison, avoit toutes les vertus dans un suprême dégré; & il n'a point fait d'actions dans la suite de sa vie, dont il

n'eût déja les dispositions toutes formées dans une entiere perfection. Il y a de même dans certaines ames une plenitude de volonté qui renferme l'essence de toutes les vertus. Elles sont pénitentes, charitables, patientes; pauvres, sans avoir eu d'occasions exterieures de pratiquer ces vertus, & lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, & des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes; comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont point devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le veritable juge de la vertu, & que nous n'en pouvons avoir que des conjectures souvent trompeuses & toûjours incertaines : ce qui nous doit porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parceque nous ne sçavons pas de quelle disposition elles naissent : fausse ou vraie, imparfaite ou parfaite, foible ou forte ; & de l'autre à ne nous préferer jamais à personne à cause de ces actions, parceque peut être ceux qui ne les ont jamais faites, en possedent en perfection les dispositions, qui est ce que Dieu regarde le plus.



LA VISITATION.

I.

ON ne doit point douter que la sainte Vierge aprés ce mystere ineffable operé en elle, & dont elle étoit la seule dépositaire, n'y ait eu continuellement l'esprit & le cœur attaché : & qu'elle n'ait vecu dans une adoration, une admiration, & une action-de-graces continuelle. Cependant incontinent aprez l'accomplissement de l'Incarnation, elle s'en va en diligence visiter Elisabeth. La contemplation parfaite & l'amour parfait de Dieu n'empechent point les exercices de charité. Ces exercices en sont au-contraire une effusion toute naturelle. Il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos, parcequ'il ne possede pas tout le cœur, & que l'amour du monde qui en possede une partie, se fortifie par les actions exterieures. Mais quand l'amour de Dieu remplit tout le cœur, ces actions cessent de lui être dangereuses. L'ame ne quitte point la contemplation pour agir. Ainsi cette

Luc. 1. 39.

visite si prompte aprés ce qui s'étoit passé dans la sainte Vierge, est une preuve de la perfection de son amour. Dieu l'a conduite en ame parfaite, parce qu'il sçavoit bien ce qu'il avoit mis en elle.

I I.

SAINT JEAN prévint JESUS-CHRIST dans l'ordre du ministere, & JESUS-CHRIST prévint saint Jean dans l'ordre de la grace qu'il lui confera dans la visite que la Vierge rendit à Elisabeth qui le portoit dans son sein. Ainsi saint Jean, aprés la sainte Vierge, reçut les prémices des graces operées par l'Incarnation du Fils de Dieu. Toutes celles qui avoient été données auparavant, avoient bien été données en vûë de l'Incarnation de JESUS-CHRIST; mais elles ne l'avoient pas été par JESUS-CHRIST homme. La premiere action de JESUS-CHRIST a été de former son Précurseur. C'est pour cela qu'il le va chercher & qu'il le prévient par sa visite, afin de lui donner lieu de le prévenir & de le chercher ensuite. Cherchez-nous, Seigneur, afin que nous vous cherchions. Car si vous ne nous cherchez le premier, nous ne vous chercherons jamais.

III.

Jesus-Christ associe la Vierge au dessein qu'il avoit de former un Précurseur, en remplissant de grace l'ame de saint Jean. Il veut que cela s'execute par son ministere. Il lui donne part à la naissance spirituelle de saint Iean, comme elle avoit eu part au mystere même de l'Incarnation. Et comme saint Jean représentoit toute l'Eglise & tous
Iean. 1. 7 les Elûs, puisqu'il est dit de lui, *qu'il a été envoyé de Dieu, afin que tous croyent par lui*, & qu'on ne peut parvenir au salut que par la voye de la pénitence qu'il a enseignée aux hommes; Jesus-Christ nous a montré par-là que la sainte Vierge coopere par sa charité à la naissance spirituelle de tous les Elûs, comme saint Augustin le dit, & que lorsque Jesus-Christ les visite par sa grace, la Vierge les visite par sa charité, en leur obtenant cette grace par ses intercessions. Ainsi elle est notre veritable mere; & nous la devons toûjours regarder aussi unie à Jesus-Christ dans les operations de la grace qu'il fait sur nous, comme elle l'étoit dans cette visite renduë à Elisabeth & à saint Iean.



LA VIERGE ALLANT à Bethléem avec saint Joseph.

I.

LA sainte Vierge & saint Ioseph ne manquoient pas de pretextes pour ne pas obéïr à l'Edit de l'Empereur, qui leur ordonnoit de se rendre à Bethléem pour s'y faire enregistrer. L'état où la sainte Vierge étoit, & le soin qu'elle devoit avoir de ce qu'elle portoit dans son sein, leur en fournissoient un assez grand. Cependant elle ne pense point à s'en dispenser. Une vraye simplicité comme celle de la Vierge, discerne mieux la volonté de Dieu que tous les raisonnemens, qui le plus souvent ne font que nous troubler, nous tromper & nous engager dans l'égarement. Dieu l'appelle à Bethléem par l'ordre d'un Empereur Payen, & cela lui suffit. Demandons à Dieu cette simplicité lumineuse qui nous fasse discerner sa volonté parmi toutes les fausses raisons qui nous pourroient détourner de l'accomplir. *Luc.* 1.

II.

Il n'eſt pas neceſſaire d'avoir fait vœu d'obeiſſance pour la pratiquer en toutes ſes actions d'une maniere auſſi exacte que ſi on avoit un Superieur qui nous les preſcrivit toutes en particulier. Il n'y a qu'à bien diſcerner la volonté de Dieu dans chaque action, & avoir un grand deſir de la ſuivre. La Vierge & ſaint Joſeph en allant à Bethléem obéiſſent à l'ordre d'un Prince infidéle, qui ne l'avoit ordonné que par vanité : mais en lui obéïſſant ils obéïſſoient à Dieu ; ils executoient ſon ordre ; ils accompliſſoient ſes deſſeins. Quiconque vit dans le monde, y trouve des Superieurs que la volonté de Dieu l'oblige de ſuivre. Il faut obeir à l'un en le contentant ; à l'autre en lui cedant ; à l'autre en ſouffrant ſon injuſtice. Qui ſçauroit bien diſcerner ces voix de Dieu, ne ſe trouveroit jamais libre de faire aucune action à ſa fantaiſie ; parceque découvrant par-tout un ordre & une volonté de Dieu, il ſe trouveroit obligé d'y obeir. Mais il n'en joüiroit pas moins d'une parfaite liberté, parce qu'il mettroit ſa joye à ſuivre la volonté de Dieu en toutes choſes.

III.

Il semble qu'il n'y ait rien de plus étonnant que ce qui arrive à la sainte Vierge & à saint Joseph à Bethléem, de n'y trouver personne qui les voulût recevoir chez soi, & d'y être obligez de se retirer dans une étable. Le Roi du monde dans l'entrée qu'il y fait, ne trouve personne qui le veuille retirer dans sa maison. Mais cet évenement qui paroit étrange, arrive tous les jours & d'une maniere plus criminelle. La verité & la justice ne trouvent souvent aucun support, aucun soûtien, aucun asile parmi les hommes. Personne ne se croit chargé d'entreprendre la défense. *J'ay vû les injustices & les calomnies qui se font sous le Soleil*, dit le Sage, *& les larmes des innocens, & que personne ne les consoloit.* Les habitans de Bethléem en rebutant la Vierge rebuterent Jesus-Christ même, & se priverent de l'honneur suprême de le recevoir chez eux. Il est vrai qu'ils ne le connoissoient pas; mais ils ne laissoient pas d'être coupable de ce refus, parceque la Vierge & saint Joseph avoient des caracteres si particuliers de sagesse, de bonté, de simplicité, qu'ils devoient être discernez par tous ceux qui en au-

Eccl. 4.

roient en l'amour dans le cœur. On est de même souvent coupable d'avoir rejetté Dieu même & sa justice en negligeant certaines bonnes œuvres, parcequ'encore qu'on n'en voye pas le fond & toutes les suites, on y voyoit assez de raisons pour s'y engager, si on n'eût point eu le cœur corrompu par l'interêt & par l'amour propre. Et en renonçant à ces œuvres de charité que Dieu présente, on se prive peut-être des moyens de son salut, que Dieu y avoit attachez. Dieu vouloit venir à nous par cette occasion de charité. En la negligeant on renonce à la visite de Dieu. Il faut demander à Dieu qu'il nous préserve de ces péchez qui attirent nostre perte, & qui nous rendent inutiles les visites de Dieu, comme parle l'Evangile.



LA NAISSANCE.

I.

JESUS-CHRIST ne naist dans le monde que pour naître dans les cœurs. C'est la fin de son Incarnation. C'est son desir. C'est nostre unique bonheur : & ce qui est terrible, s'il ne

naît pas en nous, il naît contre nous. Or il ne naiſt en nous qu'en nous imprimant les diſpoſitions qu'il a marquées dans les circonſtances de ſa naiſſance temporelle. Elles ſont toutes l'effet de ſon inclination & de ſon choix. Il ne naiſt pauvre que parcequ'il mépriſe toutes les richeſſes de la terre. Il ne naiſt dans les ſouffrances, que parcequ'il eſt l'ennemi des plaiſirs des ſens. Il ne naiſt dans l'oubli & le rebut des hommes, que parce qu'il hait ſouverainement la vanité, l'enflure & l'orgueil. Il opere en quelque degré ces diſpoſitions dans tous les cœurs où il naiſt. Quiconque donc ne les a point du tout, & qui n'a point conçû le deſſein de combattre ſes paſſions, n'a point conçu Jesus-Christ, & ne peut dire *qu'il lui ſoit un Sauveur*, comme l'Ange le dit aux bergers. Luc.2.11

II.

Il paroit aux ſens & à l'eſprit humain une grande diſproportion entre une grote, une crêche, des animaux, l'oubli & l'abandonnement de tous les hommes, & la grandeur du Roi du Ciel & de la Terre, qui fait ſon entrée dans le monde. Mais l'eſprit éclairé par la foi y trouve une proportion admirable.

Qu'eſt-ce qui convenoit mieux au deſtructeur de la concupiſcence que le mépris de tous les objets de concupiſcence? L'homme eſt malade de l'amour des plaiſirs, des honneurs, des grandeurs & des richeſſes du monde. C'eſt ce qui fait ſon malheur. JESUS-CHRIST, vient pour le guerir de cette maladie, pour lui faire connoitre le néant de ces biens qu'il aime,& pour lui en propoſer d'autres réels & ſolides. Que pouvoit-il donc faire de plus proportionné à ce deſſein que de s'en priver lui-même, & d'apprendre d'abord aux hommes par ſon exemple à les mépriſer? Nous n'arriverons jamais aux vrais biens, qu'en ſuivant cette voie. L'amour des faux biens eſt un obſtacle invincible à la poſſeſſion des biens veritables. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous apprend par l'état de ſa naiſſance.

III.

LES hommes conçoivent mal l'humilité de JESUS-CHRIST dans ſa naiſſance & dans les autres circonſtances qui l'accompagnent, s'ils lui attribuent les mêmes ſentimens qu'ils auroient dans un pareil état; s'ils ſuppoſent que ces abandonnemens & ces rebuts des hommes lui étoient penibles

comme ils le feroient à eux-mêmes. Car comme ces sentimens naîtroient en nous de l'amour que nous aurions pour les objets de nôtre concupiscence, il est impossible qu'ils ayent été de la même sorte dans Jesus-Christ. Nous sentons le rabaissement à proportion de nôtre orgueil ; la pauvreté à proportion de l'amour que nous avons pour les richesses ; la privation des plaisirs & des aises du corps à proportion du desir que nous en avons Tous ces sentimens sont indignes de Jesus-Christ ; parcequ'il n'aimoit rien de tout cela. Il sentoit seulement les incommoditez réelles ; mais il étoit absolument insensible aux maux d'imagination. Il n'avoit donc pas ces sortes de maux : mais il en avoit d'autres que nous ressentons bien peu. Tous les péchez des hommes lui étoient présens, leur ingratitude, leur malice, la corruption de leur cœur, l'aveuglement de leur esprit. Il ressentoit tout cela à proportion de l'amour qu'il avoit pour la sainteté de Dieu. C'est ce qui a occupé son esprit dés sa naissance : c'est ce qu'il a pu considerer dans le mauvais traitement qu'il a reçû des hommes. Heureux ceux qui ressentent les injustices des hommes par rapport à Dieu, & non par

rapport à eux. Elles ne sont rien par rapport à eux, puisqu'elles ne les privent que de biens qu'ils ne doivent point aimer; mais elles sont infinies par rapport à Dieu, parce qu'elles blessent la justice de Dieu qui est infinie.



IESUS MARIE IOSEPH dans la grote.

I.

IL n'y a point de contemplation plus douce que de considerer en ce temps sacré ces trois personnes dans la grote. Toute la terre vit dans un pofond oubli de ce qu'ils y font, & ne songe pas même qu'ils soient au monde. Mais Dieu & ses Anges regardoient ce sacré ternaire, comme tout ce qu'il y avoit de grand & d'excellent dans la terre; & regardoient au contraire tout le reste du monde comme un neant. Marie & Joseph oublient parfaitement le monde, & sont occupez uniquement de ce Dieu présent à leurs yeux. Ce n'est point par des paroles, ni par des cris d'allegresse que leur sacré commerce s'exerce. La parole éternelle réduit au silence par l'ordre de Dieu, ne

ne parle qu'au cœur de Marie & de Ioseph. Et Marie & Ioseph voyant devant leurs yeux le silence de cette Parole éternelle, n'osent le troubler par les leurs, & se contentent de demeurer devant lui dans une admiration interieure en suivant les mouvemens qu'ils ressentent, & s'y laissant conduire sans resistance.

II.

L'HOMME s'magine quelquefois qu'il ne fait rien quand il ne se remuë pas, & qu'il ne produit pas au-dehors des actions éclatantes de zele & d'amour. Mais la parfaite pureté du cœur ne va pas à faire en tout temps de grandes choses pour Dieu. Elle va à faire précisément ce qu'il veut de nous dans l'état ou il nous met. On ne voit point dans la sainte Vierge de ravissemens ni d'extases. Ce sont des états où Dieu met certaines ames qui ont encore quelque chose à assujettir & à domter : mais rien ne resistoit dans la sainte Vierge à l'impression de Dieu. Elle agit selon qu'il la remuë, sans faire aucune avance plus loin. Et rien ne nous peut mieux servir que la consideration de la perfection de son état & de son repos, pour retrancher la mauvaise activité & les empressemens de l'amour propre.

III.

On demande souvent des methodes d'oraison proportionnées aux mysteres que nous honorons. En voici une qui ne peut être plus convenable. Il n'y a qu'à se tenir en esprit dans un coin de cette grote en joüissant du spectacle de ce qui s'y passe. Iesus, Marie, Ioseph, y vivent dans un commerce muet & tout interieur. Adorons aussi en esprit les dispositions du Verbe incarné, & prions-le qu'il verse dans nos cœurs quelque goute de cette abondance de graces qu'il a versées dans le cœur de Marie & de Ioseph : Oublions tout le reste du monde, comme Marie & Ioseph l'oublierent : & prions-les qu'ils en éteignent l'amour & le souvenir dans nos cœurs, en nous obtenant d'être attachez uniquement à Jesus-Christ. Il n'est point nécessaire de parler pour cela. Il n'y a qu'à se tenir dans cette grote en silence, en la presence de Jesus. Il verra bien ce qu'il nous faut, & il connoist bien mieux nos besoins que nous.



LA CIRCONCISION.

I.

JESUS-CHRIST sans peché reçoit par la Circoncision la marque du peché. C'est une humiliation prodigieuse pour un Dieu qui est la pureté même. Mais il falloit qu'il s'y soumit pour marquer qu'il s'étoit chargé des pechez des hommes, & qu'il étoit venu pour les reparer, non par puissance, mais par justice, en prenant sur lui la peine qu'ils meritoient. Que si JESUS-CHRIST a du se revestir de ces marques du peché, combien sommes-nous plus obligez à nous en revestir nous-mesmes ; c'est-à-dire, à nous reconnoistre sincerement pécheurs ? C'est-là le fondement de l'humilité, de la pénitence, & de la patience chrétienne ; & au contraire tout l'orgueil, toute l'impénitence, & toute l'impatience des hommes ne viennent que de ce qu'ils oublient qu'ils sont pecheurs ; & qu'un pecheur comme pecheur doit se juger digne de toutes sortes de miseres & d'ignominies, selon qu'il est dit :

Ps. 68. 24. *Improperium expectavit cor meum, & miseriam.* Ainsi il n'est point surpris quand elles lui arrivent. Il se croit encore trop heureux que Dieu accepte ces miseres temporelles, au-lieu des tourmens éternels qu'il avoit meritez. Voilà les sentimens d'un vrai pénitent. Qui ne les a point, ne laisse pas d'être pecheur; mais il est un pecheur impenitent.

II.

JESUS-CHRIST en recevant le sacrement douloureux de la circoncision en a exempté les hommes: mais il les a en même-temps obligez à la circoncision spirituelle; c'est-à-dire, au retranchement des desirs corrompus, que l'Ecriture appelle *le corps du peché*. Et cette circoncision pour être interieure, n'en est pas moins pénible. Car c'est une circoncision generale, & qui dure toute la vie. Il faut circoncire ses oreilles, ses yeux, & tous les autres sens: mais sur-tout il faut circoncire son cœur, qui est la source de tous les mauvais desirs. La cause ordinaire des fausses penitences & des fausses devotions, est que l'on change en quelque sorte la circoncision chrétienne en circoncision legale. On ne reforme que l'exterieur. On ne va point jusqu'à la source de ses passions, & au re-

Rom. 6. 6.

tranchement de son orgueil interieur. On couvre ainsi le vieil-homme par le nouveau, mais on ne le détruit pas; & l'on conserve avec un exterieur reglé & mortifié une trés-grande immortification interieure. Ce n'est pas là appartenir à la loi nouvelle; puisqu'on n'y appartient que par la circoncision du cœur.

III.

JESUS reçoit le nom adorable de *Sauveur* dans la premiere effusion de son sang, qui marquoit qu'il le devoit verser tout entier pour le salut des hommes. Peu de personnes conçoivent ce qui est renfermé dans ce nom sacré, & ce que JESUS fait à notre égard en qualité de Sauveur, Il n'a pas seulement satisfait à la justice de Dieu pour nos péchez, mais il nous a obtenu toutes les graces qui sont les principes de notre conversion & de nos bonnes œuvres. Car JESUS-CHRIST; ne nous sauve pas en nous laissant tels que nous sommes, mais en nous changeant le cœur, & nous appliquant par-là le merite de sa mort. Ce n'est pas encore tout, Les péchez que nous commettons sans cesse, l'imperfection de la plûpart de nos meilleures actions, & enfin l'impureté de notre cœur nous rendroient incapables

d'être reçus favorablement de Dieu, si JESUS-CHRIST en nous incorporant à son corps ne nous presentoit à son Pere, comme ses propres membres; & ne couvroit l'imperfection de notre justice par la perfection de la sienne. Ainsi la vraye pieté va à nous attacher à JESUS-CHRIST; à n'agir que dans lui & par lui; à le regarder comme la cause de tout notre bien, & à croire que sans lui nous ne pourrions être que l'objet de la colere de Dieu.



L'EPIPHANIE.

I.

JESUS-CHRIST aprez avoir appellé les bergers à sa crêche comme les premiers des Iuifs, qui marquerent par le peu de bruit de leur venuë, que celle de JESUS-CHRIST n'auroit d'effet que sur un petit nombre de Iuifs, appelle ensuite les Mages; c'est-à dire les payens, à son berceau, pour marquer d'abord en racourci tous les fruits & tous les effets de sa Mission. Ces Mages viennent avec pompe & avec éclat. Ils soulevent Jerusalem & troublent Herode,

parceque c'eſt proprement la converſion des payens, qui par ſon éclat a troublé le monde, & animé contre l'Egliſe la fureur des peuples, & la politique des Empereurs. Que ſeroit le monde ſans cette vocation ? Et que ſerions - nous nous - mêmes, puiſque nous faiſions partie de ce monde de payens qui ont été appellez à la veritable foi ? Remettons - nous dans l'eſprit cet effroyable état: Conſiderons - le dans ces nations que Dieu laiſſe encore dans ces tenebres epaiſſes ; dans les Chinois, les Indiens, les habitans du nouveau monde. Diſons - nous à nous-memes : Voilà l'état où Dieu nous a pris. Voilà ce que nous ſerions s'il nous y avoit laiſſez. Et tâchons d'exciter en nous en ce jour-ici la juſte reconnoiſſance que nous devons à Dieu pour nous avoir appellez au Chriſtianiſme. Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu ne penſsât qu'aux Mages en les appellant à ſa crêche. Il penſoit à tous ceux à qui il devoit communiquer la lumiere de ſon Evangile. Il penſoit à nous en particulier. Suivons donc l'eſprit de l'Egliſe en renouvellant dans nous en ce jour ici la gratitude que nous devons à Dieu pour cette grace incomparable.

II.

Si jamais la puissance de la grace a paru daus aucune occasion, on peut dire que c'est dans la vocation des Mages. Ces Mages ne furent pas sans doute les seuls témoins de cette étoile miraculeuse qui parut à la naissance de Jesus-Christ. Pourquoi donc fit-elle si peu d'impression sur tous les autres, & en fit-elle une si forte sur l'esprit & le cœur de ces trois personnes ? C'est qu'outre cette lumiere commune & generale ils furent touchez & penetrez d'une lumiere particuliere, qui s'empara de leur esprit & de leur cœur. Que cette lumiere devoit être forte pour leur faire abandonner leur pays ; pour les porter à s'exposer à des étrangers, & à annoncer à un Roi dominé par une cruelle politique, une nouvelle aussi peu agreable que celle de la naissance d'un autre Roi ; pour ne craindre point les railleries des uns, & les violences des autres ; pour rendre témoignage à la verité dans une ville aussi mal disposée que l'étoit celle de Ierusalem ; pour s'abandonner à la conduite de Dieu dans un dessein si perilleux ! Cependant ils l'executent avec un courage heroique, & ils éprouvent cette protection de Dieu.

à laquelle ils s'étoient confiez. Cette étoile qu'ils avoient vüë en Orient leur paroit de nouveau, & les conduit au berceau de ce nouveau Roi. Ils y trouvent un Enfant dans la pauvreté, dans la misere & dans le froid ; & ils reconnoissent & adorent en lui le Roi du monde, & le Dieu de l'univers. La grace n'est pas si visible dans tous les Elûs; mais elle n'est pas moins veritable ni moins effective. Ils reçoivent tous, outre les graces generales, une grace particuliere qui les convertit à Dieu. Ou cette grace ne les abandonne jamais, ou ils la reçoivent de nouveau avant que d'avoir achevé leur course, & elle les conduit à l'adoration éternelle de Jesus-Christ par une heureuse perséverance. C'est la grace que nous devons demander à Dieu dans ce jour, & qui doit être l'objet de nos souhaits & de nos prieres durant toute notre vie.

III.

La sainte Vierge reçut la visite des Mages, comme elle avoit reçu celle des Bergers. Et elle reçut l'une & l'autre, comme elle avoit reçu le rebut des Juifs, & la nécessité où elle fut réduite de se retirer dans une étable. La parfaite soumission à la volonté de Dieu va jusqu'à

l'indifference à l'égard des évenemens bons & mauvais, des prospéritez & des adversitez : parcequ'on y trouve également la volonté de Dieu, qui donne le prix à toutes choses à l'égard de ceux qui l'aiment. Elle n'eut aucune passion ni aucun desir de sçavoir quand JESUS-CHRIST se manifesteroit au monde, Elle ne le pressa de rien, étant trop persuadée qu'il n'y a que Dieu qui sçache le temps où chaque chose doit être faite. Ainsi elle se nourrissoit des actions présentes & passées de JESUS-CHRIST, sans prévenir les futures par des desirs
Luc.2.6 précipitez, *Elle conservoit tout cela en elle-même, le repassant dans son cœur*, dit saint Luc C'est le modéle de la conduite que nous devons garder dans le monde. Il faut suivre Dieu, & non-pas le prévenir. Il faut le laisser faire dans toutes les choses dont nous ne sommes pas chargez, & accommoder nos desirs aux évenemens. Mais on fait d'ordinaire tout le contraire. Chacun voudroit conduire le monde, & prescrire à Dieu de quelle sorte il doit agir; Et tout cela à sa source dans la cupidité, qui aime la prosperité, hait l'adversité, & préfere sa propre volonté à celle de Dieu.



LA PURIFICATION.

I.

LA sainte Vierge ne s'exempta pas de l'observation de la loi de la Purification ; parceque selon l'ordre de Dieu elle ne pouvoit faire connoître les raisons secretes qui l'en exemptoient. Ce qui nous apprend qu'on est obligé d'observer les loix non-seulement lorsqu'elles sont faites pour nous, mais aussi lorsque les hommes ne pouvant pas voir que nous en soyons exempts, se scandaliseroient si nous y manquions. C'est la premiere instruction qu'elle nous donne dans sa Purification. Car d'ailleurs on ne pouvoit être plus légitimement dispensé de cette loi qu'elle l'étoit. Non-seulement elle étoit exempte de l'impureté légale, mais elle l'étoit de toute impureté du peché, dont ces impuretez étoient des figures. Dequoi se pouvoit-elle donc purifier ? Elle pouvoit croître en amour & dans toutes les vertus : & un moindre degré d'amour étoit pour elle une espece d'impureté à l'égard du plus grand. C'est

ainsi qu'elle s'est purifiée toute sa vie, en avançant toûjours vers la perfection de l'amour par des progrés continuels. Pour nous, nous n'avons pas besoin de chercher comment nous nous pouvons purifier, étant pleins, comme nous le sommes, d'impuretez effectives, qui sont nos péchez. Et la meilleure voye que nous puissions prendre pour cela, c'est d'imiter la sainte Vierge, en pratiquant ce qu'elle a fait dans sa Purification, qui nous est marqué dans la suite de l'Evangile.

II.

La Vierge s'est purifiée en offrant à Dieu son Fils joint au sacrifice ordonné par la loi. Nous ne sçaurions de même nous purifier que par la pratique fidéle des commandemens de Dieu, & par l'oblation que nous lui devons faire sans cesse, & sur tout à la Messe, de Jesus-Christ son Fils & notre Chef, unique source de toute la pureté des hommes. Si nous ne sommes pas capables de lui offrir avec son Fils le sacrifice des riches; c'est-à-dire les grandes actions de zéle & de charité que les Saints ont pratiquées, offrons-lui, comme la Vierge, le sacrifice des pauvres, qui ne lui est pas moins agréable. Offrons-lui l'hu-

miliation, la patience, le ſilence, la circonſpection, le ſupport du prochain, l'oubli des injures. Il y a toûjours des vertus qui ſont à notre portée, quelque pauvres que nous ſoyons. Ainſi la matiere de nos ſacrifices ne nous peut jamais manquer. Nous nous devons tenir heureux d'avoir à notre tête la ſainte Vierge pour faire cette oblation. Car c'eſt un grand moyen de nous adreſſer à elle, pour obtenir la grace de la faire plus ſaintement. S'il s'agit d'offrir Jesus-Christ à Dieu dans le ſacrifice de la Meſſe, comment le pouvons-nous mieux faire qu'en la priant de nous obtenir quelque part à cette charité ardente avec laquelle elle s'offrit dans le Temple? S'il s'agit d'offrir à Dieu le ſacrifice de nos prieres & de nos œuvres, qui peut mieux nous y aider que celle qui a fait de toute ſa vie une oraiſon continuelle & interieure; & qui n'a jamais laiſſé entrer aucune impureté dans ſes actions? Ainſi cette fête nous lie à la Vierge d'une maniere particuliere. Elle y eſt la figure de l'Egliſe en préſentant Jesus-Christ à Dieu au nom de toute la ſocieté des Chrétiens: mais toute la ſocieté des Chrétiens doit auſſi ſe joindre à elle & s'unir à ſon ſacrifice, comme à celui

du principal de ses membres agissant au nom de tout le corps ; & chacun doit tacher d'entrer dans ses dispositions, & la prier de nous en obtenir quelque participation.

III.

Il n'est pas seulement nécessaire aux Chrétiens d'offrir Jesus-Christ avec la sainte Vierge qui leur en donne l'exemple, il faut encore qu'ils le reçoivent dans leurs cœurs par la foi, & dans leurs corps même par la sainte communion ; & c'est ce que leur enseigne saint Simeon. Il reçut Jesus-Christ entre ses bras, & en le recevant il instruit tous les Chrétiens d'une maniere admirable, de quelle sorte ils le devoient recevoir : Car quels sentimens plus dignes de Jesus-Christ peuvent-ils avoir en le recevant, que ceux qui paroissent dans ces paroles de Simeon ? *C'est maintenant, Seigneur*, dit-il, *que vous laisserez mourir en paix*
Luc. 2. 29. 30. *votre serviteur, selon votre parole : puisque mes yeux ont vû le Sauveur que vous nous donnez.* Simeon témoignoit par-là qu'il n'avoit plus rien à desirer dans le monde, & que tous ses souhaits étoient renfermez dans celui que Dieu avoit accompli, qui est de lui

faire voir le Sauveur du monde ; & c'est ce que tout Chrétien qui a reçu JESUS-CHRIST, devroit avoir dans le cœur. Il ne devroit plus rien desirer dans le monde, & il devroit être prêt, aprés avoir communié, de s'unir pour toûjours avec JESUS-CHRIST. Tout autre desir, toute autre prétention fait voir qu'il n'a pas l'idée qu'il devroit avoir de ce bien ineffable.



FUITE DE JESUS-CHRIST *en Egypte.*

I.

JEsus ayant une infinité de moyens de se garantir de la cruauté d'Herode, eut recours à celui de la fuite : parcequ'il étoit le plus humble. Ce n'est rien à Dieu que d'agir par puissance ; mais c'est une chose admirable qu'un Dieu s'anéantisse & s'humilie. Il étoit nécessaire qu'il agît ainsi pour nous donner cette instruction importante : Qu'il ne nous garantit jamais plus utilement des desseins que les hommes font contre nous, que lorsqu'il le fait par l'humiliation & par la souffrance. On voudroit

triompher de ses ennemis en les surmontant, & en faisant paroître avec éclat la justice de sa cause : mais Dieu veut qu'on les surmonte en s'humiliant, en souffrant, & en demeurant long-temps comme accablé sous leur puissance. Par ce moyen il procure une victoire solide aux défenseurs de la justice ; parcequ'il leur fait surmonter l'orgueil, ennemi mille fois plus à craindre que tous ceux qu'ils peuvent avoir dans le monde. On doit donc tirer de cette conduite de JESUS-CHRIST ces deux Regles importantes pour la vie chrétienne ; de choisir toûjours autant que l'on peut, les moyens les plus humbles pour satisfaire à ses devoirs, & de ne se croire pas abandonné de Dieu, quand pour se garantir de ses ennemis on est obligé de leur ceder en apparence.

II.

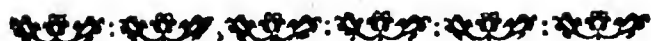
Math. 2. 13. DIEU en faisant connoître par son Ange à saint Joseph qu'il falloit qu'il se retirât en Egypte, ne lui en fournit aucuns moyens. Il se contenta de lui declarer sa volonté. Que de repliques un esprit peu soumis auroit faites à un ordre si difficile à executer ! Comment s'en aller sans provisions, sans équipage, sans bien, en un païs éloigné, dans la plus

fâcheuſe ſaiſon de l'année, avec une vierge foible, & un enfant nouvellement né ? Cependant saint Ioſeph ne replique point, & ſa foi ne l'applique qu'à l'execution de l'ordre de Dieu. C'eſt ainſi que doivent agir toutes les perſonnes vraiment chrétiennes. Il faut bien s'aſſurer ſi Dieu veut les choſes. Mais quand on a cette aſsûrance, il faut ſe mettre à les executer avec courage, quelques difficultez qui y paroiſſent. Notre affaire eſt d'obéir : mais celle de Dieu, c'eſt de lever ces difficultez, s'il le juge à propos. S'il les leve, à la bonne-heure, nous aurons par-là les moyens d'accomplir ce qu'il nous commande. S'il ne les leve point, & qu'il permette que nous ſuccombions, nous aurons encore un plus grand avantage, qui eſt de lui témoigner noſtre obéiſſance d'une maniere qui lui ſera d'autant plus agreable, qu'elle eſt moins agreable à la nature.

III.

Dieu conſerve la ſainteté de ſes Elûs par une viciſſitude continuelle de faveurs & d'humiliations, de proſperitez & d'adverſitez qui ſe contrepeſent. Les ſeules faveurs ſans les humiliations les perdroient. Il faut qu'elles ſoient balancées par le poids des adverſitez. Il a voulu

même obſerver cet ordre à l'égard de la ſainte Vierge & de ſaint Joſeph, quoique l'éminence de leur vertu n'eût point beſoin de ces contrepoids ; parce qu'il les vouloit rendre les modelles de ſa conduite ordinaire envers ſes Elus. Ce n'étoit pas une petite élevation pour la ſainte Vierge & pour ſaint Joſeph, que la viſite des Mages, que les prédictions avantageuſes de Simeon & d'Anne. Il les envoye donc ſe cacher parmi un peuple inconnu, pour y mener une vie obſcure & pleine d'incommoditez. Qui ſçait ce qu'ils y firent & ce qu'ils y ſouffrirent ? Mais cela même qu'on ne le ſçait pas, nous donne cette inſtruction importante : Que les perſonnes en qui Jesus-Christ eſt nouvellement né, ont beſoin de ſe ſouſtraire par la retraite à la vie du monde, & ſont en danger de perir quand ils s'expoſent trop-tôt aux actions qui les font connoître, & qui ont les hommes pour témoins.



RETOUR DE IESUS-CHRIST en Galilée, & sa demeure à Nazareth.

I.

SAINT IOSEPH & la Vierge étant allez en Egypte par l'ordre exprés de Dieu, y demeurerent jusqu'à ce que par un nouvel ordre Dieu leur commandât de retourner en Iudée. Ils ne quitterent point par fantaisie la place où Dieu les avoit mis, mais par la volonté de Dieu qui leur fut signifiée par un Ange. C'est une des pratiques des plus essentielles de la vie chrétienne, de n'entrer dans aucun engagement, dans aucun état, dans aucun lieu, qu'on ne se puisse rendre témoignage que Dieu veut qu'on y entre; & de n'en sortir point qu'on n'ait une assurance raisonnable que Dieu veut qu'on en sorte. Tout lieu & tout état ont leurs tentations. L'homme n'y peut subsister de lui-même sans le secours de Dieu. Or quelle esperance peut-on avoir de l'obtenir, si l'on est dans ce lieu & dans cet état contre l'ordre de Dieu? N'est-ce pas le premier devoir

auquel on soit obligé, que de quitter cet état où l'on est temerairement engagé, pour rentrer dans l'ordre de Dieu dont on est sorti ? Il est vrai que quelquefois on ne le sçauroit quitter, & que quelquefois même il n'est pas utile de le faire; mais lorsqu'on commence à y demeurer par une raison solide, on commence aussi à y être par la volonté de Dieu. Enfin la réponse interieure que la conscience doit faire à tout veritable Chrétien sur tous les lieux où il est, doit être qu'il y est, parceque Dieu le veut. Cette volonté ne lui est pas declarée par un Ange comme à saint Ioseph; mais elle lui est declarée par les regles communes du Christianisme, qui souvent ne sont pas moins sures que les revelations expresses.

II.

Jesus-Christ. revenu d'Egypte demeure à Nazareth, lieu méprisé, & dont on ne croyoit pas parmi les Iuifs qu'il pût sortir rien de bon: *A Nazareth potest aliquid boni esse?* (Joan. 6. 45.) Les lieux & les emplois les plus méprisez ont de l'attrait pour un veritable Chrétien, parce qu'on s'y cache mieux. Iesus à Nazareth est soumis à la sainte Vierge & à saint Ioseph, parceque l'ordre de Dieu le demandoit. Ioseph & Marie avoient alors une veri-

table autorité sur lui : car comme il n'étoit pas temps qu'il se fit connoître, il auroit scandalisé le monde s'il avoit vécu dans l'indépendance. Il étoit juste que l'auteur de toute justice donnât l'exemple d'un des premiers devoirs de la justice que nous devons aux hommes, qui est d'obéïr à nos peres & à nos meres : & l'ordre de Dieu lui prescrivant cette voye, c'étoit à Dieu son Pere qu'il obéïssoit en obéïssant à Ioseph & à Marie. Ceux qui sont vraiment assujettis à Dieu n'ont nulle peine à obéïr aux hommes lorsque Dieu le veut : & l'on ne se soustrait à l'obeïssance dûë aux hommes, que parcequ'on se revolte premierement contre la volonté de Dieu qui la prescrit.

III.

Il étoit important de-plus, que celui qui étoit venu instruire les hommes de tous leurs devoirs, leur marquât par son exemple l'instinct naturel du Christianisme, & l'état qu'ils doivent choisir par eux-mêmes, & dans lequel la plûpart des Chrétiens se doivent sanctifier. Peu de Chretiens sont appellez à commander aux autres, & l'on ne s'y doit jamais porter de soi-mesme. Tous doivent faire leur salut en obéïssant; & c'est-

pourquoi Jesus-Christ a voulu consacrer à l'obeïssance la plus grande partie de sa vie, parce que c'étoit la voye ordinaire du salut des hommes. Ceux mêmes qui commandent ne sont pas dispensez d'obeïr, parce qu'ils ne doivent commander que quand Dieu le veut. Saint Joseph & la Vierge n'ont point fait de plus grande action d'obéissance qu'en commandant à Jesus-Christ; parce qu'ils ne l'ont jamais fait que lorsque la voix interieure de sa sagesse leur faisoit connoistre que Jesus-Christ le vouloit. Ainsi ils obéissoient à Jesus-Christ en commandant à Jesus-Christ C'est ce qui doit consoler les Superieurs qui se trouvent obligez de conduire des ames qu'ils estiment infiniment plus parfaites qu'eux. Ils doivent penser qu'ils ne leur commandent pas, mais qu'ils obéissent à l'esprit de Dieu, qui veut que toutes choses soient reglées, & que l'ordre soit gardé.



IESUS - CHRIST TROUVÉ dans le Temple entre les Docteurs.

I.

JESUS-CHRIST ayant destiné à la retraite & au silence toute la vie qu'il a menée sur la terre depuis sa naissance jusques à l'âge de trente ans, ne sortit qu'une seule fois de cet état pour faire paroitre quelque rayons de sa sagesse divine, qui est lorsqu'à l'insçu de saint Joseph & de la Vierge, il demeura dans le Temple parmi les Docteurs. Ce n'est point cette manifestation de sa sagesse qui est admirable; c'est cette longue suppression qu'il en a faite. Il nous a voulu montrer par-là que le tems de se taire doit être beaucoup plus long que celui de parler, & que c'est au silence que nostre inclination nous doit porter, selon ce qu'a dit un de ses Apostres : *Que chacun de vous soit prompt à écouter, & lent à parler.* *Jac. 1. 19.* Cependant comme il y a aussi des temps à parler, & qu'il est difficile de les discerner, on ne peut mieux en obtenir la grace qu'en s'adressant à JESUS-CHRIST, qui discerna par

une lumiere divine que l'ordre de son Pere étoit qu'il se manifestât à cet âge-là, selon qu'il le dit lui-même en répondant à la Vierge, qu'il falloit *qu'il fût occupé*
Luc. 2. 49. *à ce qui regardoit le service de son Pere.*

II.

On ne sçait point pourquoi Iesus-Christ, pour manifester sa sagesse, choisit plutost cet âge de douze ans, qu'un autre plus ou moins avancé. Cependant il y en avoit des raisons certaines dans Dieu. On ne sçait point aussi souvent pourquoi Dieu inspire à de certains Saints de prêcher fortement certaines veritez, lorsqu'il semble que ces prédications font peu de fruit, & ne leur donne pas les mêmes mouvemens en d'autres temps où il semble qu'il y auroit sujet d'en esperer davantage. Il faut adorer cette dispensation secrete que Dieu fait de ses lumieres en un temps plutost qu'en un autre, sans prétendre en pénetrer les raisons : mais en quelque-temps qu'il le fasse, il faut tâcher d'en profiter & de recevoir la verité avec docilité, en regardant ces temps comme une visite de Dieu : *Tempus visitationis nostræ.*

III

III.

La sainte Vierge ni saint Joseph ne prirent pas garde que Jesus-Christ étoit demeuré dans le Temple. Ce fut l'effet, non de leur négligence, mais de la condition de l'esprit humain, qui ne peut pas penser à tout. Les oublis & les inadvertences des Saints entrent dans l'ordre de Dieu, & servent à l'execution de ses desseins. Sans cet oubli de la Vierge, Jesus n'auroit pû faire ce qu'il fit parmi les Docteurs. Il faut prier Dieu qu'il gouverne tellement nos pensées, qu'en nous donnant celles qui sont pour sa gloire, il nous ôte toutes celles qui y seroient contraires. Enfin il faut tâcher de rendre Dieu pleinement maître de nôtre esprit aussi-bien que de nôtre cœur, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne contribuë à sa gloire & à l'execution de ses volontez.



BATÊME DE JESUS-CHRIST

I.

Jesus-Christ voulut être batisé par saint Jean pour autoriser sa mission; pour donner lieu à saint Jean de

lui rendre témoignage, & d'accomplir ainsi la principale fonction de son ministere. Il voulut, selon les Peres, consacrer les eaux du Batême & les rendre par l'attouchement de sa chair sans tache, capables de nétoyer les taches des ames : mais il voulut de-plus se mettre publiquement au rang des pénitens, & faire une profession publique de pénitence, le Batême de saint Jean n'étant qu'une profession publique que ceux qui le recevoient faisoient, de vouloir purifier leur ame de leurs péchez par de dignes fruits de pénitence. Il n'avoit aucun péché propre à expier ; & ainsi c'étoit une grande humiliation pour lui de se mettre à l'exterieur au nombre des pécheurs. Mais il étoit chargé des péchez de tous les hommes. Il les vouloit expier par une pénitence continuelle ; c'est-à-dire, par une douleur continuelle, une souffrance continuelle, & enfin par la mort. C'est en cette maniere que JESUS-CHRIST est le premier des pénitens & le modéle de toute vraye penitence. Il en est l'auteur & le consommateur comme de la foi ; & c'est de lui seul que nous la pouvons obtenir.

II.

NOTRE Batême n'est pas un Batême de pure pénitence, comme celui de saint Jean ; puisqu'il remet les péchez, ce que celui de saint Iean ne faisoit pas : mais c'est pourtant un Batême de pénitence, puisqu'il doit en être précedé, selon ces paroles de saint Pierre rapportées dans les Actes des Apôtres : *Faites pénitence, & que chacun de vous soit batisé au nom de* JESUS-CHRIST ; *pour obtenir la remission de vos péchez*, & qu'il nous engage à une pénitence continuelle pour tout le reste de notre vie : car le vieil-homme y est enseveli sous les eaux, selon saint Paul ; mais ce vieil-homme enseveli n'y perd actuellement que sa domination sur l'homme-nouveau. La concupiscence, qui est ce vieil-homme, ne laissant pas de demeurer vivante tout le reste de la vie, l'exercice continuel d'un Chrétien doit être d'y résister, de la combatre, de l'affoiblir, de la diminuer. Or cela ne se fait que par une pénitence continuelle. On ne résiste à l'orgueil qu'en s'humiliant ; à la sensualité qu'en se mortifiant ; à la curiosité qu'en renonçant aux connoissances inutiles. C'est ce qui a fait dire au Concile de Trente, que *la vie d'un Chrétien doit*

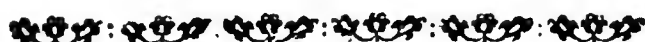
Act. 2. 38.

Rom. 6. 4.

être une pénitence continuelle : & le défaut de cette pénitence est la cause ordinaire de l'affoiblissement & de la chûte des Chrétiens.

III.

Il ne faut pas penser qu'il y ait aucun état dans le monde qui ait droit de s'exemter de cette sorte de pénitence. Ni les Rois, ni les sujets, ni les hommes, ni les femmes, ni les riches, ni les pauvres, ne s'en peuvent dispenser. La maladie de la concupiscence étant une maladie generale, il n'y a personne qui ne soit obligé de tâcher à s'en guerir, & de faire au-moins ensorte qu'elle ne s'augmente pas, & qu'elle ne devienne pas plus forte. Ainsi vivre sans pénitence; donner à ses sens tout ce qu'ils desirent; s'élever dans le monde autant que l'on peut; c'est proprement la voye de l'Enfer; parceque c'est un moyen certain d'augmenter la concupiscence, dont l'accroissement tend directement à étouffer la charité dans le cœur.



LA FONCTION DE DOCTEUR des hommes exercée par Jesus-Christ.

I.

LE Verbe de Dieu est le Docteur immediat de tous les hommes par la nature même ; parcequ'estant la verité & la sagesse, il faut que cette sagesse & cette verité se découvre à nostre esprit, afin que nous la puissions connoitre & aimer, en quoi consiste la reformation de l'homme. Cependant comme il est de la nature de l'homme ou du-moins de l'état où il est tombé, que les connoissances des veritez spirituelles soient precedées d'une instruction exterieure qui frape les sens, Dieu s'étoit servi pour cela dans l'ancienne Loi, des Prophêtes, comme dit saint Paul. Mais ces Prophêtes n'estant que des hommes, obscurcissoient en quelque sorte cette instruction du Verbe sur les ames. On croyoit avoir appris de l'homme ce qu'on ne pouvoit avoir appris que de Dieu même. Ainsi le Verbe éternel & le Fils de Dieu a voulu exercer par lui-même la fonction de Docteur non seule-

ment interieur, mais aussi exterieur; & c'est ce qu'il a fait en se faisant homme, & en prêchant visiblement & effectivement aux hommes les veritez du salut. Les paroles qu'il leur a dites & qu'il a fait écrire dans son Evangile, ont été les canaux divins par lesquels il leur a communiqué ses veritez : & comme il n'a pas parlé seulement pour les hommes de son tems, mais pour ceux de tous les siécles futurs, il faut que les fideles qui y naissent, regardent toutes ces paroles comme pleines de grace, & qu'ils prennent tous Jesus-Christ comme leur Docteur en toutes les manieres qu'il l'a voulu être, non-seulement en ouvrant leur cœur à ces veritez; mais en s'attachant au moyen qu'il a choisi pour les leur communiquer, qui est d'écouter avec soin les paroles de l'Evangile qu'il a prononcées exterieurement pour instruire tous les hommes.

II.

Jesus-Christ pour se préparer à instruire les hommes, n'a point voulu rien apprendre d'eux par leur instruction, ni même par le commerce & par l'experience. Il s'est occupé pour céla jusqu'à trente ans au métier de charpentier dans une bourgade peu con-

nuë. Ainsi l'on avoit tout sujet de s'étonner qu'il parlât avec connoissance de ce qu'il n'avoit point appris. Cependant cet homme destitué de toutes les instructions des hommes, leur propose d'abord ce qui n'avoit jamais été proposé par aucun homme. Il leur enseigne une doctrine infiniment plus relevée, plus raisonnable, plus suivie, que tout ce que les Philosophes avoient produit au monde. Il leur parle un langage si divin, si saint, si éloigné de toutes les passions humaines, que jamais les hommes n'avoient rien conçu de pareil. Il prend la voye unique de faire une impression raisonnable sur la multitude, qui est de l'instruire avec autorité, & sans prétendre la persuader par des raisonnemens humains, mais en s'attirant cette autorité par des miracles certains & visibles. Ainsi en considerant bien le choix de ces moyens, on est forcé d'avouër que de tous les miracles que JESUS-CHRIST a faits en prêchant l'Evangile, l'Evangile même en est le plus grand, n'y ayant rien de plus divin, de plus digne de Dieu, de plus inimitable aux hommes que la hauteur, la sainteté, & la simplicité de l'Evabgile. Les hommes ne font rien qui ne sente l'hom-

me : mais l'Evangile est d'un caractere tout different. L'homme, c'est-à-dire, ses interêts & ses passions, n'y paroissent point ; & c'est à quoy les hommes n'ont jamais pû arriver. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour se déguiser : mais on les reconnoit aisément au travers de tous leurs déguisemens.

III.

Les paroles des hommes étant produites par des esprits bornez, ne s'adressent d'ordinaire qu'à ceux à qui ils parlent : mais il en est bien autrement des paroles de Jesus-Christ. Il connoissoit distinctement tous ceux qui les liroient dans la suite de tous les siécles. Il les avoit présens à l'esprit. Il parloit pour eux dans le temps précis où il prévoyoit qu'ils les liroient & les entendroient : & ainsi il parloit veritablement à eux. Il est donc en notre pouvoir d'entendre encore prêcher Jesus-Christ : car quand nous lisons l'Evangile, il nous y parle & nous adresse ses paroles par une volonté particuliere. Comment est-il donc possible que les hommes l'écoutent si peu, & qu'ils fassent si peu d'état de ce que Jesus-Christ a dit pour eux ? On

écoute avec respect ce que les Rois disent, & l'on se croit fort honoré qu'ils nous veuillent parler en particulier. Personne ne refuse jamais de les écouter, & on neglige d'écouter JESUS-CHRIST nous parlant & nous instruisant en particulier par les paroles de son Evangile.

VIE LABORIEUSE ET PENIBLE de Jesus-Christ pendant le temps qu'il a prêché.

I.

POUR comprendre combien la vie de JESUS-CHRIST pendant ses predications a été remplie de peines & de souffrances, il ne faut que considerer :

1. Qu'il estoit si pauvre, que comme il dit lui-même, il *n'avoit pas où reposer sa tête.* Il estoit donc obligé de tirer tout ce qui lui estoit necessaire, des charitez d'autrui. Des femmes pieuses lui fournissoient ce qu'il avoit de besoin. Or quand on dépend ainsi absolument de la charité d'autrui, il y a Matth. 8. 29. Luc. 8. 2. 3.

mille petits besoins qui ne sont point remplis.

2. Il avoit beaucoup de monde avec lui, douze Apostres, soixante & douze Disciples. Il etoit difficile de satisfaire aux nécessitez de tant de gens, & Jesus-Christ sentoit les besoins de tous. Ils alloient de bourgade en bourgade, sans équipage, sans provisions. Il falloit se contenter de ce qu'on y trouvoit. Ainsi sa vie ordinaire étoit pareille à celle des plus simples païsans.

3. Il prêchoit non dans les Eglises bien fermées; non en prenant des précautions devant & aprés, pour n'être point incommodé; mais à l'air, sur des montagnes, dans des plaines, sur le bord de la mer, assis dans une barque pendant que tout le peuple étoit dehors; & cela souvent plusieurs fois le jour.

5. Il alloit à pied dans tous ses voyages; & il y étoit presque continuellement, puisqu'il parcouroit toutes les bourgades. Il essuyoit ainsi toutes les inégalitez des saisons, la chaleur extrême du soleil durant l'été, les pluyes & les vents des autres saisons, ce qui est inséparable des voyages frequens qui se font à pied.

II.

QUOIQU'IL menât une vie commune à l'exterieur en mangeant de ce qui lui étoit présenté, & ne refusant pas de se trouver chez les personnes qui l'invitoient à manger ; tout cela néanmoins étoit accompagné d'une souveraine mortification, & qui passe de beaucoup celle de tous les autres hommes. Car premierement il n'a jamais mangé par cupidité, ny recherché parconsequent le plaisir pour le plaisir. Or qui est l'homme si temperant qui ne fasse des fautes de ce genre-là ?

Non-seulement il n'a jamais passé les bornes de la necessité ; mais il ne s'est jamais trompé dans le discernement de cette necessité. Ainsi il n'est jamais tombé dans cette faute si ordinaire aux hommes, dont saint Augustin dit que „ L'ame miserable est bien aise de ne sçavoir " pas les bornes précises de la nécessité, " pour pouvoir sous ce pretexte satisfaire " la cupidité. "

Confess. lib. 10. cap.

Enfin, ce qui est encore plus considerable, les hommes ont accoûtumé de s'épargner dans les travaux ; parcequ'ils ne sçavent pas ce que leur corps en peut porter. Mais JESUS-CHRIST a toûjours poussé son corps jusques où il pou-

voir aller, sans borner ses travaux que par la seule foiblesse qu'il a bien voulu ressentir, Quand on le voit assis sur le bord du puits de Jacob, il faut suposer qu'il ne pouvoit plus, selon les forces de son corps, se tenir debout; & ce seul point comprend plus de mortifications corporelles, qu'il n'y en a eu dans la vie de tous les Saints.

Joan. 4. 6.

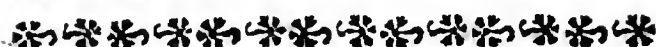
III.

MAIS tout cela n'est rien aux prix de toutes les peines spirituelles qui étoient jointes à cet emploi. Les hommes ont bon marché des fautes & des imperfections des autres hommes. Ils ne sont sensibles qu'à celles qui les regardent en particulier : & de celles-là mêmes ils n'en voyent qu'une trés-petite partie. La plûpart des jugemens & des discours desavantageux que l'on fait d'eux, leur demeurent cachez. Mais JESUS-CHRIST a ressenti toutes les fautes des hommes en tant qu'elles étoient contre Dieu, comme il l'exprime par la bouche de son Prophete en ces termes : *Les opprobres de ceux qui vous ont outragé, Seigneur, sont tombez sur moi.* Il na ignoré aucunes de leurs ingratitudes & de leurs faux jugemens à son égard. Il voyoit les foiblesses de ses Apôtres & de tous ses au-

Psal. 68. 20.

diteurs. Il voyoit le peu d'uſage qu'ils faiſoient de ſa parole. Il les voyoit tous diſpoſez à l'abandonner à la premiere occaſion, & ce ſpectacle a toûjours eſté expoſé à ſes yeux pendant qu'il parloit & qu'il prêchoit aux peuples: ce qui produiſoit en lui une ſouffrance continuelle & incomprehenſible. De plus l'ignorance où les hommes ſont du jour & de la maniere de leur mort, leur en oſte la frayeur & le ſentiment. Ils ne la ſentent point, parcequ'ils n'y penſent point: mais Jesus-Christ a ſçu toutes les circonſtances de la ſienne. Il a toûjours eu ſa croix devant les yeux, & a toûjours marché vers ce terme. Tous ſes pas ont eſté des pas volontaires vers la croix. Il connoiſſoit que tous ceux qui l'environnoient, ou l'abandonneroient dans ſa mort, ou en feroient les miniſtres. Qu'on juge par-là quelle ſatisfaction il pouvoit avoir dans le monde. Auſſi l'on remarque qu'il n'a jamais ri. Rien n'égala jamais le ſerieux de ſa vie: & il eſt clair que le plaiſir, l'amuſement, & rien de ce qui peut divertir l'eſprit n'y a eu aucune part. La vie de Jesus-Christ eſt toute tenduë, toute occupée de Dieu & des miſeres des hommes, ſans qu'il ait donné à la nature

que ce qu'il ne lui auroit pu refuser sans la détruire.



LA TRANSFIGURATION.

I.

C'Est une remarque trés-commune que celle-ci, que la transfiguration n'est pas tant un miracle qu'une cessation de miracles ; & que l'état ordinaire où paroissoit Jesus-Christ, étoit plûtôt en quelque sorte miraculeux ; parceque la gloire de son ame devoit naturellement se répandre sur son corps, à qui l'état d'infirmité ne convenoit pas. La transfiguration ne fit donc que le mettre dans son état naturel, & il étoit en quelque sorte transfiguré en paroissant revêtu d'infirmité.

On peut dire qu'il y a quelque chose de semblable dans tous les hommes bons & méchans. Ils ne sont point en ce monde dans leur veritable état. Ils sont tous transfigurez. Nous ne voyons point la beauté d'une ame regenerée, où Dieu habite par son esprit & par sa charité. Nous en serions surpris si nous la voyons,

comme les trois Apôtres le furent de l'état où JESUS-CHRIST leur parut sur le Thabor. Nous ne voyons point la difformité horrible d'une ame où le péché domine, & où le demon habite : & si nous la voiyons, nous ne pourrions souffrir cette vûë. Les défauts humains, les restes d'infirmité, couvrent la beauté des ames saintes, & la défigurent tellement à nos yeux, que souvent les méchans nous paroissent aussi agreables que les bons. Certaines qualitez humaines, certaines utilitez que nous tirons des méchans, dérobent tellement à nos yeux la laideur interieure du fond de leur cœur, qu'ils nous paroissent tout semblables aux autres. Cependant quand le temps sera venu, où ce voile qui nous cache le veritable état des choses doit être rompu, ceux que l'esprit de Dieu possede paroistront tout d'un coup dans une beauté surprenante ; parceque la charité s'emparera pleinement de leur cœur : & tout ce qui couvroit la malice des méchans étant de même dissipé, il ne paroîtra plus ny à leurs yeux ny à ceux des autres qu'une difformité monstrueuse.

Ainsi l'enfer & le paradis sont effectivement dans le monde : mais ils y sont couverts & imperceptibles aux sens. L'é-

tat de l'autre vie ne fera que découvrir ce qui est déja, en laissant agir les ames selon les mouvemens qui conviennent à leur état. Le desespoir, la rage, le déchirement conviennent à celles que le demon possede; & c'est ce qui arrivera aux ames malheureuses qui s'y trouveront assujetties. Les mouvemens d'une charité parfaite conviennent à l'habitation de Dieu dans le cœur; & c'est ce qui arrivera à toutes les ames qui se trouveront dans cet état en mourant. Elles n'auront jamais de cupidité: & soit qu'elles soient parfaitement purifiées de toutes les souillures qu'elles ont contractées, soit qu'elles ayent encore quelque chose à purger, elles auront pourtant tout cela de commun, qu'elles seront délivrées par la mort de la domination du peché; que le corps de mort n'operera plus en elles; & en un mot, qu'elles n'aimeront jamais que Dieu.

II.

JESUS-CHRIST ne voulut pas que tous ses Apostres fussent témoins de sa transfiguration. Il n'en choisit que trois. C'étoit une faveur en quelque sorte pour ceux qu'il choisit: mais c'en étoit une autre d'une autre maniere pour ceux qu'il ne choisit pas, selon qu'il est dit: *Heu-*

reux ceux qui n'ayant point vû, n'ont pas laissé de croire. La foi, qui nous fait croire ce que nous n'avons point vû, n'est pas moins avantageuse que la vûë même des mysteres; & ce n'est que par nostre faute que nous sommes insensibles & à la transfiguration de Jesus-Christ, qui nous marque l'état que nous devons attendre aprés la resurrection, & à cette double transfiguration qui est si réellement dans le monde, & que nous n'y voyons point. Il faut demander à Dieu ces yeux de la foi, *ces yeux du cœur*, dont parle saint Paul, *qui nous fassent découvrir quelle est l'esperance de notre vocation, & quelles sont les richesses & la gloire de l'heritage de Dieu dans les Saints.* Il faut lui demander qu'il nous fasse découvrir la beauté de ce royaume qu'il établit dans les ames qu'il possede. Enfin il faut lui demander qu'il nous découvre l'état effroyable d'une ame en peché, & qu'il dissipe le nuage qui couvre nos yeux, & qui nous fait paroistre quelquefois de l'agrément & du plaisir dans l'extrémité de la misere.

Joan. 20. 29.

Ephe. 1. 18.

III.

La transfiguration de Jesus-Christ a esté double. L'une qu'on peut appeller une transfiguration d'humiliation, par

laquelle il a supprimé toute sa vie la gloire qui lui étoit dûë. L'autre qu'on peut nommer une transfiguration de gloire, par laquelle il l'a découverte une fois à trois Apôtres. La transfiguration d'humiliation a été continuelle & pour tout le monde. La transfiguration de gloire n'a été que passagere & pour peu de personnes. La vraie humilité va à ne découvrir ce qu'on a de bon & de relevé qu'au moins de personnes qu'on peut, & le plus rarement que l'on peut. Mais il y a dans le monde une mauvaise transfiguration bien opposée à celle-là, & que l'on peut appeller une transfiguration d'orgueil. Chacun y tend à mettre continuellement en vûë ce qu'il croit avoir de grand, & à cacher, déguiser, supprimer toutes ses bassesses. Délivrez-nous, Seigneur, de cette corruption, & faites que si nous sommes miserables & pécheurs, au-moins nous ne craignions pas de le paroistre.



L'EUCHARISTIE.

I.

JESUS-CHRIST prêt de consommer sa vie voyagere, ayant reservé exprez à la fin les plus grands effets de son amour, aprés avoir accompli la Pâque légale pour terminer l'ancienne loi, voulut substituer la verité figurée, aux figures par lesquelles elle avoit été representée ; la manducation du vrai Agneau à celle de l'Agneau figuratif ; & l'immolation de ce vrai Agneau au sacrifice de l'Agneau pascal. Il executa ce grand dessein d'une maniere digne de Dieu. Il témoigna à ses Disciples un desir ardent d'accomplir ce principal de nos mysteres. *J'ay desiré avec ardeur*, leur dit-il, *de manger cette Pâque avec vous.* Jamais il ne leur parla plus hautement de cette union ineffable qu'il desiroit avoir avec eux. Mais comme c'est le propre de Dieu de faire ses plus grandes œuvres d'une maniere simple, sans les relever par la pompe des paroles ; sans en dire les raisons ; sans en marquer les suites ; sans en éclaircir les difficultez, afin d'humilier l'homme & d'élever les fideles

Luc. 22. 15.

à l'intelligence de ce mystere par le degré de la foi, il pratiqua admirablement cette conduite dans l'institution de l'Eucharistie. Il voyoit tous les effets de grace qu'il devoit operer dans le cœur des fideles par ce mystere; c'est-à-dire, qu'il voyoit qu'il alloit établir le principal moyen de la sanctification des ames. Il voyoit tous les sacrileges & toutes les profanations que les mauvais Chrétiens en feroient; c'est-à dire, qu'il voyoit que l'abus de ce mystere seroit un des principaux sujets de la condamnation des réprouvez. Il ne dit rien de tout cela. Il voyoit toutes les heresies qui s'éleveroient contre, tous les efforts que la raison humaine feroit pour le détruire. Il ne se met point en peine de les prévenir. C'est qu'il sçavoit bien que malgré tous ces efforts, il le feroit croire par toute la terre: & il a jugé plus digne de lui de triompher de la raison humaine par la simplicité de ses paroles soûtenuës par la force de sa grace, que par des précautions humaines & étudiées. Faites, Seigneur, que la simplicité de vos œuvres & de vos paroles ne les avilisse jamais à nos yeux, & que nous reconnoissions d'autant mieux la grandeur de vos mysteres dans ces paroles simples par lesquelles vous les exprimez, que cette ma-

niere de parler est plus digne de vous & plus éloignée de l'esprit humain, qui fait toûjours des efforts pour se relever dans sa bassesse.

II.

MAIS il ne laisse pas d'être permis à la foi de tâcher de penetter dans les fins de ce mystere, puisque Dieu veut que l'intelligence en soit la récompense. *Si vous ne croyez*, dit-il par un Prophete, *vous n'aurez point l'intelligenee.* Ce moyen que JESUS-CHRIST a choisi pour témoigner son amour aux hommes & pour operer leur salut, est veritablement au-dessus de leurs pensées, & jamais ne leur seroit venu dans l'esprit. Mais il n'a rien néanmoins que de digne de Dieu, de proportionné à sa charité infinie, & qui ne tende directement à nous faire comprendre la fin de l'Incarnation. Dieu veut être uni aux hommes d'une union ineffable & incomprehensible, être le principe de toutes leurs pensées & de tous les mouvemens de leur cœur, d'une maniere qui approche de celle avec laquelle le Verbe s'est uni à la nature humaine. Il veut que cette union se fasse par JESUS-CHRIST incarné; & il ne nous en a pu donner une idée plus vive, qu'en voulant que ce JESUS incarné s'unît à

Isa 7.9. selon les lxx.

nos corps & à nos ames par le moyen de ce mystere, qui est ainsi le gage & la plus vive figure de l'union éternelle que Dieu prétend avoir avec ses Elûs par le moyen de son Fils.

III.

C'EST par cette fin de l'Eucharistie qu'il faut juger du crime de ceux qui reçoivent JESUS-CHRIST dans un cœur vuide de l'amour de Dieu ; & plein de celui du monde. Car ce mystere étant le sacrement de la charité de Dieu envers l'homme, & de l'union qu'il veut avoir avec lui, quiconque le reçoit sans amour, declare à Dieu qu'il ne se soucie pas de son amour ; qu'il renonce au dessein de l'Incarnation ; qu'il n'y veut point avoir de part ; qu'il met son bonheur à s'unir par amour aux créatures & non-pas à s'unir à Dieu. Ainsi il n'est pas étrange que
1. Cor. 11. 27. l'Apôtre le declare *coupable* de la profanation *du corps & du sang du Seigneur* ; c'est à-dire, d'avoir rejetté & rendu inutile l'immolation de ce corps & de ce sang, & le don qu'il nous en a fait dans l'Eucharistie pour les unir à nous par le moyen de ce mystere. C'est proprement là refuser que Dieu regne sur soi, & lui préferer son ennemi : & c'est-là ce qui fait l'énormité de ce crime. On vit cette

diſpoſition dans les Iuifs à l'égard de JESUS-CHRIST, lorſqu'ils dirent : *Nous ne voulons point que celui-ci ſoit notre Roi.* *Luc.* 19. 14.



L'AGONIE DU IARDIN.

I.

NOUS ne ſçavons que l'exterieur de ce qui ſe paſſa dans ce jardin. Le fond nous en eſt inconnu. Nous ſçavons que JESUS-CHRIST y voulut être frapé de l'image de quelque choſe de bien terrible, qu'il appelle ſon calice ; qu'il y pria ſon Pere de l'exemter de le boire ; qu'il y ſoumit néanmoins ſa volonté à celle de ſon Pere ; qu'il accepta ce calice ſi ſon Pere ne l'en vouloit pas diſpenſer ; que l'impreſſion en fut ſi vive & ſi violente, qu'il en eut une ſueur de ſang ; qu'un Ange lui apparut pour le conſoler & le fortifier ;& enfin qu'il tomba dans une eſpece d'agonie, c'eſt à-dire de combat interieur. Voilà, comme j'ai dit, l'exterieur de ce qui ſe paſſa. Mais qu'il y a de choſes que nous ignorons ! Et que l'ame de JESUS-CHRIST y pouvoit bien avoir d'autres objets que

ceux qu'on lui attribuë d'ordinaire ! Plusieurs Peres ne se sont arrêtez qu'à l'idée de la mort & des tourmens de la croix, & ont cru que la demande que Jesus-Christ fit à son Pere, qu'il éloignât de lui ce calice, n'étoit autre chose qu'une repugnance naturelle à la mort & aux tourmens. qu'il avoit excitée dans sa partie inferieure, afin de consoler les foibles d'entre ses membres qui seroient frapez de cette même repugnance. Ils admirent en cela l'humilité de Jesus-Christ, qui étant la source de toute la generosité des Martyrs, a voulu se revêtir des sentimens & des paroles des foibles. Et c'est ce qui leur a fait dire, que ce que fit Jesus-Christ est d'autant plus genereux qu'il est plus humble. *Quantò humilius, tantò fortius.* En un mot Jesus-Christ nous enseigne par-là, selon ces Peres, que le dernier degré de foiblesse qui nous est permis, est de demander à Dieu la délivrance des maux; mais qu'il faut néanmoins que l'amour de la volonté de Dieu soit si fort dans notre cœur, qu'il nous fasse desirer que la volonté de Dieu soit plûtôt accomplie que la nôtre.

II.

Saint Ambroise veut qu'il ait souffert

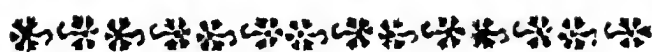
souffert cette peine interieure pour ses persecuteurs mêmes ; parcequ'il sçavoit que cet horrible sacrilege leur attireroit de rigoureux châtimens : *Nec illud distat à vero, si tristis erat pro persecutoribus suis, quos sciebat immanis sacrilegii pœnas daturos.* Ce n'est pas, dit-il encore, « que le Fils de Dieu craignît la mort ; « mais c'est qu'il ne vouloit pas que sa mort « fût la cause de la perte des méchans. Et « c'est pourquoi il pria son Pere de n'impu- « ter point ce peché aux Iuifs, afin que sa « Passion qui devoit être salutaire à tout le « monde, ne fust pas la cause du malheur « de ce peuple. «

On peut donc croire aussi, en suivant la pensée de ce saint Docteur, que Iesus-Christ prévoyant en esprit l'abus qu'une infinité d'hommes, & principalement de Chrestiens, feroient de ce remede salutaire qu'il leur avoit preparé, cette vuë a fait la principale partie de cette terrible agonie. Il a connu l'estat où tomberoit cette Religion si divine qu'il venoit d'establir, les relâchemens & les desordres qui s'y introduiroient ; & il a voulu se laisser penetrer de douleur par cette vuë, comme il l'avoit esté autrefois de ce que Ierusalem avoit rendu inutile par sa dureté le temps auquel il lui avoit fait

la grace de la visiter par sa puissance.

III.

De quelque maniere que l'on conçoive cette agonie, il est certain que Jesus-Christ n'a ressenti aucun mouvement qui ne fût soumis à sa volonté, & qui pût s'élever sans son ordre. Ainsi dans les mouvemens involontaires dont nous sommes agitez, il faut reconnoître son excellence au dessus de nous, & obtenir par cet aveu le secours dont nous avons besoin pour les surmonter. Quoique ce combat en lui fût volontaire, il l'a voulu néanmoins éprouver; afin de nous donner plus de confiance de nous adresser à lui, comme étant bien instruit de notre foiblesse, & de la difficulté de surmonter la crainte des objets terribles. Lui seul nous y peut fortifier: & sans lui nous ne serions que des roseaux que tout vent seroit capable de briser.



PRISE DE IESUS-CHRIST.

I.

JEsus qui s'estoit rabaissé dans le jardin jusqu'au dernier degré de foiblesse que Dieu souffre dans ses Elûs, ne pouvoit mieux faire voir que ce rabaissement étoit volontaire, qu'en pratiquant incontinent aprez la generosité la plus parfaite; qui est d'aller au-devant de ceux qui le vouloient prendre, & de se livrer à eux. Dieu ne demande pas ce degré de vertu au commun des hommes. Il veut au-contraire qu'ils fuyent les grands maux autant qu'il leur est possible; parcequ'ils doivent sçavoir qu'ils n'ont pas en eux la force de les souffrir, & que c'est une imprudence de s'y exposer, n'étant pas assûrez que Dieu le veuille. Mais Jesus-Christ pleinement assuré de la volonté de Dieu, devoit faire cette avance: & témoigner par-là qu'il alloit volontairement à la mort; que personne ne lui ravissoit la vie; & qu'il n'y avoit que sa charité qui le portât à l'abandonner à la fureur de ses ennemis.

II.

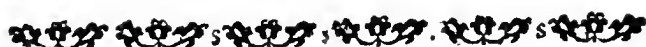
Cette troupe qui vient pour se saisir de Jesus-Christ, n'étoit pas seulement composée d'hommes transportez de fureur & de haine; il y avoit une infinité de démons mêlez qui la faisoient agir & la remuoient. C'est pourquoy Jesus-Christ appelle la puissance qu'ils eurent de le prendre, *l'heure & la puissance des tenebres.* Cet exemple nous fait voir que la haine opiniâtre des hommes contre les serviteurs de Dieu, & les entreprises qu'ils forment pour les persecuter & pour leur oter l'honneur, ou la liberté, ou la vie, ne viennent pas toûjours des hommes, & qu'il s'y mêle des impressions des démons qui les agitent; que c'est Dieu qui leur donne le pouvoir d'executer leurs mauvais desseins; qu'on est obligé de respecter la puissance de Dieu dans la malice même des hommes & des demons; & que nous aurions grand tort de nous plaindre que Dieu leur accorde ce pouvoir sur nous, puisqu'il l'a accordé à l'égard de son Fils même.

Luc. 22. 53.

III.

Qui veut avoir quelque idée des indignitez qui s'exercerent sur Jesus-Christ dans cette prise, doit considerer que cette troupe estoit poussée &

agitée non-seulement pas les démons, mais par les démons possedez d'une rage & d'une fureur infiniment plus grande que celle qu'ils ont contre le commun des hommes. Iamais ils n'ont hai personne à l'égal de Iesus-Christ ; & quoiqu'ils ne le connussent pas pour Dieu, ils sçavoient néanmoins qu'il avoit pouvoir sur eux, & qu'il étoit inébranlable à toutes leurs attaques. Quand ils se virent donc en état d'avoir quelque pouvoir sur lui à leur tour par la permission de Dieu, ils l'exercerent avec une rage inconcevable. C'est ce qui ôte aux hommes tout sujet de se plaindre des duretez qu'ils peuvent recevoir de la part des autres hommes. Quelles qu'elles soient, elles ne sont point accompagnées de cette fureur que JESUS-CHRIST vôyoit dans Iudas & dans les autres : & ils doivent toujours penser que tout ce qu'ils souffrent n'approche point de ce que JESUS-CHRIST a voulu souffrir pour nous.



SILENCE DE JESUS-CHRIST dans sa Passion.

I.

S'il y a quelque chose de plus qu'humain dans toute la Passion de Jesus-Christ, c'est principalement le silence qu'il y a gardé. La parole est l'instrument general de toutes les passions, & elles ne sont jamais si excitées dans ceux qui en ont, que lorsqu'il s'agit de défendre leur vie. Lamour de la vie porte à se justifier. La colere porte aux reproches. Les autres passions ont aussi leur langage. Mais Jesus-Christ ne parle que pour rendre témoignage à la verité quand il est nécessaire, & rentre incontinent dans un silence qui marque qu'il n'étoit conduit que par la raison. Elle veut qu'on pratique les vertus propres à l'état où l'on est, & non-pas qu'on fasse paroitre celles qui seroient hors de saison. Il n'y en avoit point qui convînt mieux à l'état où Jesus-Christ étoit dans sa Passion, qu'une patience invincible accompagnée de douceur & de silence. Mais il n'y avoit que Jesus qui le put comprendre. Tout autre

que lui auroit été renversé par le trouble qu'auroit produit dans son esprit une si énorme injustice.

II.

Ce silence fait voir qu'il pensoit plus à Dieu qu'aux hommes ; qu'il étoit appliqué à accomplir son œuvre par la malice même des hommes ; qu'il usoit de leur injustice, mais qu'il n'y succomboit pas. Il fait voir par la maniere dont il la souffre & l'excuse, qu'il y a quelque chose digne de compassion dans l'excés même de l'injustice; puisqu'elle procede toûjours d'un aveuglement qui ôte la connoissance de ce pu'on fait. Mais l'esprit humain qui sent le mal qu'il en reçoit, n'y cherche point d'excuse, & ne s'applique qu'à ce qui peut au-contraire augmenter l'idée du mal qu'il ressent. Il n'en étoit pas ainsi de Jesus-Christ. L'aveuglement des hommes le touchoit de compassion, lors même qu'il en ressentoit les plus terribles effets. Et c'est ce qui est cause qu'il ne les repousse point par des paroles de colere, & qu'il conserve ce silence divin qui paroit dans toute sa Passion.

III.

Que nous sommes éloignez de cette sainte disposition, & que nos passions se produisent aisément par nos paroles !

Combien de fois exerçons-nous une vengeance secrete par des mots que nous jugeons pouvoir faire queque dépit à ceux à qui nous les disons ? Combien de fois l'amour propre se sert-il de ce moyen pour chercher sa nourriture & s'attirer des loüanges & de l'estime dans les souffrances mêmes ? Combien de vûës secretes, d'interêts humains se glissent & se mêlent dans nos discours? Quiconque desire sincerement de se purifier de cette corruption secrete, n'en a point de meilleur moyen que de s'adresser à Jesus gardant ce prodigieux silence dans sa Passion; & de lui demander quelque participation de cet esprit qui l'a attaché si uniquement à Dieu, que, les plus grandes injustices des hommes n'ont pû tirer de lui aucune parole non nècessaire.



BARABBAS PREFERE' à Iesus-Christ.

I.

ON s'étonne de l'excés de la fureur des Pharisiens & des Juifs dans cette préference, mais ce n'est que l'effet ordinaire d'une forte passion. Les Pharisiens avoient fait de la haine de Jesus-Christ leur

passion dominante. La haine qu'ils avoient contre Barabbas étoit beaucoup moindre. Il falloit donc que l'une l'emportât sur l'autre. Pilate étoit bien simple d'avoir cru qu'ils choisiroient plûtôt JESUS que Barabbas, & il ne conoissoit gueres le cœur des hommes. Il devoit sçavoir qu'un cœur ulceré par une haine maligne & envenimée, est capable, ou de haïr plus les plus grandes vertus que les plus grands vices, ou de se figurer les plus grands vices dans les plus grandes vertus. Car il ne faut pas s'imaginer que tout cela manquât de pretextes dans l'esprit des Pharisiens. Leur malice leur avoit persuadé que JESUS étoit ennemi de la loi de Moïse; qu'il la vouloit abolir; qu'il étoit un blasphemateur; qu'il se faisoit Dieu. Ils concluoient de-là qu'il étoit plus pernicieux aux Iuifs qu'un seditieux & un homicide. La conclusion étoit juste; mais le principe étoit faux. Ainsi de mechans principes que l'on admet par l'instinct des passions, sont une source feconde de crimes les plus énormes, & en suivant ce que la raison conclut de ces faux principes, on se precipite dans les plus effroyables excez.

II.

Il paroit par l'Evangile qu'il y avoit de deux sortes de Iuifs. Les uns, comme

les Pharisiens & les autres Docteurs de la loi, conclurent d'eux-mêmes & par leur propre malice, qu'il falloit préferer Barabbas à Jesus. Les autres eurent besoin d'en être sollicitez, & s'y porterent en quelque sorte par legereté. Il y avoit sans doute moins de malignité dans la disposition des seconds. Cependant ils se portent au même crime à la sollicitation des autres. Et cela nous fait voir qu'un foible amour pour la justice n'empêche pas qu'on ne soit capable des plus grands crimes, lorsque Dieu permet qu'on y soit sollicité; & que souvent on ne s'en abstient que parceque Dieu ne permet pas que nous nous rencontrions avec des gens qui nous y portent fortement.

III.

On a une juste horreur de ce choix détestable que firent les Juifs en préferant Barabbas à Jesus-Christ: mais on ne considere pas assez que ce crime horrible est en même temps le plus commun de tous les crimes, & qu'il n'y en a point qui ne le renferme. Car toutes les fois qu'on abandonne Dieu pour la créature, & qu'en mettant son bonheur dans les plaisirs on renonce ainsi à la felicité du ciel & à la jouissance de Dieu, ne préfere-t'on pas non-seulement Ba-

rabbas à JESUS-CHRIST, mais le Diable même à Dieu? Ainsi toute la terre est pleine de ces choix injustes. Le Demon qui regne dans la plûpart des ames s'y fait preferer sans cesse à la justice éternelle & au souverain-bien. Cependant quand on lit l'histoire de sa Passion, il n'y a presque personne qui ne soit touché de l'injustice de ce choix : au lieu qu'on regarde sans sentiment & sans reflexion cette preference horrible que la plûpart des hommes font tous les jours du Démon à Dieu. Il paroist par-là que ce n'est point la réalité des choses qui nous touche, ce sont certaines manieres de les concevoir; & quelque horreur qu'il nous semble que nous ayons pour certaines injustices, nous nous y laissons facilement engager quand elles sont deguisées sous quelque forme qui nous frape moins.



LA FLAGELLATION de Iesus-Christ.



PILATE crut avoir trouvé un moyen de s'exemter de condamner JESUS-CHRIST à la mort, & d'adoucir la hai-

ne que les Juifs lui portoient, en le condamnant à la flagellation qui étoit un supplice d'esclaves. Mais il se trompoit en l'un & en l'autre. La fureur des Juifs étoit incapable d'être satisfaite autrement que par la mort de JESUS-CHRIST. Ils ne le pouvoient souffrir vivant, parceque sa vie étoit toûjours un reproche de leurs crimes; & Pilate en consentant à cette injustice, & en condamnant un innocent, reconnu pour tel par lui-même, à un supplice si ignominieux & si cruel, n'en devenoit que plus foible pour resister à la passion des Juifs qui vouloient absolument la mort de JESUS-CHRIST. Un crime n'est pas le remede d'un autre crime. C'est au-contraire une disposition pour y tomber, parcequ'on s'éloigne par-là davantage de Dieu. On peut voir de-plus dans l'exemple de Pilate, que quand on a le cœur dominé par quelque passion criminelle, toutes les bonnes inclinations deviennent inutiles. Pilate avoit quelque amour pour la justice. Il connoissoit fort bien l'innocence de JESUS-CHRIST & la malignité des Iuifs. Il fit paroître ses bonnes inclinations tant qu'elles ne furent point commises avec son ambition & son interêt. Mais si-tôt que les Iuifs eurent trouvé l'adresse de

faire regarder à Pilate sa resistance à condamner Iesus-Christ, comme contraire à sa fortune, il n'y eut plus d'équité qui tînt. Il fallut que tout cela cedât à la passion qui dominoit, & que JESUS-CHRIST fût abandonné aux Iuifs.

II.

MAIS pendant que les hommes exercent leur fureur, ou montrent leur lâcheté à l'égard de JESUS-CHRIST, Dieu permettoit des effets de ces injustes passions par des vûës bien differentes. Il falloit que le pécheur apprît ce qu'il meritoit ; qu'il connût qu'il étoit degradé de la qualité d'enfant de Dieu, & que de lui-même il ne meritoit plus que d'estre traité en esclave. Iesus - Christ étoit chargé de leur faire connoistre en lui-même ce qu'ils étoient par leur état, & de satisfaire pour eux en souffrant la peine qui leur estoit dûë. C'est ce qu'il fit en se soumettant à ce rigoureux supplice qui se devoit executer par la malice des hommes. Ainsi la volonté de Dieu & celle de Iesus - Christ étoient aussi saintes que celle des hommes étoit corrompuë, quoiqu'elles s'executassent par le même moyen. Et nous ne devons jamais nous laisser toucher d'indignation contre les hommes qui exercent cette barbarie, que nous ne

remontions à la source qui est la charité infinie de Dieu qui l'avoit ordonnée pour nostre salut.

III.

Iesus-Christ ne pretend pas exemter entierement ses membres de ce qu'il a souffert dans ce supplice ignominieux. Toutes les ignominies, les maux, les affronts qu'ils reçoivent des hommes, sont des participations de cette flagellation : & les hommes qui les souffrent, doivent jetter les yeux sur Iesus-Christ, pour s'en consoler solidement. Ils doivent reconnoître qu'ils souffrent peu en comparaison de Iesus-Christ, & lui demander que comme il leur a fait l'honneur de leur donner quelque part à ses souffrances, il leur en donne aussi aux dispositions avec lesquelles il les a portées. Ainsi, comme je l'ai dit, Iesus-Christ n'a point pretendu nous procurer en souffrant une exemtion entiere de souffrances : mais il a voulu que ses souffrances fussent l'adoucissement, la consolation & la sanctification des nôtres. Il nous dônne bien plus par ce moyen, que s'il nous en avoit absolument delivrés; parcequ'il vaut infiniment mieux *devenir conforme à l'image*
Rom. 8 *de ce Fils* unique, que d'être privé de
29. cet avantage en s'exemtant de souffrir. Et

c'est pourquoi l'Apôtre ne promet la gloire qu'à ceux qui seront compagnons de ses souffrances. *Nous sommes*, dit-il, *coheritiers de Iesus-Christ, pourvû toutefois que nous souffrions avec lui ; afin que nous soyons glorifiés avec lui.* Rom. 8. 17.



LE COURONNEMENT *d'épines.*

I.

JESUS-CHRIST ne s'est pas contenté des souffrances exterieures les plus dures & les plus humiliantes, comme la flagellation ; il a voulu encore y en joindre une autre, qui étant grande pareillement dans le genre de souffrance exterieure, étoit de-plus une marque & un signe de ses souffrances interieures & spirituelles ; beaucoup plus grandes que celles qu'il ressentoit dans son corps. C'est le couronnement d'épines. Les soldats se porterent à cet outrage pour insulter à sa royauté ; & ce fut une cruauté qu'ils ajoûterent sans ordre à sa flagellation. Mais JESUS-CHRIST nous vouloit representer par-là l'état de son ame penetrée d'affliction & percée *par la contradiction des* Heb. 12. 3.

pécheurs qui s'elevent *contre lui*; en quoi l'Ecriture met une des principales parties de ses souffrances. C'étoit cette peine qui faisoit dire à David : *Je suis tombé dans la défaillance , lorsque je considere les pécheurs qui abandonnent votre loi.* Or si cette peine est grande dans les Saints, elle a été extrême dans Jesus-Christ ; parcequ'elle n'a point eu d'autres bornes que sa volonté. C'est ce qui nous doit faire regarder les peines interieures de son ame sainte comme inconcevables,& comme ayant percé & penetré en quelque sorte son esprit. Et c'est ce qu'il nous a voulu representer par cette couronne qui lui perçoit la tête qui est le siege de la raison : ce qui marque ce qu'il a souffert par les vûës affligeantes dont il a bien voulu recevoir l'impression.

II.

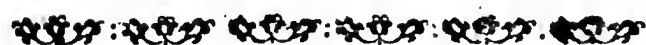
Cette image de Jesus-Christ couronné d'épines est une leçon à tous les Chrétiens, pour ne se plaindre point nonseulement des peines exterieures , mais aussi de toutes les peines d'esprit qui les affligent dans le cours de la vie chrétienne. Il est vrai qu'il y en a quelques - unes dont Jesus-Christ a été incapable, comme les doutes , les incertitudes , les tene-

bres. Mais s'il a eté incapable de certaines eſpeces de peine qui affligent l'eſprit des hommes, il n'a pas voulu être exemt de ces impreſſions douloureuſes dans l'eſprit, telles qu'il les pouvoit recevoir. Ainſi dans toutes les peines d'eſprit il n'y a point de recours plus naturel que de ſe jetter aux pieds de JESUS-CHRIST couronné d'épines, & de reconnoître en ſa préſence qu'il eſt juſte que nous ſoyons affligez dans l'eſprit auſſibien que dans le corps; puiſque nous avons fait un auſſi mauvais uſage de nôtre eſprit que de nôtre corps. C'eſt une penſée digne d'un Chrétien, de croire qu'il eſt au monde pour être en bute aux contradictions des hommes, & pour être agité par les flots de ſes propres penſées, & que l'unique remede de ſes tourmens interieurs eſt de ſe tenir attaché à JESUS-CHRIST, qui a voulu être couronné d'épines, pour nous apprendre à ſouffrir & nous faire ſurmonter les peines que ſa providence nous a deſtinées.

III.

IL eſt remarquable que le couronnement d'épines étoit en même-temps un ſupplice douloureux & une dériſion de la royauté que Jesus-Chriſt s'étoit attri-

buée devant Pilate. C'étoit le ſujet des inſultes des ſoldats. Et cela fait voir aux vrais Chrétiens que ſi Dieu permet qu'ils ſoient élevez dans le monde, c'eſt pour leur faire trouver dans leur élevation même de plus grandes peines interieures. Le monde, qui ne voit que l'élevation exterieure, n'y conçoit rien de pénible; mais ceux qui connoiſſent ces états à fond, y conçoivent des peines interieures proportionnées au zele & à la lumiere de ceux qui ſont dans ces places éminentes. La couronne & l'autorité d'un Evêque, lorſqu'il eſt tel qu'il doit être, ne ſçauroit être qu'une couronne d'épines dont il eſt continuellement percé. Voilà le caractere de la grandeur chrétienne. Malheur à ceux qui portent une couronne ſans épines. C'eſt pour l'autre vie que Dieu reſerve des couronnes ſans peines & ſans douleurs: mais il ne donne en celle-ci que des couronnes douloureuſes. Ainſi les couronnes peuvent bien être reçûës quand on nous les impoſe par force; mais c'eſt une horrible temerité de les rechercher; Ieſus-Chriſt même nous en éloigne par ſon exemple, ayant bien ſouffert que les ſoldats lui miſſent la couronne d'épines ſur la tête, mais ne l'ayant pas demandée ni recherchée.



JESUS - CHRIST CONDAMNE' & livré aux Juifs & aux Gentils.

I.

LE Pere éternel, les Juifs, Pilate concourent à la mort de Jesus-Christ, & il y contribuë lui-même. Le Pere éternel l'ordonne par une souveraine justice; les Juifs la demandent par un excés d'envie; Pilate y consent par un excés de lacheté & d'ambition; & Jesus-Christ s'y livre par une souveraine charité. Ainsi selon que les personnes y contribuent, la même mort de JESUS-CHRIST est en même-temps la plus grande action de pieté, de sainteté, de charité qui fût jamais, & le plus grand de tous les crimes. Ces regards ne se confondent point. Pilate & les Juifs demeurent criminels, sans participer à la sainteté de ce sacrifice; & Dieu accepte ce sacifice de son Fils, sans avoir égard à la malice de ceux qui en étoient-les ministres.

II.

Nous voyons souvent quelque chose de semblable exposé à nos yeux, & nous n'y faisons aucune réflexion. Des Prêtres

vicieux, miserables, scandaleux & hypocrites offrent le corps de Jesus-Christ dans nos Eglises : & cette oblation, entant qu'elle procede d'eux, est un sacrilege détestable ; & en-tant qu'elle est de Jesus-Christ & de l'Eglise, est un sacrifice d'un prix infini. Ceux qui communient avec une conscience pure, reçoivent Jesus-Christ avec toute l'abondance de ses graces; & ceux qui le reçoivent dans un cœur infecté du péché, se livrent d'une maniere nouvelle à la puissance du diable. Ce double regard nous doit donner dans les actions publiques de la Religion, des sentimens de componction pour les outrages que Jesus-Christ y reçoit, & des sentimens de dévotion & de reconnoissance pour les hommages que l'Eglise y rend à Dieu. Ces sentimens ne doivent jamais être séparez, parceque les uns sans les autres seroient imparfaits, & nous feroient paroître devant Dieu, ou sans reconnoissance, ou sans humiliation.

III.

C'EST ce que nous devons aussi pratiquer à l'égard de la mort de Jesus-Christ. Nous y devons adorer l'amour infini de Dieu, qui livre son Fils à la mort pour nous, & la charité infinie de

JESUS-CHRIST qui accepte cette mort & qui s'y offre volontairement pour nostre salut. Mais si nous devons nous réjoüir du salut & de la reconciliation des hommes qui s'y opere, du peché qui s'y détruit; de la cedule de nôtre condamnation qui y est abolie, nous ne devons pas aussi oublier le crime terrible qui est commis par les hommes, ni la part que nous avons à ce crime. Ce n'est pas le seul Pilate, ni les Iuifs seuls qui condamnent JESUS-CHRIST à la mort; ce sont tous les pechez qui ont esté & qui seront commis dans le monde, & les nôtres en particulier. Tous ces pechez entrent dans cette condamnation de JESUS-CHRIST; puisque JESUS-CHRIST s'offre à la mort pour les expier & y satisfaire, & qu'aucun ne pouvoit estre reparé que par cette mort. Ainsi nous n'avons aucun droit de nous preferer ni aux Iuifs, ni à Pilate. Et c'est une pensée que nous devrions toûjours avoir à l'égard des pechez passez: Que ce sont ces pechez qui ont crucifié JESUS-CHRIST: de même que pour nous éloigner de tomber dans les crimes, saint Paul veut que nous ayons toujours dans l'esprit, que nous ne les sçaurions commettre *sans crucifier de nouveau le Fils de Dieu dans nous-mêmes.* C'est aussi pour *Heb. 6. 6.*

marquer cette conspiration de tous les hommes à la mort du Fils de Dieu, qu'elle fut accordée aux Juifs par Pilate, & executée par les Gentils; afin que personne ne pût s'exemter de s'en croire coupable, & ne mît son esperance qu'en la misericorde de Dieu.



LE PORTEMENT de la Croix.

I.

IL y a de l'apparence que ce ne fut qu'en suivant la coutume qui se pratiquoit à l'égard des criminels, que Jesus condamné en sortant de Jerusalem pour être crucifié, fut chargé de sa croix. Mais comme l'ordre & les coutumes du monde étoient reglées par la providence de Dieu pour servir à l'accomplissement des mysteres de JESUS-CHRIST, on peut dire que si c'estoit la coutume que ceux qui estoient condamnez à être crucifiez, portassent eux-mêmes leur croix, Dieu n'avoit permis l'introduction de cette coutume, qu'afin que Jesus-Christ portât la sienne. Il falloit que Jesus-Christ chargé de satisfaire pour l'homme pecheur, dans cette derniere action à laquel-

le la reparation de l'homme étoit principalement attachée, representât l'homme pécheur, le supplice auquel il avoit été condamné, ce qu'il meritoit, & ce qu'il devoit faire pour operer son salut. Jesus-Christ sort donc de Jerusalem pour mourir, comme l'homme pecheur fut chassé du paradis terrestre, & relegué sur la terre pour y mourir. Il en sort chargé de sa croix, comme l'homme pécheur chassé du paradis terrestre fut accablé de toutes sortes de miseres. Son voyage se termine par la mort de la croix, comme la vie de l'homme se termine toûjours par une mort douloureuse. Ce que l'on doit conclure de-là, c'est que l'homme pecheur pour operer son salut dans cet état miserable, doit porter volontairement sa croix comme Jesus-Christ, & l'accepter avec soumission, aussi-bien que la mort qui la doit suivre.

II.

Ainsi la vie chrétienne figurée par Jesus-Christ portant sa croix, consiste dans trois regards. Dans le regard de Jerusalem dont on est chassé, c'est-à-dire, dans une humble reconnoissance de l'indignité où nous sommes par nos pechez d'entrer dans le paradis, & dans une humiliation profonde que nous sommes

obligez d'avoir dans le cœur, à cause des pechez qui nous en ont fait bannir. Elle consiste secondement dans l'acceptation & le portement volontaire de la croix ; & cette croix ne doit pas seulement renfermer l'amas des maux que la providence nous a ordonnez, mais aussi la privation de la joüissance des créatures dont nos pechez nous rendent indignes, & que nostre concupiscence nous rend dangereuse ; & de plus toutes les mortifications qui nous sont necessaires, ou pour remedier aux sources de nos pechez, ou pour satisfaire à la justice de Dieu. Enfin le troisieme regard est le regard de la mort, que le Chrestien penitent doit toujours avoir dans l'esprit comme un supplice auquel il est justement condamné ; mais qu'il peut changer, en l'offrant humblement à Dieu pour ses pechez, en un sacrifice de propitiation, qui lui ouvrira le Ciel, s'il le joint à celui de JESUS-CHRIST.

III.

QUELQUES legeres que soient nos croix, il ne faut pas croire que nous fussions capables de les porter, si JESUS-CHRIST n'en portoit une partie : & c'est pourquoi IESUS en portant la sienne, voulut souffrir un affoiblissement qui obligea les

les Iuifs à lui donner un compagnon, qui fut Simon le Cyrenéen, afin qu'il l'aidât à la porter. Les maux du monde accableroient les élus, si Jesus-Christ figuré par ce Simon le Cyrenéen ne les soulageoit. Ainsi il est de la gratitude de tout Chrestien souffrant, de reconnoistre que ce n'est point par sa propre force qu'il ne succombe pas aux souffrances, que Iesus Christ en porte la plus grande partie; & qu'ayant partagé la mesure des souffrances destinées tant à lui qu'à son corps, en celles qu'il a voulu souffrir lui-même, & celles qu'il répand sur ses divers membres, il a souffert seul & par sa propre force celles qui lui ont esté particulieres; mais il prend de plus part à celles de ses membres. Il les soûtient, il les soulage, il sanctifie leurs souffrances, il les empêche de succomber.



CRUCIFIEMENT de Iesus-Christ.

I.

JEsus arrivé sur le Calvaire y fut incontinent dépoüillé & cloué sur la croix par les soldats Romains, ministres de son supplice. C'est proprement là le temps de

ses plus grandes douleurs corporelles, dont la verité est que personne ne sçait la mesure. De sorte que quoiqu'il y ait des Martyrs dont le genre de suplice a esté en apparence & plus long & plus cruel, il y a néanmoins beaucoup de vraisemblance que Jesus-Christ a plus souffert que tous les Martyrs ensemble. La raison en est que l'ame ne souffre qu'à mesure qu'elle s'applique à la douleur. Or dans les hommes simplement hommes, cette application ne dépend point d'eux. L'ame est surmontée par la violence d'un sentiment involontaire. Elle ne s'applique qu'imparfaitement. Une application affoiblit l'autre, l'ame dans cette vie étant incapable en même temps de plusieurs applications violentes.

Il n'en étoit pas de même de Iesus-Christ : son application n'étoit nullement forcée. Il pouvoit ne rien souffrir s'il eût voulu : & les cloux auroient percé ses mains & ses pieds sans que son ame en eust rien senti. Mais aussi il pouvoit souffrir autant qu'il vouloit; & sa volonté a esté la mesure de ses douleurs, comme elle a reglé le temps de sa mort. C'a donc esté la volonté de Iesus-Christ pleine du desir de satisfaire à la justice de Dieu, penetrée de l'énormité des offenses infi-

nies des hommes, bruslante du desir d'estre batisée dans ce batême de sang, qui a esté la regle de ses douleurs corporelles: & il y a bien de l'apparence qu'ayant eu les plus grands motifs de souffrances qui furent jamais. il a voulu souffrir à proportion de ces motifs.

II.

Mais si les douleurs corporelles de Jesus-Christ sont incomprehensibles, qui comprendra celles de son ame sainte? Il avoit toujours eu dans l'esprit les pechez de tous les hommes, & la mesme idée de la majesté de Dieu offensée:& il est vrai de dire en ce sens, que les souffrances spirituelles ont esté continuelles. Cependant comme le tems de sa vie estoit destiné à d'autres actions, peut-estre n'a t'il pas laissé agir ces objets selon toute leur grandeur & toute leur force. Mais la croix estoit le temps de souffrir; c'estoit le temps où il avoit destiné de devenir parfaitement *l'homme de douleurs*: c'est donc alors qu'il a voulu ressentir totalement *Isai.* 53. 3. l'impression des pechez de tous les hommes, & soutenir tout le poids de la justice de Dieu. Les hommes ne font que begayer en parlant de tout ceci:& tout ce qu'ils peuvent en dire, est qu'il n'y a que Jesus qui sçache la mesure de ses douleurs interieures.

III.

Mais personne au moins ne doit oublier qu'il estoit alors présent à l'ame de Jesus-Christ, que les pechez de chacun de nous ont contribué à ses souffrances, & qu'ils ont fait une partie de son supplice. Et si nous avons quelque amour & quelque reconnoissance pour Jesus-Christ, nous devons entrer au-moins dans quelque petite part de ses sentimens, & avoir quelque douleur de nos pechez, puisqu'ils en ont tant causé à Jesus-Christ. Nous devons craindre sur-tout de les reïterer, & de lui causer par-là un second crucifiement, comme parle saint
Heb. 6. 6. Paul : *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* Il y a des pechez qui sont en quelque maniere inevitables, parcequ'ils sont passez, & il ne nous reste qu'à nous en affliger avec Jesus-Christ, & à lui demander quelque participation de ses douleurs. Mais il n'en est pas de même des pechez futurs. Ils ne se peuvent commettre sans nostre volonté: & c'est une horrible ingratitude que d'en faire un usage si detestable. Le moins que nous puissions faire est donc de la livrer toute à Jesus-Christ pour ne vouloir jamais rien que ce qui est conforme à la sienne. La vûë de la croix est favorable

pour en obtenir la grace ; puisque c'est le temps où il a principalement obtenu toutes celles qui se répandent dans l'Eglise ; qu'il les a toutes demandées à Dieu, & qu'il a été exaucé de son Pere à cause de cet hommage infini qu'il lui a rendu : *Exauditus est pro sua reverentia.* Heb. 5. 7.



IESUS - CHRIST ELEVE' sur la Croix.

I.

LE plus grand spectacle qui fût jamais & qui a rempli d'étonnement tous les Anges du ciel, & en remplira tous les Saints dans toute l'éternité ; ce mystere ineffable par lequel les démons furent vaincus, & les hommes reconciliez à Dieu; enfin ce prodige étonnant d'un Dieu souffrant pour ses esclaves & ses ennemis, n'eut alors pour témoin que la sainte Vierge. Les Juifs & les Payens n'y virent qu'un homme qu'ils haïssoient ou qu'ils méprisoient, attaché à la croix. Les femmes de Galilée n'y virent qu'un juste qu'on faisoit mourir cruellement. Marie seule representant toute l'Eglise, y vit un Dieu souffrant pour les hommes. Mais ce n'est pas seulement en ce temps

que ce miracle a eu peu de spectateurs. A present mesme que le Dieu crucifié regne en apparence sur une partie du monde, peu de Chrestiens le regardent comme il faut dans cet estat. Leur esprit est occupé de mille soins & de mille desirs inutiles : & Jesus-Christ mourant pour eux y tient la moindre place & fait la moindre partie de leur application. Cependant on ne lui appartient, qu'en tant qu'on est son disciple ; & l'on n'est son disciple qu'à proportion qu'on est disciple de sa croix. Il est elevé, comme dit saint Augustin, pour y enseigner tous les fideles. Il a fait de l'instrument de son supplice une chaire où il exerce l'office de Docteur à l'égard de tous les hommes. C'est-là qu'il montre la voye du salut. Qui ne l'apprend point de lui n'y sçauroit marcher ; & qui n'y marche point, ne sçauroit parvenir au salut.

II.

Il est donc d'une extrême importance d'écouter Jesus-Christ sur la croix & d'apprendre ce qu'il nous y dit. Et que nous y dit-il, ou plutost que ne nous y dit-il point ? Recueillons quelques-unes de ses instructions parmi le nombre infini de celles qu'il nous y donne.

Il nous apprend donc premierement

ce que c'eſt que le peché. Nous en avons une idée foible qui ne nous en fait point concevoir l'horreur que nous devrions en avoir. Nous ne le regardons que par rapport à une action qui s'efface de noſtre memoire, & qui ne nous paroiſt ſubſiſter qu'un peu de temps, par rapport à des biens periſſables qu'il recherche, à des dommages temporels qu'il cauſe. Mais ce n'eſt rien que tout cela : il faut le regarder par rapport à la ſainteté de Dieu. C'eſt par la majeſté infinie de l'offenſé qu'il faut juger de la grandeur de l'offenſe : & pour en concevoir quelque idée, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la croix, & voir de quelle ſorte cette ſainteté de Dieu, punit le peché ſur ſon propre Fils, qui s'étoit chargé d'y ſatisfaire pour les hommes. La vie de ce Fils unique infiniment plus precieuſe que cent mille mondes, eſt le ſeul ſacrifice qui ait pu expier l'énormité du peché : cependant l'aveuglement des hommes eſt tel, qu'ils ne laiſſent pas de le commettre avec une facilité prodigieuſe. Ils l'avalent comme l'eau : ils ne ſe tiennent point chargez de ce poids ſi effroyable, qui leur attirera un jour le poids de toute la juſtice de Dieu, s'ils ne s'en delivrent par la croix de Jesus-Christ, qui en eſt l'unique remede.

III.

Il nous y apprend ce que merite l'homme pecheur, & à quoi il s'est obligé par son peché. Jesus-Christ est dépouillé de toutes les choses du monde, pour montrer que le pécheur a perdu tout droit à la jouissance & à la possession des creatures; que lorsqu'il en est privé, il n'est reduit qu'à l'état qui lui convient. Iesus-Christ est sur la croix dans un état d'une effroyable ignominie, l'objet des insultes des Iuifs & des Payens, rabaissé au dernier rang des hommes, qui est celui des esclaves que l'on punit pour leurs crimes: & cela nous apprend qu'en qualité de pecheurs, il n'y a point d'ignominies que nous n'ayons meritées par nôtre revolte contre Dieu. De sorte que toutes celles qu'on nous peut faire souffrir en ce monde, sont infiniment au-dessous de celles qui nous sont duës. Il nous apprend encore que la joüissance injuste des creatures & la recherche des plaisirs illegitimes n'en meritent pas seulement la privation, mais meritent de plus la douleur & les tourmens; qu'ainsi les tourmens & les douleurs du corps sont du partage des pecheurs; que Jesus-Christ les a bien voulu souffrir pour nous, non pour nous en acquerir une exemption totale en ce mon-

de ici, mais pour nous délivrer des éternels, dont la grandeur nous doit faire compter pour peu de choſe tout ce que Dieu nous laiſſe à ſouffrir en ce monde ici.



SUITE DU MEME SUJET.

I.

MAIS JESUS ne nous apprend pas ſeulement par ſa croix, que nous meritons ce qu'il a voulu ſouffrir, & que l'amour de la juſtice nous doit faire aimer la privation des créatures, l'ignominie & la douleur : il nous apprend de-plus, que ces trois objets ſi contraires aux inclinations de la nature ſont les vrais remedes de nos maux. Nôtre maladie conſiſte à nous attacher à la poſſeſſion des créatures. Le remede eſt de nous en priver, & de nous réduire à cette nudité qui paroît en JESUS-CHRIST crucifié. Elle conſiſte dans l'amour du plaiſir. JESUS-CHRIST crucifié nous apprend que c'eſt par une mortification douloureuſe qu'il en faut guerir. Elle conſiſte enfin dans la recherche des vains honneurs & de la vaine approbation des hommes : & c'eſt par les ignominies & les affronts que nous en pouvons être délivrez. Ainſi JESUS-

Christ nous fait voir que sa croix est nôtre vrai bien, & que quelque affreuse qu'elle nous paroisse, elle contient les uniques remedes de nos maux; d'autant plus que n'étant que passagere, elle nous délivre des maux éternels Le dépoüillement passager des créatures est le remede de la pauvreté éternelle où les damnez seront réduits. Les douleurs passageres remedient aux douleurs éternelles; & l'ignominie qui ne dure qu'un moment, remedie à la confusion des reprouvez qui ne finira jamais. Ainsi la croix est en mesme-temps le remede de nos passions présentes & de nos maux futurs: & si elle nous paroît dure & pesante par la contrarieté qu'elle a avec nos passions; qui sont nos maladies, elle nous doit paroistre douce & legere par les maux dont elle seule peut nous délivrer.

II.

Jesus-Christ étoit crucifié à l'égard des méchans; c'est-à-dire, qu'il étoit pour eux un objet d'horreur; mais les méchans étoient aussi crucifiez à l'égard de Jesus-Christ; c'est-à-dire, qu'il ne voyoit en eux qu'une effroyable misere, à l'égard de laquelle la sienne lui paroissoit peu considerable. C'est aussi ce qui faisoit dire à S. Paul, *qu'il étoit crucifié au monde, & le monde à lui.* La vie de saint

Gal. 6. 14.

Paul estoit pour le monde un objet d'horreur & de mépris : & la vie du monde estoit aussi pour saint Paul un objet de mépris & d'horreur. C'est la vraye disposition que nous devons apprendre de la croix de Iesus-Christ. Il ne faut pas seulement qu'elle nous rende aimable la privation des plaisirs & des honneurs, & des autres biens de ce monde : il faut qu'elle nous rende horrible & méprisable la vie du monde, qui consiste toute dans la recherche de ces biens. De quelques maux dont un Chrétien puisse estre accablé, il se doit croire mille fois plus heureux que ceux qui menent une vie d'orgueil, de luxe & de délices. Ce qui passe pour la souveraine félicité à l'égard des gens-du-monde, lui doit paroistre le souverain malheur : & c'est au pied de la croix qu'il doit apprendre à en porter ce jugement.

III.

Iesus-Christ sur la croix n'y est point abatu & vaincu par ses ennemis ; c'est au-contraire le champ de sa victoire & de son triomphe : c'est-là qu'il surmonte le diable & le monde ; mais c'est-là en mesme-temps qu'il nous apprend en quoi doit consister la victoire d'un Chrétien. La victoire de Iesus-Christ est toute invisible. Il n'en paroit rien aux sens qui

n'y découvrent qu'un homme qui succombe sous les efforts de ses ennemis. Il ne faut pas de mesme qu'un Chrétien aspire à des victoires visibles, ni qu'il prétende que Dieu le doive délivrer dans ce monde de ses maux, & lui donner l'avantage sur ses ennemis. Sa victoire consiste à souffrir jusqu'à la mort, quelque effort qu'on fasse pour lui faire abandonner la justice. Voilà la victoire de la foi, victoire invisible aux sens, mais trés-réelle & trés effective : c'est celle qui convient à tous les élus, & dont un Apôtre dit : *Tous ceux qui sont nez de Dieu sont victorieux du monde; & cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de nôtre foi.*

1. Jean. 5. 4.



SUITE DU MEME SUJET.

I.

MAis entre tous les differens devoirs dont Jesus-Christ nous instruit par sa croix, il n'y en a point qu'il nous marque d'une maniere plus expresse que celui de la charité que nous devons à Dieu; celui de l'obéïssance que nous devons à ses ordres, tels qu'ils puissent estre, & enfin celui de la patience à l'égard du prochain. La charité que nous devons à Dieu nous

oblige de préferer sa gloire & ses interêts à toutes choses, & d'immoler notre vie avec joye pour la défense de sa verité & de son honneur. C'est ce que fait Jesus-Christ sur sa croix. Il y donne sa vie pour la confession de la verité, aprés l'avoir soutenuë devant les Prêtres des Juifs & devant Pilate. Il scelle par son sang la doctrine qu'il avoit prêchée. Ainsi il est le premier, le chef & le Roi de tous les Martyrs.

Il nous enseigne la perfection de la charité envers le prochain : car c'est pour les hommes qu'il donne sa vie : c'est pour les tirer de l'enfer, & pour leur ouvrir le ciel. *Il attache à sa croix la cedule* qui les tenoit assujettis au démon, comme dit saint Paul, & il la détruit en mourant pour eux. Et ce qui rehausse cette charité, comme dit le mesme Apôtre, c'est qu'il souffre & qu'il meurt, non pour des justes & des amis, mais pour des injustes & des ennemis de Dieu, afin de les rendre justes & amis de Dieu. Col. 2. 14. Rom. 5. 6. & 7.

En nous enseigant ainsi la perfection de la charité, il nous enseigne en mesme-temps la perfection de l'obéïssance envers Dieu, qui est le premier effet de son amour ; car *il obéit à son Pere jusqu'à la mort, & à la mort de la croix*, comme Phil. 20. 8.

dit l'Apôtre ; & la perfection de la patience envers le prochain, qui pour estre accomplie doit estre invincible, & aller jusqu'à la mort. Ce sont les qualitez de celle de JESUS-CHRIST. Il ne se lasse point de souffrir pour les hommes, ni de souffrir des hommes. Leurs insultes ne le font point descendre de la croix. Ils ont
Matt. beau lui dire en se moquant : *Toi qui dé-*
27. 40. *truis le temple de Dieu & qui le rebâtis en*
42. *trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descend de la croix, & nous croirons en toi* : Il y demeure ferme jusqu'à la mort. Leur cruauté ne l'irrite point. Il regarde toûjours leurs actions criminelles par l'endroit le moins odieux, qui est celui de leur ignorance. Il n'a pour eux que des pensées & des paroles de paix. *Mon Pere*, dit-il, *par-*
Luc. *donnez-leur, parcequ'ils ne sçavent ce qu'ils*
23. 34. *font*. Voilà le comble & le souverain degré de la patience : & Jesus-Christ nous l'enseigne sur sa croix.

II.

IL ne faut pas oublier le devoir du sacrifice, qui est une des principales fonctions que Jesus-Christ exerce sur sa croix, & l'un des principaux moyens de nôtre salut qu'il nous y donne, en nous donnant un moyen de nous offrir

avec lui. L'homme en qualité de créature étoit obligé de ſacrifier à Dieu. Mais aulieu des ſacrifices ſpirituels qu'il lui eût offerts dans l'état d'innocence, ſon devoir comme pécheur, étoit de ſacrifier ſa vie meſme pour réparer l'outrage qu'il avoit fait à la majeſté de Dieu.

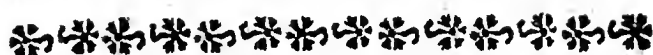
Cependant le péché qui l'obligeoit à ce devoir, l'en rendoit en méme-temps incapable. Il devoit à Dieu une victime d'expiation, mais une victime pure & ſans tache, une victime capable d'appaiſer Dieu, & de reparer le péché : & il étoit bien éloigné de pouvoir être cette victime, étant corrompu, ſouillé, & toutes ſes vertus étant infiniment diſproportionnées à la grandeur de l'offenſe qui avoit été faite à Dieu. Il étoit donc obligé à l'impoſſible : & c'étoit bien en vain qu'il ſubſtituoit en ſa place le ſang des bêtes, dont Dieu ne ſe pouvoit ſatisfaire. Mais ce qui eſtoit impoſſible à l'homme, & meſme à tous les Anges, le Fils unique de Dieu l'a rendu poſſible, en ſe ſubſtituant & au ſacrifice des bêtes, & à l'homme meſme, & en offrant à ſon Pere ſa vie qui étoit d'un prix infini, pour l'expiation & la reparation du péché. Ainſi la croix n'eſt pas ſeulement l'inſtrument du ſupplice de Jesus, c'eſt l'autel de ſon ſacrifice : c'eſt-

là qu'il immole la victime de son corps pour l'offrir à Dieu dans toute l'éternité ; & c'est par ce moyen tout divin & infiniment éloigné des pensées des hommes, qu'il leur donne moyen de satisfaire aux devoirs qui leur étoient impossibles; d'offrir à Dieu leur vie; & de lui présenter un sacrifice d'expiation capable de réparer le péché. Car Iesus-Christ en les rendant ses freres, les associe à son sacerdoce. Il leur donne droit de l'offrir lui-mesme, & d'y joindre le sacrifice de leur vie, qui n'étant pas digne d'estre présentée à Dieu par elle-mesme, en devient digne quand elle est jointe au sacrifice de Jesus-Christ. C'est donc la devotion que nous en devons avoir, & que nous apprenons de la croix, de nous offrir conjointement avec Jesus-Christ, & de lui demander la grace de consommer nôtre sacrifice, en l'unissant au sien dans le moment de nôtre mort.

III.

Enfin, Jesus-Christ prêt de quitter le monde, a voulu par un soin incompréhensible de nôtre salut, substituer en sa place un objet à nôtre charité, envers qui nous puissions exercer l'obéissance, le respect & l'amour que nous lui devons. Cet objet est l'Eglise qu'il a formée sur sa

croix, & qu'il nous a donnée pour mere, afin que nous lui rendiſſions tous les devoirs de charité que nous ſerions obligez de rendre à lui-même s'il en avoit beſoin, & qu'il fut encore ſur la terre en un état capable de les recevoir : c'eſt cette obligation qu'il nous a impoſée envers l'Egliſe ; qu'il a voulu marquer en donnant la ſainte Vierge pour mere à ſaint Jean ; & ſaint Iean à la ſainte Vierge pour ſon fils. Car par cette divine ſubſtitution il lie tous les Chretiens à l'Egliſe, dont la ſainte Vierge étoit la figure, & à la ſainte Vierge qui en étoit le principal membre. Il les oblige d'avoir une confiance toute particuliere en l'une & en l'autre ; & il communique de meſme à l'Egliſe l'eſprit d'une charité maternelle envers tous ſes enfans : & cette charité paroit principalement dans la ſainte Vierge, qui les porte tous dans le ſein de ſa charité, & qui par ſes interceſſions coopere au ſalut de tous, pecheurs & innocens, morts & vivans, en obtenant aux uns le recouvrement de la grace & de la vie, & aux autres la conſervation de l'une & de l'autre.



MORT DE IESUS-CHRIST.

I.

TOUTES les actions de Iesus-Christ étant d'un prix infini, suffisoient de droit pour racheter les hommes, & pour satisfaire à la justice de Dieu: mais elles ne suffisoient pas selon toutes les vûës que la sagesse infinie de Dieu avoit de racheter les hommes par une redemption abondante, qui leur témoignât pleinement la grandeur de son amour & de sa misericorde, qui les instruisît pleinement de leurs devoirs, & qui satisfit à tous les autres desseins que Dieu avoit en imposant à son Fils la loi de mourir. Ainsi la mort de Iesus-Christ étoit necessaire en ce sens pour le salut des hommes. Aussi Iesus-Christ a toûjours tendu à la mort, comme à la fin & au terme de sa venuë: & c'est particulierement à sa mort qu'il a attribué nôtre salut. Dieu nous l'a donné afin qu'il mourût pour nous. Que ne devrions-nous donc pas faire pour lui? Quels effets cette mort, cet amour, ce bienfait incomparable devroient-ils avoir dans toute nostre vie? Qu'est-ce que la generosité d'un homme reconnoissant ne feroit pas pour celui qui seroit venu d'un pays étranger dans

l'unique dessein de le delivrer de la prison, de la pauvreté, de la mort par sa mort même? Mais qu'il est aisé de convaincre de ce que l'on doit à Jesus - Christ pour nous avoir rachetez par sa mort, & qu'il est incomprehensible de quelle sorte la plûpart du monde s'acquite de cette obligation? Quelle part Iesus - Christ a-t'il dans la conduite de leur vie? Quelle place occupe-t'il dans le cœur & dans leurs pensées? Certainement il y a quelque chose d'aussi étonnant dans la stupidité & dans l'ingratitude des hommes pour ce bienfait ineffable, que dans la charité qui a porté Iesus - Christ à le faire aux hommes. Seigneur, si vostre grace n'amollit la dureté de nos cœurs; si vous ne les rendez sensibles à vostre amour infini, vostre mort ne sera que la conviction & non pas le remede de nostre ingratitude, & de la corruption de nostre cœur.

II.

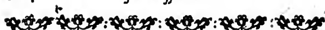
Iesus - Christ mourut quand la disposition & l'état de son corps le demanda. Il devança même un peu ce temps, pour montrer qu'il ne mouroit point par la nécessité de la nature, ni par la puissance de ses ennemis, mais par sa pure volonté. Cependant il ne voulut mourir qu'aprés que l'œuvre qui lui avoit été commandée

par son Pere, fut pleinement accompli, comme il le marqua par ces paroles : *Con-*
Joan. 19. 30. *summatum est.* Rien de ce qui lui avoit été imposé ne demeurera imparfait. C'est le modele que nous devrions toûjours avoir dans l'esprit, & auquel on ne pense presque jamais. La plûpart des gens n'ont encore rien fait à la mort de ce qui étoit la fin de leur vie, & pourquoi elle leur avoit été donnée. Ils étoient au monde pour se guerir, pour operer leur salut, pour amasser des tresors dont ils pussent joüir dans l'éternité; & c'est à quoi ils n'ont jamais pensé. Il faudroit que tout le monde recommençât à vivre après avoir vécu : mais c'est ce que Dieu ne permet pas. Il n'y a plus de temps aprés que le temps est passé : & Dieu nous dit, mais en un sens bien different : *Consummatum est* : Tout est consommé, vôtre temps est fini, ce que vous n'avez pas fait vous ne le ferez jamais. Adorons en JESUS-CHRIST cet accomplissement parfait de son œuvre avant sa mort, & prions le par cette plenitude de nous faire la grace de penser sérieusement à faire nôtre œuvre dans ce monde.

III.

Ce fut une terrible surprise quand les démons, qui en se servant des Juifs & des

Gentils, avoient poussé leur rage jusqu'à faire mourir Iesus-Christ, apperçurent au moment de cette mort ce Iesus-Christ victorieux de tous leurs efforts, qu'ils virent leur empire détruit; qu'ils sentirent sa puissance; qu'ils furent obligez de se cacher à ses yeux, & qu'ils reconnurent qu'ils seroient éternellement assujettis à celui qu'ils venoient de faire mourir, comme à leur maistre, leur juge & leur Dieu. La surprise d'une ame malheureuse ne sera pas moindre, lorsqu'aprez avoir negligé toutes les lumieres de Dieu, & tous les effets de la mort de Iesus-Christ, elle verra à l'heure de la mort ce même Jesus-Christ qu'elle aura meprisé & oublié durant sa vie, & qu'elle reconnoistra qu'il n'y a plus de remede, que ces graces qui lui ont esté offertes lui seront toûjours refusées; & qu'elle n'aura plus pour partage éternel que d'estre assujettie à la justice rigoureuse de celui dont elle aura meprisé la misericorde.



ENSEVELISSEMENT.

I.

JEsus-Christ a voulu que son corps mortel fust crucifié, parcequ'il portoit la figure du vieil-homme qui doit être détruit dans tous les Chrestiens. Il a voulu qu'il fust enseveli, parceque l'accomplissement de la mort du vieil homme demande non-seulement qu'il soit privé d'action & réduit à la privation de tout ce qui nourrissoit ses passions, mais aussi qu'il soit entierement caché aux hommes, & qu'il ne frape plus du-tout leurs yeux, & qu'on ne voye paroistre dans les actions des Chrétiens que l'homme-nouveau. C'est ce qui nous est figuré par nostre Batême. Nous n'y sommes pas seulement rendus semblables à Jesus-Christ mort, mais aussi à Jesus-Christ enseveli, comme dit saint Paul; estant comme ensevelis sous les eaux, pour marquer l'ensevelissement du vieil-homme. Cet ensevelissement doit être déja en quelque degré dans tous les Chrestiens dez le temps de leur Batême, par la separation entiere des actions criminelles, qui ne doivent plus

Rom. 6. 4. Colos. 2. 12.

être ni paroiſtre dans les Chreſtiens. Mais ils ſont obligez de plus de le perfection-ner toute leur vie, en retranchant toutes les branches de la concupiſcence qui eſt le vieil-homme; afin qu'eſtant pleinement détruite à la mort, ils n'ayent plus qu'à attendre une reſurrection glorieuſe.

II.

Il y a des maux & des outrages que Jeſus-Chriſt a reſervez pour ſon corps qui eſt l'Egliſe, & qu'il n'a pas vou-lu ſouffrir dans le ſien propre par des rai-ſons d'une ſageſſe divine. Les hommes ont quelquefois étendu leur cruauté au-delà de la mort, en traitant indigne-ment le corps des Martyrs. Mais Jeſus-Chriſt n'a point voulu de cette hu-miliation, pour montrer que toutes ſes humiliations étoient finies par ſa mort, & qu'il eſtoit entré dans un état de grandeur & de puiſſance. Ainſi il arrêta tout d'un-coup la fureur des Juifs Il inſpira à Ni-codême & à Joſeph d'Arimathie le coura-ge de demander ſon corps, quoique cette demande fuſt dangereuſe. Pilate ſe ren-dit facile à leur priere. Les Juifs n'en empêcherent point l'execution. Ieſus-Chriſt fut donc enſeveli & mis dans le ſepulcre; & par le miniſtere de ces deux Saints deſtinez particulierement à cette

œuvre, & principalement par celui de la ſainte Vierge. Pourquoi tout cela ? C'eſt
Iſ. 1.10. qu'il falloit que *ſon ſepulchre* fût *glorieux* ; comme les Prophetes l'avoient prédit ; qu'il fût à jamais le témoin de ſa mort & de ſa reſurrection ; qu'il fût une marque éclatante parmi tous les peuples de la victoire de Ieſus-Chriſt. & ainſi il falloit que ſon corps mort y fut mis, & que les Iuifs en fuſſent les témoins & les gardiens. Il paroit que Nicodême & Ioſeph d'Arimathie eſtoient reſervez pour ce ſaint miniſtere. Ils n'avoient pas cru ſe devoir opposer formellement aux Iuifs, quand ils pourſuivirent la mort de Ieſus-Chriſt, ni faire paroitre à contre-temps leur zele pour lui avant ſa mort ; parceque Dieu leur faiſoit connoiſtre que leur oppoſition auroit eſté inutile : mais ils le font paroiſtre aprez ſa mort d'une maniere admirable, parceque la ſepulture de Ieſus-Chriſt eſtoit leur œuvre. Dieu deſtine ainſi certaines ames pour certains emplois & certaines œuvres ſingulieres, & les ſanctifie par-là ſans qu'ils ayent beſoin d'autre choſe. Il n'y a rien de ſi petit dans le royaume de Ieſus-Chriſt qui ne ſuffiſe à la ſanctification de ceux qu'il y applique par ſa grace. Heureux ceux qui diſtinguent par la lumiere de Dieu les œuvres

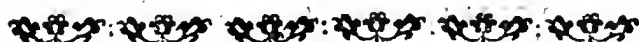
vres auſquelles il les deſtine de celles auſquelles il ne les deſtine pas ! Car l'un n'eſt pas moins neceſſaire que l'autre ; & ſouvent en conſommant inutilement ſa vie à des emplois auſquels on n'eſt point appellé, on ſe rend par-là incapable de ceux auſquels Dieu nous appelloit.

III.

COMME le corps mort de JESUS-CHRIST n'étoit pas ſeulement la figure du vieil-homme enſeveli, mais auſſi l'image de ceux qui aprés avoir été vivifiez par JESUS-CHRIST ceſſent d'être animez par ſon eſprit, & perdent la foi qu'ils avoient euë, il voulut n'être enſeveli que par des Saints ; afin qu'ils répandiſſent leurs larmes ſur ſon corps mort. L'extinction de la foi & de la vie de l'ame des Chretiens n'eſt ſenſible qu'aux Saints & aux ames ſpirituelles. Il n'y a qu'elles qui pleurent ſur ces morts ſpirituels ; & cependant ce devroit être l'unique objet de nos larmes. Car qu'eſt-ce que toutes les autres pertes au prix de celle de la vie de l'ame dont on a ſi peu de pitié ? Qu'il eſt à craindre que ceux qui y ſont ſi inſenſibles ne ſoient eux-mêmes de ces morts ſpirituels !

Il n'y a donc de ſages que ceux qui font une des principales occupations de leur

vie de pleurer la mort spirituelle de leurs freres. Leurs larmes ne contribuent pas seulement à la resurrection de ceux pour lesquels ils les répandent, mais elles sont encore utiles à eux-mesmes. Car on ne contribuë jamais au salut des autres, qu'on n'acquere un nouveau degré de vie & de resurrection pour soi-mesme.



DESCENTE DE IESUS *aux enfers.*

I.

LA descente de JESUS-CHRIST aux enfers attestée par l'Ecriture, par la Tradition & par divers Symboles de l'Eglise, appartient déja à cet état inconnu dans lequel il est entré aprés sa mort. On ne peut sçavoir ce qu'il fit aux enfers que par conjecture, excepté qu'il est certain qu'il en tira les ames des justes qui se trouverent en état d'entrer dans la gloire, & entr'autres celle d'Adam. Il n'est pas inutile néanmoins de se representer l'état où se trouverent tous ces Rois, Princes, Conquerans, qui n'avoient point eu d'autre Sap. 1 loi de justice que leur force : *Sit fortitudo* 11. *nostra lex justitia*, lorsqu'ils virent ce Roi de justice triomphant & glorieux, & qu'ils

ſe virent devant lui ſans force & dans l'extrémité de la foibleſſe & de l'impuiſſance. Il n'eſt pas inutile de concevoir la rage des démons, lorſqu'ils ſe virent enlever les juſtes, dont la captivité conſoloit leur malignité; ni de penſer quelle pût être la joye des ames ſaintes, lorſqu'elles virent celui qu'elles avoient attendu durant tant de temps. Tout cet eſpace ſi long ne leur parut qu'un néant, quand elles commencerent de poſſeder celui qu'elles avoient tant deſiré. La captivité d'Adam & d'Eve, & ce qu'ils avoient ſouffert depuis leur mort diſparut à leur eſprit. Tout conſiſte à bien mourir. Les maux longs ou courts, grands ou petits s'évanouiſſent & ſe perdent dans l'éternité. On n'y connoît plus ces petites differences qui nous effrayent ſi fort. Tâchons d'avoir l'éternité dans le cœur, & tout nous paroîtra égal, richeſſes, pauvreté, ſanté, maladie, grandeurs, baſſeſſe, gloire, ignominie. Mais ſi nous ſentons ſi vivement ces differences, c'eſt que nous tenons au temps & que notre part eſt dans le temps

II.

TOUTE puiſſance ayant été donnée à JESUS-CHRIST après ſa mort, & le monde entier étant l'heritage qu'il avoit *Matt.* 28. 18.

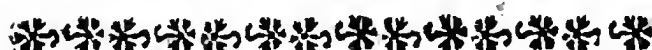
acquis, il étoit juste qu'il commençât à s'en mettre en possession, en se faisant reconnoître dans les lieux qu'il ne devoit plus honorer de sa présence visible aprés sa resurrection. Mais cet empire de Jesus-Christ, qui fit la joye & la consolation des uns, fut & sera à jamais le desespoir éternel des autres. Tous les reprouvez fremirent de crainte à la vûë de celui qui combla les élus de joye. Quel étrange aveuglement est donc celui des hommes, de se mettre en état que l'empire de Dieu auquel ils ne sçauroient se soustraire, soit l'objet éternel de leur desespoir ! Et quel enchantement monstrueux d'être persuadez de cette verité, de la croire, & de vivre comme si on ne la croyoit point !

III.

Jesus-Christ en descendant aux enfers prit possession de la plus grande partie de son empire, parceque le nombre des morts qu'il y trouva surpassoit de beaucoup celui de tous les hommes qui étoient vivans. Il s'assujettira de même tous les autres les uns aprés les autres : & la fin du monde n'est retardée que jusqu'à ce qu'il soit entré pleinement en possession de son empire, *& que Dieu ait* Ps 109. 2. *reduit ses ennemis à lui servir de marche-*

pied, comme parle ſon Prophete. Mais cet empire étant double, l'empire de ſa juſtice qu'il exerce ſur ceux qui ont merité ſa haine, & celui de ſa miſericorde par lequel il répand les effets de ſon amour ſur ceux que la charité lui aſſujettit ; ces deux conduites ſi differentes ne dependent que du petit eſpace de la vie. Il a traité les eſprits qu'il trouva dans les enfers ſelon l'uſage qu'ils avoient fait de leur vie. Il traitera de même les autres. Qui n'a point aimé Ieſus-Chriſt durant ſa vie, ne l'aimera jamais dans l'éternité : & qui l'a aimé, ne ceſſera jamais de l'aimer, & d'éprouver les effets de ſon amour. Tout noſtre bien, tout noſtre bonheur conſiſte donc à aimer Ieſus-Chriſt pendant cette vie. Toute autre penſée eſt vaine & inutile. C'eſt ſurquoi nous devons interroger noſtre cœur. Mais qu'il eſt à craindre que ſa réponſe ne nous ſoit pas favorable ! Car la réponſe du cœur conſiſte dans les penſées, les deſirs & les œuvres. Qui aime, penſe à ce qu'il aime. Qui aime, prend part à tout ce qui arrive à ce qu'il aime. Il s'afflige de ſes maux, il ſe rejouit de ſes biens. Il eſt ſenſible aux outrages qu'il reçoit. Il eſt paſſionné pour ſa gloire. Il agit pour lui. Il lui rapporte au moins le gros de ſa vie. Il s'é-

loigne de tout ce qui lui peut déplaire. C'est sur tout cela que nous devons juger si nous aimons Iesus-Christ ; & c'est sur l'amour de Iesus-Christ que nous pouvons fonder un jugement solide de nôtre sort éternel.



RESURRECTION de Iesus-Christ.

I.

SI les souffrances de la vie mortelle de JESUS-CHRIST & les effets de la justice rigoureuse de son Pere sur lui, sont entierement incomprehensibles, la vie glorieuse dans laquelle il entra au moment de sa resurrection par la réünion de son ame avec son corps, ne l'est pas moins. Il suffit de dire que la toute puissance de
Mat. Dieu déploya pour enrichir son humani-
28. 18. té glorieuse, toute sa magnificence ; que toute puissance lui fut donnée dans le ciel & dans la terre, & que l'effusion des dons de Dieu sur elle fut proportionnée à l'amour que Dieu avoit pour son Fils, & à ce que ce Fils avoit merité par ses souf-
1. *Cor.* frances. Car si la part que JESUS en fait
4. 17. à ses élus, *opere en eux un poids éternel*

de gloire, selon saint Paul, & les comble de biens, que cet Apôtre ne peut exprimer autrement qu'en disant, *que nul œil n'a vû, nulle oreille n'a entendu, nul esprit n'a conçû ce que Dieu a reservé à ceux qui l'aiment* : avec quelle profusion Dieu n'a-t'il point répandu cette abondance de bonheur sur l'humanité de Jesus-Christ qui est la source du merite de tous les Saints ? Quel sujet de joye ne devroit-ce point être pour tous les Chrétiens que cette resurrection ? Celui qui ressuscite est notre ami, notre frere, notre pere, notre unique bienfacteur, C'est celui qui vient de donner sa vie pour nous. Aussi toute la societé de l'Eglise retentit de cris de joye. Toutes ses prieres ne sont que des actions de graces & de louanges qu'elle rend à Dieu pour la resurrection de son chef. Mais, helas, que cette joye est souvent superficielle ! Qu'il y a souvent dans tous ces témoignages exterieurs plus de ceremonie que de verité, de sincerité, de réalité ! Que l'on est souvent beaucoup plus touché des moindres avantages temporels, & de la moindre élevation de ceux qui nous appartiennent, que de toute la grandeur où Jesus-Christ fut élevé au jour de sa resurrection ! Peut-être que c'est que les mou-

1. Cor. 1. 9.

vement sensibles ne naissent que des choses sensibles, & que cette grandeur de Jesus-Christ ne l'est pas pour nous. Mais s'il n'y a que cela qui affoiblisse nos sentimens, que notre foi supplée au-moins au défaut de cette sensibilité. Adorons en esprit Jesus-Christ dans sa vie immortelle oú il est entré. Demandons-lui qu'il soit l'unique objet de nôtre joye; & qu'il nous suffise, pour nous consoler de tous les maux de la vie, de penser que notre chef est glorieux, & qu'il est comblé d'un bonheur ineffable, dont les Anges mêmes ne sçauroient concevoir la grandeur.

II

Rom. 6. 4. Jesus-Christ glorieux & ressuscité ne doit pas être seulement le sujet de notre joye, il le doit être de notre imitation, selon saint Paul; parceque la vie d'un veritable Chrétien doit estre l'image de la vie de Jesus-Christ ressuscité. Jesus-Christ ressuscitant selon le corps est entré dans une vie immortelle, une vie toute nouvelle qui ne tient rien de la mortalité & de la misere; une vie toute separée du monde, qui n'a rien de commun avec sa corruption; une vie dégagée de toute la servitude des créatures, & uniquement attachée à Dieu; une vie qui le met à

couvert de tous les efforts de la malice des hommes, qui le rend insensible à tous leurs outrages, & le met en possession d'un bonheur inalterable. Saint Paul ne propose pas un autre modéle aux ames ressuscitées. Il veut qu'aprés avoir renoncé à la servitude du péché, elles n'y retombent jamais; que la vie qu'elles ont acquise soit immortelle comme celle de JESUS-CHRIST; qu'elle les separe de l'amour des créatures pour les attacher uniquement à Dieu; qu'elles soient *une pâte toute nouvelle, & de nouvelles créatures* formées selon la sainteté de Dieu; qu'elles vivent en esprit, & qu'elles marchent en esprit; qu'elles renoncent à la chair & à ses œuvres, & que de jour en jour leur renouvellement s'augmente. C'est l'idée qu'il nous donne d'un Chrétien ressuscité. C'est ce que doit operer en lui la resurrecton de JESUS-CHRIST. C'est à nous à voir si ces marques nous conviennent, au-moins en quelque degré. Car si elles ne nous conviennent point-du-tout, nous n'avons aucune part à la resurrection de JESUS-CHRIST, & nous devons nous regarder comme engagez dans la mort, & n'attendre d'autre partage que la mort.

Rom. 6.
Gal. 6. 15.

III.

Enfin la resurrection de Iesus-Christ en nous servant de modele pour regler nôtre vie, doit être encore l'objet & le soûtien de nôtre esperance & de nos desirs, & nôtre unique consolation dans les maux de cette vie. Car Iesus-Christ n'est pas ressuscité seulement pour lui; il est ressuscité comme le chef de ses membres, comme le *premier né d'entre ses freres*, qui est entré en possession d'un heritage qui les attend, & dont il leur a promis de leur faire part. Tous les Chrétiens ont donc, selon saint Paul, *une maison bâtie dans le ciel*, pleine de biens & de richesses inconcevables que nul homme ne leur peut ravir; puisque Iesus-Christ même en est le gardien. Si le corps perit & se corrompt, ils entreront en possession d'un corps incorruptible, incapable de miseres, qu'ils ne peuvent avoir que dans le ciel. La resurrection de Iesus-Christ leur en est le gage, parce-qu'il leur a promis de les rendre semblables à lui; & c'est pourquoi ils le doivent toûjours avoir en l'esprit dans cet état, afin de s'animer à mepriser tous les biens & tous les maux de ce monde.

Rom. 8. 29.

2. Cor. 5. 1.

Que diroit-on d'un Prince destiné à gouverner un grand Etat, qui se passion-

neroit pour obtenir un office de village ? C'est ainsi que nous devons regarder toutes les grandeurs & toutes les prétentions du monde. Tout cela est indigne d'un Chrétien qui a Jesus-Christ ressuscité dans le cœur, & qui espere de lui devenir semblable. Se passionner pour ces grandeurs est une action aussi lâche & aussi basse que celle du Prince dont nous avons parlé : & il y a bien moins de raison à refuser de souffrir tous les maux de la vie pour acquerir cette gloire, qu'il n'y en auroit à refuser de perdre un quart-d'heure de sommeil pour devenir maître du plus grand empire du monde.



LA VIE DE JESUS CHRIST dans les quarante jours d'aprés la resurrection.

I.

IL n'y a rien de plus eloigné de l'esprit humain, ni de plus digne de l'esprit de Dieu que la vie que Jesus-Christ mena aprés sa resurrection & avant son ascension dans le ciel. Il parut souvent à ses Apôtres pour les fortifier dans la foi de sa resurrection, & lever tous leurs doutes sur ce point; parceque c'étoit particulierement cet article capital dont il les établissoit témoins, & qu'ils devoient prêcher à toute la terre. Mais au-reste il n'y eut jamais de reserve & de retenuë pareille à celle qu'il garda avec eux à l'égard des autres choses. Il ne leur parla ni de ce qui lui estoit arrivé, ni de ce qui leur devoit arriver; ni de l'état où il étoit, ni de l'excez de sa gloire; excepté seulement que pour leur montrer à qui ils devoient
Mat.28. s'adresser, il leur dit que *toute puissance*
18. Ma *lui avoit esté donnée dans le ciel & dans la*
10. 15. *terre.* Il les envoya *prêcher l'Evangile à toute créature*, sans les éclaircir sur mille

choses que l'esprit humain auroit desiré de sçavoir. Il les reprit au-contraire de leur curiosité sur ce point, & leur apprit que *ce n'étoit pas à eux à sçavoir le temps & les momens que son Pere a reservez à sa puissance*. La Religion chrétienne ne consiste point dans la multitude des connoissances, mais dans l'execution fidelle de ce que l'on connoît. C'est au-contraire un des grands desseins de Dieu de reprimer la curiosité des hommes, de leur apprendre à obeir simplement, & à se tenir précisément à ce que Dieu leur dit, sans vouloir penetrer dans ce qu'il ne leur dit pas. Aussi voit-on dans tout l'Evangile une extrême modestie dans les Apôtres sur ce point, à l'exception de quelques endroits où Dieu a voulu instruire l'Eglise par leurs fautes mêmes. Ils font à JESUS-CHRIST peu de questions de curiosité. Ils se contentent de la mesure de connoissance que JESUS-CHRIST leur donnoit: & c'est une des plus grandes vertus qui paroisse en eux dans le temps de leur imperfection. C'est en partie par cette retenuë qu'ils ont merité d'être remplis depuis de tant de lumieres. Ainsi la curiosité nous prive souvent des connoissances que nous recherchons avec passion, & l'humble soumission à Dieu les attire ; parceque Dieu aime les

Act. 1. 7.

Prov. 3. 32. ſimples, & que *c'eſt à eux qu'il ſe communique* : Et *cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.*

III.

Il n'y a d'ordinaire que nos paſſions qui nous font parler de nos biens & de nos maux. L'amour tendre que nous avons pour nous-mêmes nous fait repaſſer avec joye dans nôtre memoire & dans nos diſcours nos maux paſſez ; parceque cette condition d'être paſſez, nous eſt agreable. Un reſte de haine & de depit contre nos ennemis nous fait prendre plaiſir à parler de leur malice, de leur cruauté, & des avantages que nous avons eu ſur eux. La complaiſance que nous avons dans nôtre bonheur & dans les biens dont nous jouiſſons, nous porte ſouvent à en parler. Enfin, comme nous ſommes fort occupez de nous-mêmes & de ce qui nous regarde, nos diſcours ſe portent ſouvent ſur cette matiere. Mais JESUS-CHRIST étant infiniment eloigné de tous les ſentimens humains, tout plein de Dieu, tout occupé de Dieu, n'entretient point ſes Diſciples de ces ſortes de matieres. On ne l'entend parler aprez ſa reſurrection ni de Pilate, ni d'Herode, ni des Juifs, ni des Scribes, ni des Phariſiens, ni de Caïphe, ni même de la gloire infinie dont il jouïſſoit. Il ſe renferme preciſe-

ment dans ce qui étoit necessaire à ses Apôtres. Il fait son œuvre & rien davantage. Le retranchement des discours inutiles est une des grandes manieres dont on peut honorer Dieu; parcequ'en les retranchant, on retranche la nourriture ordinaire des passions : & c'est pour nous donner cette instruction que JESUS-CHRIST, qui n'avoit pas besoin de cette reserve, parcequ'il n'avoit point de passion, a voulu néanmoins la pratiquer.

III.

JESUS-CHRIST de-plus nous a voulu montrer par cette conduite qu'elle est la veritable vie des Chrétiens, & surtout des Prêtres & de ceux qu'il emploie au ministere de l'Eglise. Ils ne doivent avoir que deux objets au monde, Dieu & le Prochain. Dieu, pour s'adresser à lui continuellement dans la priere, pour l'adorer, pour le remercier sans cesse de ses graces,& pour augmenter leur amour par la meditation de ses veritez : le Prochain, pour l'instruire de ce qui est necessaire qu'il sçache pour son salut; avec cette difference néanmoins, que leur pente & leur inclination doit être de converser avec Dieu & de se tenir en sa presence, & qu'il n'y a que la necessité qui les doive appliquer au Prochain. Mais hors de ces

deux objets, la vie d'un Chrétien ressuscité avec JESUS-CHRIST doit être toute separée des creatures. Toutes les occupations, tous les divertissemens, tous les amusemens du monde sont indignes de lui, & il les regarde avec raison comme des occupations d'enfans, qui ne sçavent ce qu'ils font. JESUS-CHRIST ressuscité est son modéle & sa regle, & il ne peut comme lui s'occuper que du Prochain par necessité, & de Dieu par inclination.



L'ASCENSION.

I.

COMME il y a bien de la difference entre l'état d'une maison que l'on bâtit & celui d'une maison toute bâtie; & qu'il est necessaire même pour rendre un édifice parfait, d'en ôter les machines & les instrumens sans lesquels on ne l'auroit pû faire ; il y a de même une grande difference entre ce qui a été necessaire à la fondation de l'Eglise, & ce qui est necessaire à l'Eglise toute formée. La presence visible de JESUS-CHRIST avoit été necessaire pour former l'Eglise : il falloit que

les Apôtres eussent été temoins de sa vie, de sa mort & de sa resurrection, & qu'ils pussent dire comme saint Jean, qu'ils ne *publioient que ce qu'ils avoient vû, que ce qu'ils avoient entendu, & que ce que leurs mains avoient touché du Verbe de vie.* 1 Joan. 1. 1.
Mais aprez que l'Eglise a esté fondée sur des temoignages si assurez, il falloit que cette presence visible de Jesus-Christ fût soustraite aux Apôtres & au monde. Et cette soustraction n'étoit pas moins essentielle à l'Eglise formée, que sa presence l'avoit esté pour le former : car le dessein de Dieu en formant l'Eglise, a été de faire une societé de gens qui vécussent de la foi, qui esperassent des biens invisibles, & qui pour ces objets invisibles meprisassent tout ce qu'il y a de visible. C'est la grande difference de la vie chretienne, & de la vie payenne & sensuelle.

L'homme vivant par les sens ne connoit point d'autres biens que ceux qui frapent les sens, dont il joüit par les sens. Tout le reste lui paroit chimere. Les objets mêmes qui paroissent plus spirituels, comme la gloire & la reputation, ne le frapent qu'en-tant qu'ils deviennent en quelque sorte sensibles par les discours qu'on lui en fait. Il y a peu de

gens qui se souciassent d'une réputation dont ils n'entendroient jamais parler. Et si quelques-uns ont été sensibles à la gloire qu'on reçoit aprés sa mort de la part des hommes, ç'a esté en s'imaginant qu'ils y auroient part. La Religion chrétienne est fondée sur des principes tout contraires. Elle fait profession de ne compter pour rien ce qui frape les sens; d'adorer un Dieu invisible; d'esperer des biens qu'elle ne pourra jamais montrer à personne sensiblement. C'est par-là que Dieu à voulu que cette societé operât son salut : & il est bien clair qu'il étoit necessaire pour cela qu'elle fût privée de la vûë de son fondateur dans l'état de sa gloire, & qu'elle fut reduite à le croire par la foi. C'est la raison pour laquelle JESUS-CHRIST est separé d'elle en montant aux cieux, pour y être à jamais placé à la droite de son Pere : & en cela il n'a pas moins fait pour son Eglise que pour lui-même; car, selon l'ordre de sa sagesse divine, ses plus grandes graces étoient reservées pour le temps de son absence, & pour cet état d'une foi parfaite. On ne voit que foiblesse & imperfection dans ses Apôtres avant son Ascension, & l'on voit en eux une force incomparable aprés la Pentecôte, à laquelle l'Ascension les prepara-

C'eſt une choſe étrange combien l'homme a de pente aux choſes ſenſibles, combien il eſt porté à s'y attacher; puiſque la preſence même viſible de Jesus-Christ étoit un obſtacle aux graces de Dieu à l'égard des Apôtres: & cela fait voir combien il ſe gliſſe ſouvent d'imperfections dans les moyens ſenſibles dont les perſonnes qui ſont à Dieu ſont obligées de ſe ſervir dans les communications qu'elles ont avec leurs ſuperieurs & leurs directeurs; dans les devotions exterieures qu'elles pratiquent, & même dans les mouvemens ſenſibles qu'elles ont pour Dieu. Il leur ſemble qu'elles perdent beaucoup quand elles perdent tout cela: & néanmoins c'eſt ſouvent une miſericorde que Dieu leur fait de le leur ôter, pour leur faire la grace de le ſervir d'une maniere plus ſpirituelle & plus pure.

II.

L'Ascension de Jesus-Christ étoit encore neceſſaire pour lui-même, non-ſeulement pour le mettre en poſſeſſion d'une place qu'il avoit meritée & qui faiſoit partie de ſa gloire, mais auſſi pour accomplir parfaitement l'office de Prêtre eternel, & de Redempteur des hommes. Il falloit qu'aprés avoir immolé ſa victime, c'eſt-à-dire ſon corps, ſur le Calvaire, il

la portât dans le sanctuaire du ciel; qu'il presentât à Dieu son Pere une oblation non passagere, mais éternelle; & qu'il parût devant lui comme l'Avocat & le Redempteur de tous ses membres. Aussi c'est sur cette presence de Iesus-Christ devant son Pere,& sur cette victime qu'il lui offre en qualité de Prêtre éternel, que saint Paul fonde principalement la confiance que nous devons avoir de nous approcher de Dieu. C'est ce qui rend le trône de Dieu un trône de misericorde & de grace pour nous. Sans cela nous ne le pourrions regarder que comme un trône de justice, dont nous ne pourrions attendre que des châtimens: *Approchons*, dit saint Paul, *avec confianse du trône de grace; parceque nous avons un Pontife qui a* Hebr.4. 15. 16. *penetré les cieux, afin de paroître pour nous devant la face de Dieu.*

III.

Aussi les Apôtres ne s'en retournerent-ils point tristes en Jerusalem aprés avoir été spectateurs de l'ascension du Fils de Dieu; & ils se renfermerent avec joye dans un mesme lieu pour y attendre le Saint-Esprit qu'ils reçurent dix jours aprés. Ils éleverent leur cœur au ciel, & ne virent plus rien sur la terre que de vil & de meprisable. C'est la disposition où

tous les Chrétiens doivent être. JESUS-CHRIST y doit tenir leurs cœurs & leurs eſprits attachez au ciel, & ils ne doivent rien voir dans le monde qui merite qu'ils s'y arrêtent. Malheur à ceux qui ont leurs biens ſur la terre, & qui ſe repaiſſent de ce qu'il y trouvent ? ces biens ſont leur partage : & comme ils ſeront obligez de les quitter par la mort, ils en ſeront éternellement ſeparez. Mais le bien des Chrêtiens étant hors du monde, il eſt hors des atteintes & des accidans de la vie & de la mort même. On en joüit dés cette vie par la penſée, par l'eſpérance & par l'amour. On trouve aux pieds du trône de JESUS-CHRIST un aſile contre tous les maux de la vie & les contradictons des hommes. Mais lorſque le voile du corps ſera rompu par la mort, on ſera parfaitement réüni à ce chef divin qui eſt dans le ciel, pour y préparer la place à tous les membres de ſon corps.



LA PENTECOTE.

I.

JESUS-CHRIST monté aux cieux, aprés avoir preparé ses Apôtres par une priere de dix jours à la reception du Saint-Esprit, le leur envoya cinquante jours aprés sa resurrection, pour graver dans leurs cœurs la Loi nouvelle, comme l'ancienne gravée sur des tables de pierre avoit été donée aux Iuifs cinquante jours aprés la premiere Pâque qu'ils celebrerent en Egypte. Ce mystere est l'accomplissement de tous les mysteres: & selon l'ordre de la sagesse de Dieu, il ne pouvoit être operé que par Iesus-Christ glorieux & résidant à la droite de son Pere. C'est pourquoi il est dit dans l'Evangile, que *le Saint-Esprit n'avoit point encore été donné, parceque Iesus-Christ n'étoit pas encore glorifié.* La raison en est que la formation des nouvelles créatures qui se fait par le Saint-Esprit est une œuvre tout autrement grande & importante que tous les miracles corporels, & la création même de tous les êtres. Pour marquer donc la grandeur de cette œuvre, Dieu veut

qu'elle ait Iesus - Christ pour auteur, non dans son état d'infirmité, mais dans la plenitude de sa puissance & de sa gloire. Ce n'est pas qu'il ne soit dit dans l'Evangile avant la Pentecôte, que Jesus-Christ communiqua le Saint-Esprit aux Apôtres par son souffle. Mais outre que c'étoit en quelque maniere des anticipations de graces dans lesquelles Iesus-Christ se dispensoit de l'ordre commun, il est encore certain qu'il ne le leur donna pas alors avec une abondance qui les changeât totalement,& qui les fit d'hommes foibles & timides qu'ils étoient, des hommes pleins de force, de generosité & de courage. Le don du Saint-Esprit est donc proprement le don de Iesus-Christ glorieux. C'est le grand effet de sa magnificence : c'est par ce don qu'il s'est formé non-seulement des Apôtres, mais un royaume & un corps qu'il a dessein de glorifier comme le sien. Il anime & vivifie premierement les ames par le Saint-Esprit, & ensuite il répandra la vie de l'ame jusques sur nos corps au jour de la resurrection generale. C'est donc proprement par le Saint - Esprit qu'il forme son Eglise. Et quand nous celebrons aujourd'hui la descente du Saint-Esprit,nous celebrons proprement la formation de

Joan. 20. 22.

l'Eglise. Et c'est ce qui nous fait voir que la Pentecôte n'est point une fête passagere, ni attachée à un certain temps, comme les autres mysteres. JESUS-CHRIST n'est mort qu'une fois; n'est ressuscité qu'une fois; n'est monté au ciel qu'une fois: mais il envoye continuellement son Saint-Esprit, parcequ'il forme continuellement son Eglise; qu'il lui incorpore de nouveaux membres, & qu'il en anime & en soutient tout le corps par de nouvelles infusions de son Esprit. Ce sera là le principal ouvrage de JESUS-CHRIST jusqu'à la fin du monde, où ayant versé sur son Eglise une nouvelle plenitude de cet Esprit, il la conservera dans ce même état éternellement pour l'offrir sans cesse avec lui-même à la gloire de son Pere. Voilà le mystere dont nous celebrons aujourd'hui le commencement, qui nous donne lieu de le concevoir dans toute son étenduë.

II.

IL est aisé de voir par-là que le Saint-Esprit est l'unique bien des hommes. Car comme l'ame est l'unique bien du corps, parcequ'elle en est la vie, le Saint-Esprit de même est l'unique bien des ames; parceque c'est lui qui les vivifie. Elles ne vivent que par l'amour & la connoissance. Or il est l'auteur de tout bon amour & de

toute

toute connoissance salutaire. Ce doit donc être l'unique objet de nos desirs : c'est en lui qu'un Chrêtien doit faire consister toutes ses richesses. On ne peut être pauvre quand on possede le Saint-Esprit, qui comprend toutes les richesses de Dieu. Et fût-on possesseur de toutes les richesses du monde, on est dans l'extrémité de la pauvreté quand on en est privé : car quel bien peu posseder une ame morte & privée de toute lumiere veritable ? Il faut donc que le Saint-Esprit soit non seulement le but de tous nos souhaits, mais aussi l'objet de toutes nos prieres, & la fin de toutes nos actions. Les Apôtres s'y préparent par une priere de dix jours : mais outre les prieres particulieres que nous devons faire en certains temps pour nous y disposer, il faut que toute notre vie soit une préparation à la reception du Saint-Esprit. Car il ne se donne pas pour une fois, ni dans un même degré. Dieu le répand dans les ames par de nouvelles infusions ; & il y croît en quelque sorte, parce qu'il y répand ses dons de plus en plus à mesure qu'il les y trouve plus préparées.

III.

QU'EST-CE que la terre, ou plutôt,

qu'est-ce que sont les hommes sans le Saint-Esprit ? Ce sont une multitude de cadavres qui marchent & se remuent : ce sont des corps & des ames animez, & remuez par le démon : ce sont des créatures miserables qui portent l'enfer en eux, & qui n'en ont pas seulement le merite, mais qui en contiennent la source, qui sont les passions criminelles.

Voilà le portrait de tous ceux qui n'ont point en eux le Saint-Esprit, de quelque ordre & de quelque qualité qu'il soient. Horrible compagnie, mais qui comprend neanmoins la plûpart des hommes, & principalement ceux qui font le plus de bruit dans le monde. Demandons à Dieu qu'il nous fasse connoître cet effroyable partage des hommes, qui est si peu connu & si peu consideré par eux. Demandons-lui que nous ne croyions malheureux que ceux qui sont privez de cet Esprit, & heureux que ceux qui le possedent ; & que nous réduisions tous nos desirs à nous séparer de l'une de ces deux troupes, & participer aux biens de l'autre.

FIN.





TABLE

DES CHOSES PRINCIPALES contenuës en ce Volume.

A

g v

D

G

H

M

En

S

Fin de la Table des Matieres.



TABLE
DES CHOSES PRINCIPALES
contenuës dans les Mysteres.

N

O

P

Q

R

Fin de la Table des Mysteres.

